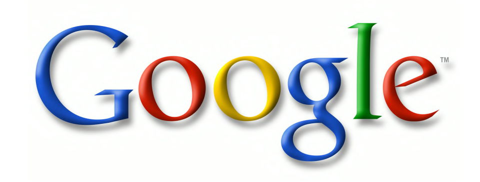
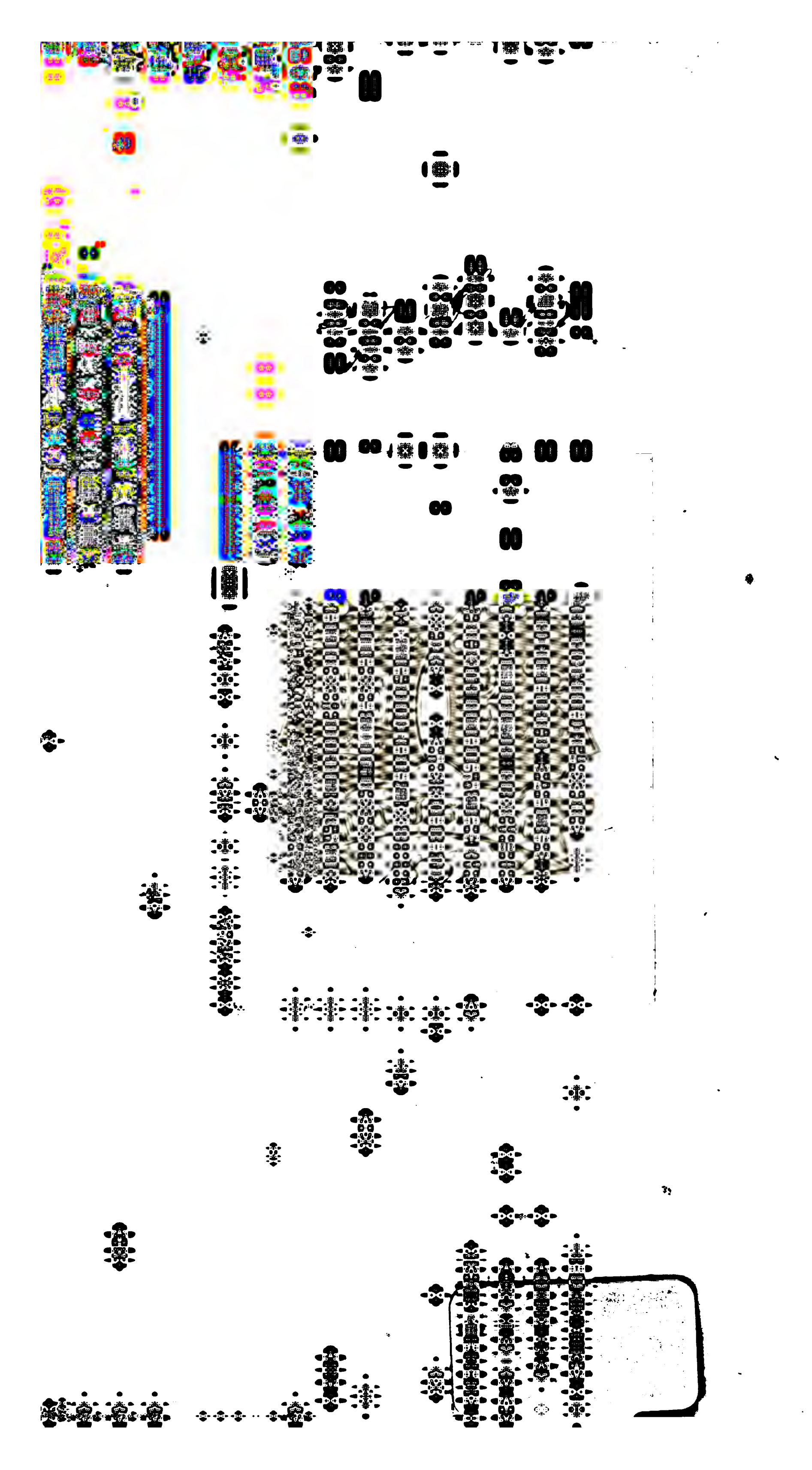
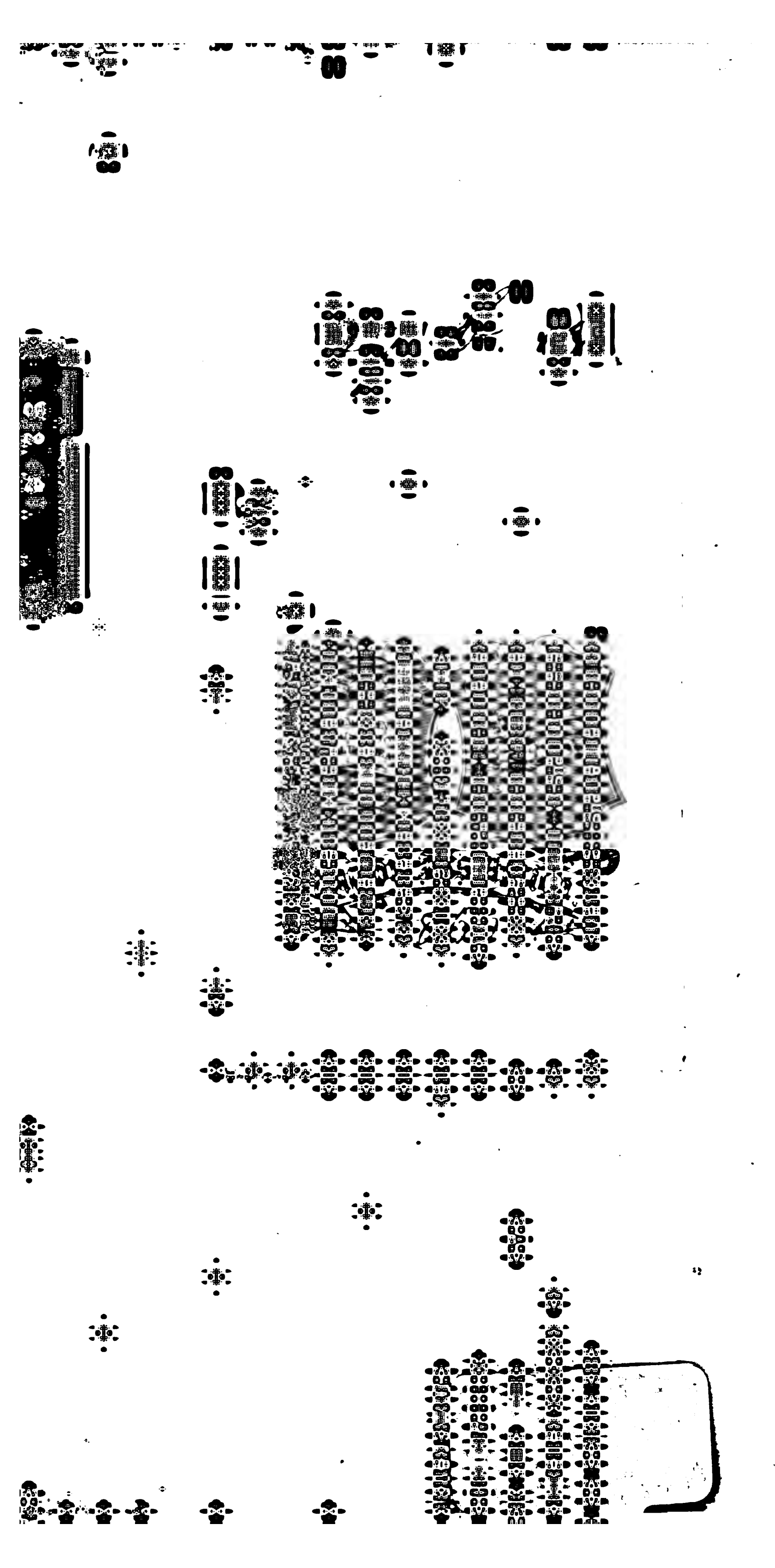


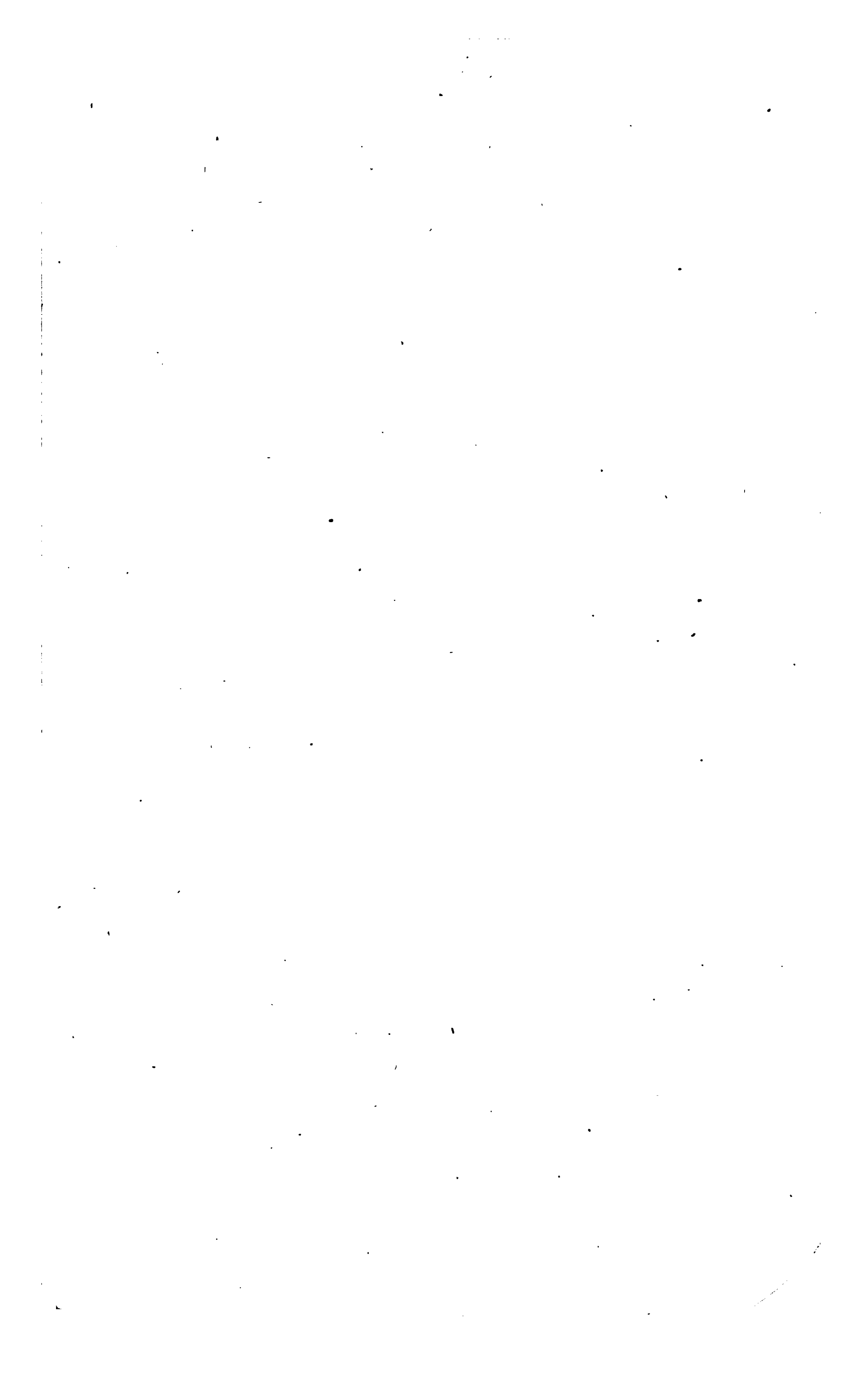






HISTOIRE

DES MONGOLS.



HISTOIRE

DES MONGOLS,

DEPUIS TCHINGUIZ-KHAN

JUSQU'A

TIMOUR BEY OU TAMERLAN.

PAR

M. LE BARON C. D'OHSSON,

Membre des Académies royales des Sciences et des Belles-Lettres de Stockholm, de la Société royale des Sciences d'Upsal, etc.

AVEC UNE CARTE DE L'ASIE AU XIIIe SIÈCLE.

TOME PREMIER.

AMSTERDAM,
FREDERIK MULLER.
1852.



AVIS.

Le premier volume de *l'Histoire des Mongols, depuis Tchinguiz-Khan jusqu'à Tamerlan*, fut publié à Paris dans l'année 1824. Lorsque les volumes suivants furent prêts pour l'impression, le premier tome avait reçu des additions manuscrites si considérables, que l'Auteur crut devoir en donner une nouvelle édition; elle comprend les deux premiers volumes de cet ouvrage.

EXPOSITION.

Une grande partie de l'Asie et les contrées orientales de l'Europe furent conquises et dévastées, dans le treizième siècle, par les peuples de la Tartarie. A cette époque, une foule de nations et de tribus nomades, jusqu'alors ennemies entre elles, ayant été réunies sous les mêmes étendards, se répandirent comme un torrent dans les pays qui leur offraient un riche butin, et les couvrirent de sang et de ruines. L'homme qui subjugua ces hordes féroces et turbulentes, n'était que le chef de quelques misérables tribus, errantes dans les hautes montagnes où les fleuves Onan, Kéroulan et Toula prennent leur source, au sud-est du lac Baïcal. Dans une lutte sanglante, excitée par l'ambition de plusieurs princes mongols qui aspiraient au pouvoir suprême, ce chef, nommé Témoutchin, après avoir essuyé les

vicissitudes de la fortune, parvint à détruire ses rivaux. Lorsqu'il eut rangé sous son obéissance la plupart des tribus mongoles, il soumit successivement les autres nations de la Tartarie, et se fit proclamer empereur sous le titre de *Tchinguiz-khan.* Loin de vouloir prêter hommage au souverain de la Chine septentrionale, dont les peuples Tartares étaient alors tributaires, il fondit sur cet empire à la tête d'une cavalerie nombreuse, et poussa ses dévastations jusqu'aux rives du fleuve Jaune. Maître d'un immense butin, il ne quitta la Chine que pour voler à d'autres conquêtes. L'Asie centrale fut soumise à ses lois; il ruina la Transoxiane, le Khorazme et la Perse. D'un côté, ses armées continuaient la guerre en Chine, de l'autre, elles saccageaient les bords du Sind et ceux de l'Euphrate, pénétraient par la Géorgie au nord de la Mer Noire, envahississaient la Crimée, ravageaient une partie de la Russie, et attaquaient les Bulgares sur la rive du Haut-Volga.

Après avoir désolé la Perse, Tchinguiz-khan rentra dans le Tangoute, détruisit la population de ce royaume, dont le territoire faisait anciennement partie de la Chine, et atteint d'une maladie dans le cours de ses dévastations, il mourut en recommandant à ses fils d'achever la conquête du monde.

Sous les premiers successeurs de Tchinguiz-khan, les Mongols s'établirent dans les contrées situées au nord de la Mer Caspienne, du Caucase et de la Mer Noire; ils ravagèrent cruellement la Russie qui fut, pendant deux siècles, sous leur domination. Ils dévastèrent la Pologne et la Hongrie, conquirent les bords du Tigre et de l'Euphrate, l'Arménie, la Géorgie et l'Asie-Mineure, renversèrent le trône des khaliphes de Bagdad, s'emparèrent de toute la Chine, du Tibet et d'une partie de l'Inde au-delà du Gange; en sorte que, dociles à ses dernières volontés, un demi siècle après la mort de Tchinguiz-khan, ses descendants règnaient sur presque toute l'Asie.

Cet empire, trop vaste pour un seul maître, fut divisé en quatre monarchies : la Chine, le Tibet et la Tartarie jusqu'aux monts Altaïs composèrent les domaines immédiats des successeurs de Tchinguiz-khan, dont le quatrième établit sa résidence dans la ville appelée aujourd'hui Pékin. De ces empereurs de la Chine relevaient les trois autres royaumes mongols, qui appartenaient à autant de branches de la famille de Tchinguiz-khan. Les contrées à l'ouest du mont Altaï jusqu'au Djihoun, formaient l'apanage de la branche de Tchagataï; celles qui s'étendent au nord de la Mer Caspienne et de la Mer Noire, obéissaient aux descendants de Djoutchi; enfin la Perse était gouvernée par des princes qui, de même que les empereurs de la Chine, descendaient de Tchinguiz-khan par son fils cadet Toulouï. Les chefs de ces états feudataires recevaient leur investiture de la cour de Pékin.

Ces quatre monarchies renfermaient des germes de dissolution qui se développèrent

avec rapidité dès que les Mongols ne furent plus occupés de conquêtes. Pendant l'accroissement de leur puissance, l'union et la subordination avaient fait toute leur force; lorsqu'ils règnèrent sur les pays conquis, la possession de chaque trône devint une source fréquente de guerres entre les descendants de Tchinguiz-khan. Le pouvoir suprême appartenait à la lignée du dernier souverain; mais l'aîné ne possédait pas un droit exclusif, et c'était aux princes du sang à choisir parmi les compétiteurs. D'après les statuts de Tchinguiz-khan, le nouveau souverain devait être élu par les membres de sa famille dans une assemblée générale. Leur assentiment, et leur reconnaissance solemnelle pouvaient seuls légitimer la puissance royale. Investis de cette prérogative, pourvus d'apanages considérables et possédant des troupes, ces princes tchinguiziens, dont le nombre s'accrut prodigieusement, prenaient les armes à chaque vacance du trône, se battaient entre eux, ou faisaient la guerre à leur sou-

verain. Le récit de leurs sanglantes querelles compose toute l'histoire des monarchies de Tchagataï et de Djoutchi, qui furent détruites, l'une au milieu du quatorzième, l'autre, à la fin du quinzième siècle.

Les convulsions de l'anarchie ruinèrent également, vers l'année 1336, la puissance des descendants de Tchinguiz-khan en Perse. Sa dynastie fut expulsée de la Chine en 1368, et la postérité du conquérant mongol ne règna plus que sur les peuples nomades de l'Asie centrale.

Les conquêtes des Mongols changèrent la face de l'Asie. De grands empires s'écroulent; d'anciennes dynasties périssent; des nations disparaissent, d'autres sont presque anéanties; partout, sur les traces des Mongols, on ne voit que ruines et ossements humains. Surpassant en cruauté les peuples les plus barbares, ils égorgent de sang froid, dans les pays conquis, hommes, femmes et enfants; ils incendient les villes et les villages, détruisent les moissons, transforment en

déserts des contrées florissantes; et cependant ils ne sont animés ni par la haine, ni par la vengeance; à peine connaissent-ils de nom les peuples qu'ils exterminent. On croirait que l'histoire a exagéré leurs atrocités, si les annales de tout les pays n'étaient d'accord sur ce point.

Après la conquête, on voit les Mongols traiter en esclaves les faibles débris des nations vaincues, et faire gémir sous une affreuse tyrannie, ceux que le fer avait épargnés. Leur gouvernement fut le triomphe de la dépravation; tout ce qui était noble et honorable fut avili; tandis que les hommes les plus corrompus, s'attachant au service de ces maîtres féroces, obtenaient, pour prix de leur vil dévouement, les richesses, les honneurs et le pouvoir d'opprimer leurs concitoyens.

L'histoire des Mongols, empreinte de leur barbarie, ne présente donc que des tableaux hideux; mais, intimement liée à celle de plusieurs empires, elle est nécessaire pour

la connaissance des grands événements du treizième et du quatorzième siècles. Il existe assez de matériaux pour qu'on puisse entreprendre de la tracer. Si les Mongols n'ont pas laissé de monuments écrits de leurs exploits, les annales des pays qu'ils conquirent y ont suppléé, quoiqu'elles laissent beaucoup à désirer, surtout celles de la Chine qui ont été traduites en langues européennes. Chez une nation qui depuis tant de siècles cultive les lettres et les sciences, où l'étude de l'histoire a toujours été mise au premier rang des connaissances humaines, on doit trouver de nombreux matériaux sur l'époque de la conquête et celle de la domination des Mongols. Les fastes de la Chine font en effet mention d'ouvrages importants rédigés par les ordres de plusieurs empereurs de la dynastie mongole, tels que le *Tsien-pien*, qui contient les annales de Tchinguiz-khan, d'Ogotaï, de Touloui, Couyouc et Mangou; tels que le *King-chi-ta-tien*, recueil des coutumes mongoles et des préceptes et

des exemples donnés par les empereurs de la dynastie de Tchinguiz-khan; tels que le *Taï-Yuan-tong-tchi*, collection des lois rendues sous cette dynastie; mais nous ne connaissons encore que le contenu de deux abrégés historiques, le *Sou-houng-kian-lou* et le *Thoung-kian-kang-mou*, traduits dans les ouvrages de Gaubil (*Histoire de Gentchiscan et de toute la dynastie des Mongous ses successeurs*), de Mailla, (*Histoire générale de la Chine*) et de l'archimandrite Hyacinthe (*Histoire des quatre premiers Khans de la maison de Tchinguiz-khan*, en russe), et le premier de ces deux abrégés est remarquable par sa sècheresse, ainsi que par le manque de liaison entre les événements. Nous trouvons dans les historiens russes, polonais et hongrois les principaux événements de la conquête de leurs pays. Les Européens qui parcoururent l'Asie centrale, dans le treizième siècle, nous ont transmis d'intéressants détails sur les mœurs et les usages des peuples nomades de la Tartarie; mais ce sont

les Persans et les Arabes qui nous fournissent, pour cette histoire, les matériaux les plus abondants et les plus précieux. Leurs meilleurs ouvrages sur les Mongols existent dans la riche collection de manuscrits orientaux de la Bibliothèque royale à Paris. Ces monuments historiques et ceux du même genre que possède la Bibliothèque de Leyde, nous ont été communiqués avec une libéralité que nous ne saurions assez reconnaître; et comme ils ne sont pas à la portée de tout le monde, nous croyons devoir en donner ici une courte notice, qui nous permettra de n'en citer que les titres dans le cours de cette histoire.

Le premier auteur mahométan qui ait parlé des Mongols est, selon toute apparence, Yzz-ud-din Ali Ibn-ul-Ethir, dans le douzième volume de son histoire universelle, intitulée:

KAMIL UT-TÉVARIKH كامل التواريخ ou *Histoire complète*, (ms. arabe de la bibliothèque royale de Paris), laquelle commence à la

création et finit à l'année 628 de l'hégire, (1231 de Jésus-Christ). Il y fait mention, sous les années 617 (1220) et suivantes, des opérations militaires, ou pour mieux dire, des dévastations des Mongols dans la Transoxiane, la Perse, sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, en Géorgie et au nord du Caucase. L'auteur, qui habitait alors Moussoul, était à même de se procurer des notions exactes sur les événements qui se passaient à l'occident de la Perse. Il écrit en arabe; son style est simple et quelquefois négligé; mais ses récits portent le caractère de la bonne foi.

Ali Ibn-ul-Ethir, né à Djéziré, sur le bord du Tigre, le 4 djem. I, 555 (13 mai 1160), établit son domicile à Moussoul, chef-lieu d'une petite principauté, dont le souverain l'envoya plusieurs fois en mission à la cour de Bagdad. Il était très-versé dans l'histoire et la théologie mahométane. Ses annales sont mises au nombre des meilleurs ouvrages historiques. On nous le représente comme aussi

modeste que pieux et instruit. Il mourut à Moussoul, en schaban 630, [mai 1233] (1).

Il existe à la Bibliothèque royale de Paris, six volumes, c'est-à-dire, la dernière moitié du *Kamil ut-Tévarikh;* ouvrage sur lequel on trouve une excellente notice dans le second volume de la *Bibliographie des Croisades*, par M. Michaud.

SIRÉT-US-SOULTAN DJÉLAL-UD-DIN MANGOUBIRTI, سيرة السّلطان جلال الدين منكبرتى, *Vie du sultan Djélal-ud-din Mangoubirti*, par Schihab-ud-din Mohammed, fils d'Ahmed, el-Nessaouï, ou natif de Nessa. (Ms. arabe de la Bibliothèque de Paris).

Le sultan Djélal-ud-din fut le dernier souverain de la dynastie turque des *Khorazm-Schahs*. Son père, Mohammed, règnait sur

---

(1) Dictionnaire biographique, intitulé: *Vafiat-ul-A'yan*, par Ibn Khalcan; ms. arabe de la Bibl. royale à Paris.

la Transoxiane et la Perse, lorsque Tchinguiz-khan vint dévaster ces belles contrées. Poursuivi sans relâche par les Mongols victorieux, il se réfugia dans une petite île de la Mer Caspienne, où il mourut au bout de peu de jours. Djélal-ud-din passa dans l'Inde; mais après la retraite de Tchinguiz-khan, il revint en Perse, et y fit reconnaître son autorité. Il se mit pour lors à attaquer tous ses voisins, qu'il ne cessa d'inquiéter, jusqu'à ce qu'une armée mongole, arrivant de la Tartarie, le fît songer à sa propre défense. Fuyant devant ces ennemis redoutables, il se jeta dans les montagnes des Curdes, où il fut tué.

L'auteur de cette intéressante histoire nous apprend qu'il était seigneur du château de Kharender, situé près de la ville de Nessa, dans le nord du Khorassan, et qu'il entra au service de Djélal-ud-din, en qualité de secrétaire, peu de temps après son retour de l'Inde. « Ce fut avec répuguance, dit-il, « que j'acceptai cette place; mais je ne tar-

« dai pas à y tenir fortement, à cause des « bénéfices qu'elle me rapportait. » Il fut ensuite nommé intendant du district de Nessa, et obtint l'autorisation de faire gérer cet emploi par un substitut, afin de ne pas quitter la cour.

Pendant le règne de Djélal-ud-din, qui ne dura que six ans, son secrétaire fut chargé de plusieurs missions importantes; mais il se trouvait auprès de son maître dans la nuit fatale où le sultan, surpris par les Mongols, près d'Amid, et, la tête encore embarrassée des fumées du vin, n'échappa à ses ennemis que pour aller recevoir la mort de la main d'un Curde. « J'avais passé, dit Mohammed, « une grande partie de la nuit à écrire, et « je commençais à goûter les douceurs du « sommeil, lorsqu'un de mes serviteurs m'é- « veilla en s'écriant que tout était perdu. « Je m'habillai à la hâte, sortis, abandon- « nant tout ce que je possédais, et montai « à cheval. Je vis alors le pavillon du sultan « entouré d'escadrons tatares. Après être

« resté caché pendant trois jours dans une
« caverne, j'arrivai à Amid. Je ne pus sortir
« de cette ville qu'au bout de deux mois; je
« me rendis à Erbil, ensuite dans l'Azerbaï-
« djan; j'étais dénué de tout; mais l'espoir
« me restait; car partout où je passais, j'en-
« tendais dire que le sultan vivait encore,
« qu'il assemblait des troupes: fausses ru-
« meurs enfantées par de vains souhaits. En-
« fin, arrivé à Méyafarékin, j'appris sa mort
« avec certitude. Alors je détestai l'existence;
« je regrettai qu'il n'y eût point de compo-
« sition avec le sort; j'eusse volontiers par-
« tagé avec mon maître le reste de ma vie,
« et n'en aurais même gardé que la plus pe-
« tite portion.

« Quelques années après la mort du sul-
« tan, il me tomba entre les mains un ou-
« vrage historique, intitulé à bon droit *Ka-
« mil* (le Parfait), par Ali, fils de Moham-
« med, célèbre sous le nom d'Ibn-ul-Ethir,
« et c'est en lisant cette histoire universelle,
« où je trouvai rapportés, d'une manière assez

« complète et exacte, les événements du rè-
« gne du sultan Mohammed, ainsi que quel-
« ques-uns de celui du sultan Djélal-ud-din,
« que je conçus le projet d'écrire la Vie de
« ce dernier prince, remarquable, plus qu'au-
« cune autre, par les singulières vicissitudes
« de sa fortune. »

L'ouvrage de Mohammed de Nessa contient, dans cent huit chapitres, l'histoire des dernières années du règne de Mohammed Khorazm Schah, et celle du sultan Djélal-ud-din, son fils, jusqu'à sa mort, en 628 (1231). L'auteur, qui écrivait en 639 (1241), raconte avec détail ce qu'il a vu ou ce qui se passa de son temps en Perse; mérite assez rare chez les mahométans, dont la plupart des chroniques, comme il l'observe lui-même dans sa préface, ne font que se répéter mot pour mot. Mohammed était placé de manière à bien voir, et son ouvrage, qu'on pourrait appeler ses Mémoires, contient beaucoup de notions intéressantes, quoiqu'il ne parle des Mongols qu'accessoirement. Sa narration sim-

ple et naturelle inspire plus de confiance et d'intérêt que les deux histoires dont nous allons parler, rédigées avec art par des hommes qui n'osaient pas dire la vérité, et qui prenaient plus de soin de plaire à l'oreille qu'à l'esprit de leurs lecteurs.

TARIKH DJIHANKUSCHAÏ, تاريخ جهان كشاى, ou *Histoire du conquérant du monde*, par Alaï-ed-din Atta-Mulk Djouvéïni, c'est-à-dire, natif de Djouvéïn. (ms. persan de la Bibliothèque royale de Paris).

Cet ouvrage, divisé en deux parties, décrit, dans la première, les événements des dix dernières années de la vie de Tchinguiz-khan, parmi lesquels sont rapportés, avec le plus de détail, ceux de la conquête de la Transoxiane et de la Perse. Suivent les règnes des empereurs Ogotaï et Couyouc, ses deux premiers successeurs. On y trouve un chapitre sur les Ouïgours, un autre sur les khans du Cara-Khitaï; l'histoire entière de la dynastie turque des Khorazm-Schahs, et celle

des gouverneurs mongols en Perse, depuis la retraite de Tchinguiz-khan, jusqu'à l'époque où ce pays passa sous l'autorité de son petit-fils Houlagou.

La seconde partie commence à l'élection de l'empereur Mangou, et ne rapporte que les premiers actes de son règne; mais elle décrit l'expédition de Houlagou en Perse, et sa conquête du pays des Ismaïliyens d'Alamout. A l'occasion de la ruine de cette puissance, redoutable par ses poignards, l'auteur donne un précis de l'histoire des Ismaïliyens de Perse, depuis Hassan Sabbah, précédée de l'histoire abrégée des Khaliphes Ismaïliyens d'Égypte, et de l'origine de la secte des Battiniyens, qui était une branche de celle des Schiyis.

L'Histoire du conquérant du monde s'arrête donc à l'année 655 de l'hégire (1257), quoique son auteur ait vécu jusqu'en 681 (1282). Alaï-ed-din, né dans le canton de Djouvéïn, en Khorassan, était fils de Bohaï-ed-din Mohammed, qui fut pendant vingt ans l'un des

intendants chargés de l'administration des finances de la Perse, sous l'autorité des gouverneurs mongols. Alaï-ed-din nous apprend qu'il n'avait pas accompli sa vingtième année lorsqu'il entra dans les bureaux de son père. En 650 (1252), il l'accompagna dans un voyage en Tartarie que fit Bohaï-ed-din avec son chef Argoun, gouverneur mongol de la Perse, pour rendre ses hommages à Mangou, élu empereur. Argoun ayant été confirmé dans sa vice-royauté, fit nommer Bohaï-ed-din à l'emploi d'administrateur général des finances de la Perse. Ils retournèrent ensemble dans ce pays l'année suivante; mais, peu après leur arrivée, Bohaï-ed-din mourut âgé de soixante ans. Il est probable que son fils le remplaça, puisqu'à l'arrivée de Houlagou en Perse, dans l'année 654 (1256), Alaï-ed-din fut l'un des trois fonctionnaires que le gouverneur Argoun, appelé à la cour impériale, laissa auprès de ce prince pour veiller à l'exécution de ses ordres. Alaï-ed-din suivit le quartier général de Houlagou, pendant son expé-

dition contre les Ismaïliyens. Son frère Schems-ud-din Mohammed ayant été élevé en 662 (1264) à la dignité de vézir de Houlagou, Alaï-ed-din reçut la préfecture de Bagdad, qui comprenait l'Irac Aréb et le Khouzistan. Il fut continué dans ce poste lucratif par Abaca, qui, l'année suivante, succéda à son père Houlagou, et le conserva jusqu'à sa mort, en 681 (1283), non toutefois sans avoir éprouvé les cruelles vicissitudes auxquelles étaient exposés tous ceux qui avaient le maniement des deniers publics sous les princes mongols, ainsi qu'on le verra dans cette histoire.

On sent que, dans sa position, Alaï-ed-din ne pouvait pas écrire avec liberté; mais il s'est fait spontanément le panégyriste des Barbares qui avaient ruiné de fond en comble sa patrie, et continuaient à dévaster ou opprimer les pays musulmans. Il ne parle qu'avec une profonde vénération de Tchinguiz-khan et de ses descendants; il élève aux nues l'empereur Mangou, épuise en son

honneur le catalogue des hyperboles les plus exagérées. Il fait plus; il veut démontrer, dans sa préface, que la dévastation de tant de contrées mahométanes par les armes mongoles était un mal nécessaire, d'où découlaient deux avantages : l'un spirituel, l'autre temporel.

« Sachez, dit-il, que les maux et les biens « de ce monde arrivent également par l'effet « de la volonté divine, dont tous les arrêts « sont dictés par une profonde sagesse et « une stricte justice. Les plus grandes cala- « mités, la dispersion des peuples, l'infortune « des bons, le triomphe des méchants, sont « jugés nécessaires par cette divine sagesse, « dont les voies mystérieuses passent la portée « de l'esprit humain; mais ce que nous pou- « vons observer, ce qui frappe tous les yeux, « c'est qu'au bout de six siècles, les conquêtes « d'un peuple étranger ont accompli une « vision de notre prophète qui lui avait ré- « vélé que sa religion pénétrerait jusqu'aux « bornes de l'Occident et de l'Orient. La

« divine providence s'est servie de l'invasion
« d'une armée étrangère pour exalter l'éten-
« dard du Coran, pour rallumer son flambeau
« et faire briller le soleil de la foi sur des
« contrées où le parfum de l'Islamisme n'était
« pas encore parvenu, où les sons du *tekbir*
« et de l'*ézann* n'avaient pas encore charmé
« les oreilles; car dans ces régions orientales
« sont maintenant établis nombre de maho-
« métans; les uns y furent amenés captifs de
« la Transoxiane et du Khorassan, pour ser-
« vir comme artisans ou comme pâtres; d'au-
« tres y ont été transportés par voie de ré-
« quisition; beaucoup d'entre eux, qui y étaient
« venus de l'Occident pour faire le commerce
« ou chercher fortune, y ont fixé leur domi-
« cile, y ont bâti des maisons et des hôtels,
« ont élevé des mosquées et des colléges en
« face des temples d'idoles. En outre, des
« enfants païens tombés comme esclaves en-
« tre les mains de Musulmans, furent élevés
« dans leur foi; des idolâtres se sont volon-
« tairement convertis à l'islamisme; enfin

« plusieurs princes de la maison de Tchin-
« guiz-khan ayant embrassé notre religion,
« furent imités par leurs vassaux et leurs
« troupes. »

L'auteur ne rougit pas ensuite de vanter la douceur des Mongols envers ceux qui se soumettent; il loue, avec plus de raison, leur tolérance de tous les cultes, l'entière exemption des impôts accordée par eux aux ministres de toutes les religions, aux biens ecclésiastiques, aux dotations pieuses, et il conclut qu'il faut rester sous leur obéissance, selon ces paroles du prophète : *Gardez-vous de provoquer les Turcs ; car ils sont formidables !*

Alaï-ed-din observe que dans divers âges les hommes s'attirèrent, par leurs transgressions, des châtiments célestes; que Mahomet supplia l'être suprême d'épargner à son peuple les maux dont il avait affligé les autres nations, et qu'il obtint la promesse que les Musulmans seraient préservés de tous les genres de destruction, hors celui par le

sabre : « et en effet il est évident, ajoute
« l'auteur, que sans ce dernier moyen de
« châtiment, il serait impossible de remédier
« aux plus grands désordres ; le petit nombre
« des bons serait opprimé par la multitude
« des méchants. On voit que cette exception
« est pour le bien des serviteurs de Dieu.
« Ce fut ainsi qu'au commencement du septième
« siècle de l'hégire, le peuple de Mahomet
« étant corrompu par les jouissances des biens
« terrestres, Dieu pour le punir de son in-
« souciance, pour donner une leçon terrible
« aux générations futures, et faire ensuite
« briller l'islamisme d'un nouvel éclat, vou-
« lut armer le bras d'un vengeur ; mais il ne
« tarda pas à signaler sa clémence. De même
« qu'un médecin judicieux guérit par des re-
« mèdes convenables les maux qui affligent
« le corps humain, le docteur par excellence,
« lorsqu'il veut restaurer son peuple, emploie
« des moyens appropriés à son tempérament. »

L'auteur nous apprend que ce fut pendant
son séjour à la cour de Mangou, dans l'année

650 (1252), qu'il entreprit, à la sollicitation de ses amis, la composition de cette histoire, consacrée principalement à éterniser le souvenir des grandes actions de l'emperenr Mangou; mais qu'il sentit d'abord la difficulté de cette entreprise: « car, dit-il, on ne peut « guère se perfectionner dans les sciences et « les lettres, sans le secours de bons insti-« tuteurs. Or, dans la révolution qui vient « de bouleverser le monde, les colléges ont « été détruits et les savants égorgés, surtout « dans le Khorassan, qui était le foyer des « lumières, le rendez-vous des docteurs, comme « l'attestent ces paroles du prophète : *La « science est un arbre, qui a ses racines à la « Mecque et qui porte ses fruits dans le Kho-« rassan.* Tout ce qu'il y avait d'hommes « lettrés dans ce pays a péri par le glaive; « les êtres sortis du néant qui les ont rem-« placés, ne s'attachent qu'à la langue et à « l'écriture ouïgoures. Tous les emplois, même « les plus hautes dignités, sont occupés par « des gens de la plus vile populace; nombre

« de misérables se sont enrichis; tout intri-
« gant est devenu Émir ou Vézir; tout auda-
« cieux s'est rendu puissant; l'esclave est pa-
« tron; quiconque porte le turban de doc-
« teur se croit un docteur, et l'homme obscur
« fait le seigneur. Dans un pareil temps, qui
« est l'année de disette de la science et de
« la vertu, le jour de marché de l'ignorance
« et de la corruption, où tout ce qui est
« honnête est avili, tout ce qui est pervers est
« en crédit, on peut juger de l'encouragement
« qu'obtiennent les sciences et les lettres. »

Après cette diatribe, qui contraste fort avec les raisonnements précédents, faits pour démontrer que c'est pour le bien des Musulmans que les Mongols sont venus les égorger, l'auteur dit que, jusqu'à l'âge de vingt-sept ans, les occupations de sa place lui avaient laissé peu de loisir pour acquérir des connaissances utiles, et qu'il avait eu le tort de négliger les avis de son père; mais que les années ayant muri sa raison, il tâcha de réparer le temps perdu; qu'il avait d'ailleurs

parcouru plusieurs fois la Transoxiane et le Turkustan, ainsi que les contrées plus orientales; qu'il avait été témoin de quelques événements et qu'il avait recueilli les autres de la bouche de personnes instruites et véridiques. Quant à la diction, Alaï-ed-din, au jugement des Orientaux, n'a pas besoin de l'indulgence qu'il réclame. L'historien Vassaf, littérateur du premier ordre, professe une grande admiration pour le style comme pour le mérite historique du *Tarikh Djihan-kuschaï;* mais il est permis à un Européen de trouver ce style trop ampoulé, et de regretter que l'auteur n'ait pas mis plus de vérité dans son coloris, plus d'ordre dans sa narration.

KITAB TEDJZIYÉT-UL-EMSSAR VE TEZDJIYET-UL A'SSAR, كتاب تجزية الامصار وتزجية الاعصار, c'est-à-dire, division des contrées, et transition des siècles (1), par Abd-oullah, fils de

(1) On sait que les auteurs mahométans don-

Fazel-oullah, célèbre sous le titre de *Vassaf-ul-Hazret* ou de *Panégyriste de sa majesté* (ms. persan de la Bibliothèque royale à Paris).

Cet ouvrage contient l'histoire des Mongols depuis l'année 1257 (655) jusqu'à 1327 (728). Il est divisé en cinq parties, où l'on trouve les principaux événements dont la Perse fut témoin, sous les règnes des souverains mongols de ce pays; quelques faits de l'histoire des empereurs mongols en Chine, et des princes tchinguiziens dans le Turkustan et la Transoxiane; enfin l'histoire contemporaine de l'Égypte, du Fars, du Kerman et de l'Inde. Pour compléter son ouvrage, l'auteur en termine la quatrième partie, par un précis de l'histoire de Tchinguiz-khan et de ses premiers successeurs, puisé dans le *Tarikh Djihankuschaï*.

---

nent souvent à leurs ouvrages des titres qui n'en indiquent pas le contenu; mais dont les mots forment une cadence et des consonnances agréables à l'oreille.

On voit que Vassaf a suivi le même plan qu'Alaï-ed-din. Il annonce que son histoire commence où finit celle de son prédécesseur; en effet le sixième chapitre est consacré à l'expédition de Houlagou contre Bagdad, qui suivit immédiatement sa conquête du pays des Ismaïliyens. A cette occasion Vassaf fait un pompeux éloge du *Tarikh Djihankuschaï*, « ouvrage, dit-il, qui fait connaître les cau- « ses des grandes conquêtes de Tchinguiz- « khan et de ses successeurs, l'extrême vi- « gueur de leurs mesures, la sévérité de « leur gouvernement, leur habileté dans l'art « de la guerre, leur politique en temps de « paix; supériorité dans tous les genres qu'on « n'avait jamais vu briller au même degré « et qu'on ne trouve si bien retracée par « aucune autre plume. » Vassaf prévient ensuite qu'il rapporte les faits tels qu'il les a recueillis de la bouche des personnes les plus dignes de foi. Sa préface porte la date de 699 (1300) et contient l'éloge du sultan Gazan, arrière-petit-fils de Houlagou.

Le 24 moharrem 712 (2 juin 1312), Vassaf eut l'honnenr de présenter au sultan Oldjaï-tou, successeur de Gazan, son ouvrage historique, terminé depuis un an, et composé alors de quatre parties. Ce fut sous les auspices du Vézir Raschid, auteur du *Djami ut-Tévarikh*, dont il sera fait mention tout à l'heure, que Vassaf, après avoir long-temps attendu cette faveur, parut devant son souverain, dans la ville de Soultaniyé. Il fut présenté par le Vézir comme un littérateur distingué. Vassaf avait prié le ministre de lui obtenir la permission de lire au sultan une ode qu'il avait composée sur son avènement au trône. Oldjaïtou voulut bien l'entendre; il interrompit plusieurs fois la lecture de cette pièce pour demander le sens d'un terme, d'une métaphore. Ces explications lui étaient données par le Vézir ou par le Grand juge et même par l'auteur. Vassaf lut ensuite une ode où il faisait l'éloge de la ville de Soultaniyé. Le sultan qui, pendant ces deux lectures, lui avait plusieurs fois

témoigné son approbation, fut si charmé de son talent, qu'il le fit revêtir d'une de ses robes, et lui donna le titre de *Vassaf-ul-Hazret* ou de panégyriste de sa majesté. Vassaf consacre tout un chapitre à la relation de ce qui se passa dans cette séance royale, où son amour-propre eut lieu d'être satisfait.

Le style de Vassaf est poétique a l'excès. Il annonce lui-même, dans la préface de sa seconde partie, que si son intention, en composant cet ouvrage, eut été uniquement de consigner des faits historiques, il se serait contenté de rapporter les événements d'une manière succincte; « mais j'ai voulu, « dit-il, que, tout en retraçant l'histoire de « nos jours, ce livre présentât une collec« tion de beautés littéraires, des modèles « de tous les genres d'éloquence, le recueil « de toutes les figures de rhétorique; j'ai « voulu que les littérateurs les plus distin« gués me rendissent la justice de convenir « que, pour le choix des expressions, l'élé-

« gance des tours, l'à-propos des citations
« et les ornements du style, aucun auteur
« ne me surpasse, ni en arabe, ni en per-
« san; et que même la comparaison de mon
« ouvrage avec tout autre ne peut tourner
« qu'à ma gloire. On sait que la rhétorique
« admet également l'abondance et la conci-
« sion; que l'une et l'autre sont louables se-
« lon les cas. La concision, pour sa briéveté
« pleine de charmes, est comparable à la
« nuit qui comble les vœux de deux amants;
« mais la prolixité peut aussi plaire comme
« les longues et brillantes tresses qui tom-
« bent de la tête d'une belle; c'est pourquoi
« j'espère que mes honorables lecteurs ap-
« prouveront l'abondance de mon style. »

En effet, dans l'ouvrage de Vassaf, les faits historiques, pris pour canevas, sont couverts de la plus riche broderie. On a quelquefois de la peine à suivre la marche d'un événement à travers le nuage de métaphores qui enveloppe le récit, et le grand nombre de vers et de citations dont il est

entremêlé. La cadence et les consonnances ajoutent au charme de ce style poétique, où l'auteur s'est plu à répandre les trésors de la langue arabe, mais qui convient si peu au genre de l'histoire.

Seize ans après avoir présenté son ouvrage au sultan Oldjaïtou, Vassaf l'augmenta d'une cinquième partie, consacrée principalement à l'histoire du règne d'Abou-saïd, jusqu'à l'année 728 (1328). Ces cinq livres contiennent des matériaux précieux pour l'histoire de la dynastie mongole en Perse.

Djami ut-Tévarikh, جامع التّواريخ, ou *Collection d'Annales*, par Fazel-oullah Raschid (*), fils d'Abou-l-Khaïr, natif de Hémédan. (Ms. persan de la Bibl. royale de Paris).

Le premier volume de cet ouvrage est consacré à l'histoire des Mongols, et se divise en deux parties. La première contient le

(*) Il est aussi appelé Raschid-ed-dévlet, Raschid-el-hakk-vé-ed-din.

dénombrement des peuples nomades de la Tartarie, à l'époque de Tchinguiz-khan, fait mention de leurs tribus, de leurs origines, et désigne les contrées qu'ils habitaient. La seconde, après avoir exposé les traditions recueillies sur l'origine des Mongols et les ancêtres de Tchinguiz-khan, donne l'histoire de ce conquérant, depuis sa naissance, et celle de ses descendants, en Chine, jusqu'à Temour, en Perse, jusqu'à Oldjaïtou, qui règnaient l'un et l'autre au commencement du quatorzième siècle. On trouve à la fin de chaque époque, un précis de l'histoire des princes contemporains de l'Asie.

« Jusqu'à présent, dit l'auteur, dans la « préface de ce premier volume, qui fut « écrite en 702 (1303), nous n'avions que « des relations très-imparfaites sur les nations « de la Mongolie, sur la filiation de leurs « tribus, les événements de la vie de Tchin- « guiz-khan et les règnes de ses successeurs. « Ceux qui les ont écrites n'avaient consulté « que des récits populaires, et ils les arran-

« gent à leur fantaisie. Le peu de faits qu'ils « rapportent sont niés par les princes tchin- « guiziens, et par les chefs de la nation « mongole.

« Cependant il existait dans les archives « (du khan mongol de la Perse) des fragments « historiques d'une authenticité reconnue, « écrits en langue et en caractères mongols; « mais peu de personnes avaient la faculté « de les lire. Pour mettre ces matériaux à la « portée du public, le sultan Mahmoud Gazan « khan voulut qu'ils fussent rédigés en corps « d'histoire, et confia ce travail, en 702, au « plus humble de ses serviteurs Fazel-oullah, « fils d'Abou-l-Khaïr, surnommé Raschid le « médecin, de Hémédan, qui reçut l'or- « dre de consulter, pour compléter ces ma- « tériaux, les savants chinois, indiens, ouï- « gours, kiptchacs, et autres, qui se trouvaient « à sa cour, et nommément le grand noyan, « généralissime et administrateur du royaume, « Poulad Tchinksank, qui connaît mieux que « personne au monde les origines et l'his-

« toire des nations turques, et en particu-
« lier celles des Mongols. Cet ouvrage, des-
« tiné à conserver la mémoire de faits im-
« portants, était d'autant plus nécessaire,
« que peu de personnes maintenant connais-
« sent ceux qui se sont passés il y a un siè-
« cle, et que la plupart même des jeunes
« seigneurs mongols ignorent les noms, la
« généalogie et les exploits de leurs ancêtres.

« En vertu de cet ordre royal, j'examinai
« avec attention et critique les mémoires dé-
« posés aux archives, et, après avoir suppléé
« à leur insuffisance par les renseignements
« que me fournirent les savants de diverses
« nations qui se trouvent à la cour du sultan
« Gazan, je composai cette histoire, où j'ai
« tâché surtout de mettre de l'ordre et de
« la clarté. »

Dans une seconde préface, Raschid expose que son travail n'était pas encore achevé, lorsque la mort enleva Gazan, le 11 scheval 703 (17 mai 1304), et qu'il le termina sous le règne de son successeur Oldjaïtou,

auquel il crut devoir le dédier; mais que ce souverain lui ordonna de laisser en tête de son histoire le glorieux nom du sultan Gazan, son frère, sous les auspices duquel elle avait été entreprise.

« Le sultan Oldjaïtou, continue Raschid, « prince qui employait son temps à acquérir « d'utiles connaissances, ayant lu et corrigé « mon ouvrage, observa qu'il n'existait au- « cune histoire universelle; qu'on ne trou- « vait pas même dans ce pays les annales « des nations étrangères, et qu'aucun sou- « verain jusqu'alors n'avait paru curieux de « les connaître; mais qu'à présent la plus « grande partie de la terre étant sous sa « domination et celle des autres descendants « de Tchinguiz-khan, un grand nombre de « savants, d'astronomes et d'historiens chi- « nois, indiens, cachemiriens, tibétains, ouï- « gours, arabes et francs, se trouvant réunis « à sa cour, et chacun d'eux possédant quel- « que ouvrage historique de son pays, il « fallait que je fisse un abrégé de l'histoire

« de toutes ces nations, dont il accepterait
« la dédicace, et que j'y joignisse la des-
« cription des différentes contrées de la ter-
« re, avec des cartes géographiques, disant
« que ces deux volumes, et mon histoire
« des Mongols, dont ils seraient le complé-
« ment, formeraient un ouvrage unique et
« universel, monument glorieux pour sa mé-
« moire.

« J'obéis et après avoir interrogé les hom-
« mes les plus instruits des diverses nations,
« après avoir compilé leurs ouvrages histo-
« riques les plus estimés, je composai un
« second volume d'Histoire universelle, un
« troisième de Géographie, et donnai à l'ou-
« vrage entier le titre de *Collection d'Annales*.

« Mais, comme les historiens en général
« n'ont pas été témoins des faits qu'ils rap-
« portent; que ceux même qui écrivent l'his-
« toire de leur temps doivent la composer
« sur des récits, et l'on sait qu'ils varient
« dans la même bouche du jour au lende-
« main, on conçoit que l'histoire de tant de

« nations et de temps si reculés ne peut être
« entièrement fidèle; que les mêmes faits
« doivent être exposés d'une manière diffé-
« rente, soit que l'auteur ait été trompé par
« la tradition, par les sources où il a puisé;
« soit qu'à dessein, il exagère certains faits
« et en omette d'autres; soit que, sans vou-
« loir trahir la vérité, il s'exprime d'une
« manière inexacte; en sorte qu'un historien
« qui voudrait être parfaitement véridique
« ne trouverait rien à écrire; mais si, de
« peur d'errer et d'être taxé d'infidèlité, on
« s'abstenait de rapporter les événements mé-
« morables, ils tomberaient bientôt dans l'ou-
« bli. Le devoir de l'historien est donc de
« puiser l'histoire de chaque nation dans ses
« annales les plus estimées, et de consulter
« ses hommes les plus instruits. Chaque peu-
« ple racontant les faits à sa manière, il y
« aura des contradictions; mais qu'on ne les
« impute pas au compilateur. Nous autres
« Musulmans, par exemple, nous croyons
« nos traditions plus certaines que celles des

« autres nations; on ne peut cependant pas
« les faire servir de base à leur histoire; il
« faut s'en tenir à ce qu'elles croient et rap-
« portent elles-mêmes.

« C'est aussi la règle que j'ai suivie, con-
« sultant les ouvrages historiques les plus
« estimés de chaque nation, et m'instruisant
« de ses traditions les mieux constatées; néan-
« moins je ne puis pas me flatter d'avoir at-
« teint le but. Il faut, pour une semblable
« entreprise, de vastes et profondes connais-
« sances, qui me manquent; il faut la vigueur
« du jeune âge et beaucoup de loisir; je l'ai
« commencée au déclin de mes ans, à une
« époque où, occupant le ministère, auquel
« j'avais été élevé, malgré la faiblesse de
« mes talents, mon temps était absorbé par
« les affaires de l'état. J'espère que mes lec-
« teurs verront dans ces circonstances, des
« motifs pour excuser les erreurs qu'ils pour-
« ront trouver dans cet ouvrage.

« Lorsque le sultan, ajoute Raschid, eut
« pris connaissance de ma préface: *Il est*

« *possible*, me dit-il, *que les faits rapportés*
« *dans les histoires connues jusqu'ici ne soient*
« *pas entièrement conformes à la vérité; leurs*
« *auteurs sont excusables par les raisons que*
« *tu as alléguées, et tu le seras aussi; mais,*
« *quant à l'histoire des Mongols, depuis Tchin-*
« *guiz-khan jusqu'à nos jours, la partie de*
« *ton ouvrage qui a pour nous le plus d'inté-*
« *rêt, jamais personne n'en a écrit de plus*
« *véridique et de plus fidèle, d'après le té-*
« *moignage unanime de ceux qui connaissent à*
« *fond l'histoire de mes ancêtres.* »

On voit que cette seconde préface a été faite, lorsque l'ouvrage eut été augmenté de deux volumes, par l'ordre d'Oldjaïtou; tandis que la première n'était destinée que pour l'histoire des Mongols, commandée par Gazan. Cette histoire est la seule qui nous fasse connaître les anciens peuples de la Tartarie, les ancêtres de Tchinguiz-khan, et les premières années de la vie de ce conquérant. Elle est très-essentielle à cet égard; la plupart des faits qu'elle rapporte d'ailleurs, se trouvaient

déjà dans les premiers ouvrages que nous avons cités, et principalement dans le *Tarikh Djihankuschaï*, souvent copié mot à mot par Raschid; mais l'histoire de ce Vézir est la plus complète, celle où il règne le plus d'ordre et de méthode, et son style a la noble simplicité qui convient au genre historique.

Raschid s'est arrêté à la mort de Gazan-khan; son histoire a été continuée par un anonyme jusqu'à la fin du règne d'Abou-saïd, qui mourut en 736 (1335), et peut être considéré comme le dernier souverain de la dynastie de Tchinguiz-khan en Perse. Le continuateur nous apprend, dans une courte préface, mise à la tête du règne d'Oldjaïtou, que comme le sultan Schahroukh Bahadour (qui succéda, en 1405, à son père Tamerlan) avait d'autant plus le désir de voir complèter l'ouvrage historique de Raschid, par l'addition des règnes du sultan Mohammed Khoudabende (Oldjaïtou) et de son fils, sultan Abou-saïd Bahadour, que l'on travaillait

alors à une histoire de Tamerlan, qui comprenait les événements postérieurs à la mort d'Abou-saïd, il avait entrepris l'histoire de ces deux règnes, d'après divers ouvrages écrits par des hommes dignes de foi, et qu'il y avait suivi le même plan que Raschid. Ce continuateur nous fait connaître, à la fin du manuscrit, qu'il se nomme Mass'oud, fils d'Abd-oullah, et qu'il avait achevé son travail le 4 de redjeb 837 (16 février 1434).

Raschid, d'abord attaché comme médecin au service du sultan Gazan, fut, en 1300, placé par ce souverain à la tête de l'administration de la Perse. A son avénemeut au trône, en 1304, Oldjaïtou le confirma dans la dignité de vézir, que Raschid conserva pendant le règne de ce prince. Ce fut en 1307 (706) qu'il lui présenta son ouvrage, *Djami ut-Tévarikh;* il reçut à cette occasion des marques distinguées de la bienveillance du sultan; mais, au commencement du règne d'Abou-saïd, il subit le sort ordinaire des vézirs sous les souverains mongols. Fausse-

ment accusé par ses ennemis d'avoir empoisonné Oldjaïtou, il fut condamné à mort, et ce vieillard, distingué par ses vastes connaissances, protecteur zélé des sciences et des lettres, après avoir administré la Perse avec sagesse pendant dix-huit ans, fut coupé par le milieu du corps, le 13 septembre 1318 [718] (1).

KITAB RAOUZAT UL-DJENNAT FI EVSSAF MÉDINET IL HÉRAT, كتاب روضات الجنّات فى اوصاف مدينة الهراة, *Jardins des Paradis*, ou *Description de la province de Hérat*, par Moa'yen-ed-din Mohammed El-Esfézari, ou natif d'Esfézar, bourg du district de Hérat. (Ms. persan de la Bibliothèque royale de Paris).

Cet ouvrage, qui donne la description non

---

(1) On trouve dans les tomes I et V des *Mines de l'Orient*, deux excellentes notices sur la vie et les onvrages d'Atta-Mulk de Djouveïn, et de Raschid de Hémédan, par M. Et. Quatremère.

seulement de Hérat, mais aussi de tout le Khorassan, qui trace ensuite l'histoire de Hérat, depuis sa conquête par les Arabes jusqu'au temps où vivait l'auteur, renferme des détails sur la dévastation du Khorassan par l'armée de Tchinguiz-khan, et sur les destinées de cette province sous la domination mongole.

Moa'yen-ed-din nous apprend qu'il occupait un emploi distingué à la cour du sultan Houssein Bahadour-khan, descendant de Tamerlan, qui, après le meurtre d'Abou-saïd, s'empara du pays de Hérat, dans l'année 873 (1468-9), et qu'il composa cet ouvrage sous les auspices de ce prince, dans la vingt-sixième année de son règne.

Mo'izz-ul-anssab مُعِزّ الانساب, ou *Augustes Généalogies.* (Ms. persan de la Bibliothèque royale de Paris.)

Ce manuscrit contient la généalogie des princes et des princesses de la race de

Tchinguiz-khan et de celle de Tamerlan, les noms des femmes et des concubines des souverains de ces deux dynasties, et ceux de leurs principaux officiers. L'auteur anonyme dit qu'il composa ces tables généalogiques en 830 (1427), par l'ordre du khan Schah-roukh Bahadour (fils de Tamerlan). La lignée de Tamerlan se prolonge jusqu'à Bédi'-uz-Zéman, qui mourut en 923 (1517); ainsi les derniers feuillets ne sont pas du même auteur.

Abrégé d'histoire universelle, en syriaque, par Grégoire Abou-l-faradje, appelé aussi Bar Hébræus.

Cette maigre chronique ne nous fournit que peu de faits à ajouter à ceux que rapportent les historiens arabes et persans, sur l'époque de la domination mongole en Perse. Ce que l'auteur y a consigné des conquêtes de Tchinguiz-khan et des règnes de ses premiers successeurs, est principalement extrait de l'ouvrage historique de Djouvéini. A mesure que les événements s'ap-

prochent de l'époque où il vivait, il les raconte plus en détail. Il fait souvent mention de ce qui concerne les chrétiens d'Orient, matière dont les historiens mahométans ne s'occupent presque jamais, et s'étend particulièrement sur ce qui se passait de son temps à Moussoul et à Erbil.

Après la mort de Bar Hebræus, qui arriva en 1286, sa chronique fut continuée jusqu'à l'année 1297, par un auteur dont nous ne connaissons pas le nom, et cette dernière partie contient une relation détaillée des principaux événements des règnes de Guikhatou et de Baïdou.

Cette chronique, depuis la création du monde, ne compose que la première partie de l'ouvrage de Bar Hebræus; la seconde est consacrée à l'histoire des Patriarches d'Antioche et s'arrête à l'année 1285. La troisième traite des primats, patriarches et Maphrians jacobites, ainsi que des patriarches nestoriens, jusqu'en 1286. Ces deux dernières n'ont pas encore vu le jour.

Le texte syriaque de la *Chronique universelle* fut publié en 1789, avec une traduction latine, par deux érudits allemands, Bruns et Kirsch. Les fautes nombreuses que présente cette version ont été corrigées par Ferdinand Gregor Mayer, dans un ouvrage qui a pour titre : *Beyträge zu einer richtigen Übersetzung der syrischen Chronik des Gregorius Bar Hebræus*, Wien 1819, in-8o.

Grégoire Aboul-faradje, né en 1226, à Malattia ou Mélitène, était fils d'un médecin, nommé Aaron. Il se voua, de bonne heure, à l'état ecclésiastique, et fut nommé, à l'âge de vingt ans, évêque de Gobos, par le patriarche jacobite. L'année suivante, il passa à l'évêché de Lacabène, plus tard, à celui d'Alep, et fut élu, en 1264, Maphrian, c'est-à-dire, primat des Jacobites, dignité intermédiaire entre celle de patriarche et de métropolitain. Dans les derniers temps de sa vie, il traduisit lui-même en arabe sa chronique syriaque, à la prière de quelques seigneurs mahométans. C'est probablement

cette traduction que nous possédons sous le titre de *Tarikh mokhtassir ud-Duwel*, ou *Histoire abrégée des Monarchies*, depuis Adam jusqu'en 1285, et que Pocock a publiée, en 1663, à Oxford, avec une version latine, sous le titre de *Historia compendiosa Dynastiarum.* Grégoire Aboul-Faradje avait d'ailleurs écrit sur la théologie, la métaphysique, la logique, la dialectique, l'éthique, la politique, l'économie, la physique, l'astronomie et la médecine. Son frère Barsuma, qui lui succéda dans la dignité de Maphrian, donne, à la fin d'une notice biographique d'Aboul-Faradje, la liste de trente-un ouvrages que celui-ci avait composés sur ces diverses matières.

Schédjére-i Turki شَجَرَهٔ تُرکی. *L'arbre de généalogie turc*, par Abou-l-Gazi Bahadour-khan, écrit en langue turque, dialecte oriental.

C'est un abrégé de l'histoire des Mongols, depuis les ancêtres de Tchinguiz-khan jus-

qu'au temps de l'auteur, qui vivait au commencement du dix-septième siècle. Il est divisé en neuf livres; le premier remonte à Adam, et comprend, en quelques pages, l'espace de temps qui s'est écoulé entre le premier homme et le personnage fabuleux de *Mongol*, supposé descendant de Jafeth. Le second livre va jusqu'à la naissance de Tchinguiz-khan; le troisième donne la vie de ce conquérant; et les six derniers sont consacrés à l'histoire de ses descendants.

La partie de l'ouvrage d'Abou-l-Gazi qui correspond à l'époque de l'histoire des Mongols que nous embrassons, n'étant qu'un très-médiocre abrégé de l'ouvrage historique de Raschid, ne nous a été d'aucune utilité.

C'est sur l'histoire des descendans de Djoutchi qui ont règné dans le Kiptchac, le Turkustan, la Transoxiane et le Khorazm, que l'auteur s'est le plus étendu, et particulièrement sur les souverains du Khorazm, depuis l'an 1506, jusqu'en 1664, époque de la mort d'Abou-l-Gazi Bahadour leur descen-

dant. Cette partie compose le tiers de l'ouvrage.

Abou-l-Gazi, fils d'Arab Mohammed-khan, et descendant de Djoutchi, à la douzième génération, naquit dans le pays d'Ourgandj, le 15 rabi-1 1014 (31 juillet 1605); il parvint à la principauté du pays de Khorazm, en 1053 (1643), et mourut en 1074 (1663-4), peu après avoir cédé le trône à son fils Anousché Mohammed Bahadour. Abou-l-Gazi n'ayant pu mettre la dernière main à son ouvrage, chargea son fils Anousché de le terminer, et ce dernier rapporte les événements qui s'étaient passés depuis l'année 1056 (1646), jusqu'à la mort d'Abou-l-Gazi.

Nous devons la connaissance de cet ouvrage à des officiers suédois, qui, pris à Pultawa et relégués à Tobolsk, eurent l'occasion d'acquérir un manuscrit de l'histoire écrite par Abou-l-Gazi, et en firent faire une version allemande qui fut traduite en français, et publiée à Leyde, en 1726, par

M. Varenne de Mondesse, sous le titre d'*Histoire généalogique des Tatars*. L'inexactitude de cette traduction est facile à constater, depuis que l'on possède le texte imprimé de l'histoire d'Abou-l-Gazi, grace à la munificence du défunt grand chancelier de Russie, comte Nicolas de Romanzow, sous les auspices duquel le texte sortit, en 1825, des presses de l'université de Casan, en un volume de 183 pages in-f°.

Les ouvrages suivants, relatifs à l'histoire de Syrie et d'Égypte, s'étendent sur les relations et les guerres entre les Égyptiens et les Mongols.

KITAB HASSAN UL-MÉNAKIB IS-SÉRIYET EL MONTAZA'AT MIN IZ-SIRÉT IS-ZHAHIRIYÉT. كتاب حسن المناقب السرية المنتزعة من السيرة الظاهرية. *Des belles qualités de la Royauté, extraites de la Vie de Zahir*, par Schafi el Katib, ou le secrétaire. (Ms. arabe de la Bibliothèque royale de Paris.)

C'est la vie du sultan Ez-Zahir Beïbars, qui régna sur l'Égypte et la Syrie depuis 1260 jusqu'en 1277. L'auteur rapporte, dans sa préface, que le secrétaire privé de ce sultan, nommé Mohayi-ud-din Abou-l-Fazel Abd-oullah, avait composé une vie de Beïbars, où il rendait compte, pour ainsi dire, jour par jour, de ses actions, et se répandait en louanges exagérées sur ses vertus; prolixité qui en rendait la lecture fastidieuse. Ce fut à sa prière que Schafi entreprit d'en faire un abrégé, qui est l'ouvrage en question.

TÉSCHRIF-UL EYIAM VÉ-L OU'SSOUR, BI-SIRET IS SOULTAN, EL-MELIK EL-MANSSOUR. تشريف الايّام والعصور بسيرة السّلطان الملك المنصور, *La gloire des jours et des âges*, ou *Vie du sultan Al-Manssour*. (Ms. arabe de la Bibliothèque royale de Paris).

Histoire de Calavoun, sultan d'Égypte, qui régna depuis 1280 jusqu'à 1290; mais

il manque à ce manuscrit presque toute la première partie et le commencement de la troisième. On ne connaît pas le nom de l'auteur.

Tevarikh us-selatin, ve-l-mulouk ve-l a'ssaker, تواريخ السّلاطين والملوك والعساكر, *Histoire des sultans, des princes et des armées*, (Ms. arabe de la Bibl. royale de Paris.)

Ce manuscrit ne contient qu'un fragment de la vie du sultan d'Égypte Abou-l-Feth Mohammed, fils du sultan Calavoun; ce sont les événements des années 704 et 705 (1304 à 1306). Le Dictionnaire bibliographique de Katib Tchélebi nous apprend que l'auteur se nommait Schems-ud-din el Schudja'yi, et qu'il était Égyptien.

Nihayet ul-éreb fi funoun il-édeb, نهاية الأرب فى فنون الأدب, *Résultat de l'application aux diverses branches des belles-lettres*, par le Scheïkh Schihab-ud-din Ahmed, fils d'Abd-oul-Vahhab, plus connu sous le

nom de Novaïri (manuscrits arabes de la Bibliothèque de Leyde).

Cet ouvrage estimé se compose de cinq *Fenns* ou branches de littérature; chaque *Fenn* est subdivisé en *cassm*, sections, *bab*, livres et *fassl*, chapitres.

Le premier *fenn* traite des cieux, des météores, des divisions du temps, de la terre et des sept climats. Le second décrit l'homme au physique et au moral, le considère dans ses rapports avec ses semblables, et traite de la science du gouvernement. Le troisième est consacré au règne animal; le quatrième, au règne végétal; le cinquième embrasse l'histoire sacrée et profane, depuis Adam jusqu'au commencement du quatorzième siècle, époque où florissait l'auteur.

A la tête du premier volume est la table des chapitres qui composent ce grand ouvrage. Reiske a donné la traduction de cette table dans ses *Prodidagmata ad Hagji-Chalifæ Librum mémorialem rerum a Mahammedanis gestarum*, à la suite des tables

de Syrie d'Abou-l-Feda, traduites par Koehler, page 232 et suivantes.

L'histoire de Tchinguiz-khan et des princes de sa dynastie se trouve dans l'onzième livre de la cinquième section du cinquième *Fenn*. Avant de la commencer, l'auteur indique les sources où il a puisé : « Nous raconterons, dit-il, succinctement les événements « de la vie de Tchinguiz-khan, depuis le « commencement de sa carrière jusqu'à l'é« poque où il conquit tant de pays. Nous « rapporterons ce qui se trouve dans les ou« vrages que nous avons eus sous les yeux, « et nous consignerons ce que nous avons « recueilli de la bouche des hommes. Quoique « l'immense étendue de cet empire, l'éloi« gnement de son berceau, et la perte de « plusieurs ouvrages historiques contempo« rains, ne nous permettent ni de rassembler « tous les faits qui appartiennent à son his« toire, ni de scruter l'exactitude de ceux « qui ont été rapportés, nous avons cru ne « pas devoir passer sous silence des événe-

« nements devenus fameux; nous rapporte-
« rons donc, mais sans suivre aucun ordre,
« quelque chose des souverains de cette dy-
« nastie, d'après le secrétaire privé, dans
« son histoire de Djélal-ud-din, et d'après
« Yzz-ud-din, fils d'Ethir, dans son histoire
« *El Kamil;* quant aux autres qui ont pu
« traiter le même sujet, leurs écrits ne nons
« sont point parvenus. Nous exposerons en
« outre des faits qui manquent dans ces deux
« ouvrages historiques, ainsi que les événe-
« ments postérieurs à leurs deux auteurs;
« notions que nous avons recueillies, soit des
« ambassadeurs venus de la part de ces sou-
« verains à la cour du notre, soit d'autres
« personnes qui ont été dans leurs pays. »

Ce n'est point dans cette partie de l'ouvrage de Novaïri qu'il faut chercher des matériaux pour l'histoire des Mongols, puisque nous possédons, outre les sources où il a puisé, d'autres qui semblent lui avoir été inconnues, dont il ne fait du moins aucune mention, telles que les ouvrages de Djouvéïni,

de Raschid, de Vassaf, écrits en persan, langue qui peut-être ne lui était pas familière; mais c'est dans son histoire des sultans mameloucs d'Égypte, où il rapporte d'une manière circonstanciée, les guerres et les relations diplomatiques entre ces princes égyptiens et les khans mongols de Perse.

Dans ces annales égyptiennes, l'auteur contemporain a consigné quelques faits qui lui sont personnels. On y trouve sous l'année 677 (1278-9) l'article suivant: « Cette année, dans la nuit qui précéda l'aurore du 21 de zoulcada (5 avril), naquit à Akhmim, ville du Saïd d'Égypte, l'auteur et compilateur de cet ouvrage, le Scheïkh Schihab-uddin Ahmed, fils d'Abd-oul-Vahhab, fils de Mohammed, etc. etc., (il fait remonter sa généalogie jusqu'au Khaliphe Aboubékir), connu sous le nom de *Novaïri.* » Sous l'année 699 (1299-1300), il rapporte que son père Tadj-ud-din Abou-Mohammed Abd oul-Vahhab, le Tihiyen, le Coureïschite, connu sous le nom de Novaïri, mourut le jeudi, 22

zoulhadjet (8 septembre 1300), au Caire, dans la salle du collège de Salih Nedjmi, où se donnaient les leçons du rit Malik, et qu'il était né à Misser, dans le collège Ma'rounat, en 618 (1221).

Novaïri nous apprend qu'il fut présent en 702 (1303), à la bataille de Merdj-us-Sofar, où les Égyptiens, commandés par le sultan Nassir, fils de Calavoun, remportèrent une victoire signalée sur les Mongols; mais il ne dit pas en quelle qualité il s'y trouvait.

Le même auteur nous fait connaître, sous l'année 710 (1310-1), sa nomination à un emploi en Syrie; c'était sous le règne du sultan Nassir. « Je reçus, dit-il, l'ordre de « me rendre dans la province de Tripoli, « pour y exercer les fonctions d'intendant « des finances (Sahib-ud-Divan); mon di- « plôme fut dressé par le docte Molla Schi- « hab-ud-din, fils de Mahmoud, d'Alep, et « transcrit par son fils, le Cadhi Djémal-du- « din Ibrahim; il porte la date du 15 de « moharrem (14 juin 310). Je partis (du

« Caire) le 1er. de safer (30 juin) et j'exer-
« çai à Tripoli lesdites fonctions jusqu'au 1er.
« schewal (21 février 1311), que je passai à
« l'emploi d'intendant militaire (Nazir ul-Djeï-
« sch. » Novaïri ne conserva pas long-temps ce poste, comme il nous l'apprend, sous l'année 712 (1312-3), par le passage suivant : « Je
« reçus, au milieu du mois de djomada 1,
« (septembre) ma démission de la place d'in-
« tendant militaire dans la province de Tri-
« poli, et retournai au Caire. »

Cette partie de l'histoire égyptienne, contemporaine de la dynastie mongole en Perse, se trouve dans le *bab* 12 du *cassm* 5 du *Fenn* V.

La Bibliothèque de l'université de Leyde possède douze volumes in-4° de l'ouvrage de Novaïri, qui en comprennent presque toute la partie historique.

En-nudjoum uz-zahiret fi mulouk missr v-el cahiret, النّجوم الزاهرة فى ملوك مصر و

القاهرة, *Des Étoiles brillantes, Histoire des rois d'Égypte*, par Djemal-ud-din Abou-l-Mohassin Youssouf, fils de Tangri-virdi, qui mourut en 815 (1412-3). (Ms. arabe de la Bibliothèque royale de Paris).

Annales qui commencent à l'année 224 (838), et finissent en 690 (1291).

Es-SULOUK LI MA'RIFET DUVVEL IL-MULOUK, السّلوك لمعرفة دوّل الملوك, *Introduction à la connaissance des Monarchies*, par le scheïkh Taki-ud-din Ahmed el-Macrizi. (Ms. arabe de la Bibliothèque royale de Paris).

Histoire de l'Égypte, depuis la destruction de la puissance des khaliphes Fathimites par Saladin, jusqu'à l'année 845 (1441). Elle fait suite à deux autres ouvrages du même auteur, qui contiennent l'histoire de l'Égypte depuis sa conquête par les Arabes. Macrizi, né au Caire, en 766 (1364-5), mourut en 845 (1441-2).

KITAB FI-L ADAB IS SOLTTANIYET V-ED-DUWEL-IL-ISLAMIYET, كتاب فى الاداب السلطانيّة والدّول الاسلاميّة. (Ms. arabe de la Bibl. royale à Paris).

Cet ouvrage est divisé en deux parties : la première traite de la science du gouvernement; la seconde contient l'histoire abrégée des Khaliphes Abbassides et Fathimites. Les noms de l'auteur sont en partie effacés dans la préface du manuscrit; mais il nous apprend que dans un séjour qu'il fit à Moussoul, il eut l'honneur d'être présenté au souverain de cette ville, El Mélik el Mo'azzam Fakher-ud-din, et fut si charmé de son accueil, qu'il voulut composer à son usage ce livre destiné à lui servir en même temps de mémorial historique et de marque de souvenir de la part de l'auteur, qui se proposait alors de se rendre à Tébriz. On lit, à la fin du manuscrit, que l'ouvrage fut achevé au milieu de l'année 701, c'est-à-dire au

commencement de l'année 1302, tandis que l'auteur était encore à Moussoul. Il appartenait à la secte d'Aly; le prince auquel il dédiait son livre était un vassal du khan mongol de la Perse, et Tébriz, où il avait le projet de se rendre était la capitale de ce monarque; circonstances qui expliquent les éloges donnés au gouvernement mongol par cet ouvrage, que M. Sylvestre de Sacy a fait connaître dans sa *Chrestomathie arabe.*

MESSALIK UL-ABSSAR FI MÉMALIK IL-EMSSAR, مسالك الابصار فى ممالك الامصار, *Voyage des yeux sur tous les pays*, par l'imam Schihab-ud-din Abou-l-Abbass, plus connu sous le nom d'Ibn-ul-Omari, parce qu'il descendait du khaliphe Omar.

Ce volume, le seul dudit ouvrage qui existe à la Bibliothèque de Paris, n'en contient que le 23e livre, qui commence à l'année 541 (1146-7), et finit à 744 (1343-4). Ce sont des annales qui traitent principalement des affaires de la Syrie et de l'Égyp-

te, mais plus en abrégé que l'histoire de Tangri-Virdi et celle de Macrizi.

Ibn-ul-Omari servit dans la magistrature, en Syrie et en Égypte, et mourut à Damas, en 749 (1348).

DUVVEL UL ISLAM, دول الاسلام, *Des Monarnarchies mahométanes* par le scheïkh Schems-ud-din ez-Zéhébi. (Ms. arabe de la Bibliothèque de Leyde).

Ouvrage divisé en deux parties : la première commence à Mahomet, et finit avec le règne du khaliphe El Moctédi, mort en 487 (1094) ; la seconde se termine à l'année 744 (1343-4). On y trouve les événements les plus importants de chaque année de l'hégire, dans le monde mahométan, mais surtout en Égypte et en Syrie. Ces annales ne sont probablement que l'abrégé d'un autre ouvrage du même auteur, intitulé : *Tárikh-ul-Islam*, ou Histoire de l'Islamisme.

RAOUZAT US-SAFA, روضة الصفا, *Jardin de*

plaisance, par Mohammed, fils de Khavend-Schah, célèbre sous le nom de Mirkhond, mort en 903 (1497-8). (Ms. persan appartenant à l'auteur).

Le cinquième tome de cette histoire universelle, qui est assez connue, traite de l'histoire des Mongols, d'après le *Djami ut Tévarikh*, le *Tarikh Djihankuschaï* et le *Tarikh Vassaf*. Ces trois ouvrages sont également les sources où les autres auteurs mahométans, postérieurs au treizième siècle, ont puisé ce qu'ils rapportent de Tchinguiz-khan et de ses successeurs.

Tarikh Monedjim-baschi, تاريخ منجّم باشى, *Histoire du chef des astronomes.* (Ms. turc appartenant à l'auteur. Deux vol. in-4°).

C'est la traduction turque d'une histoire universelle en arabe, par le dervisch Ahmed Efendi, chef des astronomes et des astrologues de la cour du sultan othoman Mohammed IV, qui monta au trône en 1058 (1648-9). Elle se termine par l'histoire de

la maison othomane, jusqu'à l'année 1093 (1682). Cette traduction fut entreprise dans l'année 1132 (1720), par Ahmed ben Mohammed Nédim, sous les auspices du grand-vézir Damad Ibrahim Pascha.

TARIKH KIPTCHAC-KHANI, تاريخ قبجاقخانی, ou *Histoire*, par Kiptchac-khan. (Ms. persan de la Bibliothèque royale de Paris).

Abrégé bien sec de l'histoire universelle des Mahométans, jusqu'à l'année 1138 (1725-6), dédié à Seïf-ud-devlét Abd-ous Samed khan, prince de Lahaur.

En citant fréquemment les ouvrages dans lesquels nous avons puisé les matériaux de cette histoire, nous regrettons de ne pouvoir indiquer chaque fois la page du livre où se trouvent les notions dont nous avons fait usage; mais les manuscrits orientaux ne sont pas cotés, et si par hasard un exemplaire l'a été par une main européenne, la citation de la page de ce manuscrit ne pourrait pas servir à celui qui a sous les yeux une autre copie du même ouvrage. Toute-

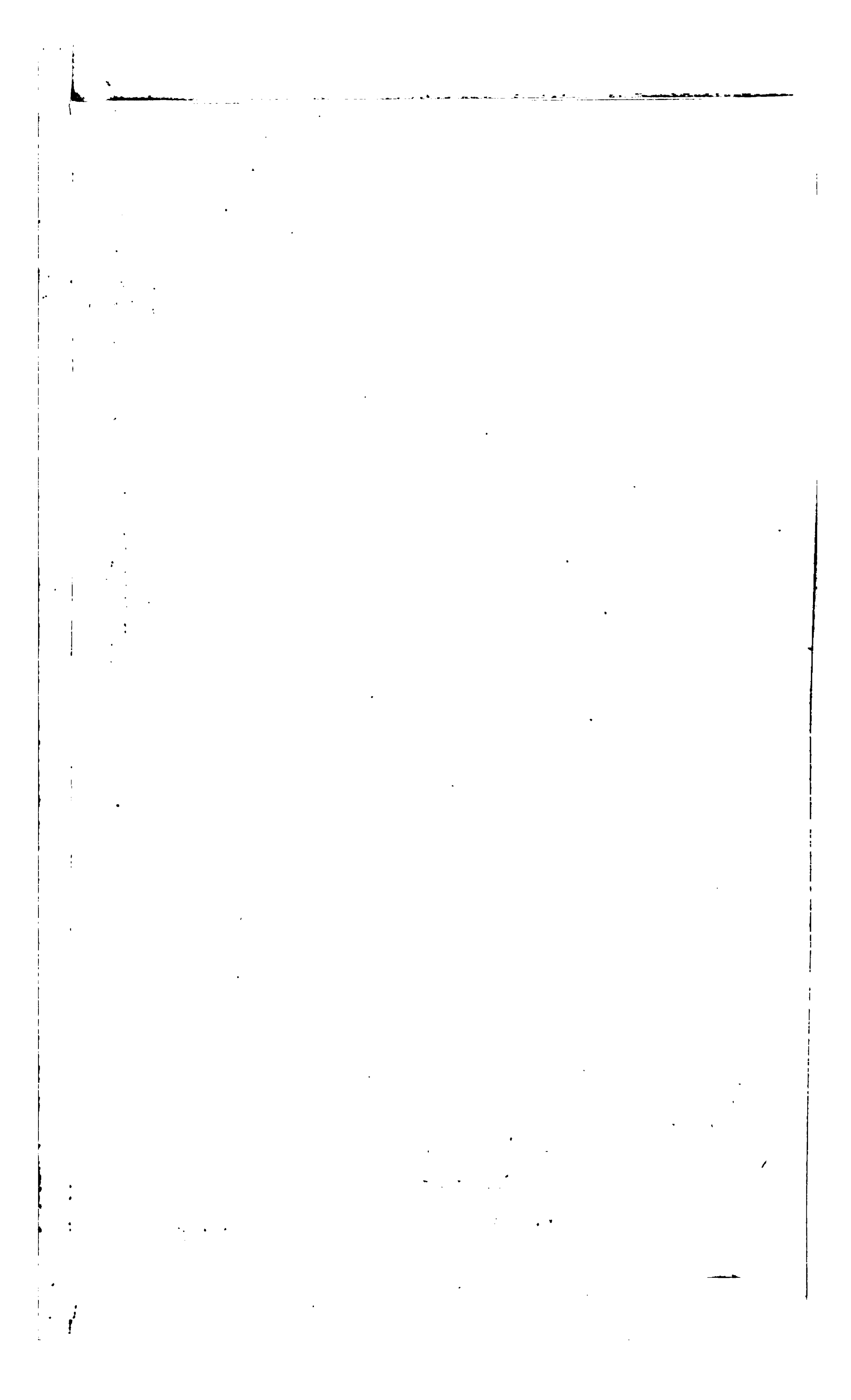
fois les orientalistes qui désireraient vérifier ces citations, auraient peu de peine à les trouver dans les livres historiques rédigés sous forme d'annales, puisqu'il n'y a qu'à chercher l'année de l'événement, et quant aux ouvrages où l'ordre chronologique n'est pas strictement suivi, l'inspection des rubriques fera trouver le texte qu'on veut examiner.

La carte d'Asie, placée en tête de cette Histoire, a été dressée par M. le chevalier Lapie, d'après les meilleurs matériaux connus. L'Asie-Mineure, la Perse et les contrées intermédiaires entre ce royaume et l'Inde sont extraites d'un grand travail qui, pendant plus de dix ans, a été l'objet constant des études de cet habile géographe, et pour lequel il a fait usage d'une immense quantité d'itinéraires. L'Inde est extraite de la grande carte d'Arrowsmith et de plusieurs cartes particulières. L'Asie centrale est le résultat de plusieurs itinéraires, combinés avec les cartes russes: on se contentera de citer celui de Caschmir à Taraz,

par Badakhschan et Khodjend, qui a jeté un grand jour sur des régions jusqu'ici presque inconnues. La Sibérie est extraite de plusieurs cartes russes, entre autres de celle de Kolyvan, qui a été rectifiée au moyen de quelques itinéraires. Le vaste empire de la Chine est extrait des cartes chinoises, appuyées sur un bon nombre d'observations astronomiques, et considérablement améliorées, à l'aide de nombreux itinéraires. Enfin, toutes les côtes ont été appuyées sur les observations astronomiques les plus récentes, et l'on a fait usage de tous les relevés qui ont été publiés.

Les limites entre les divers états de l'Asie au commencement du treizième siècle, ont été tracées d'après les indications de l'histoire. Il y a trois villes dont la position, faute de notions suffisantes, n'a pu être marquée qu'approximativement : c'est Bischbalik, Cayalik et Almalik.





HISTOIRE DES MONGOLS.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Nations nomades de l'Asie centrale.—Anciennes monarchies turques et tatares.—Leurs relations avec l'empire chinois.—De l'Asie centrale au commencement du treizième siècle.—Peuples de race tatare à cette époque, et régions qu'ils habitaient.—Leurs mœurs.

La partie centrale de l'Asie, bornée au nord par des chaînes de montagnes qui la séparent de la Sibérie; au midi, par la Corée, la Chine, le Tibet, le fleuve Sihoun et la mer Caspienne; cette zône immense qui s'étend depuis le Volga jusqu'à la mer du Japon, a été habitée, de temps immémorial, par des nations nomades appartenant à trois races distinctes, qu'on peut désigner par les noms génériques de *turque*, de *tatare* ou *mongole* et de *toungouse* ou *tchourtché*. Cette

division est indiquée plus encore par la différence des idiômes de ces peuples que par celle de leurs traits physiques.

L'histoire de la Chine (1) fait mention, dans les âges les plus reculés, des habitants nomades de l'Asie centrale, sous le nom de *Barbares du Nord.* Elle a conservé la mémoire des principales révolutions qui ont agité cette partie du globe, et des empires qui s'y sont élevés successivement. La première puissance barbare, signalée dans les annales chinoises, est celle des *Hiong-nous*, qui subsista jusqu'à l'année 93 de J.-C. Ce fut pour garantir la Chine des incursions de ces nomades, que fut élevé, près de deux siècles et demi avant notre ère, le mur fameux qui embrasse tout le nord de ce vaste empire. A la domination des *Hiong-nous* succéda celle des *Sien-pis*, qui finit vers l'an 233. Les *Topas* ou *Sotous* devinrent ensuite les maîtres de la Tartarie et même de la Chine septentrionale. Au commencement du cinquième siècle

(1) Les livres chinois seraient plus précieux pour l'histoire et la géographie de l'Asie centrale, si les noms étrangers de nations, d'hommes et de lieux, n'y étaient pas tellement défigurés, qu'il est le plus souvent impossible de s'y reconnaître.

s'éleva la puissance des *Géougens*, qui fut détruite au bout de cent cinquante ans par celle des *Turcs*, dont l'empire s'étendait de l'Océan oriental à la mer Caspienne, de la Chine et du Tibet à la mer Glaciale; mais il fut renversé, en 744, par les Chinois, alliés aux *Ouigours* et à d'autres nations voisines. Les *Ouigours* devenus puissants depuis cette époque, durent céder, en 848, aux armes des *Kirguises*.

Au commencement du dixième siècle, les *Khitans*, dont le territoire était situé au nord du Leao-tong, se rendirent maîtres de la Tartarie, et peu après, de la lisière septentrionale de la Chine. Leur monarchie fut renversée, en 1125, par les *Tchourchés*, autre peuple nomade qui occupait l'extrémité orientale de la Tartarie. Cette nation conquit le tiers de la Chine, et ses souverains y fixèrent le siége de leur empire, connu sous le nom de *Kin* ou or, qu'avait adopté la dynastie régnante. Il s'étendait, au midi, jusqu'au fleuve Hoaï, qui le séparait de la partie de la Chine restée au pouvoir des empereurs chinois de la dynastie *Soung;* il était borné, à l'est, par la mer du Japon; à l'ouest, par le royaume de Hia ou de Tangoute, qui comprenait une partie du Schen-si; au nord-ouest et au-delà du grand désert Scha-mo, par l'empire du Cara-khitaï. Ses limites se prolon-

geaient, au nord, jusqu'au-delà du fleuve Amour et du lac Baïcal, renfermant toute la Tartarie, dont les peuples nomades étaient ses tributaires.

Ces hordes belliqueuses furent, dans tous les temps, le fléau de la Chine. La pauvreté de leurs voisins au nord ne pouvait pas tenter leur rapacité; la Sibérie n'était habitée que par des peuplades de chasseurs qui parcouraient ses immenses forêts; ainsi, dans le continent de l'Asie, comme dans l'ordre de la civilisation, les peuples pasteurs étaient placés entre ceux qui vivent de la chasse et les nations agricoles. Quand les circonstances favorisaient leur amour du pillage, les pâtres de la Tartarie faisaient des incursions en Chine. Ils avaient ravagé une province, avant que les garnisons se fussent réunies pour les repousser, et ils se retiraient avec leur butin et leurs captifs, à travers le grand désert, où il était difficile de les poursuivre. Jamais le mur construit pour garantir la Chine de leurs irruptions ne put les empêcher d'y pénétrer. Le gouvernement chinois avait coutume de prendre à son service des hordes entières de ces barbares, qui, établies sur les frontières septentrionales de l'empire, étaient chargées de les défendre contre les autres peuples de la Tartarie; mais ce système lui fut souvent funeste. Le plus sûr moyen de se préserver de leurs armes, était

d'entretenir la division parmi leurs chefs, et ce soin faisait le principal objet de la politique chinoise. A la faveur de leurs dissensions, les empereurs de la Chine s'érigeaient en suzerains de ces nations nomades; ils recevaient l'hommage de leurs Tanjous ou Khans, leur conféraient des titres d'honneur, et leur donnaient l'investiture, par un sceau, un diplome, une robe royale, des tymbales et un étendard; mais lorsque ces hordes étaient réunies sous l'autorité d'un chef habile et ambitieux, elles faisaient la loi au souverain de la Chine. Il était obligé d'acheter la paix par un tribut annuel en argent et en soieries; il devait satisfaire l'insatiable avidité des princes tatares; de fréquentes ambassades lui étaient envoyées pour recevoir des présents, qui consistaient en pièces de soie, toiles, thé et argent, et il ne pouvait pas refuser de donner des princesses de sa famille en mariage aux rois de ces nomades (1).

Au commencement du treizième siècle, la partie occidentale de la zône décrite, depuis le fleuve Jénisseï et le Haut-Irtisch, était habitée

---

(1) Mailla, *Histoire générale de la Chine*, Paris, 1779, in-4°, tom. II à VIII. — De Guignes, *Hist. génér. des Huns*, Paris, 1756, in-4°, tom. I, liv. 1 à 6.

par des nations turques, telles que les *Kirguises*, *Ouigoures*, *Ogouzes*, *Kiptchacs*, *Carloucs*, *Cancalis*, *Calladjes*, *Agatchéris*, etc., peuples qui, depuis plus de cinq cents ans, ont fourni des souverains à la plupart des contrées mahométanes de l'Asie et de l'Afrique. Ses régions les plus orientales, à l'est des monts Hin-gan où le fleuve Songar prend naissance, appartenait à des nations de race toungouse, qui possédaient alors la partie septentrionale de la Chine, et dont les descendants sont aujourd'hui les maîtres de tout cet empire. Les contrées intermédiaires, au nord du grand désert Scha-mo, étaient occupées par des peuples de race tatare, qui, réunis à cette époque sous les étandards de Tchinguiz-Khan, couvrirent de sang et de ruines presque toute l'Asie et la partie orientale de l'Europe.

Ces nations tatares, tributaires de l'Empire Kin, avaient entre elles une grande conformité de traits, d'idiomes, de mœurs, d'usages et de superstitions. L'une des plus nombreuses, celle des *Naïmans*, habitait les contrées où coule le Haut-Irtisch et que traverse la chaîne du grand Altaï; séparées à l'ouest, par un désert, du pays des Turcs-Ouïgoures, au nord, par le petit Altaï, du pays des Turcs Kirguises et Kem-Kemdjoutes, et à l'est par les monts Caracouroum, du terri-

toire de *Kéraïtes*, qui s'étendait jusqu'aux sources de l'Onan et du Kéroulan (1). Le pays au nord des Kéraïtes appartenait aux *Merkites*. Les *Ouirates* occupaient une contrée arrosée par huit rivières qui forment le Kem, appelé aujourd'hui Jenisseï (2). Les *Djélaïres*, divisés en dix tribus (3), qui avaient chacune leur chef, campaient sur les bords de l'Onan, et comptaient soixante-dix *Kurés* ou cercles de mille huttes. Les *Tartares* habitaient les environs du lac Bouyour, vers la frontière de l'ancien pays des Tchourtchés, nation qui, comme on l'a dit, dominait alors sur une partie de la Chine et sur toute la Tartarie.

La tribu des *Ongoutes* était au service de l'empereur des Tchourtchés et employée à la

(1) Le nom de ce fleuve est toujours écrit *Kélouran* dans le *Tarikh Djihan-Kuschaï* et le *Djami-ut-Tévarikh*.

(2) Ces huit rivières sont nommées *Gueuk*, *On*, *Cara*, Sedi, Acraï, Aca, *Tchourtché* et *Tchagan*. Le Kem, ajoute Raschid, afflue dans l'Angara. — Dans l'histoire d'Aboul-Gazi, la quatrième de ces rivières est écrite *Sebi-coun*, la cinquième, *Acari*, la sixième, *Acar*.

(3) Voici les noms de ces tribus : *Tchates*, *Toucaraoutes*, *Coungcassaoutes*, *Ouyates*, *Bilcassan*, *Kouguer*, *Toulangkit*, *Bouri* et *Schingcoutes*. Dans un autre endroit Raschid dit que les Djélaïres habitaient les rives du Kéroulan.

garde d'une partie de la grande muraille, que les peuples tatares appelaient *Ongou*, d'où elle tirait son nom.

Les *Tangoutes* possédaient une partie du Schen-si, grande province de la Chine occidentale, ainsi que les régions où se trouvent les sources du fleuve jaune, pays qui composaient le royaume de Hia, fondé dans le dixième siècle par un chef de cette nation.

De vastes forêts, à l'ouest du lac Baïcal, étaient habitées par les *Orassoutes*, les *Télengoutes* et les *Keschtimis*, tribus renommées alors pour leur connaissance des simples et leur habileté dans l'art de guérir. Ils avaient pour voisins à l'ouest les *Kirguises* et les *Kem-Kemdjoutes*, deux peuples de race turque, et l'Angara bornait leur territoire. Les pays au nord de ce fleuve étaient appelés *Ibir-Sibir*.

A l'est du lac Baïcal habitaient les *Couris*, les *Coalaches*, les *Bouriates* et les *Toumates*, quatre peuples compris sous le nom de *Bargoutes*, qui désignait la situation de leur pays au-delà de la Sélinga, et il était appelé *Bargoutchin-Tougroum*, parce qu'il terminait, au nord-est, la région occupée par les peuples de race tatare (1). Leurs

---

(1) *Bargoutchin* est le nom d'une rivière qui vient de l'est se jetter dans le lac Baïcal, et le nom de *Tougroum*, qui si-

voisins au nord étaient les *Boulgatchines*, les *Kermoutchines* et les *Ourianguites*, appelés sylvestres. Ces derniers appartenaient à la race toungouse (1).

On rangeait encore parmi ces peuples les *Sounites*, les *Keurlououtes*, les *Sacaïtes* et les *Courcans;* mais on ne désigne pas les contrées qu'ils habitaient (2).

Enfin la nation *mongole* possédait le pays situé au midi du lac Baïcal; et parmi ses nombreuses tribus, les *Bayaoutes* erraient sur les bords de la Tchida, les *Taïdjoutes*, sur les rives du Selenga, les *Coungcarates*, près de la haute chaîne de montagnes qui séparait le pays des Tatares de celui des Tchourtchés; mais la tribu à laquelle Tchinguiz-khan appartenait, avait son territoire dans les monts *Bergadou* ou *Bourcan-Caldoun*, qui donnent naissance à plusieurs

---

gnifie limites, se conserve dans celui de *Daourie*, que l'on donne au pays, situé à l'est du même lac, où demeurent encore des *Bouriates*.

(1) Voyez la note I à la fin du volume.

(2) Dans le dénombrement des nations tatares et turques, qui précède l'histoire de Tchinguiz-Khan dans le *Djami-ut-Tévarikh*, il est fait mention d'un peuple nommé *Tekrines* ou *Mekrines*, qui n'était ni ouigour ni mongol, c'est-à-dire, ni turc ni tatare, et qui habitait un canton très-montagneux de l'Ouigourie.

fleuves dont les uns, comme la Toula, se jettent dans le lac Baïcal, et les autres, comme l'Onan et le Kéroulan, vont se perdre dans l'Océan oriental (1).

Ces montagnes et les autres chaînes qui cernent au midi le lac Baïcal, sont hérissées de rochers mousseux, dont les fentes laissent croître quelques arbres, et des glaces éternelles couvrent leurs cimes les plus élevées. Le sol des vollons est en général sablonneux, et les rivières de cette contrée sont bordées de prairies ou de forêts de pins et de bouleaux.

La température de l'air dans la Tartarie est, à cause de la grande élévation du sol, plus rigoureuse que celle des parties de l'Europe placées sous les mêmes parallèles. Les eaux du lac Baïcal restent ordinairement glacées pendant quatre ou cinq mois, et il n'est pas rare d'y voir le thermomètre centigrade marquer 25° au-dessous du point de congélation. Les aurores boréales y sont fréquentes, ainsi que les orages et les tremblements de terre (2).

---

(1) *Djami-ut-tévarikh*, ou *Collection d'Annales*, par le vézir Raschid, de Hémédan, ms. persan de la bibl. royale de Paris. Voyez dans la note II, à la fin du volume, les noms de toutes les tribus mongoles.

(2) Pallas, *Voyages*, traduction française. Paris, 1785, tom. I, p. 378; tom. VI, p. 62. — Georgi, *Bemerkungen einer*

La forme du visage de ces peuples de race tatare, assez semblable à celle des Chinois, les faisait aisément distinguer des autres nations de la terre. Des yeux bruns, placés obliquement vers le nez, peu ouverts et comprimés par des pommettes saillantes, de grosses joues, un nez camus, des lèvres charnues, le visage et la tête ronds, le teint olivâtre et le menton peu garni de barbe, tels étaient leurs traits caractéristiques, et tels sont encore aujourd'hui ceux de leurs descendants, les Mongols, les Calmoucs, les Bouriates. Ils avaient en général une stature moyenne, avec de larges épaules et la taille mince à la ceinture.

Ils se rasaient les cheveux au sommet de la tête, en forme de fer à cheval; ils se les rasaient également par derrière; et de ceux qu'ils laissaient croître dans l'intervalle, ils faisaient des tresses qui leur pendaient derrière les oreilles.

Ils se couvraient la tête de bonnets plats, de diverses couleurs, dont le bord était un peu renflé, excepté dans la partie postérieure d'où il

---

Reise im Russischen Reiche, Pétersb. 1775, in-4°, tom. I, p. 130, et suiv. — Du Halde, *Descript. de la Chine et de la Tartarie chinoise*, Paris, 1735, in-folio, tom. IV, p. 20 et 22. — Witsen, *Noort en Oost Tartaryen*, 3ᵉ édit. Amst. 1785, in-folio, tom. I et II *passim*.

tombait un pan long et large d'une palme. Deux cordons fixés au bord de cette coiffure se nouaient sous le menton, et sur ces cordons pendaient deux languettes qui flottaient au gré des vents. Leurs tuniques croisées sur l'estomac et attachées de côté, se serraient au corps avec une ceinture. Ils portaient en hiver deux robes fourrées, l'une avec le poil contre la peau, et l'autre en dehors. Les femmes avaient des coiffures élevées; mais le costume des filles était si semblable à celui des hommes, qu'on pouvait à peine les en distinguer.

Ils habitaient des huttes construites avec des claies de la hauteur d'un homme, posées en cercle et supportant des perches dont l'extrémité était fixée dans un anneau de bois. On couvrait ce mince échafaudage de pièces de feutre liées ensemble, et assujetties par des cordes de crin qui entouraient la hutte. La portière, également en feutre, était toujours placée vers le midi. Le cercle supérieur restait ouvert pour donner passage à l'air et à la fumée du foyer, qui occupait le centre de cette étroite habitation où se tenait toute une famille.

Leurs troupeaux, qui consistaient en chameaux, bœufs, moutons, chèvres, et surtout en chevaux, fournissaient à leur subsistance et composaient toute leur richesse. Leur mets favori était la chair

de cheval. Pour conserver les viandes, ils les faisaient sécher en tranches minces, soit à l'air, soit à la fumée de leurs foyers; ils mangeaient d'ailleurs la chair de toutes sortes d'animaux, même de ceux qui étaient morts de maladie, et ils aimaient à s'enivrer avec le lait de jument fermenté et distillé, boisson qui s'appelle *coumiz*.

Leurs troupeaux fournissaient d'ailleurs à presque tous leurs besoins. Ils se vêtissaient de la peau de ces animaux domestiques; de leur laine et de leurs crins, ils faisaient des feutres et des cordes; de leurs tendons, du fil à coudre ou des cordes d'arc; de leurs os, des pointes de flèches; leur fiente desséchée servait de combustible dans les plaines sablonneuses; du cuir des bœufs et des cheveaux, on fabriquait des outres; et les cornes de l'*artac*, espèce de bélier, formaient des vases pour la boisson.

La nourriture de leurs troupeaux obligeait ces peuples pasteurs à émigrer sans cesse. Dès que le district où ils se trouvaient était épuisé d'herbages, on défaisait les huttes, on en chargeait le dos des animaux, qui transportaient aussi les meubles, les ustensiles de ménage, les plus jeunes enfants, et la horde allait chercher de nouveaux pâturages. Chaque tribu avait sa marque particulière, empreinte sur le poil de ses bestiaux. Chacune avait son territoire circon-

scrit dans de certaines limites, et dont elle habitait les diverses parties, suivant les saisons; au printemps, elle se dirigeait vers les montagnes; à l'approche de l'hiver, elle retournait dans les plaines. Alors même les bestiaux n'avaient d'autre nourriture que celle qu'ils pouvaient trouver, en écartant la neige avec les pieds; mais, lorsqu'une forte gelée avait succédé au dégel, les animaux qui ne pouvaient briser la glace périssaient de faim. Les chevaux, moins exposés à ce danger par la vigueur de leurs jambes, étaient toujours en grand nombre parmi ces troupeaux, et le soin du haras faisait la principale branche de l'économie tatare.

Ils épousaient autant de femmes qu'ils voulaient ou qu'ils en pouvaient entretenir; et pour obtenir une fille, on donnait à ses parents un nombre convenu de pièces de bétail. Chaque femme avait sa hutte et son ménage séparé. Le fils devait pourvoir à l'entretien des veuves de son père; souvent il les épousait, hormis celle qui lui avait donné le jour. Le frère était également tenu de prendre soin de ses belles-sœurs devenues veuves. Les femmes, très-actives, partageaient avec leurs maris le soin des troupeaux, faisaient les vêtements, fabriquaient les feutres, conduisaient les chariots, chargeaient les chameaux, et montaient à cheval

aussi hardiment que les hommes. Ceux-ci, lorsqu'ils n'allaient pas à la chasse, consumaient la plus grande partie de leur temps dans l'oisiveté, et on leur reprochait, en général, d'être rusés, fourbes, rapaces, malpropres et adonnés à l'ivrognerie, qui, chez eux, ne passait pas pour un vice.

Lorsqu'un individu tombait malade, on plantait une lance devant sa hutte, et personne n'y entrait, excepté celui qui devait le servir. A sa mort, ses parents et ses amis poussaient des cris lamentables, puis ils se hâtaient de l'enterrer, dans la croyance qu'il se trouvait déjà au pouvoir des esprits malins. On plaçait devant lui de la viande et du lait. Ceux auxquels il avait été cher, venaient lui offrir de la nourriture. On immolait, sur le bord de sa tombe, son cheval favori tout sellé, qu'on y déposait avec des ustensiles de ménage, un arc et des flèches, pour servir au défunt dans l'autre monde. Ceux qui avaient assisté à cette cérémonie, passaient entre deux feux. On purifiait de même la hutte du mort et tout ce qui lui avait appartenu, et l'on faisait un repas funèbre en sa mémoire.

Mais les princes étaient placés, après leur mort, sur un siége, au milieu d'une hutte, et devant une table où l'on posait un plat de viandes et une tasse de lait de cavale; on enterrait cette

hutte et avec elle une jument et son poulain, un cheval sellé et bridé, ainsi que des effets précieux. On cachait soigneusement cette sépulture, ou bien l'on plaçait des gardes pour en défendre l'approche. La maison du défunt était abattue, et il n'était pas permis de prononcer son nom jusqu'à la troisième génération.

La croyance et les pratiques superstitieuses des peuples tatares avaient la plus grande conformité avec celles des autres nations nomades ou sauvages de l'Asie septentrionale. Ils reconnaissaient un Être Suprême, qu'ils désignaient ainsi que le ciel, par le nom de *Tangri.* Ils adoraient le soleil et la lune, les montagnes, les fleuves, les éléments. Ils sortaient de leurs huttes pour rendre hommage à l'astre du jour par des génuflexions qu'ils faisaient tournés vers le midi; et ils épanchaient une partie de leurs boissons en l'honneur des corps célestes et des éléments. Leurs divinités étaient représentées par de petites figures de bois ou de feutre, nommées *Ongon*, qu'ils suspendaient aux parois de leurs huttes; ils s'inclinaient devant ces idoles, et leur offraient les prémices de leurs repas, en leur frottant la bouche avec de la viande ou du lait. Ils avaient, d'ailleurs, une foule d'idées superstitieuses, et la mort n'était, selon eux, que le passage à un autre monde, où l'on vivait de

même que dans celui-ci. Ils attribuaient leurs maux à l'influence d'esprits malins, qu'ils tâchaient de fléchir, soit par des offrandes, soit par l'entremise des *Cames*, ministres de leur culte grossier, qui étaient à la fois magiciens, interprêtes des songes, augures, aruspices, astrologues et médecins. Chacun de ces devins prétendait avoir des esprits familiers, qui venaient lui découvrir les secrets du passé, du présent et de l'avenir. Ils les évoquaient par des mots magiques au son du tambourin, s'exaltaient par degrés, éprouvaient de violens transports, et lorsqu'ils étaient animés par les démons, ils rendaient leurs oracles en faisant des gambades et d'horribles contorsions. On les consultait dans tous les cas de la vie; car on avait en eux une confiance aveugle, qu'ils savaient conserver, lors-même que l'événement démentait leurs prédictions, en alléguant des causes qui mettaient à couvert l'infaillibilité de leur science.

Le genre de vie de ces nomades les rendait singulièrement propres au service militaire. Chez eux, comme chez les animaux sauvages, les organes de l'odorat, de l'ouie et de la vue étaient d'une étonnante finesse. Campés toute l'année, exercés, dès la plus tendre enfance, à monter à cheval, à tirer de l'arc, endurcis

aux peines et aux privations, sous un ciel âpre, ils naissaient pour la guerre. Leurs chevaux petits et sans apparence, mais excellents pour la course, supportaient la fatigue aussi bien que les intempéries de l'air, et dociles aux mouvements du cavalier, ils pouvaient être dirigés sans frein, lorsque ses mains étaient occupées à tirer de l'arc. A la guerre, chaque homme emmenait plusieurs coursiers; car ces peuples ne combattaient qu'à cheval. Ils se garantissaient le corps par des armures de cuir. L'arc était leur arme principale. Ils attaquaient de loin, en décochant des flèches, harcelaient, fuyaient et tout en fuyant lançaient des traits; mais ils évitaient, autant que possible, le combat à l'arme blanche. Leurs expéditions se faisaient le plus souvent en automne, parce que leurs chevaux avaient alors le plus de vigueur. Ils campaient en cercle dans le voisinage de l'ennemi, avec leur chef au centre. Une petite hutte, une outre pour le lait et une marmite composaient leur bagage. Ils emmenaient en campagne une partie de leurs troupeaux qui fournissaient à leur subsistance, et ils traversaient les rivières, assis sur des sacs de cuir, remplis de leurs effets et attachés à la queue de leurs chevaux.

Les chefs de tribus prenaient le titre de

Noyan ou celui de *Taïschi* et obéissaient au roi de la nation; ces dignités étaient héréditaires. Chaque tribu se divisait en compagnies qui avaient leurs commandants, et les hommes qui appartenaient à la même compagnie, campaient toujours ensemble. Ils payaient au Noyan un certain nombre de têtes de bétail par an. Ces chefs, auxquels ils témoignaient une soumission sans bornes, pouvaient d'ailleurs disposer arbitrairement de leurs biens et même de leurs personnes. Organisées comme des armées, les hordes tatares se faisaient sans cesse la guerre; et lorsqu'elles furent réunies sous un chef, elles conquirent non-seulement l'Asie, mais encore une partie de l'Europe (1).

---

(1) Voyez les relations des voyageurs qui parcoururent la Tartarie dans le treizième siècle; celle de Carpin, dans Vincentii Burgundi *Speculum historicum*, Venetiis, 1591, in-folio, lib. 29, cap. 71 à 89; celle de Rubruquis, chap. 2 à 10; de Marco Polo, liv. I, chap. 55, 56, 59 et 69, de Jean de Mandeville, chap. 38; et l'*Histoire Orientale* de Haïton, chap. 48, dans la *Collection de Voyages*, par Bergeron, La Haye, 1735, 2 vol. in-folio. Les ouvrages des voyageurs modernes, qui ont décrit les mœurs des Mongols, des Calmoucs, et des Bouriates, nous apprennent que ces peuples conservent encore les usages de leurs ancêtres, contemporains de Tchinguiz-khan. V. Pallas,

Samlungen historischer Nachrichten mongolischen Vœlkerschaften, Saint-Petersb. 1776 et 1801. 2 vol. in-4°; Georgi, *Bemerkungen einer Reise im Russischen Reiche*, 2 vol. in-4°, et Bergman, *Nomadische Streifereyen unter den Kalmuken*, Riga, 1804, 4 vol. in-8°.

CHAPITRE II.

Anciennes traditions des Mongols. — Ancêtres de Tchinguiz-khan. — Événements de sa jeunesse. — Il devient le chef de quelques tribus. — Ses premières guerres. — Ses relations avec le khan des Kéraïtes. — Notice des Kéraïtes. — Expéditions de Témoutchin et d'Oang-khan contre plusieurs nations nomades. — Inimitié entre ces deux princes. — Défaite de Témoutchin. — Son message au khan des Kéraïtes. — Défaite d'Oang-Khan. — Sa mort. — Victoire de Témoutchin sur les Naïmans. — Mort de leur roi. — Soumission des Merkites. — Destruction des Tatares. — Incursion de Témoutchin dans le Tangoute. — Notice de ce royaume.

Les Mongols, ignorant l'art de l'écriture, se transmettaient verbalement les noms de leurs ancêtres, et les faits historiques de leurs tribus. Suivant ces traditions, deux mille ans avant la naissance de Tchinguiz-khan, les Mongols avaient été vaincus et exterminés par les autres nations de la Tartarie. Il n'échappa du carnage que deux hommes et deux femmes,

qui se réfugièrent dans un pays enfermé par une chaîne de montagnes, appelées *Erguéné-Coun* ou rochers escarpés. Dans cette contrée, dont le sol était fertile, la postérité des deux fugitifs, nommés *Tégouz* et *Kiyan* (1), se multiplia promptement et se divisa en tribus. Trop resserrée dans les limites formées par les rochers à pic (2), cette population délibéra sur les moyens de les franchir. Elle avait coutume d'extraire du minérai de fer, de l'une de ces montagnes. On y amassa une énorme quantité de bois, et le feu, attisé par soixante-dix soufflets, ayant fondu la mine, ouvrit un passage à ce peuple nouveau. La mémoire de cet événement était célébrée par les souverains mongols, descendants de Tchinguiz-khan; dans la nuit qui précédait le premier jour de l'an, des forgerons battaient un fer chaud en présence de la cour, et l'on rendait solemnellement des actions de graces aux Dieux. Telle est l'origine du peuple *mongol*, nom qui signifie simple et faible (3).

---

(1) Kiyan signifie torrent.

(2) L'historien Raschid rapporte que des Mongols qui avaient vu les monts *Erguéné-Coun*, lui avaient dit qu'ils n'étaient pas très-escarpés.

Djami ut-Tévarikh.

Plusieurs des tribus qui sortirent d'Erguéné-Coun, vers le milieu du huitième siècle, et s'établirent sur les bords de l'Onan, du Keroulan et du Tougoula ou Toula, avaient pour chef Bourté-Tchina (1), dont le huitième descendant, Dounboun-Bayan, laissa, en mourant, une jeune veuve, nommée Aloung-Goa, issue de la tribu Courlasse, et deux fils Belguétei et Bégonteï. Quelques années après la perte de son époux, Aloung-Goa devint enceinte. Les parents de Dounboun lui en ayant fait des reproches, elle leur dit que, la nuit, elle avait vu plusieurs fois, en songe, un rayon de lumière pénétrer, par l'ouverture supérieure, dans sa hutte, et prendre la forme d'un jeune homme blond (2). Elle eut de cette lumière

---

(1) Ce nom signifie loup fauve.

(2) C'est une fable souvent reproduite dans l'histoire de l'Asie, pour consacrer la naissance du fondateur d'un empire, du chef d'une dynastie. Entre autres exemples, l'histoire chinoise raconte d'A-pao-khi, fondateur de l'empire des Khitans ou Leaos, né en 872, que sa mère le conçut, « après avoir vu un soleil qui tombait dans son sein. » (Visdelou, *Hist. de la Tartarie*, p. 81.) Raschid, qui écrivait au commencement du quatorzième siècle, présume qu'Alancoua vivait quatre cents ans auparavant. « L'histoire, « dit-il, de tous ces peuples (de la Tartarie) est obscure,

trois fils, Boucoun-Catagui, Bouskin-Saldji et Boudantchar (1). Ce dernier est le huitième

---

« puisqu'on n'a pour guide que leurs traditions incertai-
« nes. Je rapporte de leur origine et de leurs ramifica-
« tions en tribus tout ce qu'on en sait aujourd'hui. On
« ne peut pas fixer avec précision l'époque où vivaient
« Dounboun-Bayan et Alancoua; mais, d'après l'histoire
« de la maison de Tchinguiz-khan, qui est déposée au
« trésor, et suivant l'opinion et le témoignage de vieil-
« lards très-âgés, on peut la faire remonter à quatre
« cents ans, cest-à-dire, aux premiers temps des Abbas-
« sides et des Samanides. » C'est, sans doute, le manuscrit historique cité ici, que Raschid désigne, un peu plus loin, sous le titre d'*Altan Defter*, ou *Registre d'or*, qui était déposé dans le trésor placé sous l'inspection de plusieurs grands officiers.

(1) Raschid, *Djami ut-Tévarikh*.—Mailla, t. IX, p. 3.—*Histoire des Youans*, ou des souverains de la Chine, issus de Tchinguiz-khan, traduite du chinois en russe, par le révérend père Hyacinthe, dans son *Histoire des quatre premiers Khans de la maison de Tchinguiz*, St. Pétersb. 1829, in-8°., p. 2. Celui que Raschid appelle Dounboun-Bayan est nommé *Toubon-Merguen* dans l'histoire chinoise, et dans l'histoire mongole de Sanang Setsen. Selon ce dernier ouvrage, Aloung-goa (appellée par Raschid et Mailla, Alancoua) était fille de Khoritaï, prince de la tribu des Tummed. D'après les historiens chinois, traduits par Mailla et Hyacinthe, Alancoua eut de Toubon-Merguen deux fils, Boucou Khatagui et Pou-

ayeul de Tchinguiz-khan. On place leur naissance au commencement du dixième siècle. La nombreuse postérité de ces trois frères, forma plusieurs tribus, que l'on distingua des autres branches de la race mongole, par le surnom de *Niroun*, c'est-à-dire, *de la côte*, pour désigner la pureté de leur origine, et, selon l'expression

---

houni Saldji, ou Bogdo Saldjiki; ils ne font point mention de Belgueteï et Begonteï; Alancoua n'aurait eu, après la mort de son mari, qu'un fils, Boudantchar.

La manière de lire les noms mongols, transcrits en caractères arabes, dans l'ouvrage de Raschid et ceux des autres historiens persans, étant quelquefois douteuse, à cause de l'absence des voyelles, et de l'omission ou de la transposition des points qui distinguent les consonnes, nous l'avons rectifiée, particulièrement pour les noms des ancêtres de Tchinguiz-khan, d'après le texte mongol de l'abrégé historique de Sanang-Setsen, dont on doit la publication, avec une version allemande, au zèle et à l'érudition de M. J.-J. Schmidt. Sous le rapport historique, cet ouvrage, intitulé *Geschichte der Ost-Mongolen von* Ssanang-Ssetsen, Petersb., 1829, in-4°., ne nous a été d'ailleurs d'aucune utilité; mais il est précieux pour l'étude de la langue mongole, dont on ne possédait en Europe que de minces vocabulaires, avant que M. Schmidt eut mis au jour et traduit l'ouvrage du prince mongol Sanang-Setsen. Le même savant vient de donner au public un dictionnaire mongol, expliqué en russe et en allemand.

de Raschid, ils étaient au commun des Mongols, ce que la perle est à sa coquille, ce que le fruit est à l'arbre. Cet historien persan ajoute que, malgré le grand nombre de ces tribus, on connaissait l'origine de chacune, grace au soin avec lequel les Mongols, de même que les Arabes, conservaient la mémoire de leurs généalogies, qu'ils faisaient apprendre aux enfants, comme on leur enseigne ailleurs les premiers dogmes de la religion (1).

Makha-Toudan (2), petit-fils de Boudantchar, mourut dans un âge peu avancé, laissant sept fils (3) de sa femme Monouloun. Six de ces jeunes gens furent tués ainsi que leur mère. La nation Djélaïre venait d'être attaquée, sur la rive du Kéroulan, par une armée de l'empereur Kin, qui en avait fait un grand carnage. Soixante-dix familles djélaïres, fuyant le fer vainqueur, passèrent sur le territoire de Mo-

---

(1) Voyez la Table généalogique des ancêtres de Tchinguiz-Khan, note III, à la fin du volume.

(2) Dans Raschid, il est appellé Doutoum-Menen; dans l'histoire chinoise, ce nom est écrit Minen-Dou-doum. (Hyac. *Hist. des quatre premiers Khans*, etc. Vocabulaire, p. 370.

(3) Dans Raschid, neuf fils.

nouloun, et pressées par la faim, se mirent à arracher des racines (1) dans une prairie où ses fils avaient coutume d'exercer leurs chevaux à la course. Monouloun voulut les empêcher de gâter la surface unie de ce terrain; elle se dirigea sur eux dans son chariot, et transportée de colère elle en blessa plusieurs. Les Djélaïres se vengèrent, en chassant le haras de Monouloun. Ses fils coururent au combat sans se donner le temps de revêtir leurs cuirasses. Monouloun, inquiète, ordonne à ses brus de leur porter leurs armures, mais avant leur ar-

---

(1) « Les racines d'une plante, dit Raschid, qu'on mange dans ce pays là, et qui est appellée *Soudous-soun.* » C'etaient, selon Mailla (p. 5), des racines de *Gin-seng.* — « Les Tatares Saïgaks, dit Pallas, (t. VI; « p. 220), et les autres tribus pauvres dispersées dans les « montagnes de Kousnezk se nourrissent de toutes sortes « de racines sauvages et de plantes, et ils ont, comme « les Toungouses, l'adresse de les tirer des trous des « rats des champs, qu'ils appellent *Kouloum.* Cet animal « se creuse de vastes terriers sous le gazon, avec des « galeries qui communiquent à d'autres trous; ceux-ci « lui servent de magasins pour serrer les racines qui « le nourrissent pendant l'hiver. Au reste, ces Tatares « ont une espèce de houlette avec laquelle ils coupent « et lèvent la motte que renferme la racine. » Pallas indique ces racines.

rivée ils avaient déjà cessé de vivre. Les Djélaïres tuèrent ensuite Monouloun elle-même. Il ne resta de sa famille que son petit-fils Caïdou, avec lequel sa nourrice s'était cachée dans un tas de fagots, et son septième fils Natchin, qui ayant épousé une fille du pays de Bargou, s'y était établi.

Natchin (1), apprenant le sort de sa mère et de ses frères, court au lieu qu'ils habitaient; il n'y trouve que quelques vieilles femmes, au milieu desquelles il apperçoit Caïdou. Il brule de venger les siens et de reprendre ce qui leur a été ravi, mais il n'a pas de monture; par bonheur, un alezan s'étant échapé du haras enlevé, était revenu au logis. Natchin le monte et se dirige vers les Djélaïres. Il rencontre deux chasseurs à cheval, à peu de distance l'un de l'autre, tenant chacun sur le poing un faucon; il reconnaît ces oiseaux de proie, qui avaient appartenu à ses frères. Natchin aborde le plus jeune cavalier, et lui demande s'il n'a pas vu un étalon brun conduisant un haras vers l'est. Le jeune homme dit non, et désire savoir si dans les lieux d'où venait Natchin, il y avait des canards

---

(1) C'est le nom mongol d'un oiseau de proie.

et des oies sauvages. Natchin lui répond qu'il y en a et consent à lui servir de guide; mais, au détour d'un chemin sinueux sur la rive, il le poignarde, attache à son corps le cheval et le faucon, et s'avance tranquillement vers l'autre chasseur, auquel il adresse la même question sur le haras. Celui-ci lui demande, à son tour, pourquoi l'autre cavalier, qu'il appelle son fils, restait si longtemps couché à terre. Natchin dit qu'il lui avait pris un saignement de nez, et saisissant bien le moment, il tue aussi ce chasseur. Plus loin il apperçoit quelques centaines de chevaux paissant dans une vallée, où plusieurs garçons qui les gardaient, s'amusaient à lancer des pierres. Il gravit une hauteur, et ne découvrant personne dans les environs, il fond sur ces jeunes gens, les tue, et chasse les chevaux vers l'habitation de Monouloun où il arrive, tenant les faucons sur ses poings. Il prend Caïdou et les vieilles femmes et les conduit au pays de Bargou.

Dès que Caïdou eut atteint l'âge viril, Natchin et les habitans du Bargou lui déférèrent le commandement. Le nouveau chef marcha contre les Djélaïres et les soumit. Il fixa son habitation principale sur le bord de la rivière noire, *Kara Keul*. Des familles de diverses tribus vinrent successivement se mettre sous sa

protection, et le nombre de ses sujets s'accrut de jour en jour (1).

Caïdou, dont le territoire était situé dans la contrée de Bourgoutchin-Tougroum, à l'extrémité de la Mongolie, laissa trois fils. L'aîné, Baï-Sangcor, fut père de Toumbagaï-khan, et celui-ci eut neuf fils qui devinrent les souches de nombre de tribus, dont la population s'accrut tellement dans l'espace de deux siècles, qu'en l'année 1300 elles comptaient la plupart de vingt à trente mille familles.

Caboul khan, le sixième des fils de Toumbagaï, fut après lui le chef d'une partie des tribus mongoles. On raconte que ce prince, ayant été mandé à la cour de l'empereur tchourtché (2), l'étonna par son appétit démesuré, et qu'étant un jour pris de vin, il s'oublia jusqu'à porter la main à la barbe de ce monarque. Averti de sa faute, lorsque son ivresse fut dissipée, il en de-

(1) *Hist. des Youans*, trad. par Hyacinthe, p. 2, et suiv. — Mailla, t. IX, p. 8. — Le pays de Bargou, situé à l'est du lac Baïcal, tire son nom de la rivière Bargoutchin, qui se jette dans cette petite mer.

(2) C'était le souverain, de la dynastie *Kin*, qui régnait sur la Chine septentrionale.

manda lui-même la punition; mais l'empereur ne fit qu'en rire; et, pour lui prouver qu'il lui pardonnait, il lui donna de riches présents avec la permission de s'en retourner. Néanmoins Caboul était à peine parti, que le souverain de la Chine septentrionale, cédant aux malignes insinuations de ses courtisans, lui dépêcha l'ordre de revenir; sur son refus, les émissaires chinois s'assurèrent de sa personne. Il parvint à leur échapper, se rendit à son habitation, et fit tuer par ses esclaves les officiers de l'empereur qui y étaient arrivés sur ses traces.

Caboul khan laissa six fils dont la force et la bravoure leur méritèrent le surnom de *Kiyoutes* ou de *torrents*, qui resta à leur postérité. C'était le nom du peuple qui sortit d'*Erguéné-coun*; mais il s'était perdu lorsque la postérité de Dounboun-Bayan, en se multipliant, eut formé nombre de tribus qui avaient adopté des noms particuliers. Vers cette époque, un meurtre fit éclater la guerre entre les Mongols et les Tatares. Saïn-Tékin, beau-frère de Caboul khan (1),

---

(1) Saïn Tékin était frère de Goua-Coulcoua, *la belle Coulcoua*, femme de Caboul et mère de ses fils. Elle était de la tribu Councourate.

étant tombé malade, on appela, pour le guérir, un *came* tatar. Malgré les sortilèges que ce magicien mit en œuvre, Saïn mourut. Ses parents coururent après le sorcier, qui s'en retournait tranquillement chez lui, et le tuèrent. Aussitôt les Tatares prirent les armes pour venger leur compatriote. On ne dit pas quelle fut l'issue de cette lutte, dans laquelle les fils de Caboul khan se joignirent aux parents de leur oncle maternel; mais quelque temps après, Ambagaï Caan (1), arrière petit-fils de Caïdou, et chef de la tribu Taïdjoute, étant allé chercher une femme chez les Tatares, fut arrêté par eux et livré à l'empereur tchourtché, qui, se souvenant du meurtre de ses officiers tués par Caboul khan, le fit clouer sur un âne de bois, supplice réservé aux nomades rebelles.

La mort d'Ambagaï appelait la vengeance de sa famille. Son fils Cadan-Taïschi s'unit avec Coubilaï, fils de Caboul khan, et avec Yissougaï Bahadour, son petit-fils, et père de Tchinguiz-

(1) Ambagaï était fils de Sourcandou Goutchina, fils de Tcherga Lingkoum, second fils de Caïdou-khan. *Caan* est la contraction de *Khacan*. *Lingkoum* est selon Raschid, un titre chinois, qui signifie *grand Emir*.

khan, pour marcher contre les Tchourtchés. Coubilaï qui, surpassant ses frères en force et en valeur, avait succédé à Caboul khan, fut élu chef de cette expédition. Il avait aussi à venger son frère Eukin-Bercan, qui, pris par les Tatares et livré aux Tchourtchés, avait péri de la même manière que Ambacaï. Ainsi Coubilaï, accompagné de plusieurs chefs mongols, fit une incursion sur le territoire chinois, battit une armée ennemie, et rapporta un riche butin.

Ce Coubilaï devint le héros favori des bardes mongols. Ils vantaient, dans leurs chants, la force de sa voix qui retentissait comme le tonnerre dans les montagnes, et la vigueur de ses mains, semblables à des pattes d'ours, avec lesquelles il cassait un homme en deux aussi facilement qu'une flèche. Ils contaient que, dans les nuits d'hiver, il se couchait nu près d'un brasier composé de grands arbres, et ne sentait ni les étincelles, ni les tisons qui tombaient sur son corps, prenant ses brûlures, à son réveil, pour des piqures d'insectes. Selon eux, il mangeait par jour un mouton entier et buvait une énorme quantité de liqueur faite avec le lait de jument.

Revenant de son expédition en Chine, Coubilaï s'amusait à chasser avec quelques-uns des

siens, lorsqu'il fut attaqué par des guerriers de la tribu mongole Dourban. Sa faible suite se dispersa; pour échapper lui-même, il entra dans un marais où son cheval enfonça jusqu'au cou; montant sur la selle, il sauta hors de ce terrain fangeux. Les Dourbans, qui arrivèrent alors au bord opposé, le voyant à pied, dédaignèrent de le poursuivre, disant : « Que peut « faire un Mongol qui a perdu son cheval. »

Cependant les gens de la suite de Coubilaï avaient répandu la nouvelle de sa mort, et Yissougaï, père de Tchinguiz-khan était allé porter des mets à sa famille, pour célébrer avec elle le repas funèbre; mais la femme de Coubilaï ne voulut pas croire qu'il eût péri. « Com-« ment, disait-elle, un guerrier dont la voix « frappe la voûte du ciel, et dont les mains res-« semblent aux pattes d'un ours de trois ans, se « laisserait-il prendre par les Dourbans; il faut « que son retard ait une autre cause, et nous le « verrons bientôt paraître. »

En effet, après le départ de ses ennemis, Coubilaï était retourné au marais, il en avait retiré son cheval par la crinière, et remonté il s'était dit: « Quoi, j'aurai souffert les insultes de « ces lâches, et je reviendrai chez moi sans leur « avoir rien pris! » Il apperçoit un troupeau de juments qui passaient sur le territoire des Dour-

bans, saute sur l'étalon, chasse devant lui le haras et arrive à sa demeure tandis qu'on le pleurait.

Bartam-Bahadour, frère de Coubilaï, eut quatre fils, dont le troisième, Yissougaï-Bahadour (1), fut élu, pour sa valeur, chef des tribus kiyates et nirounes qui composaient sa famille. Il eut beaucoup de guerres avec les autres nations mongoles, avec les Chinois, avec les Tatares. Depuis le meurtre du magicien qui avait laissé mourir Saïn Tékin, les descendants de Caboul conservaient leur inimitié contre ce dernier peuple. Les Tatares furent vaincus, en 1155, par Yissougaï, dans un combat où périrent leurs deux chefs, dont l'un s'appellait Témoutchin-Oga. A son retour de cette expédition, l'une de ses femmes, nommée Ouloun-Éké (2),

(1) *Yissoun* ou *Yessou* désigne, en mongol, le nombre de neuf, réputé heureux chez les peuples turcs et tatares, et peut-être *Yissougaï* veut-il dire le neuvième. *Bahadour*, *Bagatour* est un surnom qui signifie le brave en langue turque.

(2) *Ouloun* signifie *nuage*; *éké*, *mère*. — D'après Sanang-Setsen, Yessougaï Bagatour, chassant un jour avec ses deux jeunes frères, rencontra un Tatare, nommé Yéké Tchilatou, qui venait d'épouser une fille de la tribu Oleonote, et l'emmenait chez lui. Cet homme, s'apper-

de la tribu mongole des Olconoutes, ayant accouché d'un fils, dans un lieu situé près du mont Diloun Bouldac (1), il lui donna, en mémoire de son dernier succès, le nom de Témoutchin (2).

---

cevant que les trois chasseurs s'avançaient sur lui avec un mauvais dessein, prit la fuite, abandonnant sa jeune épouse, qui fut enlevée par Yessougaï. Euguelen-Ékè, tel était son nom, devint la femme de Yessougaï, et lui donna, en 1162, un fils nommé Témoutchin. (*Geschichte der Ost-Mongolen*, p. 63.)

(1) Raschid. — *Deligun-Bouldac*, près de l'Onon, dans Sanang-Setsen, p. 106. — *Bouldouc* veut dire colline en mongol. Les Chinois rendent ce nom par les syllabes *Tie-li-vun pan-te*. (Hyac. p. 38, d'après le *Kang-mou*). Cette montagne est sur la rive de l'Onon. (*Voy.* de Timkowski, t. II, p. 226.)

(2) Le nom de *Témoutchin*, qui signifie, en mongol, *le meilleur fer*, d'après le vocabulaire historique de la dynastie des Youans, donnant l'explication de beaucoup de noms mongols, qui se trouve à la suite de *l'Histoire des quatre premiers Khans de la maison Tchinguizienne*, traduite du chinois par le rév. père Hyacinthe, (voyez p. 378), a été confondu avec celui de *Témourdji*, qui veut dire, en turc, *forgeron*, ce qui a, sans doute, fait croire que Tchinguiz-khan avait exercé ce métier, comme on le voit dans l'historien grec Pachymeres, l'historien arabe Novaïri, la relation du missionnaire Rubruquis, celle du prince arménien

Ainsi celui qui devint si fameux sous le nom de Tchinguiz-khan, naquit près de la limite actuelle des deux plus grands empires de l'univers. On raconte, qu'en venant au monde, il tenait un grumeau de sang caillé dans la main droite. Yissougaï, dont le territoire était situé dans les hautes montagnes

---

Haïton, etc. Il paraît que cette opinion subsiste encore parmi les Mongols. M. Timkowski, qui fit la route de Kiakhta à Péking, dans l'année 1820, passant près du mont Darkhan, situé à 193 wersts, ou 37 lieues [de 20 au degré] au sud-ouest de l'Ourga, apprit que le nom de *Darkhan*, qui veut dire *maréchal ferrant*, lui fut donné parce que Tchinguiz-khan avait forgé du fer au pied de cette montagne. « Le *Darkhan*, ajoute « t-il, s'étend du nord au sud, et son dos élevé se « compose de rochers escarpés de granit rouge, entre « lesquels croissent l'altagane (robinia pygmæa) et d'au- « tres arbustes. Sur sa dernière hauteur méridionale, « au pied de laquelle nous nous trouvâmes, on ap- « perçoit un *obo* en pierre, construit par les Mongols, « qui se rendent ici tous les ans en été, pour fêter « la mémoire de Tchinghiz. — Le Koung (Comte) Akhaï, « dans les possessions duquel sont situées les stations « de Schibétou et de Scharà-chorötou, lui offre ses « offrandes sur le mont Darkhan. » (*Voyage à Pékin*, trad. fr. Paris 1827, pag. 155, 173 et 179.) Un *obo* est un monceau de pierre, de sable, de terre ou de bois, devant lequel les Mongols lamites se prosternent

Bourcan Caldoun (1), d'où sortent les fleuves Onan, Keroulan et Toula, eut d'Ouloun-Éké trois autres fils, nommés Tchoutchi, Catchoun

---

pour adorer la Divinité (ibid. p. 26.) Peut-être cet usage n'est-il qu'un vestige de la cérémonie en commémoration de la sortie *d'Erguéne-coun,* dont il a été fait mention.

« On ne sait pas précisément, dit Raschid, le jour « et l'heure de la naissance de Témoutchin ; mais comme « il est constaté, dans l'opinion des princes Tchin- « guiziens et des seigneurs mongols, qu'il a vécu 72 « années solaires, ou 74 années lunaires, plus envi- « ron trois mois, et qu'il est mort le quinzième jour « du mois d'automne de l'année du porc (cacaï-yil), « qui commence en safer 624 (février 1227), qu'on « sait, d'ailleurs, qu'il naquit également dans l'année du « porc (du cycle duodénaire mongol), il s'ensuit que « sa naissance doit être placée dans l'année du porc « antérieure de six cycles à celle de sa mort, année « qui a dû commencer en zoulcadé 549 (février 1155.) » — Mais l'*Histoire de la Chine*, traduite par Mailla, (p. 8), place sa naissance à l'année 1161. Gaubil dit que, selon les Chinois, Témougen naquit en 1162. (*Hist. de la Dyn. des Mongous*, p. 2., note 1.) L'historien des Youans, le Kang-mou, et Sanang Setsen s'accordent à dire qu'il mourut âgé de 66 ans. Ainsi Témoutchin était né en 1162.

(1) La chaîne de montagnes qui donne naissance à ces fleuves, est appellée aujourd'hui *Kenteï* par les Mongols et les Mantchoux.

et Témougou. Ses descendants furent distingués des autres Kiyates par le surnom de *Bourtchoukin*, qui veut dire *aux yeux gris*.

A la mort d'Yissougaï, Témoutchin n'étant âgé que de treize ans, fut abandonné par les tribus *nirounes* soumises à son père. Elles ne voulurent pas obéir à un enfant, et passèrent sous les drapeaux de Targoutaï (1), arrière petit-fils de Caïdou khan, qui était le chef des Taïdjoutes, la plus puissante des tribus de la nation mongole. Après le supplice d'Ambocaï Caan, les membres de sa famille et les chefs des Taïdjoutes s'étaient réunis pour lui donner un successeur, mais n'avaient pû s'accorder sur le choix d'un nouveau souverain. On ignore qui régna immédiatement après lui sur les Taïdjoutes; on sait seulement que lorsque ce peuple, après la mort de Yissougaï, prit les armes contre son fils, il avait pour souverain Targoutaï, fils d'Adal khan. La veuve de Yissougaï monta à cheval, prit à la main l'éten-

---

(1) Targoutaï était fils d'Adal-khan, fils de Cadan-Taïschi, fils d'Ambogaï Caan, fils de Sourcadougou-Tchiné, fils de Tcherga Lingcoum, fils de Caïdou. (Raschid.)

dard à queue de bœuf, *Toug* (1), se mit à leur poursuite et les attaqua; mais elle n'en pût ramener qu'un petit nombre.

Le parti de Témoutchin fut dans la suite

---

(1) *Taou* ou *Tou* est le nom chinois d'un étendard, formé d'une longue pique à laquelle est suspendue une grosse queue de vache du Tubet. Tels étaient les étendards particuliers des empereurs de la Chine, et lorsque ces souverains conféraient la dignité royale aux princes turcs et tatares, leurs vassaux, ils leur faisaient remettre, en signe d'investiture, de pareils étendards avec des tambours. (Visdelou, *Hist. de la Tartarie*, p. 97, et Abel Rémusat, *Recherches sur les langues tartares*, t. 1, p. 303). De là vint le nom de *Toug*, adopté par les peuples turcs et tatares, qui, à défaut de queues de vaches du Tubet, arborèrent des queues de chevaux, et chez lesquels le *Toug* et le tambour ont toujours été les marques de l'investiture, et les insignes du commandement. — « C'est, dit M. Cuvier, avec la queue du *Yack* « ou *Buffle à queue de cheval*, espèce de buffle de pe« tite taille, dont la queue est entièrement garnie de « longs poils, comme celle du cheval, animal originaire « des montagnes du Tibet, qu'on a fait d'abord ces éten« darts qui sont encore en usage parmi les Turcs, pour « distinguer les officiers supérieurs. » (*Règne Animal*, t. 1, p. 270). — Rubruquis fait mention de cet animal sous le nom de bœuf du Tangoute, qui a la queue pleine de crin comme les chevaux, et le ventre et le dos couverts de poils. (*Voyage en Tartarie*, chap. 28).

affaibli par la défection de plusieurs autres tribus, dont la plus considérable était celle des Djadjérates, qui avait pour chef Djamouca, surnommé *satchan* ou le *spirituel*. Tégoutchar, parent de ce Djamouca, dont les terres bordaient la rivière Irou, était allé butiner, avec quelques cavaliers, dans le canton d'Oulagaï-boulak (1), voisin de Sari-kihar (2), le territoire de Témoutchin. Près de là était l'habitation de Djoudji Termela, l'un des descendants de ces Djélaïres qui, pour avoir tué Monouloun, avaient été donnés comme esclaves aux ancêtres de Témoutchin. Djoudji se cacha au milieu de ses chevaux, et lorsqu'il vit approcher Tegoutchar, il le tua d'une flêche. Ce meurtre fut cause de l'inimitié que Djamouca voua à Témoutchin; plein de ressentiment, il passa avec sa horde du côté des Taïdjoutes, qui furent encore renforcés

---

(1) *Oulagaï* signifie *rouge* et *Boulak* veut dire *source*, ou bien, une rivière près de sa source. C'est peut-être la petite rivière d'*Oulengui*, laquelle prend sa source sur les hauteurs qui séparent l'Onon de l'Ingoda, et va se jeter au nord dans ce dernier fleuve. (Voyez C. Ritter, *Asien*, band II, p. 271).

(2) Près de la rivière Sali, selon l'*Histoire des Youans*, Hyacinthe, p. 9.

par les Ikirasses, les Ouroutes, les Boucakines et les Courlasses.

Dans sa jeunesse, Témoutchin se trouvant un jour seul, fut enlevé par des Taïdjoutes. Leur prince Targoutaï, surnommé *Kereltouc* ou *le haineux*, lui fit mettre la cangue, instrument de gêne qui consiste dans deux planches échancrées d'un côté, que l'on place sur les épaules du prisonnier, et qui, en se joignant, lui emboîtent le cou. On raconte que Témoutchin était servi, dans sa captivité, par une vieille femme, qui lui peignait les cheveux, et avait soin de lui mettre des morceaux de feutre aux endroits où la cangue l'écorchait. Il trouva enfin le moyen de s'évader et alla se cacher dans un petit lac, faisant plonger sa cangue et ne tenant hors de l'eau que les narines. Les Taïdjoutes vinrent le chercher en ce lieu sans pouvoir le découvrir; mais il fut aperçu par un Seldouze qui se trouvait parmi eux, et cet homme résolut de le sauver. Dès que ses compagnons se furent éloignés, il retira de l'eau le jeune Témoutchin, le délivra de la cangue qui pesait sur ses épaules, et le conduisit à son habitation, où il le cacha dans un chariot chargé de laine. Ceux qui le cherchaient, après avoir vainement battu les environs, vinrent à la demeure du Seldouze,

là visitèrent avec soin, enfoncèrent même des pieux dans la laine qui couvrait Témoutchin; mais le tout en vain. Après leur départ, le Seldouze fit monter Témoutchin sur une jument, lui donna de la viande rôtie, le munit d'armes et le renvoya chez lui. Cet homme, nommé *Schébourgan-Schiré* (1), fut, quelque temps aprés, obligé de fuir pour se soustraire au ressentiment des Taïdjoutes, et il se rendit auprès de Témoutchin, qui n'oublia pas, dans la suite, le service qu'il en avait reçu.

Dans une autre occasion, Témoutchin courut un plus grand danger. Il n'avait auprès de lui que deux de ses amis, nommés Bourgoudji et Bourgoul, lorsqu'il aperçut un parti de douze Taïdjoutes. Il s'avance bravement à leur rencontre; douze flèches partent à la fois; il est atteint à la bouche et à la gorge; la violence de la douleur le fait tomber sans connaissance, et ses deux amis qui accourent, le voient se roulant à terre dans les plus fortes convulsions. Bourgoul fit chauffer des pier-

---

(1) Dans l'*Histoire de Sanang Setsen*, il est nommé Torgan Schara.

res, y jeta de la neige et tint la bouche de Témoutchin exposée à la vapeur qui s'en élevait, afin qu'il évacuât le sang caillé dans sa gorge, ce qui lui facilita un peu la respiration. Comme la neige tombait avec abondance, Bourgoudji tint son manteau à deux mains sur la tête du blessé, et resta dans cette position toute la nuit, ayant de la neige jusqu'à la ceinture. Au point du jour, on mit Témoutchin à cheval et on le ramena à son habitation. Bourgoudji et Bourgoul furent plus tard recompensés de leur dévouement dans cette circonstance, par les priviléges de *terkhan* (1). Ceux qui obtenaient ce titre étaient exempts de tout impôt; ils gardaient la totalité du butin qu'ils avaient fait à la guerre; ils avaient en tout temps un libre accès auprès du souverain, et ils pouvaient commettre impunément huit délits; ce n'était qu'après le neuvième qu'ils étaient condamnés (2).

---

(1) *Djami ut-Tévarikh.*

(2) *Tarikh Djihan-Kuschaï*, ou *Histoire du Conquérant du Monde*, par Alaï-ud-din Djouveïni, ms. persan de la Bibl[e]. royale de Paris. — Voici probablement la

Dans la suite, Témoutchin étant parvenu à réunir quelques tribus sous son commandement, remporta sur les Taïdjoutes une victoire qui fut le premier degré de sa fortune. Averti qu'il s'avançaient, pour le surprendre, au nombre de trente mille cavaliers, il rassembla promptement son monde, dans la plaine de la Baldjouna, petite rivière qui se jette dans l'Ingoda. Quoique ses forces ne s'élevassent qu'à treize mille hommes, il attendit les Taïdjoutes et les battit. Il y avait une forêt sur le bord de cette rivière. Témoutchin eut la cruauté de faire bouillir ses prisonniers dans quatre-vingt chaudières. Le succès qu'il venait d'obtenir détermina plusieurs petites hordes à passer de son côté.

Moutchin Soultou, chef de l'une des tribus de la nation tatare, s'étant révolté, en 1194, contre l'autorité de Madagou, empe-

---

plus ancienne mention du titre de *Tarkhan.* Lorsque Zemarchus, ambassadeur de l'empereur Justin, prit congé, en 590, du chagan des Turcs, Disaboul, celui-ci fit partir avec lui, en qualité d'ambassadeur, un officier, nommé Tagma, qui avait la dignité de *Tarkhan.* V. Menander, in *Excerptis de Legationibus.*

reur Kin, ce souverain envoya, pour le réduire, une armée commandée par le ministre d'état Ouanien-Siang. Plusieurs tribus nomades reçurent en même temps l'ordre de marcher contre les rebelles. Témoutchin saisit avec joie cette occasion de nuire à un peuple, depuis longtemps, l'ennemi des Mongols. Il rassembla le peu de troupes qui se trouvaient dans son voisinage, et partant des bords de l'Onan, il fondit sur les Tatares qui se retiraient vers le nord, poursuivis par les Tchourchés; il tua leur chef, et s'empara de leurs bagages et de leurs troupeaux (1). En récompense de son zèle, Ouanien-Siang (2) lui conféra le titre chinois

(1) « Parmi les effets enlevés aux Tatares, qui étaient « alors la nation la plus riche de ces contrées, se trou- « vait, dit Raschid, un berceau en argent avec une « couverture de drap d'or, dont les Mongols furent « émerveillés, n'ayant jamais vu d'objets aussi précieux; « ils firent grand bruit de cette capture. »

(2) Ce général n'est désigné, dans le *Djami ut-Tévarikh*, que par le titre chinois de *Tching-sang*, affecté à ceux qui avaient le rang de ministre d'état. — Selon Gaubil, c'est la corruption des deux mots chinois *Tsaï-siang*, qui veulent dire ministre d'état (p. 171, note 4).

de *Tchaout-Couri* (1) qui désignait un des premiers grades militaires (2).

En 1195, Témoutchin admit au nombre de ses vassaux Djagambou (3), frère cadet d'Oang-khan, et l'année suivante, il reçut la visite

---

(1) Ce titre est écrit Tcha-ou tou-lou dans la traduction du *Kang-mou*, par Hyacinthe, p. 39, et signifie, selon cette histoire chinoise, *général contre les rebelles*. Raschid dit que le Tching-sang de l'Altan-khan donna, dans le même temps, à Togroul, souverain des Kéraïtes, le titre d'Ong-khan, qui veut dire roi. — En effet Oang ou Vang signifie *prince* en chinois.

(2) *Djami ut-Tévarikh*. — Raschid ajoute que Témoutchin avait alors quarante ans, et que c'est là tout ce qu'on sait de la première partie de sa vie; mais si Témoutchin était né en 1161, il n'avait que 33 ans. — Mailla, *Hist. gén. de la Chine*, t. IX, p. 9 à 20. — Gaubil, *Hist. du grand Genghizcan*, Paris 1739, in-4°. p. 3. et 4. — *Hist. des Youans*, p. 1. à 14.

(3) Le nom propre de ce prince était Kéraïti. Il était le troisième fils de Coudjacouz-Bouyourouc khan. Fait prisonnier dans son enfance par les Tangcoutes, il avait demeuré long-temps parmi eux, et acquis une grande considération, qui lui valut le titre de Djagambou. Dans la langue tangcoute, suivant Raschid, *Dja*, signifie *pays*, et *Gambou*, grand Émir. Ce nom est écrit *Tchassi-Gambou* dans la traduction de l'*Histoire des Youans* par Hyacinthe. *Gampou* était le titre que les tibétains donnaient à leur roi.

du roi des Kéraïtes, nation nombreuse qui habitait les rives de l'Orcoun et de la Toula, ainsi que le voisinage des monts Caracouroum. Elle se composait des tribus *Tchirkir*, *Toungcaïte*, *Toumaoute*, *Sakiate*, *Eliate* et *Kéraite*, auxquelles ce dernier nom était devenu commun depuis leur réunion sous le sceptre de princes issus de la tribu Kéraïte. Leurs mœurs, leurs usages, leur idiome se rapprochait beaucoup de ceux des Mongols. Cette nation était chrétienne (1); elle avait été convertie au commencement du onzième siècle, par des prêtres Nestoriens (2). Long-temps

---

(1) *Djami ut-Tévarikh.*

(2) Voici ce que rapporte à ce sujet, l'histoire des dynasties orientales par Aboulfaradje: « Le patriarche Nestorien Jean (qui occupa de 1001 à 1012 la chaire pontificale « établie à Bagdad) reçut d'Ebed-Yeschou, métropolitain « de Marou, ville du Khorassan, une lettre conçue en ces termes: *Le roi du peuple appelé Chérith, qui habite l'intérieur de la Turquie, vers le nord-est, chassant un jour dans certaines montagnes de son pays, couvertes alors de neige, s'égara. Il avait perdu tout espoir de salut, lorsqu'un saint lui apparut et lui dit:* Si tu veux croire en Jésus-Christ, je te tirerai de ce péril, en te montrant ton chemin. *Le roi lui promit de devenir une brebis du troupeau chrétien; alors le saint lui servit de guide et le ramena dans la bonne voie. De retour à son*

auparavant le christianisme avait pénétré dans ces régions orientales. Une inscription lapidaire qui fut déterrée en 1625, près de Si-gan-fou, capitale du Schen-si, province de la Chine, et qui porte la date de 781, atteste que des missionnaires syriens, de la secte de Nestor, s'établirent en Chine dès

---

camp, le prince interrogea sur les dogmes de leur religion des marchands chrétiens qui séjournaient dans ce pays. Il apprit d'eux qu'on ne pouvait être chrétien sans le baptême; mais il en reçut un livre d'évangiles auquel il rend hommage chaque jour. Il vient de me faire inviter à me rendre auprès de sa personne ou à lui envoyer un prêtre qui puisse lui donner le baptême. Il m'a interrogé sur le jeûne, disant: nous n'avons d'autre nourriture que de la viande et du lait; comment donc jeûnerons-nous? *Il ajouta que deux-cent-mille individus étaient prêts à suivre son exemple.* « Le patriarche « manda en réponse au métropolitain d'envoyer au dit « roi deux prêtres et diacres, munis de vases sacrés « pour baptiser tous ceux qui voulaient se convertir, « et leur enseigner les rites des chrétiens; qu'ils « devaient leur prescrire l'abstinence de la viande en « carême, mais leur permettre l'usage du lait, puisqu'ils « disaient n'avoir point, dans leur pays, d'aliments « pour le jeûne. » Aboulfaradje rapporte cet événement à l'année 398 de l'hégire (1007). Marès, auteur syriaque, raconte le même fait dans la vie du patriarche Joseph. Assemani *Bibl. orient.* Romæ, 1719, in-f°, tom. III, p. 484.

l'année 635 (1). Protégé des souverains de cet empire, le christianisme y fit des progrès; les églises s'y multiplièrent et des évêques syriens furent préposés à la direction de ces nouvelles communautés. L'histoire ecclésiastique orientale nous apprend que, sous le pontificat de Timothée, qui occupa de 778 à 820 le siége patriarcal des Nestoriens établi alors en Assyrie, des missionnaires furent envoyés jusqu'aux extrémités de l'Asie. Timothée fit même inviter le khacan des Turcs à embrasser la religion chrétienne (2).

Marcouz-Bouyourouc (3), aïeul d'Oang-khan, fait prisonnier par Naour-Bouyourouc, souverain de la nation tatare, et livré à l'empereur de la Chine septentrionale, avait péri cloué sur un âne de bois. Sa veuve, résolue de venger sa mort, alla trouver Naour, sous le prétexte de lui rendre hommage, lui amenant en offrande, cent moutons, dix juments et cent outres qui paraissaient remplies de

---

(1) Voyez la traduction de cette inscription à la fin de la Bibliothèque orientale de D'Herbelot.

(2) Assemani *Bibl. orient.*, tom. III, p. 477 et 482.

(3) *Bouyourouc* est un mot turc, qui signifie commandant, *imperator*.

coumiz, mais dont chacune contenait un homme armé. Ces gens sortirent au milieu d'un festin donné à la princesse, et se joignant à sa suite, tuèrent le khan tatare avec tous ceux de sa nation qui se trouvaient présents.

Marcouz avait laissé deux fils, Courdjacouz-Bouyourouc et Gourkhan; le premier lui succéda. A sa mort, Togroul (1), l'un de ses six fils, s'assura de l'autorité suprême, par le meurtre de deux de ses frères et de plusieurs neveux, et reçut de l'empe-

---

(1) « Togroul, dit Raschid, est le nom d'un oiseau « que personne n'a jamais vu, mais qui est aussi fa- « meux chez ces peuples (les Turcs et les Mongols) « que l'*anca* dans l'occident (de l'Asie). On dit qu'il « ressemble au vautour; qu'il a des serres aussi dures « et tranchantes que l'acier, et que dans un seul choc « il tue deux ou trois cents autres oiseaux. Ceux qui « racontent ce fait ajoutent qu'ils y croient, quoiqu'ils « n'en aient pas été témoins, parce que les chasseurs et « les nomades ont souvent vu tomber de l'air, à la « fois et au même endroit, jusqu'à deux et trois cents « oiseaux de diverses espèces, qui tous avaient la tête « séparée du corps, l'estomac fendu et les pattes bri- « sées; d'où l'on a conclu qu'ils n'avaient pu être tués « que par un volatile d'une force extraordinaire, et « dont les serres devaient être extrêmement acérées. »

reur son suzerain le titre chinois d'*Oang* ou de roi, auquel il ajouta celui de khan; mais son oncle Gourkhan, qui s'était réfugié auprès d'Inandje, chef de la nation voisine des Naïmans, l'arma en sa faveur, vainquit Togroul, et prit le commandement des Kéraïtes. Togroul se sauva avec cent cavaliers et demanda l'assistance de Yissougaï, père de Témoutchin, qui marcha contre Gourkhan. Il le força de se réfugier dans le Tangoute, et remit Ong-khan en possession de son territoire. Ce prince, reconnaissant d'un pareil service, jura à Yissougaï, la coupe à la main, une amitié éternelle, ce qui, chez les Tartares, s'appellait devenir *anda*, ou *ami juré* (1).

---

(1) Cet Oang-khan devint célèbre parmi les chrétiens; car ceux d'Asie croyaient qu'il existait au fond de l'Orient un souverain chrétien et même prêtre, qu'ils appellaient *le roi prêtre-Jean*. Cette opinion avait été propagée par les Nestoriens, et c'étaient eux qui avaient introduit le christianisme dans ces régions orientales. Les croisés la trouvèrent établie; aussi les premiers missionnaires en Tartarie s'enquirent avec soin du *roi prêtre-Jean*. « Il était fort renommé partout, dit le frère cor« delier Guillaume de Rubruquis, quoique, quand je passai « par son pays (en 1253), personne ne savait qui il

Après avoir régné longues années, Togroul-Ong-khan fut dépossédé par son frère Ergué-Cara soutenu des Naïmans. Il se réfugia sur le territoire du Cara-Khitaï, situé à l'occident de la Tartarie; mais il implora vainement le secours du souverain de cet empire. Dénué de ressources, il mena plusieurs années une vie errante, n'ayant pour tout bien, que quelques chèvres, dont le lait lui servait de nourriture. Enfin, sur la nouvelle que le fils de son ancien ami Yissougaï se trouvait à la tête de

---

« était, sinon quelques peu de Nestoriens; — et ils « disaient de lui des choses merveilleuses, mais beaucoup « plus qu'il n'y en avait en effet; car, c'est la coutume « des Nestoriens, venant de ces pays là, de faire un « grand bruit de peu de chose. » (*Voyage en Tartarie*, chap. XIX, dans la Collection de Bergeron). Ces voyageurs européens croyaient à l'existence du roi Prêtre-Jean; mais ils n'obtenaient à son égard que des notions très-vagues. Le christianisme des Kéraïtes et la similitude du titre d'*Oang* avec le nom de *Johan*, servit à fixer leur incertitude. — « *Ong*-khan, c'est-à-dire, *Yokhnan* (Johan), roi chrétien, » dit l'historien syriaque Bar Hebræus (texte syr. p. 437). On voit à travers les indications confuses de Carpin, de Rubruquis et de Marco Polo, que c'est dans la race des rois Kéraïtes qu'ils reconnaissent le personnage fabuleux du roi Prêtre-Jean. Nous écrirons *Ong-khan*, comme le *Djami ut-Tévarikh*.

plusieurs tribus, il résolut d'aller le joindre. Il arriva, dans le printemps de l'année 1196, près du lac Keussugu, d'où il se fit annoncer à Témoutchin, qui partit des bords du Haut-Keroulan pour aller à sa rencontre. Le chef mongol leva une contribution de bétail sur ses vassaux, et lui en livra le produit. L'automne suivant, il lui donna une fête, sur le bord de la Toura (1), et lui promit de le regarder désormais comme son père, en considération de l'ancienne intimité d'Ong-khan avec Yissougaï.

Au printemps de l'année 1197, Témoutchin et Ong-khan marchèrent contre la tribu Bourkine, dont une partie avait été précédemment détruite par le prince mongol, et prirent ses deux chefs, Satcha-Bigui (2) et Taïdjou. Vers l'automne, les deux alliés firent une expédition contre les *Merkites*. Cette nation

---

(1) Dans Hyacinthe (p. 16), la Toura; dans Mailla (p. 18), la Toula. — La Toura est une petite rivière qui prend naissance entre l'Onon et l'Ingoda, et se jette dans ce dernier fleuve.

(2) *Bigui* est le même titre que Beg ou Bey chez les Turcs. Ils se donnait aussi aux femmes. Selon M. Abel Rémusat, il vient du chinois *pé*, qui veut dire *prince*. Voyez *Recherches sur les langues tartares*, tom. I, p. 303.

nomade, qui s'appelait aussi *Oudouyoute*, se composait des quatre tribus *Ohoz*, *Modon*, *Toudacalin* et *Djioun*, toutes soumises au bey Toucta. Une de ces tribus fut battue dans un endroit nommé Mouldjé, près de la Sélinga, et Témoutchin abandonna au prince Kéraïte tout le butin enlevé à la suite de cette victoire. L'année suivante, Ong-khan, dont les affaires se rétablissaient par l'assistance de Témoutchin, put réunir assez de monde pour faire, sans l'en prévenir, une nouvelle campagne contre les Merkites. Il les défit à *Toucar Kehré*, tua Tékoun Bey, fils de Toucta, fit prisonnier son frère Coutou et un autre de ses fils nommé Djïlaoun, dont il enleva les familles et les troupeaux; mais il ne donna rien de ces dépouilles au chef mongol. Le roi Toucta s'enfuit dans le Bargoutchin, pays situé au-delà de la Selinga, sur la côte orientale du lac Baïkal (1).

En 1199, Ong-khan et Témoutchin marchèrent ensemble contre les Naïmans. Après

---

(1) *Djami ut-Tévarikh*. — Mailla, *Histoire de la Chine*, t. IX, p. 9 à 20. — Gaubil, *Hist. du grand Gengluiscan*, p. 5. — *Hist. des Youans*, trad. par Hyacinthe, p. 14 et suiv.

la mort d'Inandje Belga Boucou Khan (1), chef de cette nation, ses deux fils, Taï-Bouca et Bouyourouc s'étaient brouillés pour la possession d'une concubine de ce prince, et animés d'une haine implacable, ils s'étaient séparés. Bouyourouc se retira, avec les tribus qui lui restèrent attachées, dans le pays montagneux de Kizil-tasch, près de la chaîne de l'Altaï, et Taï-Bouca, qui était l'aîné, conserva la résidence de son père avec les plaines (2). La plupart des souverains

---

(1) *Inandje* est un mot turc qui signifie *croyant; Belga* est un titre, et *Boucou Khan*, le nom d'un ancien roi des Ouïgours, qui se rendit fameux par ses conquêtes. *(Djami ut-Tévarikh)*.

(2) Raschid indique la position géographique du territoire des *Naïmans*, dont le nom exprime, en langue mongole, le nombre huit. Il comprenait dans son étendue, la chaîne du Grand-Altaï et les monts Caracouroum, ainsi que les monts Élouy Serass, le lac Ardisch (Saïssan), le cours du fleuve Ardisch, les monts qui courent entre ce fleuve et le pays des Kirguises. Il était borné, au nord, par ce dernier pays, à l'est, par le territoire des Kéraïtes, au sud, par l'Ouïgourie, et à l'ouest par le pays des Cancalis.

A la fin de cet article consacré aux Naïmans, (dans sa revue des peuples qui habitaient l'Asie centrale), Raschid fait mention d'une nation voisine des Naïmans,

Naïmans joignaient à leur titre de *Khan*, soit l'épithète de *Goutschlouc*, qui veut dire, en turc, *puissant*, ou celle de *Bouyourouc*, qui signifie *commandant*; mais Taï-Bouca portait le titre chinois de *Taï-vang* ou de *grand roi*, qu'il avait reçu de l'empereur Kin, et que les Mongols prononçaient *Tayang*; c'est sous ce nom qu'il est connu dans l'histoire. Les deux frères restèrent ennemis. Témoutchin et Ong-khan profitèrent de leurs divisions pour attaquer Bouyourouc, auquel ils enlevèrent beaucoup de monde et de bétail. Le prince Naïman se réfugia dans le pays de Kem-Kemdjoute, dépendant des Kirguises; mais un de ses généraux, Saïrac, surnommé *Gueugussu*, c'est-à-dire, en turc, le *poitrinaire* ou *l'enroué*, vint, l'hiver suivant, fondre sur ses ennemis, avec un corps de troupes. La nuit sépara les combattans. Ils campèrent sur le champ de ba-

---

qui s'appellait *Sikin biki*. Son souverain prenait le titre de *Cadir Bouyourouc khan*. Elle avait été plus puissante que les Naïmans et les Kéraïtes; mais à l'époque de Tchinguiz-khan elle était déchue, et ce prince l'incorpora dans celle des *Ongoutes*. Leurs filles et celles des Naïmans étaient renommées pour leur beauté.

taille, prêts à recommencer la lutte au point du jour. Alors Tchamouca, surnommé *Sat-chan*, ou *le rusé*, chef de la tribu mongole des Djadjérates, envieux de Témoutchin, sut exciter contre lui de tels soupçons dans l'esprit d'Ong-khan, que le prince Kéraïte, après avoir fait allumer de grands feux, décampa secrètement. Cette défection inopinée obligea Témoutchin à la retraite, et il revint à sa résidence de Sari-kihar (1).

Saïrac se mit à la poursuite d'Ong-khan, et atteignit à Iderou-Altaï ses deux frères Bilka et Dja-gambou, dont il enleva les familles, les troupeaux et les bagages. Pénétrant sur le territoire Kéraïte, il prit les hommes et le bétail qu'il trouva dans les cantons frontières de Daldou et d'Amaschéra. Les deux frères d'Ong-khan s'étant sauvé presque seuls, rejoignirent ce prince, qui détacha contre l'ennemi son fils Ilco Singoun (2), et envoya demander du secours à son allié. Témoutchin fit aussitôt partir des troupes, sous les ordres de Bourgoudji, Mou-

(1) *Kihar* signifie *plaine*, en mongol.

(2) Selon Raschid, *Singoun* veut dire, en chinois, fils de seigneur.

couli, Bouroucoul et Tchilaocan. Avant leur arrivée, Singoun fut battu; mais ces capitaines attaquèrent les Naïmans, les mirent en fuite et reprirent ce qu'ils avaient enlevé, en prisonniers, en effets et en bétail. Le tout fut rendu à Ong-khan, par l'ordre de Témoutchin. En reconnaissance de ce service, le prince Kéraïte donna à Bourgoudjï, qui commandait en chef le corps auxiliaire mongol, un habillement et dix grandes coupes d'or (1).

Peu après, Djoutchi Cassar, frère cadet de Témoutchin, marcha contre les Naïmans, et remporta sur eux une victoire complète (2).

Toucta avait envoyé ses deux frères, Coutou et Ordjank, chez les Taïdjoutes, pour les solliciter de s'armer en sa faveur, et ces peuples, dont les principaux chefs étaient Ongcou Hacoudjou, Couril, Coudoudar, Tarcoutaï Keriltouc (3), s'étaient réunis dans le

---

(1) *Djami ut-Tévarikh.* — *Hist. des Youans*, *ibid*, pag. 17.

(2) Mailla, ibid, p. 22. — *Hist. des Youans*, p. 18.

(3) « *Ongcou Hacoudjou signifie*, dit Raschid, *très-* « *colère ; Tarcoutaï est un nom propre, et Kereltouc* « *veut dire envieux.* »

grand désert (1). Ong-khan et Témoutchin eurent une entrevue dans la plaine de Sari, au printemps de 1200, et convinrent de marcher contre les Taïdjoutes, qui essuyèrent une défaite. Coudoudar et Targoutaï, poursuivis, furent pris et tués dans un lieu nommé *Elenkout-Tourasch*. Ce dernier périt de la main de Tchilaocan, fils du Seldouze Schébourgan Schiré. Ongcou Hacoudjou, l'auteur de cette guerre, s'enfuit avec les deux frères de Toucta dans le Bargoutchin, et Couril se réfugia chez les Naïmans.

Cette nouvelle victoire augmentant les allarmes que les autres tribus mongoles avaient déjà conçues pour leur indépendance, les porta à s'unir entre elles contre la puissance croissante de Témoutchin. Les hordes Cataguine, Saldjoute, Dourban, Councourate, et l'une des tribus tatares s'étant réunies (2), fortifièrent leur alliance par le serment le

---

(1) « Ils s'étaient réunis, dit Raschid, dans la contrée « d'*Onan*, qui est le grand désert de Mongolie. » — Dans l'*Histoire des Youans*, il y a: « près du fleuve Onon, » p. 18.

(2) Près d'Arou-boulac, selon l'*Hist. des Youans*, dans Hyacinthe, p. 19.

plus sacré chez ces peuples (1). Les chefs de tribus frappèrent, en même temps de leurs sabres, un cheval entier, un taureau, un bélier, un chien et un bouc, en proférant ces paroles : *Ciel et terre, écoutez nos serments; nous jurons par le sang de ces animaux qui sont les chefs de leurs races, que nous voulons mourir comme eux, si nous violons nos promesses.* Ils étaient convenus d'attaquer Témoutchin et Ong-khan. Ceux-ci, avertis en secret par Daïn-Noyan, chef des Councourates et beau-père de Témoutchin, partent du bord du lac Courtoun, voisin de

(1) « Quelques années auparavant, dit Raschid, Tchin-« guiz-khan avait envoyé un émissaire aux Catakines « et aux Saldjoutes, pour les inviter à vivre avec lui « en bonne intelligence. Il était d'usage, chez les Mongols, « que de pareils messages fussent conçus dans un sens « énigmatique, en termes cadencés et artistement arran-« gés. Tel était celui que Tchinguiz-khan leur envoya. « Ils ne pouvaient pas le comprendre; enfin, un jeune « homme l'expliqua de cette manière : *Les peuples mon-« gols qui nous sont étrangers, sont tous unis avec nous; « à plus forte raison devrions nous être amis, nous qui « sommes parents.* Ces tribus se moquèrent de cette ex-« hortation et renvoyèrent le messager avec des injures. « Elles se joignirent aux Taïdjoutes avec lesquels elles « firent long-temps la guerre à Tchinguiz-khan. »

l'Onan, rencontrent ces tribus près du lac Bouyour, et les dispersent après un combat opiniâtre.

Ong-khan était en route pour se rendre, à l'approche de l'hiver, des rives du Kéroulan, à Courta-caya, lorsqu'il découvrit un complot contre sa vie, tramé par son frère Kéraïdaï, plus connu sous le titre tangoute de *Dja-gampou*, et quatre généraux Kéraïtes. Dja-gampou prit la fuite et se retira auprès de Tayang-khan, roi des Naïmans, qui était ennemi d'Ong-khan. Celui-ci passa l'hiver dans le canton de Courta-caya, et Témoutchin, à Tchanga-tchar, sur la frontière du pays des Tchourtchés.

Après avoir hiverné dans ce canton, Témoutchin marcha contre plusieurs chefs qui s'étaient réunis pour le combattre; c'étaient Alac-Oudour, merkite, Carcan-Taïschi, taïdjoute, et les tatares Tchaoucour et Kélenker, tous redoutables par leur courage et leur ambition. Il les attaqua dans la plaine de Témourkin, les battit et s'empara de ce qu'ils possédaient.

Plusieurs chefs aspiraient au commandement des Mongols. Ces compétiteurs étaient Satcha, prince de la tribu des Kiyates-Bourkines, Tchamouca, chef de la tribu des

Djadjérates, Djoutchi, frère de Témoutchin, Alac-Oudour; enfin, Témoutchin, qui, plus habile ou plus heureux que ses rivaux, finit par les détruire tous, hormis son frère.

Les tribus Councourate, Ikirasse, Couroulasse, Dourban, Tatar, Cataguine et Saldjoute s'étant assemblées, en 1201, sur le bord de la rivière Kian (1), élurent, pour leur chef Tchamouca, et lui déférèrent le titre de Gourkhan, qui signifie *grand khan.* Ils se rendirent ensuite sur la rive de la Toula, où s'étant ligués contre Témoutchin, ils prononcèrent ce serment : « *Que celui de nous qui* « *révélera notre dessein, soit abattu comme* « *cette terre, soit taillé en pièces comme ces* « *arbres;* » en même temps, ils firent ébouler avec leurs pieds de la terre dans la rivière, et frappèrent les arbres de leurs sabres. Puis ils se disposèrent à surprendre leur ennemi; mais Témoutchin, prévenu de leur dessein par un certain Couridaï, alla à leur rencontre et les battit à Yédi-Courgan. Tchamouca se sauva par la fuite, et la tribu

---

(1) Raschid dit : « sur le bord de la rivière Kem; » mais ce doit être une erreur. Il y a dans l'*Histoire des Youans*, (p. 20), la rivière Kian.

Councourate se soumit à Témoutchin (1).

Au printemps de l'année 1202 Témoutchin partit des bords de la rivière Oulcouï-Sildjouïdjout (2), pour attaquer les Tatares. Cette nation, qui habitait le pays environnant le lac Bouyour, près de la frontière des Tchourtchés, comptait alors soixante-dix mille huttes, ou familles, et se divisait en six tribus, nommées *Toutoucalioutes*, *Iltchi* (3), *Tchagan*, *Coutin*, *Térate* et *Tercouï*, qui avaient chacune leur chef particulier, et se faisaient sans cesse la guerre pour se piller mutuellement. Il régnait une grande animosité entre eux et les Mongols. Témoutchin attaqua les Tatares Iltchi et Tchagan, qui

---

(1) *Djami ut-Tévarikh.*—Mailla, t. IX, p. 21 et suiv.—*Histoire des Youans*, p. 20. Ces derniers événements y sont placés à l'année 1200. Il y est dit que la victoire sur Tchamouca fut remportée dans le canton de Khaliartaï-khorog.

(2) L'Oulcouï prend sa source vers le 47° de lat. sur le mont Soyolki ou Soyoldji, qui fait partie de la chaîne du Hingan, laquelle sépare, du nord-est au sud-ouest, le pays des Mongols de celui des Mantchous, et il reçoit les eaux d'une autre rivière nommé Soyoldji, avant de se perdre dans un petit lac du Cobi. Voy. la carte de D'Anville.

(3) Il y a *Antsi* dans l'*Hist. des Youans*, p. 21.

furent vaincus. Il avait recommandé à ses troupes, si elles battaient l'ennemi, de le poursuivre vivement, sans s'occuper du butin, promettant qu'après la victoire complète, il serait partagé avec équité. Instruit que ses oncles Coudjir et Daritaï, et son cousin Altan (1) avaient désobéi, Témoutchin leur fit prendre le butin qu'ils avaient fait, et lors de la distribution ne leur donna rien. Cet acte de sévérité lui fit perdre l'affection de ces trois chefs, qui, par les mauvais services qu'ils lui rendirent auprès d'Ong-Khan, amenèrent bientôt une rupture entre ces deux princes.

Toucta, roi des Merkites, étant revenu du Bargoutchin pour attaquer le prince mongol, fut encore battu. Il eut alors recours à l'appui de Bouyourouc-khan, frère du roi des Naïmans, sous les drapeaux duquel se réunirent les tribus Dourban, Tatare, Kataguine, Saldjoute et Ouïrate, qui avaient à venger leurs propres revers, et cette ar-

(3) Altan était fils de Négoun-Taïschi, deuxième fils de Bertam Bahadour; Coudjir était fils de Coubila Caan et petit-fils de Caboul-khan. Daritaï était le fils cadet de Bertam Bahadour.

mée nombreuse s'avança, dans l'automne de l'année 1202, contre Ong-khan et Témoutchin. Ces deux princes quitèrent les bords de l'Olcouï et se retirèrent vers les monts Caraoun Tchidoun, sur la frontière de l'empire chinois. Leurs ennemis les y suivirent, et s'étant engagés dans ces montagnes, y essuyèrent des tourbillions de neige et un froid si rigoureux que beaucoup d'individus eurent des membres gelés. Dans l'obscurité de la nuit qui survint, hommes et chevaux roulèrent au fond des précipices. L'armée, lorsqu'elle put sortir de ces défilés, se trouva en si mauvais état, qu'elle dut renoncer à la poursuite de l'ennemi. Voyant le mauvais succès de l'expédition des Naïmans, Tchamouca, qui était en marche pour les joindre, se retira et pilla, chemin faisant, des tribus de son parti. Il passa ensuite du côté d'Ong-khan, qui était allé avec Témoutchin camper sur le bord de l'Aral (1). Ces deux princes prirent alors leurs quartiers d'hiver à Altchia Coungour (2), non loin des monts

(1) « *Aral* veut dire *île* en mongol. »

(2) « Tchinguiz-khan et Ong-khan, dit Raschid, passèrent l'*Oncouh*; (par ce nom, l'historien persan en-

Caraoun-Tchidoun, dans le grand désert où la neige peut suppléer au manque d'eau. Ce fut là que Témoutchin demanda en mariage Tchaour Bigui, fille d'Ong-khan, pour son fils aîné Djoutchi, et que le prince Kéraïte voulut faire épouser à Cousch-Boca, fils de Singoun, Coutchin-Bigui, fille de Témoutchin; mais cette double alliance n'eut pas

---

« tend la grande muraille), et allèrent prendre leurs « quartiers d'hiver dans un endroit, nommé *Altchia* « *Coungour* (Coungour veut dire, en mongol, *cheval alezan*), « qui était anciennement le quartier d'hiver des Cancara- « tes; c'est dans le même lieu que le prince Aric-Bouca « et son frère l'empereur Coubilaï se livrèrent une ba- « taille. Cette contrée est un désert sans eau; ceux qui « l'habitent y suppléent par la neige. » — Dans la vie de Coubilaï, quatrième successeur de Tchinguiz-khan, Raschid faisant mention de cette bataille, en 1261, dit qu'elle fut donnée à *Altchia Coungour*, devant des hauteurs nommées *Khoudja Bouldac* (?) et près du lac *Semoultaï*. Ailleurs Raschid parle d'une chaîne de montagnes, nommées *Djaï-Altchia* (?) qui, semblable au mur d'Alexandre, sépare le Khitaï du Mogolistan. Il désigne, sans doute, les monts Hingan. Le nom d'Altchia aura été joint à celui de Coungour, pour indiquer que cette petite rivière prend sa source sur le mont Altchia. Il y a une rivière de ce nom qui se jete dans le lac Taal, vers le 43° de lat. On ne trouve pas sur la carte de D'Anville de lac Semoultaï; peut-être aura-t-il

lieu; ce qui fit naître de l'inimitié entre Ong-khan et le chef mongol.

Témoutchin, mécontent de l'accueil fait par Ong-khan à Tchamouca, qu'il aurait voulu, au contraire, attaquer, après la déroute des Naïmans, dit un jour à son suzerain : « Je suis à ton égard comme l'alouette du désert, « tandis que tes autres vassaux font comme « les cygnes. L'alouette habite le nord, en « hiver comme en été, au lieu que les cy- « gnes, à l'approche du froid, s'envolent vers « le midi. » Cette allégorie ne manqua pas de faire naître dans l'esprit d'Ong-khan, des soupçons contre Tchamouca. Celui-ci trouva bientôt l'occasion de satisfaire son ressentiment contre Témoutchin. Profitant de la brouillerie produite par la rupture du projet des deux mariages, il l'accusa devant Singoun d'entretenir des intelligences secrètes avec Tayang, khan des Naïmans, l'ennemi des Ké-

changé de nom. — Raschid se trompe en disant que les deux princes passèrent l'Oncouh (la grande muraille), dont ils étaient à environ quatre degrés au nord; mais Raschid confond quelque fois la grande muraille avec la chaîne de montagnes qui sépare le pays des Mongols de celui des Mantchous.

raïtes (1). Ils convinrent de chercher l'occasion de le tuer, et n'eurent pas de peine à faire entrer dans ce complot deux chefs de tribus mongoles, et les trois parents de Témoutchin qui voulaient se venger de ce qu'il leur avait repris leur butin. Singoun persista dans son dessein, malgré la désapprobation de son père. Pour se saisir de son ennemi, feignant de consentir à la demande faite par Témoutchin de la fille de Singoun pour son fils Djoutchi, il lui envoya un officier chargé de l'inviter à se rendre dans son camp pour célébrer cette noce. Témoutchin se mit en route; mais s'étant arrêté, en passant, chez Minguélik-Itchiga, qui avait épousé sa mère, il en reçut le conseil de renoncer à ce voyage, et retourna sur ses pas.

Après avoir échoué dans sa première tentative, Singoun résolut, au printemps de 1203, de fondre à l'improviste sur Témoutchin, qui fut instruit de ce nouveau projet. L'un des principaux officiers d'Ong-khan, nommé Yéga-Tcharan, de retour dans sa tente, racontait à sa femme et à son fils la résolution qui venait d'être prise; son récit fut entendu par

---

(1) *Hist. des Youans*, trad. par Hyacinthe, p. 23.

deux de ses pâtres qui étaient venus lui apporter le lait de ses troupeaux; ils convinrent d'aller avertir le khan mongol du péril qui menaçait sa vie. Aussitôt Témoutchin leva son camp et s'approcha des collines *Seloudeldjit.* Il envoya un petit corps d'observation au mont *Mou-ondour-diss.* Ong-khan ne tarda pas à paraître devant cette montagne près de laquelle était un bois de saules rouges. Deux serviteurs d'Iltchidaï-noyan, qui avaient mené des chevaux au paturage, furent les premiers à découvrir l'ennemi. Ils coururent en donner avis à Témoutchin, qui se trouvait à *Calantchin-Alt* (1). Ce prince monta à cheval, et le soleil était à peine levé que les deux armées furent en présence. Témoutchin, dont les troupes

---

(1) On pent lire aussi *Calaltchin* et *Calaïtchin.* — Raschid dit alleurs que Calantchin Alt est sur la frontière du pays des Tchourtchés (auj. des Mantchous), non loin de la rivière Oulcouï. Dans l'*Histoire de la Chine*, par Mailla, cette montagne est appellée *Halachon*, p. 32, et *Kalantchin*, p. 33; mais, *Khalagoun Ola*, dans l'*Hist. des Youans*, trad. de Hyacinthe, p. 29. Ces noms désignent, probablement, la partie de la chaîne des monts Hingan, d'où sortent plusieurs des affluents méridionaux de la rivière Kalka, l'un desquels porte le nom de Halgon sur la carte de D'Anville.

étaient très-inférieures en nombre, tint conseil avec ses généraux. Couyouldar Satchan, de la tribu Mingcoute, ranima leur valeur, en s'offrant d'aller planter son *touc* sur une colline qui était derrière l'ennemi. En effet, il eut le bonheur de passer à travers les Kéraïtes et d'arborer son étendard sur cette hauteur nommée *Koutban*. Aussitôt Témoutchin fond avec sa troupe sur les Kéraïtes. La plus brave de leurs tribus, celle des *Tchirkires*, tourna le dos; une autre, la *Toungcaïte*, fut culbutée. Les Mongols pénétrèrent jusqu'aux gardes du corps d'Ong-khan, et Singoun fut blessé d'un trait au visage; mais Témoutchin, malgré tous ses efforts, dut à la fin céder au nombre et chercher son salut dans la fuite (1). Abandonné pour lors de la plus grande partie de ses troupes, il se retira près de la Baldjouna, qui était presque à sec; il fut réduit à boire l'eau qui était exprimée de la vase. Touché de la fidélité de ceux qui ne l'avaient point quitté dans sa détresse, il leur promit, les mains jointes, et les yeux levés au ciel, que

(1) « Cette bataille de Calantchin Alt, dit Raschid, est « célèbre chez les Mongols. Ils la citent encore aujour-« d'hui. »

désormais il partagerait avec eux le *doux et l'amer*, disant que s'il manquait à sa parole, il voulait devenir comme l'eau bourbeuse de la Baldjouna (1); en même temps il but de cette eau, et présenta la coupe à ses officiers, qui jurèrent à leur tour de ne jamais l'abandonner. Ces compagnons de Témoutchin furent distingués dans la suite, par le surnom de *Baldjouniens*, et récompensés avec munificence de leur fidèle attachement. Quant aux deux pâtres, nommés Kischlik et Badaï (2), qui l'avaient averti du dessein formé contre ses jours, ils furent plus tard crées *Terkhans* (3).

---

(1) Vassaf dit *la source* de Baldjouna, et ajoute que ce nom signifie *eau bourbeuse*. L'*Histoire des Youans* rapporte que Témoutchin se retira sur le bord de la rivière *Bantchour*, p. 28. — Sur un plateau, au nord de l'Onon, est un petit lac peu profond, nommé *Baldjina*, d'où sort la petite rivière de Toura, qui se jette au nord dans l'Ingoda.

(2) Ils étaient de la tribu mongole des Kéligoutes, nom qui, suivant Aboul-gazi (texte turc, p. 33), signifie *bègue* en mongol, et leur venait de ce que celui dont ils descendaient, avait ce défaut.

(3) *Djami ut-Tévarikh*. — Mailla, *Hist. de la Chine*, t. IX, p. 26 à 32. — *Hist. des Youans*, trad. par Hyacinthe, p. 20 à 26.

Témoutchin se rendit ensuite sur le bord de la rivière *Or*, d'où il atteignit un lieu nommé *Galtakaï-Cada*, près du fleuve Cala (1). Il y fut joint par quelques troupes; ses forces s'élevèrent à quatre mille six cents hommes. Cotoyant la Cala, il alla poser son camp sur le bord du lac *Tounga*, à un endroit nommé *Tourouca Courgan*, d'où il députa vers le Khan Kéraïte un certain Erti-Djioun, de la tribu Iltourkine, avec ce message :

« O khan, mon père, lorsque tu étais pour« suivi par ton oncle Gourkhan, pour avoir « usurpé l'autorité suprême, après la mort de « son frère Bouyourouc, et pour avoir fait « périr deux de tes frères, tu te réfugias à « Caravoun Cabdjal (2), où tu fus cerné, as« siégé. Qui te fit échaper de ce lieu, si ce « n'est mon père. Il te donna des secours avec « lesquels tu revins; tu trouvas Gourkhan à « *Courban-Belassout;* tu le mis en fuite, et

(1) La *Cala* est peut-être la rivière appellée aujourd'hui *Kalka*, qui sort des monts Hingan et afflue dans le lac *Bouyour*.

(2) Ces deux mots signifient, selon Raschid, *forêt noire*, et ce canton était situé sur la rive de la Bedra (p. e. Toura.)

« il fut réduit à se réfugier, suivi seulement « de vingt ou trente hommes, dans le pays de « Cauchi (1) d'où il ne reparut plus. C'est à « cette occasion que tu devins *anda* avec « mon père, et c'est pourquoi je te nomme « Khan mon père. Voilà le premier grand ser- « vice qui t'a été rendu (2).

« Lorsque les Naïmans t'attaquèrent, tu t'en- « fuis vers l'ouest, dans un pays où se couche « le soleil. J'appris que ton frère cadet Tchassi- « gambou se trouvait sur le territoire de l'em- « pire Nioutché; j'expédiai immédiatement pour « l'inviter à venir auprès de moi; il fut pour- « suivi, en route, par des gens de la tribu « Merkite. J'envoyai mes deux frères qui les « tuèrent. Voilà le second service qui t'a été « rendu » (3).

« Lorsque, dans ta détresse, tu vins me « trouver, ton corps paraissait à travers tes « vêtements, comme le soleil à travers les « nuages, et affaibli par la faim, tu t'avançais « avec la lenteur d'un feu languissant. Je me « mis en campagne; j'attaquai les tribus cam-

(1) Ho-si ou Tangoute.

(2) *Djami ut-Tévarikh.*

(3) *Hist. des Youans*, trad. par Hyacinthe, p. 26.

« pées à Mouritchac-Moual; j'enlevai leurs
« moutons, leurs chevaux, leurs effets, et
« te donnai le tout. Tu étais maigre; dans
« l'espace d'un demi-mois je t'ai engraissé.
« Voilà le troisième service qui t'a été rendu. »

« Lorsque la tribu Merkite campait dans la
« plaine de Toucara, j'envoyai à Toucta Bigui
« un messager, qui n'était au fait qu'un espion;
« mais jugeant l'occasion favorable, tu atta-
« quas cette tribu sans m'en prévenir; tu
« enlevas la femme de Toucta et celle de son
« frère; tu pris son frère Toudoun et son fils
« Djilaoun; tu pillas la tribu Oudouyoute-
« Merkite, et de tout cela tu ne me donnas
« rien. Néanmoins, peu après, Gueugussu
« Saïrac, à la tête des Naïmans, ayant pillé
« ton *Oulouss*, je fis partir quatre de mes
« capitaines qui reprirent et te rendirent tes
« gens faits prisonniers par les Naïmans, et
« qui rétablirent ton autorité. Tel est le qua-
« trième service qui t'a été rendu. »

« Je volai comme un faucon sur le mont
« Tchourtoumen; je franchis le lac Bouyour,
« et je pris pour toi les grues aux pieds
« bleus et au plumage cendré, c'est-à-dire les
« tribus Dourban et Tatares; ensuite passant
« le lac Keulé, je pris encore pour toi des
« grues aux pieds bleus, c'est-à-dire les tribus

« Cataguine, Saldjoute et Councourate; tel « est le cinquième grand service qui t'a été « rendu (1).

« Tu te souviendras, ô khan, mon père, « que sur le bord de la Cara, près du mont « Tchourcan nous nous promîmes que si un « serpent se glissait entre nous deux, et enve« nimait nos paroles, nous ne nous laisserions « pas surprendre par ses artifices, nous ne « romprions pas notre union avant de nous « être vus, de nous être expliqués; néan« moins, tu t'es éloigné de moi sans avoir « vérifié ce qui t'a été rapporté à mon sujet. « Pourquoi, ô khan, mon père, me pour« suis-tu avec les mêmes tribus que j'ai sou« mises à ton obéisance! Pourquoi ne te « livres-tu pas au repos et ne permets-tu pas « que tes enfants goûtent paisiblement les « douceurs du sommeil! Moi, ton fils, je n'ai « jamais dit : *Ma part est trop petite, j'en « veux une plus grande*, ni *elle est mauvaise, « j'en veux une meilleure.* Des deux roues d'un « chariot, lorsque l'une se brise, et que le « bœuf fait des efforts pour le traîner, il se « blesse le cou, il faut le dételer; le chariot

(1) *Djami ut-Tévarikh.* — *Hist. des Youans*, p. 26.

« reste là; des brigands s'en emparent; ou « bien, si on y laisse le bœuf attelé, il dé« périt et meurt de faim. Ne suis-je pas l'une « des roues de ton chariot? »

Il faisait dire à son oncle Coudjir et à son cousin Altan : « Vous avez formé le dessein de « me tuer. Cependant j'ai dit dès le principe « aux fils de Bartam-Bahadour, ainsi qu'à « Satcha et à Taïdjou (1) : *Comment notre « territoire de l'Onan resterait-il sans maître?* « Je voulus vous persuader de prendre le « commandement de nos tribus; vous refusâtes; « j'en fus affligé. Je t'ai dit à toi Cotcher, « fils de Técoun-Taïschi: *Sois notre khan;* tu « ne m'as pas écouté; et à toi Altan, je t'ai « dit: *Tu es fils de Coubila-Caan, qui fut « souverain : sois le aussi;* tu ne l'as pas « voulu, et lorsque vous insistâtes me disant: « *Sois toi même notre chef,* je le fus à votre « prière et déclarai que je conserverais l'hé« ritage et les coutumes de nos pères (2). « Avais-je brigué le pouvoir suprême? Je fus

---

(1) Bartam Bahadour était l'ayeul de Témoutchin; Taïdjou était son oncle, Satcha, son cousin. Comme lui, tous deux descendaient de Caboul-khan.

(2) *Djami ut-Tévarikh.*

« élu par les suffrages unanimes, afin d'éviter
« que les terres qui ont été occupées par nos
« ancêtres près des trois fleuves (1), passassent
« au pouvoir d'étrangers (2). Alors je pensai
« que, chef d'un peuple nombreux, je devais
« faire des présents à ceux qui m'étaient atta-
« chés; j'enlevai beaucoup de troupeaux, de
« huttes, de femmes et d'enfants, que je vous
« donnai; j'enfermai pour vous le gibier des
« plaines; je chassai vers vous le gibier des
« montagnes (3). Vous servez Ong-khan; mais
« vous devez savoir qu'il est versatile. Vous
« avez vu comment il a agi envers moi; il
« agira encore plus mal envers vous (4).

Témoutchin priait Ong-khan de lui rendre un cheval alezan avec la selle et la bride garnies d'argent, qu'il avait perdu le jour du combat. Il sollicitait enfin ce prince, son fils Singoun, Tchamouca, Coutchir, Altan et d'autres chefs, de lui envoyer chacun un officier, pour accomoder leurs différends, et il leur donna rendez-vous près du lac Bouyour.

---

(1) Aux sources de l'Onon, du Kéroulan et de la Toula.
(2) *Hist. des Youans*, p. 28.
(3) *Djami ut-Tévarikh.*
(4) *Hist. des Youans*, p. 28.

Ong-khan ayant entendu ce message, reprocha à son fils de n'avoir pas voulu écouter ses avis. Ilco-Singoun lui dit : « Maintenant les « choses sont trop avancées, pour que nous « puissions abandonner notre entreprise. Il « ne nous reste qu'à l'attaquer avec toutes nos « forces. Si nous triomphons, il sera à nous; « si nous sommes vaincus, nous serons à « lui. » Il répondit, au nom de tous, à l'officier de Témoutchin, qu'ils ne lui enverraient personne, qu'ils marcheraient contre lui, et que les armes décidéraient leur querelle (1).

Témoutchin s'était mis en marche, après le départ de son émissaire. Il pilla une tribu des Coungcarates, et s'arrêta sur le bord de la Baldjouna.

Après la bataille de Calantchin-Alt, Ong-khan était aller camper à Caït-Coulgat-Alt. Coutou-Timour, Daritaï, Coutchir, Altan, Tchamouca formèrent alors le complot d'assassiner leur suzerain. Ong-khan, averti de leur dessein, fondit sur eux et enleva leurs bagages. Daritaï, une tribu de Mongols Nirouns et la tribu kéraïte des Sakiates, passèrent du côté de Témoutchin; Coutchir, Altan et Cou-

(1) *Djami ut-Tévarikh.* — *Hist. des Youans*, p. 28.

tou-Timour, chef des Tatares, se retirèrent auprès du khan des Naïmans.

Témoutchin passa l'été de l'année 1203 sur la rive de la Baldjouna. Vers l'automne, il réunit ses troupes près de l'Onan, dans l'intention d'attaquer le roi des Kéraïtes. Pour le surprendre il eut recours à un artifice. Son frère Djoutchi-Cassar, séparé de lui après le combat de Calantchin-Alt, ayant tout perdu, jusqu'à sa femme et ses enfans, enlevés par les Kéraïtes, avait dû chasser pour subsister, jusqu'à ce qu'il eut rejoint Témoutchin, près de la Baldjouna. Celui-ci ordonna à deux serviteurs de Djoutchi d'aller porter, de la part de leur maître, ce message à Ong-khan : « J'ignore où se trouve maintenant mon frère « aîné, mais je sais que ma femme et mes « enfants sont en ton pouvoir, ô khan, mon « père, et depuis long-temps je couche seul, « n'ayant pour abri que des branches, pour « oreiller que des mottes de terre; je vou- « drais me réunir à ma famille; mais j'ignore « comment tu me recevras. Seigneur, si tu « veux me pardonner mes fautes passées, et « te souvenir de mes anciens services, je re- « tournerai vers toi, le cœur plein de sou- « mission. »

Ong-khan promit que le passé serait oublié,

et pour donner plus de confiance dans sa parole, il fit partir avec les messagers de Djoutchi un de ses officiers chargé de lui porter un peu de sang dans une corne de bœuf, afin que ce sang fut mis dans la boisson qui devait servir à la prestation du serment (1). Comme ils étaient en route, l'un des messagers mongols aperçut au loin l'étendard de Témoutchin; craignant que l'officier kéraïte, qui était bien monté, ne courut donner l'alarme au camp de son maître, il mit pied à terre, sous le prétexte qu'il était entré un caillou dans le sabot de son cheval, et pria le Kéraïte d'en tenir le pied, afin qu'il put le nettoyer. Tandis qu'il occupait ainsi cet émissaire, Témoutchin arriva, et prenant pour guide ses deux messagers, après avoir marché toute la nuit avec ses troupes, auxquelles il avait ordonné de se mettre des baillons dans la bouche, il surprit Ong-khan

(1) Cet usage existait chez les Scythes, selon Herodote, (Liv. IV, 70). « Chez les Axiacæ (peuple scythe), dit Pom-« ponius Méla (lib. II, cap. I), les alliances mêmes ne se « font pas sans effusion de sang. Ceux qui concluent un « pacte, se blessent, mêlent leur sang, et le goûtent. »

près des monts Tchetcher-Ondour (1). A la suite d'un vif combat, Ong-khan et son fils prirent la fuite. En passant sur le territoire des Naïmans, le prince Kéraïte fut tué, dans un lieu nommé On-oussoun (2), par deux officiers de cette nation qui commandaient sur la frontière. Ils portèrent sa tête à leur roi, qui fut très-irrité du meurtre de cet infortuné vieillard, et conserva son crâne enchassé dans de l'argent. Singoun parvint à se réfugier dans le Bouri-Tibet (3); mais au bout de quelque temps, ses déprédations ayant soulevé contre lui les habitans de cette contrée, il passa dans le pays de Couman, limitrophe des provinces de Caschgar et de Khotan, lequel appartenait à Kilidj Cara, sultan de la nation turque des Calladjes. Ayant été pris dans un lieu nommé Keussatou-Tchar-Kaschmé, il fut tué, avec ses femmes et ses enfants, par

(1) *Tchetchentou-Ola*, dans Hyacinthe, p. 30. — *Ondour* signifie *hauteur* en mongol. — Suivant Gaubil, p. 10. ces montagnes sont situées entre les rivières Toula et Kélouran. Nous ignorons d'ailleurs la position précise de la plupart des lieux dont il est fait mention dans ce chapitre.

(2) *On-Oussoun* veut dire, en turc, *les dix rivières*.

(3) *Djami ut-Tévarikh.* — Carpin fait aussi mention du pays de *Buri-Tabeth*. *Voyage en Tartarie*, art. V et VII.

l'ordre de ce prince, qui se soumit, peu de temps après, à Tchinguiz-khan.

Témoutchin avait conquis, par sa dernière victoire, la nation kéraïte et ses domaines. Après s'être amusé, une partie de l'hiver, à chasser dans la contrée de Niman-Kehré (1), il retourna à son Ordou (2), et se disposa, le printemps suivant, à fondre sur un nouvel ennemi.

Taï-Boca roi des Naïmans, plus connu sous le nom de Tayang-khan, inquiet de la puissance croissante du chef mongol, avait envoyé un émissaire à Alacousch-Tekin, chef de la tribu Ongoute, pour le solliciter de se joindre à lui contre un ambitieux qui venait de s'élever et qu'il qualifiait, par mépris, de *prince sylvestre*, faisant allusion au pays de forêts

---

(1) *Près de la rivière Témégué*, dans Hyacinthe, p. 31.

(2) On appelle *ordou* la réunion des pavillons, tentes et huttes qui forme l'habitation ordinaire d'un prince et de ses femmes, ainsi que des personnes attachées à leur service; de ce nom est venu celui de *horde*, dont la signification est differente. La multitude d'hommes qui obéit à un souverain tatare, s'appelle son *oulouss*, c'est-à-dire son peuple, et le teritoire particulier d'un prince, d'un chef de tribu, d'un chef de famille, se nomme son *yourte*.

qu'habitaient les Mongols. Alacousch instruisit Témoutchin de cette proposition, et l'assura de son amitié (1). Certain alors des intentions

---

(1) « Les *Ongoutes*, dit Raschid, (dans son troisième « chapitre où il passe en revue les peuples qui habitaient « au nord de la Chine), étaient, du temps de Tchinguiz-« khan et avant lui, au service des Altan-khans du « Khitaï. Ils ressemblent aux Mongols. Cette nation se « composait de quatre mille huttes (ou familles). Pour « garantir leur pays des incursions des Mongols, Kéraïtes, « Naïmans et d'autres peuples nomades, les souverains « du Khitaï, nommés Altan-khan, avaient fait construire « un mur, depuis le bord de la mer de Tchourtché, « (mer jaune), jusqu'aux rives du Cara-mouran, (hoang-ho « ou fleuve jaune), qui prenant sa source dans les pays « de Tangcoute et de Tubbet, sépare le Khitaï du Tchin « et Matchin, et n'est guéable en aucun lieu. Les em-« pereurs du Khitaï avaient confié la garde de ce mur, « appellé *Ongou* par les Mongols et *Bourcourca* pas les « Turcs, à la horde Ongoute qu'ils stipendiaient. Du « temps de Tchinguiz-khan, le chef de cette horde s'ap-« pellait Alacousch tikin couri. *Alacousch* est un nom « propre, et *tikin couri*, un titre. »

Le nom de ce chef fait croire que les Ongoutes étaient un peuple de race turque; car *Alacousch* est un nom propre turc, qui signifie *oiseau bigarré; tikin* est un titre affecté chez les Turcs aux chefs de hordes. *Couri* est la même appellation honorifique qui fut donnée à Témoutchin. (Il faut, peut-être, lire au lieu de *Couri*, *Cou-tse* ou

hostiles du prince naïman, Témoutchin résolut de le prévenir. A cet effet, il convoqua un *couriltaï* ou assemblée générale près de la rivière Témégué, au printemps de 1204. Ses capitaines furent d'avis que les chevaux étant maigres dans cette saison, il valait mieux différer jusqu'à l'automne de marcher à l'ennemi; mais Utchukin Noyan et Belgouteï, l'un oncle, l'autre frère de Témoutchin, s'élevèrent contre cet avis : « Camarades, dirent-ils, allé« guerons nous la maigreur de nos chevaux. « Marchons tout de suite; prévenons les Naï« mans, qui se sont vantés de nous enlever « nos arcs et nos flèches. Ils vous semblent « redoutables à cause de l'étendue de leur « territoire, et du nombre de leurs troupeaux; « qu'est-ce que cela peut nous faire? Atta« quons; l'on dira de nous: *ils ont pris Tayang;* « et Dieu sait que nous le prendrons. » Té-

---

Fou-tse). En effet, Gaubil dit, d'après les historiens chinois, que *Alaousse*, chef des peuples appellés les *blancs tata*, était de la race des anciens princes turcs. (*Hist. de la Dyn. des Mongous*, p. 10). Que le surnom d'Ongoute vienne du mur de la Chine, ou des monts *Ongou*, appellés par les Chinois *In-schan*, qui courent de l'est à l'ouest, à environ un degré au nord du *Schan-si*, il nous laisse toujours ignorer le vrai nom de cette peuplade.

moutchin, qui était du même sentiment, se mit en marche; mais il s'arrêta avant d'avoir atteint le pays des Naïmans, et passa tout l'été dans l'inaction. Il continua sa marche en automne. Tayang était venu de l'Altaï, poser son camp au pied des monts Khangcaï. Sous ses drapeaux s'étaient réunis Toucta, roi des Merkites, Alin-Taïschi, chef d'une tribu Kéraïte, Coutouca Bigui, prince des Ouïrates, Djamouca, chef des Djadjérates; ainsi que les tribus Dourban, Tatar, Catakine et Saldjoute. Lorsque les deux armées ne furent plus séparées que par une courte distance, les Naïmans jugèrent, à la maigreur d'un cheval qui s'était échappé du camp ennemi, que la cavalerie mongole était en mauvais état, et Tayang proposa à ses généraux de se retirer lentement pour la fatiguer encore davantage, avant de l'attaquer; mais Courissou-Badjou, le même officier qui avait tué le khan des Kéraïtes, lui ayant dit, avec colère, que son père Inandje-Caan n'avait jamais montré, ni son dos, ni la croupe de son cheval à l'ennemi, Tayang, piqué de ce reproche, abandonna son plan.

Les deux armées étant en présence, Témoutchin donna à son frère Djoutchi Cassar le commandement du centre, et rangea lui-même ses troupes en bataille. Djamouca voyant

l'ordonnance de l'armée mongole, dit à ses officiers : « Les Naïmans ont pris cette armée « pour un troupeau de chèvres et de mou« tons; ils ont cru qu'ils pourraient l'écraser « et ne lui laisser ni peau, ni pieds. A mon « avis, elle est maintenant dans un meilleur « état qu'elle n'a jamais été. » Augurant mal de l'issue de la bataille, il s'éloigna avec les siens et disparut. Ce même jour, les Mongols et les Naïmans en vinrent aux mains dans une vallée peu spacieuse, et la victoire fut long-temps incertaine; mais au déclin du jour les Naïmans prirent la fuite (1). Leur roi, couvert de blessures, s'était retiré sur une hauteur; ce fut en vain que ses principaux officiers cherchèrent à le ranimer, que Courissou-Badjou lui cria que ses femmes, nommant surtout Keurbassou, sa favorite, l'attendaient parées dans sa tente; affaibli par la perte de son sang, Tayang restait couché à

(1) Carpin raconte (Art. V), qu'en allant vers l'empereur des Tatares, en 1246, il passa par une vallée étroite, où les Naïmans et les Cara-Khitans avaient été vaincus, dans une sanglante bataille, par les Mongols sous Cingis, qui en tuèrent la plus grande partie; les autres s'enfuirent, et le reste qui ne put se sauver, fut réduit en servitude.

terre. Alors Courissou-Badjou dit aux autres chefs qu'au lieu de le voir expirer, il fallait retourner au combat et périr à ses yeux. Ils descendent de la montagne, fondent sur les Mongols, et, quoique Temoutchin, témoin de leur valeur désespérée, voulût épargner leur vie, ils refusèrent de se rendre; tous moururent les armes à la main. Keurbassou fut prise peu de temps après, et devint l'épouse de Témoutchin.

Les troupes naïmanes, poursuivies par les vainqueurs, se dispersèrent dans les endroits les plus escarpés des monts Nacou, et il en périt un grand nombre, qui, dans l'obscurité de la nuit, tombèrent au fond des précipices (1). Les Mongols arrêtèrent dans sa fuite le chancelier de Tayang, nommé Tatatungo, Ouïgour de nation, et trouvèrent sur lui le sceau royal en or, dont il était dépositaire. Témoutchin, auquel il fut amené, lui demanda où il allait avec l'instrument qu'il portait sur sa personne. L'Ouïgour répondit que ce sceau lui avait été confié par son souverain, et qu'il voulait le remettre à celui

---

(1) *Djami ut-Tévarikh.* — *Hist. des Youans*, p. 31 et suivantes.

de sa famille qui devait lui succéder. Témoutchin le loua de sa fidélité; puis, examinant le sceau, il lui demanda quel en était l'usage. « Toutes les fois, lui répondit Tatatungo, « que mon maître voulait lever de l'argent ou « des grains, ou donner une commission à « quelqu'un de ses sujets, il faisait marquer « ses ordres de ce sceau, pour leur donner un « caractère d'authenticité. » Témoutchin lui ordonna de le garder, pour l'employer désormais en son nom; il voulut même que Tatatungo enseignât à ses fils la langue et l'écriture ouïgoure, ainsi que les lois et les coutumes de cette nation (1).

---

(1) L'empereur Ogodaï, fils et successeur de Tchinguiz-khan, l'appella par la suite dans son palais et lui confia les sceaux de l'empire. A sa mort, dont l'époque n'est pas connue, il reçut des titres honorifiques. V. l'Article de Tha-tha-toung-o, extrait et traduit de l'*Histoire des Mongols* de Chao-youan-ping, par M. Abel Rémusat, dans ses nouveaux *Mélanges asiatiques*, t. II, p. 61. — Mailla, *Hist. de la Chine*, p. 39. — Jul. v. Klaproth, *Reise in den Caucasus und nach Georgien*, 1814, in-8°, t. II, p. 522. — Idem, *Abhandlung über die Sprache und Schrift der Uiguren*, à la suite de son *Verzeichniss der Chinesischen und Mandshuischen Bücher und Handschriften der K. Bibl. zü Berlin*. Paris 1822, in-folio, p. 54.

Après cette bataille, devenue mémorable chez les peuples de la Tartarie, dans laquelle Djoutchi-Cassar, qui commandait le centre de l'armée mongole, se conduisit avec tant de prudence et de bravoure, que son frère, pour l'en récompenser, lui donna la préséance sur tous ses autres parents, les tribus Tatare, Dourban, Cataguine et Saldjoute se soumirent au vainqueur; mais les Merkites ne voulurent pas suivre leur exemple, et prirent la fuite. Coutschlouc, fils de Tayang, se retira auprès de son oncle Bouyourouc khan; et Toucta, chef de la nation merkite, alla chercher le même asyle.

Témoutchin poursuivit les Merkites, et atteignit d'abord la tribu Ouhouse, qui avait pour chef Daïr-Oussoun. Elle s'arrêta sur le bord du fleuve Tar, déclarant qu'elle ne voulait pas se battre. Daïr-Oussoun se rendit auprès de Témoutchin, lui offrit la main de sa fille Coulan et lui exposa que sa tribu manquait de chevaux et de bétail, pour le suivre. Ce prince donna l'ordre de diviser les Ouhouse-Merkites en compagnies de cent hommes; et, leur ayant nommé un commandant, il les laissa auprès des bagages. Après son départ, ces troupes se révoltèrent, et se mirent à piller les effets de l'armée. Les guerriers mongols

préposés à la garde des bagages s'étant réunis, parvinrent à les repousser et à leur reprendre ce qu'ils avaient enlevé. Ces insurgés cherchèrent alors leur salut dans la fuite.

La tribu Oudoyoute-Merkite, qui s'était réfugiée dans un fort nommé Ouïgal-Courgan, fut obligée de se rendre prisonnière, et trois autres tribus de cette nation, les Modounes, Toudacalines et Djiounes éprouvèrent ensuite la même destinée. Alors Témoutchin fit marcher des troupes contre la tribu de Daïr-Oussoun, qui s'était enfermée dans le fort de Courou-Captchal, situé près de la Sélinga. Elle dut également poser les armes.

Peu après Témoutchin vit en son pouvoir un de ses plus dangereux ennemis; Djamouca lui fut livré par les siens. Le prince mongol ne voulut pas le faire mourir, parce qu'ils étaient *andas;* mais il le donna à son neveu Iltchidaï-noyan, avec sa famille et une partie de ceux qui étaient venus le livrer; les autres furent mis à mort comme coupables de trahison envers leur chef. Iltchidaï ne tarda pas à faire périr son prisonnier. On dit qu'il ordonna de lui couper un membre après l'autre, et que Djamouca déclara que c'était juste, parce qu'il aurait traité de même ses ennemis si le sort l'en eût rendu maître: il hâtait cette

cruelle exécution, présentant lui-même ses jointures au fer de ses bourreaux (1).

La plupart des hordes de ces contrées septentrionales étant alors réduites à l'obéissance, Témoutchin marcha contre les Tatares, qui restaient sans alliés. Les Tatares étaient la nation la plus riche de ces contrées au nord de la Chine, et parmi leurs tribus, celle des Toutoucalioutes surpassait les autres en puissance. Ils furent vaincus et voués à une entière destruction. On égorgea jusqu'aux femmes et aux enfants de cette nation ennemie des Mongols. Témoutchin défendit sévèrement d'en épargner aucun individu. Néanmoins deux de ses épouses, nées tatares, plusieurs femmes de ses officiers qui étaient de la même nation, parvinrent à sauver en secret des enfants tatares; et le frère même de Témoutchin, Djoutchi, qui, dans la distribution des victimes, en avait reçu mille pour les mettre à mort, fléchi par les prières de sa femme, née tatare, n'en fit périr que la moitié, et cacha les cinq cents

(1) *Djami ut-Tévarikh*, art. des Djouriates. Raschid n'a pas fait mention de la mort de Djamouca dans la vie même de Tchinguiz-khan, et l'époque précise de cet événement n'est pas indiquée dans ledit article.

autres; acte de désobéissance qui, ayant été su de Témoutchin, excita vivement sa colère. D'ailleurs un certain nombre de Tatares s'étaient soustraits au carnage par la fuite. Ce peuple ne fut donc pas totalement détruit. On trouve des officiers et même des corps de troupes tatares au service des successeurs de Tchinguiz-khan (1).

Mais si cette nation disparut alors, son nom ne tarda pas à devenir fameux dans l'univers, par les conquêtes même de ses destructeurs, et il sert encore aujourd'hui à désigner, quoique bien improprement, des peuples d'origine diverse. Les Chinois comprenaient, sous le nom de Tatares, les hordes nomades, de même race, qui occupaient les contrées au nord du désert Scha-mo, soit parce que de tous ces peuples, les Tatares étaient les plus voisins du territoire chinois, soit qu'ils en fussent le plus puissant par leur nombre et leurs richesses. Les relations des Chinois avec les contrées occidentales de l'Asie, auront servi à y répandre

---

(1) *Djami ut-Tévarikh*, art. des *Tatares*. Raschid omet de parler de cette expédition dans la vie même de Tchinguiz-khan. L'*Histoire des Youans* n'en fait pas non plus mention.

la dénomination générale sous laquelle ils désignaient leurs vassaux nomades; car on voit que, dès l'origine de la puissance de Tchinguiz-khan, ces peuples furent appelés Tatares par leurs voisins à l'ouest, nom qui se propagea de nation en nation, jusqu'aux extrémités de l'Europe, quoiqu'il fut repoussé avec dédain par ces conquérants, comme celui d'un peuple ennemi qu'ils avaient exterminé (1).

Lorsque Témoutchin se vit maître des hordes belliqueuses de la Tartarie, ses yeux se tournèrent avec convoitise vers la Chine, dont les immenses richesses excitèrent dans tous les temps la grossière avidité des pâtres du nord. Jusqu'alors ses victoires ne lui avaient procuré que des hommes, des troupeaux, et des pâturages. Les produits les plus précieux et les plus variés de la nature et de l'industrie, devaient être le prix de ses conquêtes futures. En soumettant à son obéissance tant de peuples barbares, il avait acquis la force de dé-

(1) « Ils ne veulent pas, dit Rubruquis, qu'on les appelle Tartares, d'autant que les vrais Tartares ont été « un autre peuple. »

Voyez la note IV à la fin du volume.

pouiller les nations civilisées du midi de l'Asie. Il en fit le premier essai sur le royaume de Hia, que les Mongols appelaient alors *Caschi*, et qu'ils nommèrent ensuite *Tangoute* (1). Ce royaume se composait de la partie septentrionale du Schen-si, et des contrées qui bordent cette province de la Chine, au nord et à l'ouest de la grande muraille; vers l'orient et au midi il confinait à l'empire des Tchourtchés ou Kin. Hia-tcheou, appelée aujourd'hui Ning-hia, située dans le nord du Schen-si, était alors sa capitale. Les rois de Hia descendaient de Li-ki-tsien, chef

---

(1) Le nom de *Caschi* ou *Coschi* est l'altération de celui de *Ho-si*, qui veut dire, en chinois, *à l'occident du fleuve;* c'est ainsi que les Chinois appelaient la province de Schensi, à cause de sa situation à l'ouest du fleuve jaune, et le Schensi septentrional faisait alors partie du royaume de Hia. « Tchinguiz-khan, dit Raschid, venait « de faire la conquête du royaume de Caschi, lorsqu'il « naquit un fils à son fils Ogotaï; le nouveau né reçut « le nom de Caschi; mais il mourut jeune de ses excès « de boisson, et comme ce fut du vivant de son père, « on abolit le nom de Caschi, donnant au pays qu'il « désignait celui de Tangoute. » Ce nom signifie en mongol pays des Tang, la dynastie qui y régnait étant de la nation nomade des Tang-hiang; elle avait adopté le nom chinois de *Hia*.

d'une nation tibétaine nomade que les Chinois appelaient *Tang-hiang*, sortie du pays montagneux qui sépare la Chine du Tibet, et donne naissance au grand fleuve Hoang-ho. Li-ki-tsien, se trouvant gouverneur du district de Hiatcheou, au milieu de l'anarchie qui précéda l'établissement de la dynastie impériale des Soung sur le trône de la Chine, vers la fin du dixième siècle, refusa de prêter hommage au nouveau chef de l'empire, et préféra de reconnaître pour son suzerain, le souverain des Khitans; mais en 1043, son petit-fils Tchaoyuen-hao se soumit à l'empereur Soung, et en obtint le titre du roi de Hia. Les domaines de ces princes, d'abord très-bornés, furent considérablement étendus par leurs conquêtes dans le Schen-si. Au douzième siècle, ils devinrent les vassaux de l'empire Kin, et Li-chun-yeou, septième descendant de Li-ki-tsien, était sur le trône de Hia, lorsqu'en 1205, Témoutchin fit une incursion dans ce pays, d'où il revint avec de riches dépouilles (1).

---

(1) Mailla, *Hist. de la Chine*, tom. VII, p. 84 à 623; tom. VIII, p. 40 et 126. — Gaubil, *Hist. du grand Genghizcan*, p. 50. — Du Halde, *Description de la Chine*, tom. I, p. 50. — *Djami ut-Tévarikh*. — On lit dans ce

dernier ouvrage : « Tchinguiz-khan fit d'abord le siége « d'une place très-forte, nommée *Elinliki* (var. *Ekinléki*, « *Liki*); il la prit au bout de quelques jours et la fit « raser. Il marcha ensuite sur une grande ville, nommée « *Kelenklouschi* (var. *Kelenkouschi*, *Assakinkelouss*), dont « il s'empara également et qu'il pilla. Après avoir fait une « incursion dans l'intérieur du pays, l'armée mongole se « retira, chassant devant elle une multitude de chameaux, « et emportant un immense butin. » — *L'Histoire des Youans*, dit: (trad. de Hyacinthe, p. 35). « Dans l'année « Y-tcheou (1205), Tchinguiz-khan attaqua le Si-hia. « Ayant pris la forteresse de Laïri, il s'avança sur Losso-« hoto, enleva une multitude d'habitants et de chameaux, « et se retira. » — Le *Kang-mou* (ibid. p. 39) rapporte exactement la même chose. — *Laïri* signifie, en langue tangoute, *montagne sainte*. (Voy. le Vocabulaire à la suite de l'*Hist. des quatre premiers Khans Tchinguiziens*, trad. par Hyacinthe, p. 369). Raschid nous apprend que le souverain du Tangoute, du temps de Tchinguiz-khan, s'appellait *Li-vang Schadirgou*; mais il y en eut plusieurs qui se succédèrent sous le règne du conquérant mongol.

CHAPITRE III.

Diéte. — Témoutchin proclamé empereur, sous le titre de Tchinguiz-khan. — Seconde invasion dans le Tangoute.— Soumission des Kirguises et des Kem-Kemdjoutes. — Soumission des Ouïrates. — Expédition contre Goutchlouc et Toucta.—Troisième invasion dans le Tangoute.— Soumission des Ouïgours et notice de cette nation.

Après avoir rangé sous ses lois les nations nomades de race tatare, il fallait à Témoutchin un titre digne de sa nouvelle puissance. Il convoqua, au printemps de 1206, près de la source de l'Onan, une assemblée générale, *Couriltaï*, composée des chefs de toutes les tribus. En ce lieu fut planté un étendard composé de neuf *tougs* blancs, dressés l'un sur l'autre. Un came ou devin, nommé Gueukdjou, fort accrédité parmi les Mongols, et qui leur parlait souvent au nom de la Divinité, vint alors déclarer solemnellement à Témoutchin,

qu'après avoir vaincu et détruit plusieurs souverains qui portaient le titre de *Gour khan* (1), c'est-à-dire de grand khan, il ne lui convenait pas d'adopter la même qualification dont l'éclat était terni; que le ciel ordonnait qu'il prît le titre de *Tchinkguiz khan* ou de khan des puissants (2). Les chefs de tribus ayant approuvé cet avis, saluèrent Témoutchin du nom de *Tchinkguiz khacan* (3). Ce prince était âgé de quarante-quatre ans (4).

Le magicien *Gueukdjou*, qui était surnommé *Bout-Tangri* ou *l'image de Dieu*, exalté par la considération dont il jouissait chez les Mongols, auxquels il faisait accroire qu'il montait souvent au ciel sur un cheval gris-pommelé, parlait à Témoutchin sur toutes sortes de sujets

---

(1) Le mot *gour*, en mongol, rend l'idée de *totalité*; ainsi *gour-khan* signifie proprement *khan universel.*

(2) *Tchink*, veut dire en mongol, *fort, ferme,* et la particule *guiz* marque le pluriel; Khan est la contraction du titre de *Khacan.*

(3) *Tarikh Djihan-kuschaï*, tom. I. — *Djami ut-Tévarikh.* — Mailla, *Hist. de la Chine*, tom. IX, p. 41. — *Hist. des Youans* et *Kang-mou*, dans Hyac., p. 35 et 40.

(4) Il était âgé de cinquante et un ans, selon Raschid. — L'*Histoire des Youans* compte de cette époque les années de son règne.

avec une liberté qui déplut à ce prince, et comme il voulait exercer de l'influence, Tchinguiz-khan, qui n'avait plus besoin du crédit de cet imposteur, ordonna à son frère Djoutchi de le tuer, la première fois qu'il viendrait dans son camp débiter ses impertinences. Le magicien étant venu peu de temps après rendre visite à Tchinguiz-khan, commençait à pérorer, selon sa coutume, lorsque Djoutchi, surnommé *cassar* (1) à cause de sa force extraordinaire, le chassa de la tente impériale à grands coups de pieds, et lui ôta la vie. Le père de Gueukdjou était un chef de mille de la tribu mongole des Congcotans, nommé Minguélic, auquel Tchinguiz-khan avait fait épouser sa mère Ouloun-Iga. Ce prince le traitait avec beaucoup de distinction, et le plaçait toujours à sa droite, au-dessus de ses autres officiers. Minguélic, présent à cette scène, ramassa le bonnet de son fils, ne croyant pas qu'on en voulut à sa vie. Lorsqu'il apprit son sort, il garda le silence, et n'en demeura pas moins tout dé-

---

(1) *Cassar* est, en langue mongole, un nom générique pour tous les animaux carnassiers. V. Aboul-gazi, texte turc, p. 40.

voué à Tchinguiz-khan. Trois autres de ses fils étaient chefs de mille (1).

Après la dissolution du *couriltaï*, Tchinguiz-khan marcha contre Bouyourouc, qui avait succédé à son frère Tayang-khan, et le surprit à la chasse, près de la rivière *Soudja*, dans le voisinage des monts appelés par les Turcs *Oulouog-Tag*, ou Grandes Montagnes, qui continuant à l'ouest la chaîne du Petit Altaï, au-dessus du lac Balcasch, séparent la Sibérie de l'ancienne Turquie. Bouyourouc fut tué; sa famille, ses troupeaux, tout ce qu'il possédait, tomba au pouvoir de Tchinguiz-khan. Son neveu Goutchlouc, fils de Tayang-khan, s'enfuit avec Toucta, roi des Merkites, dans le pays arrosé par l'Irtisch.

Dans l'automne de l'année 1207, Tchinguiz-khan fit une seconde invasion dans le Tangoute, qui n'avait pas fourni le tribut convenu, et ravagea une partie de ce pays.

Dans la même année, il avait envoyé deux de ses officiers au roi des Kirguises et à celui des Kem-Kemdjoutes pour les inviter à lui prêter obéissance. Les Kirguises, de race turque, étaient maîtres d'une vaste contrée, bor-

(1) *Djami ut-Tévarikh.*

née, au midi, par la chaîne du Petit Altaï, qui la séparait du territoire des Naïmans, et au sud-est, par la rivière Sélinga; au nord et à l'est, elle s'étendait jusqu'à l'Angara. Selon Raschid, il y avait dans ce pays, principalement habité par des nomades, beaucoup de villes et de villages (1). Au milieu du septième siècle, les Kirguises avaient reconnu la suzeraineté de l'empereur de la Chine; en 759, ils durent se soumettre aux Ouïgours, qui dominaient alors sur la Tartarie; mais, un siècle plus tard, ils se révoltèrent, vainquirent les Ouïgours, et renversèrent leur puissance. Alors, le souverain du peuple victorieux reçut de l'empereur de la Chine le titre de khan, et la monarchie des Kirguises remplaça celle des Ouïgours; mais elle n'eut pas une plus longue durée (2). A l'époque présente, les Kirguises et les Kemdjoutes avaient chacun leur roi, qui prenaient également le titre d'*Inal;*

---

(1) *Djami ut-Tévarikh.* — Mailla, *Hist. de la Chine*, tom. IX, p. 42.

(2) Mailla, *Hist. de la Chine*, tom. VI. — Visdelou, *Hist. de la grande Tartarie*, servant de supplément à la Bibl. orient. de D'Herbelot, Maestricht, 1776, in-folio, p. 78 et suivantes.

l'un de ces princes s'appelait *Ourouss-Inal* (1). Tous deux prêtèrent hommage au khan mon-

---

(1) Voici ce que dit Raschid sur les Kirguises dans sa revue des peuples de l'Asie centrale :

« Le Kirguiz et le Kem-Kemdjoute sont des pays limi-
« trophes et forment deux royaumes séparés. D'un côté,
« cette contrée confine à la Mongolie; d'un autre, elle est
« bornée par la Selinga, dont les bords sont habités par
« les *Taïdjoutes ;* d'un troisième, elle s'étend jusquà un
« grand fleuve, appellé *Angcara,* qui coule sur les confins
« du pays d'*Aber Sibir;* d'un quatrième, il touche aux
« régions et montagnes qui forment le territoire des
« Naïmans. Les peuples Couri, Bargou, Toumates et Baï-
« louk, qui sont de race mongole, et habitent le pays de
« Bargoutchin Tougroum, sont aussi voisins de ce grand
« pays, où il y a beaucoup de villes et de villages, et
« en même temps beaucoup d'habitants nomades. Leurs
« souverains prennent tous le titre d'*Inal.* La partie de
« ce pays la plus connue et renommée reçoit le nom de
« *Djenin an bidi (?)* et son souverain se nommait . . . .
« (le nom manque dans les deux Mss. de la Bibl. du roi à
« Paris). Le nom de l'autre pays est *Bidi Ouren (?)* (dans
« un autre passage *Biti Afroun),* et le roi de celui-ci s'appel-
« lait *Ourous Inal.* » L'omission des points diacritiques rend la transcription de ces deux noms de pays très-incertaine.

Le territoire des Kirguises était traversé par le fleuve Kem, que les Russes appellent Enisseï. Les Kem-Kemdjoutes habitaient probablement les bords du Kemdjik, ou petit Kem, rivière qui va, de l'ouest à l'est, se jeter dans

gol, et lui envoyèrent en présent des gerfaux à yeux blancs (1).

Tchinguiz-khan passa l'été de l'année 1208 dans son *yourt* ou territoire particulier. L'automne suivant, il marcha vers l'Irtisch contre Goutchlouc et Toucta. Il rencontra sur sa route la tribu Ouïrate, commandée par le bey

---

le Kem, vers le 46° de latitude. *Kem-Kemtchyk-Bom* est le nom de celle des colonnes indiquant les limites des empires russe et mantchou, qui est placée à l'embouchure du Kemtchyk. (Klaproth, *De la frontière russe et chinoise*, dans *Mémoires relatifs à l'Asie*, t. I, p. 26). La géographie d'Ebn-Haoucal, auteur arabe du dixième siècle, (ms. de la Bibl. de Leyde), place les Kirguises dans les mêmes régions qu'ils habitaient du temps de Tchinguiz-khan. — On trouve le nom de Kirguise dans la relation de l'ambassade de Zémarque, qui fut envoyé, en 569, par l'empereur Justin au Khagan des Turcs, Disaboul. Ce prince, dit Ménander (in *Excerptis de Legationibus*), donna à Zémarque une fille esclave de la nation qu'on appelle Χερχις.

(1) Ces gerfaux avaient, selon Aboul-gazi, (texte turc, p. 50), la tête, les pattes, le bec et les yeux rouges. — Voici ce que rapporte l'*Histoire des Youans* : « Cette année « (1207), Tchinguiz-khan envoya deux de ses officiers, « Altan et Borou, à la nation kirguise. Peu après Idurnéré et Aldar lui envoyèrent des ambassadeurs avec de « superbes gerfaux. » V. dans Hyac., p. 40.

Coutouca, qui, n'étant pas en état de lui résister, prit le parti de la soumission, renforça son armée et lui servit même de guide. Goutchlouc et Toucta furent attaqués près du fleuve Djem (1). Le second périt dans le combat; son frère et ses fils s'enfuirent dans le pays des Ouïgours. Goutchlouc eut aussi le bonheur de se sauver, et passant par Bisch-balik, il arriva dans le canton de Coudja (2), d'où il se rendit à la cour du grand-khan du Turkustan, dont les états, situés entre l'Ouïgourie et la Transoxane, étaient alors appellés *Cara-Khitai*, du nom de la nation khitane à laquelle appartenait la dynastie régnante (3).

Dans l'automne de 1209, Tchinguiz-khan fit une troisième invasion dans le Tangoute. Il battit une armée commandée par le fils du roi Li-ngan-tsuan, prit la ville d'Ouiraca (4),

---

(1) Dans l'*Histoire de la Dynastie mongole*, en chinois, le nom de ce fleuve est écrit *Tan*. (Visdelou, *Supplément*, etc., p. 138).

(2) Coudja est une petite ville du Turkustan, à l'ouest de Kharaschar.

(3) *Djami ut-Tévarikh*.

(4) *Oui-ra-ca* veut dire, en langue tangoute, *passage par le mur*, de *Oui* dans, au milieu de, *ra* mur, et *ca* passsage; d'après le Vocabulaire des anciens noms qui se

la forteresse d'I-men, battit une seconde fois l'armée tangoute, et mit le siége devant la capitale Tchoung-sing, appellée aujourd'hui Ning-hia-fou, qui est située sur la rive occidentale du Hoang-ho ou *fleuve jaune*. Il voulut inonder cette ville en détournant le fleuve; mais les eaux ayant rompu les digues qu'il avait élevées, submergèrent son camp et l'obligèrent de lever le siége. Il envoya un de ses officiers à Tchoung-sing, avec des propositions de paix. Le roi les accepta et donna sa fille en mariage à Tchinguiz-khan, qui fit sa reretraite (1).

---

rencontrent dans l'*Histoire de la Dynastie Yuan*, à la suite de l'Histoire des quatre premiers souverains de cette dynastie, trad. par Hyacinthe, p. 379. Nous ne connaissons pas d'ailleurs la situation de cette ville; son nom est écrit *Erica* dans le *Djami ut-Tévarikh*. C'est peut-être l'*Egrigaia* de Marco Polo. (édit. de Marsden, chap. 52, p. 235).

(1) Mailla, *Hist. de la Chine*, t. IX, p. 43. — L'*Histoire des Youans*, dans la traduction du P. Hyacinthe (p. 42), dit, au contraire, que ce furent les Tangoutes qui rompirent la digue, et inondèrent la plaine où était assis le camp mongol. — Le *Djami ut-Tévarikh* ne dit sur cette expédition que les mots suivants : « En automne, Tchin« guiz-khan fit une troisième irruption dans le Tangoute;

De retour en Tartarie, ce prince reçut des ambassadeurs du roi des Ouïgours, qui lui offrait sa soumission. Les Ouïgours, peuple turc, dont le territoire bordait, au sud-ouest, celui des Naïmans, habitaient anciennement les pays arrosés par l'Orcoun, la Toula et la Selinga, rivières qui prennent leurs sources dans les monts Caracouroum. Soumis d'abord à l'empire turc, ils se placèrent sous la protection de la Chine, du temps de l'empereur Taï-tsong, qui régna de 626 à 649. Alors des gouverneurs chinois furent établis dans les divers territoires des tribus qui composaient cette nation, dont le chef héréditaire recevait le titre d'un grade supérieur dans l'armée impériale. Un de ces princes, nommé, d'après les chinois, Khou-li-fi-lo, profitant des troubles de l'empire turc, acheva sa ruine, en 745, et s'empara de ses domaines. Ce guerrier reçut de l'empereur de la Chine, son suzerain, le titre de Boucou-khan. Il est le fondateur de l'empire Ouïgour, qui s'étendait à l'est, jusqu'aux montagnes où finit le grand désert, et

---

« il pénétra jusqu'à la ville d'Erlaca (dans un autre m[s]. « Erica), épousa la fille du souverain de ce pays, et s'en « retourna victorieux. »

à l'ouest, jusqu'aux monts Altaï; mais cette monarchie ne dura guère au-delà d'un siècle; elle fut détruite par les Kirguises et les Chinois dans l'année 847. Les Ouïgours ne conservèrent de leurs vastes domaines qu'une petite principauté située au sud-ouest des monts Caracouroum, dans la contrée où s'élèvent les monts appellés *célestes*. Ce fut là que se retira leur chef, dont les successeurs, qui prenaient tous le titre d'*Idi-cout*, c'est-à-dire, en turc, *seigneur du pays*, faisaient leur résidence dans la ville de Bisch-balik (1), et se reconnaissaient vassaux de l'empereur de la Chine. La première religion des Ouïgours était celle des autres peuplades du nord de l'Asie, désignée, de nos jours, par le nom de Schamanisme; des devins, appellés *Cames*, étaient les ministres de leur culte grossier. Ils embrassèrent, dans la suite, la religion de Boudha, à laquelle ils dûrent leur civilisation; de nomades ils devin-

---

(1) Visdelou, *Supplément à la Bibl. orientale* de D'Herbelot, p. 57 à 71. — M. J. Klaproth a prouvé, par des passages d'auteurs chinois, que la ville de Bisch-Balik était située où est aujourd'hui Ouroumdje, c'est-à-dire, à 44° lat. et 87°1' à l'est du méridional de Paris. (*Mémoires relatifs à l'Asie*, t. 2, p. 355 et suiv.)

rent agricoles. Le christianisme s'était aussi propagé parmi ce peuple, qui possédait une écriture, dont la plupart des caractères ont la plus grande ressemblance avec l'alphabet sabéen.

Vers l'année 1125, cette principauté était devenue tributaire du nouvel empire du Carakhitaï, fondé par un prince Khitan, de la famille impériale des Léaos, qui avait émigré de la Chine, lors de la destruction de la monarchie Khitane par les Tchourtchés ou Kins. Il y avait dans le pays des Ouïgours un gouverneur au nom de l'empereur du Cara-khitaï. Lorsque Tchinguiz-khan eut établi sa domination sur tous les peuples nomades, au nord du grand désert, l'*Idi-cout* ou roi des Ouïgours, nommé Bardjouc (1), fit tuer, à Cara-khodja, dans le printemps de 1209, ce gouverneur, nommé Schoukem, qui, dit-on, s'était rendu odieux par ses concussions. Tchinguiz-khan,

---

(1) Il est ainsi nommé dans le *Djami ut-Tévarikh*. — Ce nom, dans le Su-houng-kian-lou, est lu *Partchoukorte Tikin*, par Gaubil, p. 13; *Baltchou-ar-the*, par Visdelou, p. 138; *Barchu-Arte*, par M. Klaproth (*Mémoires relatifs à l'Asie*, t. II, p. 335). *Tikin* est un titre chez les Turcs.

instruit de cet événement, lui dépêcha deux de ses officiers, Alb Outouk et Derbay. L'*Idicout* fit partir avec eux, deux des siens, chargés de dire à Tchinguiz-khan que, sur la renommée de sa grandeur et de sa puissance, il allait lui envoyer des ambassadeurs, pour l'instruire de ses nouvelles relations avec le Gour-khan du Cara-khitaï, lorsque l'arrivée inattendue de ses envoyés lui avait causé la plus agréable surprise; « que, de même que « les nuages laissaient voir, en se dissipant, le « soleil brillant d'un nouvel éclat, ou que la « glace, lorsqu'elle était brisée, découvrait « l'onde pure et limpide, de même son abat- « tement venait de faire place à l'allégresse la « plus vive; qu'il lui livrait son pays et qu'il « aspirait à devenir son fils et son serviteur. » Tchinguiz-khan savait que le roi des Ouïgours avait refusé asyle au frère et aux quatre fils de Toucta, fugitifs après leur défaite sur le bord du fleuve Djem. Il accueillit ses ambassadeurs avec bonté, et renvoya avec eux Alb Outouk et Derbay, pour lui dire que s'il était sincère dans ses protestations, il viendrait en personne lui rendre hommage et lui apporterait ce qu'il avait de plus précieux dans son trésor. Ce fut dans l'été de l'année 1210 que Tchinguiz-khan envoya ce message. Lorsqu'il

revint à son ordou de sa troisième expédition dans le Tangoute, au printemps de l'année 1211, il y trouva le roi des Ouïgours, qui lui offrit de riches présents (1). Tchinguiz-khan reçut, dans le même temps, l'hommage de deux autres vassaux du Gourkhan du Cara-Khitaï; l'un était Arslan Khan, chef des Turcs-Carlouks et prince de Cayalik; l'autre était Ozar, prince d'Almalik. Ce dernier ayant, peu après, été enlevé à la chasse et tué par l'ordre de Goutchlouc, son fils Siknak Tékin lui succéda, en vertu d'un ordre de Tchinguiz-khan, qui lui donna en mariage une fille de Djoutchi, son fils aîné. Arslan Khan épousa aussi une princesse de la maison de Tchinguiz-khan (2), et ce souverain promit au roi des Ouïgours la main de sa fille Altoun-Bigui (3).

---

(1) *Djami ut-Tévanrih.* — *Su-houng-kian-lou, Hist. de la Dyn. mongole en Chine*, écrite en chinois, d'après la traduction de Visdelou (*Supplément à la Bibl. or.* de D'Herbelot, p. 138); et d'après celle de M. Klaproth (*Mémoires relatifs à l'Asie*, t. II, p. 331 et suiv.).

(2) *Tarikh Djihankuschaï*, t. I.

(3) Voyez la note V à la fin du volume.

CHAPITRE IV.

Révolte de Tchinguiz-khan contre l'empereur de la Chine septentrionale. — De la monarchie des Khitans ou Leaos. — Monarchie des Tchourtchés ou Kins. — Marche de Tchinguiz-khan sur la Chine. — Invasion du Schan-si et du Pe-tche-li. — Défaites des Kins. — Révolte des Khitans dans le Leao-tong et leur soumission à Tchinguiz-khan. — Révolution dans la capitale des Kins et mort violente de l'empereur Tchongheï. — Élévation au trône de son neveu Outoubou. — Guerre entre les Hias et les Kins. — Seconde campagne de Tchinguiz-khan en Chine. — Dévastation du Schan-si, du Pé-tché-li, et du Schan-tong. — Paix. — Translation de la résidence de l'empereur Kin à Pien-king, dans le Ho-nan. — Troisième campagne des Mongols en Chine. — Prise de Tchoung-tou. — Expédition contre Pien-king.

Tchinguiz-khan, maître d'une armée formidable, composée des hordes qu'il avait soumises à son autorité, conçut le projet d'attaquer la Chine. Plusieurs provinces de cet empire étaient, depuis trois siècles, sous le joug de l'étranger. Après la chûte de la dynastie Tang, qui, de

616 à 907 avait régné sur la Chine entière, ce vaste pays, devenu la proie des officiers qui commandaient en chef dans les provinces, fut partagé en dix états. Les guerres intestines qui résultèrent de cette division, favorisèrent l'élévation d'une nouvelle puissance en Tartarie. Les Khitans, de même race que les Nioutchés et les Mantchoux (1), habitaient, depuis plusieurs siècles, une contrée située au nord-est de la Chine, et bornée au midi, par le fleuve Sira, à l'orient, par le fleuve Soungari, à l'occident, par les monts Hingan, voisins du grand désert. Cette nation, qui avait été alternativement vassale des khacans turcs et des empereurs de la Chine, se divisait en huit tribus, qui avaient chacune leur chef. Apaki, prince de la tribu Ché-liou, nom que les Chi-

(1) Raschid, qui paraît n'avoir pas connu la distinction des trois grandes races auxquelles appartenaient la plupart des peuples nomades de l'Asie centrale, les races turque, tatare ou mongole, et tchourtché ou mantchoue, dit : « Les *Cara-khitans* (Khitans noirs, ainsi nommés après « la perte de leur puissance), sont tous nomades; leur « territoire est voisin du pays des mongols; la langue, « la figure, les usages de ces deux peuples ont la plus « grande conformité. »

nois prononcent Yé-liou (1), dont le territoire se composait du district appellé aujourd'hui Parin, obtint, en 907, l'autorité suprême, et se servit des forces réunies des Khitans, pour soumettre à sa puissance les peuples de l'Asie centrale. Il se fit proclamer empereur, en 916; lorsqu'il mourut, dix ans après, sa domination s'étendait, à l'orient, jusqu'à la mer, à l'occident, jusqu'aux monts Altaï. Son fils Tékouan donna l'appui de ses armes à un général chinois qui s'était révolté, le fit triompher et le mit sur le trône. En retour de ce service, le nouvel empereur, qui fixa sa résidence à Pien, aujourd'hui Caï-fong-fou, sur la rive méridionale du grand fleuve, nommé par les chinois *hoang-ho* ou *fleuve jaune*, dut céder à Tékouan seize districts, dans les provinces de Pé-tché-li, Schan-si et Leao-toung, et s'engager à lui donner tous les ans trois cent mille pièces d'étoffes de soie. L'empereur chinois se reconnut le vassal du Khitan, en se nommant son petit-fils et son sujet, dans

---

(1) Ce prince est nommé Djoulidji Apaki (on peut aussi lire Djoulendji), dans le *Djami ut-Tévarikh*, article des souverains de la Chine, contemporains du père de Tchinguiz-khan.

les lettres qu'il lui adressait. Le successeur de ce prince voulut modifier ces obligations. Té-kouan lui fit la guerre, conquit les provinces chinoises au nord du fleuve jaune, s'empara de Pien, se saisit de l'empereur et le fit transférer en Tartarie. Suivant l'usage de la Chine, l'empereur khitan avait adopté, en 937, un nouveau nom pour sa dynastie, celui de *Léao*, qui veut dire *fer* en chinois.

Depuis la chûte de l'empire Tang, cinq petites dynasties avaient occupé successivement le trône de Caï-fong-fou. Sur leurs ruines s'éleva, vers l'année 960, la monarchie Soung, qui réunit la Chine presque entière. Les princes de cette maison firent la guerre aux Khitans; mais ils ne purent pas leur enlever les seize districts qui leur avaient été cédés, et en 1004, à la suite d'une invasion faite en Chine par les Khitans, l'empereur Soung, pour obtenir la paix, s'engagea de payer à leur souverain un tribu annuel en argent et en étoffes de soie.

L'empire khitan subsistait depuis deux siècles. Ses souverains y avaient introduit les usages, les cérémonies, les institutions de la Chine. Les meilleurs ouvrages chinois se traduisaient dans la langue khitane, pour laquelle des caractères d'écriture avaient été inventés,

en 920, par l'ordre d'Apaki; mais les progrès de la civilisation affaiblirent l'esprit militaire; à des princes habiles et vaillants succédèrent des monarques ineptes et efféminés. La faiblesse de leur gouvernement encouragea l'ambition d'un guerrier de la nation tchourtché (1), dont les tribus nomades erraient alors dans les contrées bornées au nord par le fleuve Sagalien ou Amour, et à l'ouest, par le fleuve Songari, qui les séparait de l'ancienne patrie des Khitans. Ce chef de horde, nommé Agouta, ayant réuni sous ses drapeaux une troupe peu nombreuse, se révolta en 1114, remporta des victoires sur les Khitans, et se fit proclamer, dès l'année suivante, empereur des Tchourtchés. Il donna au nouvel état le nom d'*Aïdjin couroun*, en chinois *Kin-koué*, c'est-à-dire, *monarchie d'or*, disant qu'il ne voulait pas suivre l'exemple des souverains khitans, qui avaient adopté le nom d'un métal sujet à la rouille.

Agouta fit la conquête de tout l'empire khitan, et deux années après sa mort, qui eut lieu en 1123, son successeur se rendit maître

---

(1) Les *Tchourtchés* sont appellés *Niou-tchés* par les Chinois.

de la personne de Yeliou-Yen-hi, neuvième et dernier prince de la dynastie des Léaos, qui avait duré deux cent dix-neuf ans.

L'empereur de la Chine avait secondé et même excité les entreprises des Tchourtchés contre les Khitans, afin de reprendre la partie du Pé-tché-li, dont ces derniers étaient en possession. Il atteignit son but; mais il ne tarda pas à éprouver que la nouvelle puissance était plus dangereuse, par sa vigueur, que l'ancien empire des Khitans. Dès 1125, les Tchourtchés entrèrent en Chine; l'année suivante, ils pénétrèrent jusqu'au fleuve Hoang, et mirent le siége devant Caï-fong-fou, résidence impériale des Soungs. Le prince pusillanime qui régnait sur la Chine, s'étant rendu au camp des Tchourtchés pour demander la paix, fut retenu prisonnier et transféré en Tartarie avec toute sa famille, composée, dit-on, de plus de trois mille individus. L'un de ses frères, qui était alors dans le midi de l'empire, échappa seul à la captivité, et fut proclamé empereur par les Chinois.

Les Tchourtchés, que nous appellerons désormais *Kins*, du nom de la dynastie de leurs souverains, s'emparèrent de la partie septentrionale de la Chine, pénétrèrent au-delà du grand fleuve Yang-tse-kiang, prirent Lin-ngan, capi-

tale de la province de Tché-kiang, et après nombre de victoires, obtinrent, par un traité de paix, conclu en 1142, avec l'empereur Soung, non-seulement la cession de leurs conquêtes, mais encore la promesse d'un tribut de deux cent cinquante mille onces d'argent pur, et de deux cent cinquante mille pièces de soie, que ce prince s'engageait à leur payer annuellement, en se déclarant vassal de l'empereur Kin. Le cours des fleuves Hoaï et Han devait désormais servir de limite aux deux états; en sorte que les Kins restaient maîtres des grandes provinces de Pé-tché-li, Schan-si, Schang-tong, Ho-nan et de la partie méridionale du Schen-si. Alors l'empereur Soung transféra sa résidence à Lin-ngan, appelée ensuite Hang-tcheou, dans le Tché-kiang.

Vingt ans après, les Kins reprirent les armes pour étendre leurs possessions vers le midi de la Chine. Cette guerre fut terminée, en 1165, par un traité qui maintenait les limites précédentes, mais diminuait le tribut annuel de l'empereur Soung, qui obtint en outre ce changement dans le cérémonial, qu'au lieu de rendre à l'empereur kin l'hommage dû par un vassal à son seigneur, il le traiterait avec les égards respectueux qu'un neveu témoigne à son oncle; mais dans une nouvelle guerre

que les Soungs entreprirent en 1206, ils n'éprouvèrent que des échecs; et pour avoir la paix, l'empereur chinois dut s'engager à payer aux Kins l'ancien tribut.

Les empereurs kins avaient établi, vers le milieu du douzième siècle, leur principale résidence dans la ville appelée aujourd'hui Péking, qu'ils décorèrent du titre de Tchoungtou, ou de ville impériale du centre. Maîtres d'un tiers de la Chine, ils avaient adopté les coutumes, les lois et les institutions de cet empire, et à l'exemple des Khitans, ils ordonnèrent l'invention de caractères d'écriture pour leur langue, qui était la même que celle des Mantchous, possesseurs actuels de la Chine.

La domination des Kins s'étendait sur toute la Tartarie. Leurs anciens maîtres, les Khitans, devenus leurs sujets, se révoltèrent en 1162; mais ils furent réduits par les armes. Plusieurs années auparavant, les Kins avaient eu à soutenir une guerre désavantageuse contre les Mongols, qu'ils avaient terminée, en 1147, par une paix achetée au prix de quelques sacrifices, et après laquelle le chef des Mongols avait pris le titre de khan (1). Ces der-

(1) Mailla, *Hist. de la Chine*, tom. VII et VIII passim. — Visdelou, *Hist. de la grande Tartarie*, p. 81 à 124. —

Khitans, impatiens du joug des Tchourtchés. La circonstance d'un nouveau règne semblait favorable à l'exécution de ce dessein. L'empereur kin, Madacou, était mort en novembre 1829. Son successeur Tchong-hei (1), le septième souverain de cette dynastie, envoya, en 1210, un officier à Tchinguiz-khan, pour lui notifier son avénement au trône, et recevoir son tribut. Cet envoyé exigea, que conformément à l'étiquette chinoise, le vassal reçut à genoux l'ordonnance de son suzerain. « Qui est ce nouvel « empereur? » lui demanda Tchinguiz-khan. — « Le prince Tchong-heï, » répondit l'ambassadeur. Alors Tchinguiz-khan cracha vers le midi. « Je croyais, dit-il, que le fils du ciel (2) devait « être un homme extraordinaire; mais un im-« bécile comme Tchong-heï est-il digne du « trône, et dois-je m'humilier devant lui ? » Il monta sur le champ à cheval et s'éloigna (3).

---

(1) *Tchong-heï* était son nom tchourtché; *Youn-tsi*, son nom chinois; à son avénement au trône, il adopta le titre chinois de Ouei-chao-van. — Visdelou, *Hist. de la Tartarie*, p. 121.

(2) Il faisait allusion au titre de *Tien-tsé* ou de *fils du ciel*, que prennent les empereurs de la Chine.

(3) Mailla, *Hist. de la Chine*, t. IX, p. 50. — Gaubil, *Hist. de Gentchiscan*, p. 14. — Extraits de l'*Hist. de la*

Lorsqu'il eut achevé ses préparatifs il chargea Tougoutchar, à la tête de deux mille hommes, de contenir, pendant son absence, les tribus nouvellement soumises, de protéger ses Ordous, et partit, dans le mois de mars de l'année 1211, de la rive du Kéroulan pour attaquer la Chine. Avant d'entreprendre cette expédition, il implora l'assistance du ciel sur le sommet d'une haute montagne. Ayant jeté sa ceinture sur son cou et défait les attaches de sa tunique, il fit à genoux cette

---

dynastie des Youans et du *Kang-mou*, traduits en russe par l'archimandrite Hyacinthe, p. 43. — Le *Kang-mou* rapporte qu'avant que Témoutchin eut pris le titre d'empereur, en 1206, l'empereur kin avait envoyé le prince Youn-tsi à Tsing-tcheou, pour recevoir le tribut de ce chef mongol; que Youn-tsi pénètra ses desseins ambitieux, et conseilla à l'empereur de tâcher de s'en défaire à la première occasion; mais que celui-ci n'y voulut pas consentir, et que Témoutchin, qui en fut instruit, conçut dès-lors des projets hostiles. (Trad. de Hyacinthe, p. 40). Hyacinthe met en note que Tsing-tcheou est dans l'aïmak ou district de *Dourban-Coucout*. Or, ce district est au nord de la muraille, à une trentaine de lieues de Tai-toung-fou. Gaubil, qui rapporte le même fait, (p 13), nous apprend que la ville de Tsing-tcheou est appellée aujourd'hui Coucou-khotoun, latit. 40° 49', longit. 4° 48' à l'occid. de Pékin.

prière: « O Dieu éternel! je suis armé pour « venger le sang de mes oncles, Bercan et « Hembocaï, que les Altan-khans (1) ont fait « mourir avec ignominie. Si tu m'approuves, « prête-moi d'en haut le secours de ton bras, « et ordonne qu'ici-bas, les hommes, les bons « et les mauvais génies, s'unissent pour m'as- « sister » (2).

Le khan mongol était accompagné de ses quatre fils, Djoutchi, Tchagataï, Ogotaï et Touloui. Son armée, dans laquelle il avait établi la plus sévère discipline, était divisée, suivant l'ancienne méthode des peuples turcs et tatares, en corps de mille hommes, en compagnies de cent hommes, en pelotons de dix hommes, dont les officiers se nommaient chefs de dix, de cent, de mille. Des corps de dix mille hommes, appelés *Touman*, étaient commandés par des officiers généraux. Les ordres du souverain portés, par ses aides-de-

---

(1) *Altan* ou *Altoun* signifie *or* en turc et en mongol, de même que *Kin* en chinois, et les souverains de la dynastie d'Acouda, qui avaient adopté le titre d'empereurs kins, étaient appelés *Altan-khans* par les Tatares.

(2) *Djami ut-Tévarikh.*

camp ou *touadjis*, aux chefs de dix mille, étaient transmis à leurs subordonnés.

L'armée mongole consistait totalement en cavalerie. Chaque homme était garanti par une armure et une casquette de cuir, muni d'un arc, d'une hache, d'un sabre, d'une lance, et suivi de plusieurs chevaux, qui n'avaient besoin d'autre nourriture que l'herbe des prairies. De nombreux troupeaux étaient conduits à la suite de l'armée; pour les marches forcées, chacun emportait une petite provision de viande et de lait (1).

Tchinguiz-khan avait à franchir, pour atteindre la grande muraille, un espace d'environ cent quatre-vingt lieues. Il devait traverser le désert connu sous le nom mongol de *Gobi*, qui signifie désert, et sous le nom chinois de *Scha-mo*, qui veut dire *plaine de sable*. A une petite distance de la rive du Kéroulan commence sette steppe aride, entrecoupée de hauteurs nues, parsemée de lacs salins, où l'herbe et l'eau sont rares, et le bois manque totalement (2). L'armée mongole traversa cet

---

(1) *Tarikh Djihan-kuschaï*, tom. I. — Carpin, *Voyage en Tartarie*, art. 6.— Marco Polo, *Voyages en Orient*, liv. I, chap. 56, 59.

(2) Des voyageurs européens nous ont fait connaître

immense plateau qui domine la Chine et la Mongolie, se dirigeant sur la province Schan-

---

la partie du grand désert que Tchinguiz-khan traversa pour attaquer la Chine. Le père Gerbillon, qui fit, en 1696, le voyage de Pékin au Kerlon, à la suite de l'empereur Kang-hi, décrit cette route, dans son journal, publié par Du Halde, *Description de la Chine et de la Tartarie chinoise*, édit. de La Haye, t. IV, p. 368 et suivantes. Nous avons aussi les relations de deux russes, qui ont fait récemment le même voyage. L'une est de M. Timkowski, qui alla, en 1820, de Kiakhta à Pékin, et retourna l'année suivante de Pékin à Kiakhta. Son ouvrage a été traduit, par un anonyme, du russe en français, et publié, avec des corrections, des notes et un atlas, par M. J. Klaproth, sous le titre de *Voyage à Péking, à travers la Mongolie*, Paris 1827, deux volumes in-8°; l'autre est de M. l'archimandrite Hyacinthe, qui, après avoir séjourné dix ans à Pékin, comme chef de la mission ecclésiastique russe établie dans cette capitale et renouvellée tous les dix ans, en partit avec M. Timkowski pour retourner dans sa patrie, et publia séparément la relation de ce même voyage de Pékin à la frontière russe, dans un ouvrage intitulé *Zapisski o Mongolii, (Description de la Mongolie)*, St. Pétersb. 1828. La première partie contient l'itinéraire; la seconde, un tableau de la Mongolie et de ses habitans; la troisième retrace, en abrégé, d'après les auteurs chinois, l'histoire des peuples tatars, depuis les temps les plus anciens, et la quatrième donne un extrait du code de lois des Mongols, vassaux de la Chine.

si, dont la frontière septentrionale est couverte par le rempart de terre, garni de tours, que les souverains de la Chine firent élever, principalement dans les cinquième et sixième siècles de notre ère, depuis le bord de la mer jaune jusqu'à l'extrémité occidentale de cet empire, pour le garantir des nomades de la Tartarie (1).

L'empereur Kin, Tchong-heï, averti des pré-

---

(1) M. de Timkowski dit, en approchant de la Chine : — « Ayant parcouru encore deux verst, nous atteignîmes « la chaîne de montagnes qui sépare la Mongolie de la « Chine. Sur leurs sommets s'étend un rempart en « pierre, avec des tours carrées en briques, à une cer- « taine distance les unes des autres. Ces tours, hautes « de neuf sagènes, s'élèvent sur une plate-forme d'en- « viron trois sagènes carrées. De ce point, la Chine se « présente sous des formes colossales. On ne voit au « sud, à l'est et à l'ouest, que des montagnes couver- « tes de neige, et dont les cîmes aiguës et noires s'é- « lèvent jusques dans les nues. On descend, pendant « cinq verst, par un chemin étroit et très-dangereux « dans cette saison, jusqu'à Nor-tian, village chinois ; « au-delà, de hautes montagnes, dont les sommets mena- « çants donnent à ces cantons un caractère sauvage, « se montrent au voyageur. Tel est l'aspect du pays, « à l'endroit où l'on descend des hautes steppes mon- « goles dans le terrain bas de la Chine » (t. I, p. 276).

paratifs de guerre des Mongols, par Nahata-Maïtchou, qui commandait sur la frontière, ne voulut pas y croire. Il dit à ce général qu'il n'existait aucun sujet d'inimitié entre lui et le chef mongol, et lui demanda sur quoi se fondait son rapport. Nahatou allégua que les Mongols fabriquaient sans cesse des flèches et des boucliers; qu'ils avaient l'ordre de traîner eux-mêmes leurs chariots, pour ménager les chevaux, et comme le roi de Hia venait de donner une princesse de son sang en mariage à leur chef, que c'était, sans aucun doute, l'empire qu'ils voulaient attaquer. Tchong-heï présuma que Nahatou avait donné des motifs de mécontentement à ces peuples voisins et le fit emprisonner; mais bientôt, ne pouvant plus douter de leurs dispositions hostiles, il le fit élargir, et envoya au camp mongol Nioukhourou, commandant en chef dans les provinces du nord-ouest, avec des propositions de paix. Comme elles ne furent pas acceptées, Tchong-heï fit marcher contre les rebelles, les chefs de dix mille Toungui Tsianganou, Ouanyen (1) Hoschou et Heschéri Houschacou.

(1) Ouanyen était le nom de famille des empereurs Kins.

Ce dernier était gouverneur de Taï-tong-fou, la *cour occidentale*, en chinois *si-king* (1).

Les premières opérations des Mongols furent secondées par la trahison d'Alacousch-tékin, chef de la tribu Ongoute, qui était cantonnée au nord de la grande muraille (2).

Tchinguiz-khan battit le général Taschi, et se rendit maître des districts Ta-schoui-lo et Fung-li. Son général Tchébé prit d'assaut la forteresse de Vou-scha-pou, qui couvrait Taï-tong-fou, avant que les généraux Toungui-Tsianguen et Ouanien Hoscho eussent pu achever de mettre cette place en état de défense. La forteresse Vou-yué-in eut le même sort. Les Mongols saccagèrent la petite ville de Baï-ten-tching, à une lieue à l'est de Taï-tong-fou, et mîrent le siége devant cette cité. Au bout de sept jours, Houschacou en sortit avec sa garnison, et passa à travers les assiégeants. Il fut vivement poursuivi par un

sept.

(1) *Kang-mou*, ibid, p. 47.

(2) *Djami ut-Tévarikh*, art. *Ongoutes*. Il y est dit qu'Alacousch fut tué, peu de temps après, par ses officiers, qui mirent à sa place son neveu Sengoun. Selon Raschid, la grande muraille était appellée *Ongou* par les Mongols, et de là vint le nom de cette tribu.

corps de trois mille hommes, jusqu'à une petite distance de Tchang-ping-tcheou, au nord de Pé-kin, et perdit la majeure partie de son monde. Tchinguiz-khan prit *la cour occidentale*, ainsi que Suan-té-fou (Suan-hoa-fou) et Fou-tcheou (1).

Les généraux Ouanien Kioukien et Ouanien Ouannou avaient reçu l'ordre d'aller prendre position, près des monts Yé-hou-ling, situés à une petite distance à l'est de Taï-tong-fou. Ouanien Hoscho les suivit avec le gros de l'armée. Tchinguiz-khan, instruit de la marche de ces troupes, se dirigea sur Kho-ell-tsoui. Un officier, nommé Mingan, détaché par Kioukien, pour faire une reconnaissance, passa aux Mongols, et leur donna, sur l'armée ennemie, tous les renseignements qu'ils pouvaient désirer. En conséquence, les Mongols attaquèrent

---

(1) Les provinces de la Chine sont divisées en districts, dont le chef-lieu reçoit le nom de *Fou*; ce sont les villes du premier ordre. Le district de chaque *Fou* comprend des villes du second ordre, *Tcheou*, et du troisième ordre, *Hien*. Ces noms joints aux noms propres des villes font connaître à quelle classe elles appartiennent.

Beaucoup de villes de la Chine ayant changé de noms, depuis le 13e. siècle, nous mettons en parenthèse les noms actuels.

le corps de Kioukien, qui fut mis en désordre; sa cavalerie foula aux pieds son infanterie, et il perdit beaucoup de monde. Les Mongols, profitant de ce premier succès, s'avancèrent sur l'armée principale. Ouanien Hoscho n'osa pas les attendre. Ses troupes furent poursuivies, l'épée dans les reins, jusqu'à Hoï-ho-pou, forteresse sur le bord de la rivière Hoï, où elles furent taillées en pièces; mais Hoscho parvint à se sauver. Après cette victoire, les Mongols prirent d'assaut Té-sing-fou (Pao-an-tcheou). Leurs coureurs s'avancèrent jusqu'à Kiouï-yong-kouan. Cette forteresse importante, assise sur des rochers escarpés, à la tête d'un défilé de quatre lieues qui conduisait à la capitale, fut aussitôt évacuée par son commandant, Ouanien Fou-tcheou, et le général Tchébé s'en empara. La perte de cette place qui couvrait la résidence impériale, y répandit l'allarme. On y prit à la hâte des mesures de défense; il ne fut plus permis aux hommes en état de porter les armes d'en sortir. Des détachemens de cavalerie mongole firent des courses jusque sous les murs de Tchoung-tou. L'empereur, effrayé, voulut se retirer dans le midi de ses états. Sa garde, pour l'en détourner, jura de se battre à outrance; en effet les Mongols furent plusieurs fois re-

oct.

poussés avec perte et l'empereur se décida à rester dans sa capitale. Ouanien Hoscho fut puni de sa conduite pusillanime par la dégradation, peine que l'armée trouva trop légère. A cette époque l'indiscipline commença à s'introduire dans ses rangs. Les Mongols avaient partout des succès; ils se jetèrent inopinément sur le district réservé aux haras impériaux et les enlevèrent.

nov.

Dans le même temps, les princes Djoutchi, Tchagataï et Ogotaï, chacun à la tête d'une division, s'emparaient de six districts, au nord de la grande muraille du Schan-si (1), tandis que d'autres corps prenaient les villes situées dans la partie septentrionale du Pé-tché-li jusqu'à la mer.

Les Mongols prirent, au commencement de 1212, les villes de Tchang-tcheou et de Houan-tcheou (2), et après que le général Moucouli

---

(1) C'étaient les districts de Youn-neï, Toung-scheng-tcheou, Vou-tcheou, Scho-tcheou, Fun-tcheou et Kin-tcheou, probablement situés entre le mont Ongou au nord et le mur de la Chine; pays arrosé par la rivière Turghen, qui se jette dans le fleuve jaune; on y trouve aujourd'hui la ville de Koukou-hotoun, et les ruines de plusieurs villes.

(2) En Tartarie, au N. N. E. de Pé-kin.

se fut emparé des forteresses au nord de la muraille, entre Houan-tcheou et le fleuve jaune, Tchinguiz-khan mit le siége devant Taï-tong-fou. Les généraux Kins, Heschéri et Kioukien étant accourus, avec une armée nombreuse, au secours de cette ville, Tchinguiz-khan les attaqua près du bourg Tsuang-ell-tsouï, et les battit complètement. Un corps d'armée, sous les ordres du général Otoung, fut ensuite taillé en pièces; mais les attaques réitérées que Tchinguiz-khan fit livrer à Taï-tong-fou, ayant été repoussées (1), il leva le siége et se retira avec toutes ses troupes au nord de la grande muraille.

août.

L'entreprise de Tchinguiz-khan contre l'empire kin était secondée par une insurrection des Khitans dans le Léao-tong. Lorsqu'il commença les hostilités, un prince de la famille royale des Léaos, nommé Ye-liu-Liouco, chef de mille dans l'armée kin, sur la frontière septentrionale de l'empire, soupçonné, de même que les autres descendants des Léaos, de vou-

(1) Selon l'*Histoire des Youans*, ibid p. 54, et les historiens suivis par Gaubil, p. 18, Tchinguiz-khan fut blessé d'une flèche au siége de cette ville, ce qui fut la cause de la levée du siége et de sa retraite en Tartarie.

loir profiter de l'attaque des Mongols pour s'insurger, s'enfuit dans le Loung-an, et y leva une armée, au commencement de l'année 1212. Il allait se soumettre à Tchinguiz-khan, lorsque ce prince le prévint, en lui envoyant l'un de ses généraux, le noyan Antchin, pour lui proposer une alliance contre leur ennemi commun. Le pacte fut scellé, sur le mont Yen, par Liouco et par Antchin. Après avoir sacrifié un cheval blanc et un bœuf noir, ils rompirent une flèche, la face tournée vers le nord, et jurèrent, l'un d'être fidèle au souverain mongol, l'autre, au nom de son maître, de soutenir le prince Khitan contre l'empereur Kin (1). Liouco eut bientôt besoin d'assistance. Une armée de soixante mille hommes, sous les ordres de Ouanien-Hoscho, fut envoyée contre lui, et l'empereur promit de récompenser, par une forte somme et un emploi considérable, quiconque lui apporterait la tête de ce rebelle. Liouco ayant demandé du secours à son nouveau suzerain, en reçut trois mille hommes. Il battit l'armée impériale et

(1) Mailla, *ibid* p. 51. — Gaubil, p. 16. D'après ce dernier, c'était sur le mont Kin, situé à 40 ou 50 lieues au nord de Mougden.

s'empara de ses bagages, qu'il fit conduire au camp du souverain mongol. Il en obtint ensuite un secours plus considérable. Le général Tchébé fut envoyé de la Chine pour l'aider à achever la conquête du Léao-tong. Tchébé assiégea Léao-yang, surnommée la *résidence orientale*, ou *tong-king*. Après avoir livré quelques attaques à cette ville, voyant qu'il aurait de la peine à s'en emparer par la force, il eut recours à la ruse. Il se retira, comme s'il renonçait à son dessein, et lorsqu'il se fut éloigné de quelques journées, laissant ses bagages, et faisant un choix des meilleurs chevaux, il rebroussa chemin à marches forcées, surprit la ville, où l'on se croyait déjà en sûreté, et s'en empara (1). Maître du pays des Khitans, qui étaient venus en foule se ranger sous ses étendards, Liouco prit, du consentement de Tchinguiz-khan, le titre de roi de Léao.

janv. 1213.

Le khan mongol rentra en Chine dans l'année 1213, et commença par reprendre les villes que les Kins avaient recouvrées après sa retraite. Il s'empara une seconde fois de Suan-té-fou dans le nord du Pé-tché-li, et fit

août.

(1) *Djami ut-Tévarikh.* — *Hist. des Youans*, ibid p. 54.

assiéger Té-sing-fou (Pao-an-fou), par son fils cadet Toulouï et son gendre Tchiki, fils d'Aldjou, qui escaladèrent le mur à la tête de leurs troupes et s'emparèrent de cette place. Tchinguiz-khan marcha sur Houaï-laï, ville située à quinze lieues au sud-est de Suan-té-fou, battit les généraux Ouanien-King et Kao-ki, et fit un si grand carnage de leurs troupes, que le sol, dans l'espace de quatre lieues, fut jonché de cadavres. Les Mongols poussèrent jusqu'à Cou-pé-keou, forteresse de la grande muraille. Sachant que les Kins avaient une forte garnison dans Kiouï-yong-kouan, où ils étaient rentrés, et qu'il lui serait difficile de pénétrer par là jusqu'à Tchoung-tou, il laissa au nord de cette place un corps d'observation, sous le général Ketebdji; puis, tournant la capitale à l'ouest, il enleva la forteresse de Tsé-king-kouan, qui gardait un défilé des monts Taï-khan, battit une armée kin près des monts Vou-hoï-ling, sur la limite du Schan-si et du Pé-ché-li, et prit d'assaut les villes de Tcho-tcheou et d'Y-tcheou, situées à une petite distance à l'ouest de Tchoung-tou. Dans le même temps, la forteresse Cou-pé-keou fut rendue par le général khitan Oulan-bar.

août.

A cette époque, la résidence impériale de-

vint le théâtre d'une révolution sanglante. Houschacou, général tchourtché, qui, dans le mois d'avril de l'année précédente, avait été destitué et exilé, fut nommé généralissime, malgré l'avis de Touctani, gouverneur de la capitale et celui d'autres grands fonctionnaires. Il alla prendre le commandement d'un corps d'armée, posté au nord de la résidence. Quoique les Mongols fussent à Kiouï-yong-kouan, il passait son temps à la chasse. Irrité de ce que l'empereur lui en avait fait témoigner son mécontentement, il résolut de mettre à exécution un projet de vengeance qu'il avait médité depuis son retour. Il fit d'abord répandre le bruit, que le gouverneur Touctani avait le dessein de se révolter, et prétendit avoir reçu de l'empereur l'ordre de conduire l'armée à Tchoung-tou. Craignant l'opposition des troupes de la capitale, il voulut détourner leur attention par une fausse allarme. Des cavaliers coururent à toute bride jusqu'aux portes de la ville, annonçant que les Tatares étaient devant le faubourg du nord. Houschacou manda Touctani, sous le prétexte de le consulter, et le tua de sa main; puis il entra dans le palais, fit relever les gardes de l'empereur par ses propres troupes, et s'empara du gouvernement. Le lendemain,

juin.

il transféra l'empereur dans un autre édifice; sept. et, quelques jours après, un eunuque, par son ordre, ôta la vie à ce prince.

Houschacou poussait l'ambition jusqu'à vouloir usurper le trône; mais s'apercevant bientôt que son élévation rencontrerait trop d'obstacles, il offrit le pouvoir suprême à un prince de la famille impériale, qui se trouvait à Tchang-té-fou, dans le Ho-nan. Ouanien-Sioun, dont le nom tchourtché était Outoubou, se rendit à Tchoung-tou.

D'Y-tcheou le khan mongol détacha le général Tchébé, revenu du Léao-tong, avec l'ordre d'attaquer Kiouï-yong-kouan du côté du midi. Tchébé prit cette forteresse et opéra sa jonction avec le général Ketebdji, posté au nord de la place. Ces deux chefs tirèrent de leurs divisions cinq mille cavaliers d'élite, qui allèrent renforcer les troupes des généraux Kota et Khata, chargés d'observer la capitale.

Sur ces entrefaites un corps mongol s'étant dirigé vers la rivière Hoï-ho, avec l'intention de la passer sur le pont Gao-tsiao, Houschacou se porta de ce côté. Ayant une blessure au pied, il rangea son armée, conduit dans un char. Il défit les Mongols qui, néanmoins, se présentèrent le lendemain pour renouveller le combat. Houschacou, dont le mal avait aug-

menté, hors d'état de sortir, ordonna à Tchouhou-Kao-ki de s'avancer contre l'ennemi avec cinq mille hommes. Voyant que ce général tardait à exécuter cet ordre, il voulut, selon les lois militaires, lui faire appliquer la peine capitale; mais, en considération de ses anciens services, l'empereur lui fit grace. Houschacou renforça le corps de Kao-ki et lui ordonna d'attaquer, le menaçant de la mort, s'il ne remportait pas la victoire. Kao-ki livra bataille et après bien des efforts depuis le soir jusqu'au point du jour, il fut forcé de se replier sur la ville. Craignant alors que Houschacou ne réalisât sa menace, il résolut de le prévenir; il alla investir l'hôtel du généralissime. Houschacou chercha son salut dans la fuite; mais voulant franchir le mur de son jardin, il s'embarrassa dans ses vêtements, tomba et se blessa la main; les gens de son adversaire accoururent et lui coupèrent la tête. Kao-ki se rendit, avec cette tête, au palais impérial, et demanda à être jugé. L'empereur ne se borna pas à lui pardonner, il l'éleva au rang de généralissime.

Dans le temps que les Mongols envahissaient le nord de l'empire kin, sa frontière occidentale était attaquée par les Hias. La paix entre ces deux états voisins subsistait depuis

quatre-vingts ans, lorsque le roi de Hia, attaqué, pour la troisième fois, par Tchinguiz-khan, demanda du secours à l'empereur Kin. N'en ayant pu obtenir, il se délivra, par un traité, des armes mongoles, et rompit, en 1210, avec les Kins. Cette guerre ne fut pas poussée avec vigueur; à la fin de l'année 1213, les Hias prirent la ville frontière de King-tcheou.

Les forces de l'empire kin étaient encore diminuées par de nombreuses défections. Des généraux passaient, avec les troupes sous leurs ordres, au service de Tchinguiz-khan. Ce prince forma de ces transfuges quarante-six brigades, qu'il incorpora dans son armée. Laissant Kota et Khata en observation au nord de Pékin, il mit en mouvement, à la fin de cette année, le reste de ses forces, divisées en trois grands corps, pour envahir à la fois toutes les provinces de l'empire kin au nord du fleuve jaune. L'aile droite, sous les ordres des princes Djoutchi, Tchagataï et Ogotaï, conquit le Schan-si. L'aile gauche, commandée par Djoutchi-Cassar, s'empara des contrées maritimes du Pé-tché-li, et ravagea le Léao-si, ou pays à l'ouest du fleuve Léao. Le centre, conduit par Tchinguiz-khan en personne, auprès duquel était son fils Touloui, parcourut en vainqueur le Pé-tché-li et le Schan-

toung, jusqu'aux rives du fleuve jaune. Dans ces trois expéditions, les Mongols saccagèrent quatre-vingt-dix villes florissantes. Comme les troupes impériales étaient employées à la garde des postes les plus importants, il avait été ordonné aux habitants des campagnes de s'enfermer dans les cités pour les défendre; mais les Mongols conduisaient les individus qui étaient restés dans leurs foyers, devant les places dont ils voulaient s'emparer, pour les employer aux travaux d'attaques, et les assiégés, reconnaissant du haut des remparts leurs frères, leurs pères, n'osaient pas faire usage de leurs armes. Il n'y eut, dans tout le pays au nord du fleuve jaune, que neuf villes, qui, étant pourvues de bonnes garnisons, ne se laissèrent pas prendre, et échapèrent à la ruine générale (1). Les Mongols firent, dans les trois provinces du nord, un immense butin en tissus d'or et de soie, en jeunes captifs des deux sexes, en bétail et en chevaux.

---

(1) Ce furent les villes de Ta-ming-fou, Tching-ting-fou, Tsing-tcheou, Youn-tcheou (aujourd'hui Tchi-tchen-hien, au nord-est de Suen-hoa-fou), Pi-tcheou, Hoaï-tcheou, Ou-tcheou, Schoun-tcheou (aujourd'hui Schoun-i-hien, à six lieues au nord-est de Pékin), et Toung-tcheou (dans la province de Schoun-tian-fou.)

Ces expéditions eurent lieu dans les trois premiers mois de 1214. Toute l'armée fut réunie, en avril, près de Ta-keou, forteresse située à quelques lieues à l'ouest de Tchoung-tou. Tchinguiz-khan refusa à ses généraux la permission de donner l'assaut à cette capitale; il envoya, au contraire, deux de ses officiers à l'empereur, avec un message conçu en ces termes : « Toutes tes provinces au nord du « fleuve jaune sont en mon pouvoir; il ne te « reste que Tchoung-tou. C'est le ciel qui t'a « réduit à cet état d'impuissance, et si je te « pressais davantage, j'aurais moi-même à crain- « dre la colère céleste; ainsi je vais me retirer. « Veux tu traiter mon armée, afin d'appaiser « mes généraux? » Le ministre Kao-ki fut d'avis d'attaquer l'armée tatare, diminuée par les maladies, et dont les chevaux étaient épuisés; mais le ministre Ouanien Fou-sing représenta que si l'on faisait sortir les troupes de la capitale, et que, par malheur, on perdit la bataille, les soldats se débanderaient infailliblement pour aller regagner leurs foyers; qu'une semblable dispersion aurait lieu, même après une victoire, et qu'il ne fallait pas compromettre la sûreté de la résidence. Il opina pour l'acceptation de la paix, disant qu'après la retraite de l'armée tatare, on pourrait

prendre des mesures pour l'avenir. L'empereur approuva son conseil et fit partir un ambassadeur avec des propositions de paix. Tchinguiz-khan demanda une princesse de la famille impériale. Outoubou lui donna, après l'avoir adoptée, la fille cadette de son prédécesseur Tchong-heï, et envoya avec elle, pour sa dot, une grande quantité d'or et d'effets précieux, cinq cent garçons, cinq cent filles et trois mille chevaux. Alors Tchinguiz-khan commença sa retraite. Outoubou chargea son ministre Fou-sing de le conduire jusqu'au nord de la forteresse Kioui-yong-koan. Lorsque Tchinguiz-khan fut au-delà de cette place, il fit égorger ses captifs des deux sexes, dont le nombre était prodigieux.

avr.

La paix conclue avec les Mongols, Outoubou fit proclamer une amnistie générale dans son empire. Ne se croyant pas en sûreté dans sa capitale, trop voisine de la frontière, ce prince résolut de transférer sa résidence à Pien-king (aujourd'hui Caï-fong-fou), sur la rive méridionale du fleuve jaune, dans le Honan; c'était la *cour méridionale*, *Nan-king*, des empereurs de cette dynastie (1). On lui re-

mai.

(1) Cette ville était appellée aussi *Pien* et *Pien-leang*.

présenta vainement qu'il paraîtrait abandonner
juin. le nord de son empire. Il partit avec sa cour, laissant à Tchoung-tou le prince héréditaire, sous la direction du ministre Ouanien-Fou-sing (1), qui eut pour adjoint Mounien-Tsin-tchoung.

Arrivé à Leang-hiang, à cinq lieues au sud-ouest de Tchoung-tou, l'empereur donna l'ordre de reprendre aux militaires de sa nombreuse escorte les chevaux et les armures qui leur avaient été fournis pendant le siége. Lorsqu'on voulut exécuter cet ordre, un corps de cavalerie, composé de Khitans, se mutina, tua son commandant, s'élut trois chefs, Tchoda, Beïscher et Tchalar, et reprit la route de Tchoung-tou. Instruit de cet événement, le ministre Fou-sing se posta, pour lui fermer le passage, au pont de Lou-keou, à deux lieues de la capitale; mais il fut battu par Tchoda, qui, après avoir levé l'étendard de la révolte, ne vit d'autre moyen de salut

(1) Tel est le nom de ce gouverneur général dans l'*Hist. des Youans*. Raschid le nomme *Fouking*, et joint à son nom le titre de *Tchingsang* ou de ministre d'état; mais dans l'histoire de Mailla et celle de Gaubil, il est appellé *Tchin-hœi*.

que d'offrir, par des émissaires, sa soumission à Tchinguiz-khan, et d'implorer son assistance.

Ce prince, qui était allé prendre ses quartiers d'été près du lac Yourli (1), en Tartarie, apprenant le départ de l'empereur et la révolte de Tchoda, n'hésita pas à violer le traité qu'il venait de conclure. Il fit partir un corps de troupes mongoles, sous la conduite de Samouca Bahadour, de la tribu Saldjoute, et une division de tchourtchés, commandée par le général Mingan, avec l'ordre d'aller joindre, au-delà de Tchoung-tou, les Khitans sous Tchoda, et de faire avec eux le siége de cette capitale.

En même temps, le général Moucouli, qui, dans les campagnes de Tchinguiz-khan en Chine, avait été son lieutenant général, fut envoyé dans le Léao-tong, pour soutenir le prince Liouco, auquel une armée kin avait repris la plus grande partie de ce pays.

Dès que l'empereur Outoubou eut appris la nouvelle invasion des Mongols, craignant pour le sort du prince héréditaire, il lui expédia

---

(1) Ce lac est dans l'Aïman de Korloss. On l'appelle, en mongol, *Tchagassoutaï;* il est marqué sur la carte *Baïbour-tchagan-nor.* Hyacinthe, *ibid* p. 438.

l'ordre de se rendre à Nan-king. Ce prince partit, laissant Tchoung-tou dans la consternation. Cette grande cité, investie par les Mongols, commença bientôt à souffrir de la disette. L'empereur, informé par un rapport du gouverneur Ouanien Fou-sing, de la triste situation de la cour du centre, fit marcher à son secours les généraux Young-si et Oukhouri King-tcheou, et ordonna à Li-ing d'y conduire, de la province de Ta-ming-fou, un transport de vivres, sous la protection d'un gros corps de troupes. Li-ing rencontra les Mongols au nord de Pa-tcheou; dans ce moment il était ivre; il perdit la bataille et la vie, et le convoi fut enlevé. A cette nouvelle les troupes sous les ordres des deux autres généraux se débandèrent. Tchoung-tou perdit ce dernier espoir et les Mongols lui coupèrent toute communication avec l'extérieur.

août.

1215 avril.

Dans l'extrémité où cette ville était réduite, le gouverneur Fou-sing proposa à son collègue Tsin-tchong, guerrier expérimenté, auquel il avait laissé, pour cette raison, le commandement militaire, d'attaquer l'ennemi avec toutes les troupes de la garnison, et de vaincre ou de périr les armes à la main. Voyant que ce chef ne partageait pas son ardeur, il ne voulut pas vivre jusqu'à la prise de la ville

dont la défense lui était confiée. Après avoir pris congé de ses ancêtres, dans le temple consacré aux mânes des princes de la dynastie kin, il chargea un de ses officiers, nommé Sé-gan-tché de remettre à l'empereur un mémoire où il indiquait les mesures nécessaires au salut de l'empire, où il accusait de trahison le premier ministre Kao-ki et se justifiait de n'avoir pu conserver Tchoung-tou; puis, il distribua à ses serviteurs tout ce qu'il possédait et s'empoisonna.

juin.

De son côté, Mounien Tsin-tchong s'apprêtait à sortir d'une ville qui allait devenir la proie des Mongols. Les princesses impériales, laissées dans Tchoung-tou, voulurent partir avec lui; mais le général craignant qu'un pareil cortège ne rendit sa fuite plus difficile, prétexta qu'il les précéderait pour leur frayer le chemin, et se sauva avec les siens, sans s'occuper d'elles.

Après son départ, les Mongols entrèrent à Tchoung-tou et y firent un grand carnage. Des soldats mongols mirent le feu au palais impérial, dont l'incendie dura, dit-on, plus d'un mois. Tchinguiz-khan, qui venait de se rendre à Houan-tcheou (1), pour y passer les

(1) Cette ville, fondée, en 810, par les Khitans, était

grandes chaleurs, envoya trois de ses officiers à Tchoung-tou pour complimenter, en son nom, le général Mingan qui avait conduit le siége, et pour recevoir le trésor impérial, qu'ils devaient faire transporter en Tartarie. Les trésoriers de l'empereur kin étant venus offrir des présents aux commissaires mongols, essuyèrent le refus de l'un d'eux, nommé Schiki Coutoucou. Lorsque ces officiers furent de retour au quartier-général, Tchinguiz-khan demanda à Coutoucou s'il n'avait pas reçu des cadeaux. Il répondit qu'il n'en avait pas accepté. « Et pourquoi, reprit le khan mon-« gol? » — « J'ai pensé, répliqua-t-il, que tout ce « qui était dans la ville vous appartenait après « la conquête, et que nul autre que vous « n'avait le droit d'en disposer. » Tchinguiz-khan dit que Coutoucou connaissait les lois militaires; il le combla d'éloges et punit ses deux collègues.

Tchinguiz-khan s'étant fait présenter un descendant des Léaos, nommé Yéliu-Tchou-tsaï,

---

située à dix-neuf lieues au nord-est de Tou-schi-keou, forteresse de la grande muraille, et au sud-ouest du lac Dolon. Les Mongols l'appellent *Courtoun-Balgassou*. Hyac. *Hist. des quatre premiers khans*, etc. p. 426.

dont le père avait été ministre d'état, qui lui-même était membre du sénat à Tchoung-tou, et avait fait sa soumission après la prise de cette capitale, lui dit : « La maison des Léaos « et celle des Kins ont toujours été ennemies. Je « t'ai vengé. » — « Mon père, mon ayeul et moi-« même, répondit Tchou-tsaï, nous avons été « les sujets et les serviteurs des Kins ; je serais « coupable de fausseté, si j'eusse nourri des « sentiments hostiles envers mon précédent « souverain et père. » Tchinguiz-khan goûta cette réponse. Tchou-tsaï lui plut pas sa haute stature, sa longue barbe, et le son imposant de sa voix. Le khan mongol le savait habile astrologue ; il le retint à sa cour et ne s'en sépara plus. Il exigeait, avant chaque entreprise, que Tchou-tsaï lui prédit, d'après les règles de sa science, si elle serait heureuse ; il lui confiait aussi le soin de consulter l'avenir, par l'examen des fissures d'une omoplate de mouton torréfiée, sorte de divination qui était très-usitée chez les Mongols (1).

Lorsque Sé-gan-tché fut arrivé à Nan-king avec la nouvelle de la mort du gouverneur

(1) *Kang-mou*, ibid, p. 106. — Biographie d'Yéliu-Thsou-thsaï, dans les *Nouveaux mélanges asiatiques*, d'Abel Rémusat, t. II, p. 64.

Fou-sing, et le mémoire qui lui avait été confié, l'empereur, voulant donner une marque publique de son estime pour la mémoire de ce ministre d'état, lui conféra le titre d'*Ouang* ou prince (1). Peu après arriva Tsin-tchong. Il devait être mis en jugement; Outoubou l'en exempta et le fit sénateur; mais bientôt Tsin-tchong fut accusé de trahison et puni de mort.

Le khan mongol, à peine maître de Tchoung-tou, voulut inquiéter la nouvelle résidence impériale. De la rive du lac Yourlo, il ordonna à son général Samouca de partir à la tête de dix mille hommes, de traverser le Schen-si, de tâcher de surprendre la forteresse de Tong-koan, et de se porter rapidement sur Nan-king. Samouca passa par le Tangoute, prit la route de nov. Singan-fou, et mit le siége devant Tong-coan, place forte qui, étant située près de la rive

(1) C'est une ancienne coutume dans l'empire, dit Gaubil (*Hist. de la dyn. des Mongous*, note (2) de la page 29) « de punir et de récompenser les morts. On leur donne « des titres, des mandarinats, et on leur fait rendre « des honneurs extraordinaires. De même on leur fait « quelquefois leur procès, on leur ôte leurs titres, on « les dégrade, on abat les monuments érigés à leur « honneur. »

méridionale du fleuve jaune, et commandant un défilé qui conduit du Schen-si au Ho-nan, était considérée comme la clef de cette dernière province. Voyant qu'il ne pourrait pas la prendre, il se décida à la tourner. Il pénètra dans le Ho-nan, par les monts Soung, dont les hauteurs escarpées et les précipices présentèrent de grands obstacles à la marche de ses troupes, et arriva à Jou-tcheou, dans le cœur du Ho-nan, d'où il s'avança jusqu'à deux lieues de Nan-king; mais il fut défait par un corps de troupes arrivé en toute hâte du Schan-toung, et se retira vers Schen-tcheou, ville située à l'extrêmité occidentale du Ho-nan, au bord du fleuve jaune qu'il passa sur la glace.

L'empereur, allarmé du danger qu'il venait de courir, envoya un ambassadeur à Tchinguiz-khan, pour lui demander la paix. Il ne put cependant pas consentir aux conditions qui lui furent imposées; savoir, de céder tout ce qui lui restait au nord du fleuve jaune, et de quitter le titre d'empereur, pour prendre celui de roi de Ho-nan.

Samouca Bahadour fit, l'année suivante, une seconde expédition dans le Ho-nan. Il réussit cette fois, à prendre la forteresse de Toung-coan, enleva d'assaut Jou-tcheou, ainsi que

1216
nov.

d'autres villes, et pénètra jusqu'au faubourg de Nan-king; mais, n'ayant pas des forces suffisantes pour assiéger cette résidence, il dut encore se retirer. Le systême d'attaque des Mongols et celui de défense du gouvernement kin, sont indiqués dans un mémoire que le tribunal des censeurs présenta à l'empereur, lorsque Samouca campait près de Jou-tcheou. Il était conçu en ces termes : « L'armée ennemie ayant passé Toung-couan, Jao-couan et « Mien-tcheou, s'est avancée dans l'intérieur « du Ho-nan, et s'approche du faubourg oc« cidental de Nan-king. Elle sait que la rési« dence a une forte garnison; c'est pourquoi « elle ne l'attaque pas. Elle évite le combat « et se borne à couper, par des détachemens « de cavalerie, les communications de Nan« king, tandis que les autres troupes mongo« les assiégent les villes environnantes. L'en« nemi resserre graduellement Nan-king. Si l'on « se borne à défendre les villes, nous verrons « bientôt la capitale épuisée de vivres; car les « magasins publics et les provisions des par« ticuliers n'égalent pas la centième partie de « ce qui en existait dans Tchoung-tou; c'est « là ce qui glace nos cœurs. Il serait à désirer « que V. M. ordonnât à ses troupes de la « province de Schen-tcheou de couvrir Toung-

« couan, et de prendre position vis-à-vis du « général Alibass; que l'on choisit dans la ca- « pitale quelques dixaines de braves officiers, « auxquels on donnerait les meilleurs soldats, « pour faire la petite guerre, et que la même « mesure fut commandée dans le pays au « nord du fleuve. » L'empereur remit ce mémoire au sénat; mais Tchouhou Kao-ki dit que les membres du tribunal des censeurs n'étaient pas versés dans l'art de la guerre, qu'ils n'entendaient rien au système défensif, et l'exposé fut mis de côté. Comme les troupes mongoles s'approchaient chaque jour davantage de la résidence, Kao-ki ne songeait, pour sa propre sûreté, qu'à augmenter le nombre de ses défenseurs, et les provinces, dégarnies de troupes, étaient abandonnées aux ravages et aux dévastations des Mongols. Aussi la monarchie fondée par Agouta, touchait elle à son dernier période (1).

---

(1) Extraits du *Kang-mou* et de l'*Histoire des Youans*, dans Hyacinthe, *Hist. des quatre premiers khans de la maison de Tchinguiz*, pag. 42 à 84. — Mailla, *Hist. gén. de la Chine*, t. IX, p. 44 à 75. — Gaubil, *Hist. de la dynastie des Mongous*, p. 13 à 30. — *Djami ut-Tevarikh.*

L'*Histoire des Youans* ne fait qu'indiquer les principaux évènemens, par ordre chronologique. La narration du *Kang-mou* est plus circonstanciée; mais il omet la plupart des évènemens militaires de 1212, et place sous cette année plusieurs opérations de 1213. Le récit de Raschid laisse beaucoup à désirer. On n'y trouve point de dates, en sorte qu'on n'y peut pas distinguer les campagnes de 1211, 1212 et 1213. La première date qu'on rencontre est celle de la réunion, près de Tchoung-tou, des trois divisions de l'armée mongole qui venaient de dévaster la Chine septentrionale jusqu'au fleuve jaune, et cette indication n'est pas exacte. Raschid dit que ce fut à la fin du printemps de 1213, tandis que, selon les historiens chinois, ce fut en 1214.

CHAPITRE V.

Retour de Tchinguiz-khan dans la Mongolie. — Destruction des Merkites. — Réduction des Toumates. — Répression d'une révolte dans le Léao-toung. — Envoi de Moucouli en Chine avec la dignité de généralissime. — Quatrième invasion dans le Tangoute. — Retraite du fils de Tayang-khan dans le Cara-khitaï. — Notice de cet empire. — Ligue de Goutchlouc-khan avec le sultan du Khorazm contre l'empereur du Cara-khitaï. — Conquête du Cara-khitaï par Goutchlouc. — Invasion des Mongols dans ce royaume et fin de Goutchlouc.

Au printemps de l'année 1216 (1), Tchinguiz-khan, étant de retour à son Ordou, sur la rive du Kéroulan, fit marcher le général Souboudaï contre le frère et les trois fils de

---

(1) Selon Raschid, Tchinguiz-khan revint à son Ordou dans l'année de la souris, qui tombe en 611 de l'hégire, c'est-à-dire dans l'année 1215.

Toucta, dernier roi des Merkites, qui avaient rassemblé des forces dans les monts Altaïs, et Tougoutchar eut ordre de le joindre avec son corps d'observation. Les Merkites, attaqués près du fleuve Djem, furent passés au fil de l'épée. Coutou, frère de Toucta et deux fils de ce dernier périrent dans l'action; le troisième, nommé Coultoucan, fait prisonnier, fut conduit à Djoutchi, fils aîné de Tchinguiz-khan. Le jeune Merkite avait la réputation d'un excellent archer, d'où lui venait le surnom de *Mergan;* Djoutchi voulut être témoin de son adresse. Coultoucan décocha une flèche qui alla frapper le but, et une seconde, qui fendit le bois de la première. Le prince mongol, charmé de sa dextérité, envoya un exprès à son père pour lui demander la vie de ce jeune homme. Tchinguiz-khan dit qu'il avait conquis pour les siens tant de pays et de peuples qu'ils pouvaient se passer du rejeton d'une race ennemie, et le dernier fils de Toucta fut mis à mort.

Baïtoula Soucar, chef de la nation belliqueuse des Toumotes, voisine des Kirguises, avait profité de l'absence du conquérant mongol, pour secouer le joug. Tchinguiz-khan fit marcher contre lui, en 1217, le noyan Bourgoul, qui le vainquit, mais périt dans le

combat. Le souverain mongol, auquel il avait, en partant, recommandé sa famille, fit dire à ses enfants qu'il leur tiendrait lieu, désormais, *de foie et de cœur*, et il leur témoigna, dans la suite, beaucoup de bienveillance (1).

Pour soumettre les Toumotes, Tchinguiz-khan avait demandé des troupes aux Kirguises, leurs voisins. Ceux-ci les refusèrent et se déclarèrent en état de révolte. Tchinguiz-khan fit marcher contre eux, dans l'année 1217, un corps d'armée sous les ordres de son fils Djoutchi. Ce prince traversa la rivière Kemkemdjout sur la glace, soumit ces peuples et se retira.

On a vu que Moucouli reçut l'ordre, en 1214, de marcher sur le Léao-tong, où les troupes

août.

---

(1) *Djami ut-Tévarikh.* — Raschid dit à l'article des Houschines :

« Le noyan Bourgoul, de la tribu des Houschines, avait « d'abord exercé, à la cour de Tchinguiz-khan, l'office « de *Boukaoul* ou chef de cuisine, et celui de *Baverdjï*, « ou de sommelier; il devint ensuite centurion dans la « garde, puis, chef de mille, chef de dix mille, enfin « commandant en second, sous le noyan Bourdji, des « troupes de l'aile droite. Ces deux officiers étaient ceux « que Tchinguiz-khan aimait le plus; il témoignait souvent la crainte de les perdre. »

kins avaient repris beaucoup de places, entre autres Leao-yang ou la *cour orientale*. Cette ville repassa, par un stratagême, au pouvoir des Mongols. Un officier, appelé Siao-essen, détaché avec mille hommes par le général Moucouli, ayant appris que le nouveau gouverneur de Tonking, nommé par l'empereur, était en route pour s'y rendre, se posta sur son chemin et le tua. Il se saisit de ses lettres patentes, se dirigea vers Ton-king, et à l'entrée de cette ville, il se donna à l'officier de garde pour le gouverneur qu'on attendait. Conduit avec respect à l'hôtel du gouvernement, où les officiers de la garnison vinrent le saluer, il parut étonné de l'appareil militaire qu'il avait aperçu : il dit qu'il venait de la cour, qu'on s'y croyait en pleine paix, qu'il ne fallait pas retenir inutilement tant de monde sous les drapeaux; il ordonne qu'une grande partie de la garnison soit licenciée, assurant que lorsqu'il y aurait du danger, il en serait instruit à temps. Trois jours après, Moucouli arrive de grand matin, entre dans la ville, et s'en rend maître sans coup férir. La prise de cette cité fut suivie de la conquête de tout le Léao-tong.

En 1215, Moucouli se porta sur le Léao-si, et voulut investir Ta-ning-fou, qui était alors

la cour du nord, Pé-king, sur la rive occidentale du Loha. Le général kin Yng-tsing en sortit à sa rencontre avec des forces considérables; il fut battu près de Khoto, et se retira dans la ville. Peu de temps après, il fut tué par deux officiers supérieurs, qui offrirent le commandement en chef au général Oukhouri Ildoucou. Ce nouveau gouverneur, assiégé par le général Schi-tian-sian fit sa soumission; néanmoins Moucouli, irrité de ce qu'il avait tardé à se rendre, voulut saccager la ville; mais Siao-essen lui ayant représenté que s'il traitait de cette manière la capitale du Léao-si, malgré sa soumission, aucune autre ville du pays ne voudrait se rendre, lui fit changer d'avis. Moucouli laissa à Ildoucou le gouvernement de la cour du nord, en donnant toutefois le commandement des troupes dans cette ville au général khitan Ouyer.

mars.

L'année précédente, le général kin Tchang-tsing s'était rendu maître de la ville Kin-tcheou dans le Léao-tong, avait pris le titre de roi, et s'était ensuite soumis à Tchinguiz-khan. Il reçut, en 1215, l'ordre de suivre, à la tête de ses dix mille hommes, un corps d'armée envoyé dans le Pé-tché-li. Arrivé à Ping-tcheou (Yong-ping-fou), à environ cinquante-cinq lieues à l'est de Pé-kin, il suspendit sa mar-

che, se disant malade. Moucouli, qui se méfiait de lui, avait recommandé au général Siao-Oujin de le surveiller. Alors celui-ci l'arrêta et le fit exécuter.

1226 janv.

Tchang-tsing avait un frère, nommé Tchang-tchi, qui, voulant le venger, fit périr le gouverneur de Kin-tcheou, prit ensuite le titre de roi, et s'empara de six autres villes, qui ne tardèrent cependant pas à être reprises par Moucouli. Ce général s'approcha de Kin-tcheou; mais cette ville était très-forte, et gardée par de bonnes troupes. Désirant attirer Tchang-tchi en rase campagne, il ordonna au général Ouyer d'aller attaquer la forteresse Su-schi-pou, située dans les montagnes. Comme il l'avait prévu, Tchang-tchi sortit avec une partie de ses forces pour dégager ce poste important. Moungou-bouca, chargé d'observer ses mouvements, envoya tout de suite une partie de sa cavalerie occuper la route que Tchang-tchi venait de laisser derrière lui. Moucouli, qui était à quelques lieues de distance, averti de sa marche, courut la nuit et le rencontra au point du jour. Tchang-tchi, attaqué en même temps des deux côtés, fut complètement battu, et put à peine rentrer dans la ville. Il y fut assiégé; il fit des sorties, mais perdant du monde, il se décida

juil.

déc.

bientôt à se tenir sur la défensive. Au bout d'un mois, Kao-ï, général sous ses ordres, se saisit de sa personne et le livra à Moucouli, qui lui fit trancher la tête (1).

Le Léao-tong et le Léao-si réduits à l'obéissance, Moucouli fut mandé à la cour de Tchinguiz-khan. Ce prince étant campé, en février 1217, sur la rive de la Toula, récompensa d'une manière éclatante les services de son général. Après avoir fait publiquement l'éloge de ses grandes qualités, il lui conféra le titre chinois de *Koué-ouang* (2) ou de prince, avec le droit de le transmettre à ses descendants. C'était le titre que les Chinois donnaient à Moucouli, lorsqu'il faisait la guerre dans leur pays, et comme Tchinguiz-khan avait l'intention de l'envoyer en Chine pour en continuer la conquête, il lui confirma ce titre, qui semblait de bonne augure. Il le nomma en même temps son lieutenant-général en Chine. Il ordonna à ses troupes, rangées en bataille,

---

(1) *Kang-mou* et *Hist. des Youans*, ibid p. 74, 75, 83 et 86. — Gaubil, ibid p. 26 et 30.

(2) *Koué* signifie pays et *Ouang*, prince. Moucouli était de la tribu *Tchatc*, qui faisait partie de la nation *Djélaïre*.

d'obéir à Moucouli comme à lui-même, et lui remit un sceau d'or, en signe de l'autorité qui lui était confiée. « J'ai conquis, lui dit-il, les « provinces de la Chine au nord des monts « Thai-han; c'est à toi de conquérir les pays « au midi de cette chaîne. » Moucouli partit avec une armée composée de vingt-trois mille Mongols (1), et de deux divisions de Khitans et de Tchourtchés, commandées par deux généraux de leur nation, Oyar et Toghan, qui avaient reçu le grade de chef de dix mille hommes, appellé en chinois *Vang-schaï* (2).

Tchinguiz-khan fit, en 1218, une quatrième invasion dans le royaume de Hia, dont le souverain Li-tzoun-hien, voyant sa capitale près d'être investie par les Mongols, se réfugia dans le Si-léang, aujourd'hui la province de Léan-tcheou-fou, dans le Gan-sou (3). Cette même année la Corée se soumit aux Mongols.

---

(1) Il y avait dix mille *Ongoutes*, mille *Couschicouls*, quatre mille *Ouroutes*, deux mille *Ikirasses*, mille *Mingcoutes*, trois mille *Councourates* et deux mille *Djélaïres*.

(2) Mailla, t. IX, p. 79. — Gaubil, p. 32. — *Djami ut-Tévarikh*.

(3) Mailla, ibid p. 84. — *Hist. des Youans*, dans Hyacinthe, p. 91.

Tchinguiz-khan tourna pour lors son attention vers l'occident, où l'un de ses ennemis fugitifs, Goutchlouc, fils du dernier khan des Naïmans, occupait, depuis six ans, le trône du Cara-khitaï, qu'il avait usurpé.

L'empire du Cara-khitaï avait été fondé par un prince khitan de la dynastie Léao. Lors de la destruction de la monarchie khitane par les Tchourtchés ou Kins, Yéliu-Taschi (1), parent de Yéliu-Yen-hi, dernier empereur khitan, et son généralissime, se sépara, en 1123, de ce souverain, réduit à la dernière extrémité, et passa, avec environ deux cents hommes, dans le pays situé au nord-ouest du Schen-si. Les gouverneurs et les chefs de tribus de cette contrée qui faisait partie de l'empire des Léaos, lui rendirent hommage comme à un descendant de l'illustre Apaki. A la tête des forces qu'ils lui fournirent, il marcha vers le Turkustan. Bilik, prince des Ouïgours, auquel il demanda le passage par ses états, alla le recevoir à la frontière, lui fit présent d'un grand nombre de chevaux, de chameaux et de moutons, lui re-

---

(1) Il est nommé, dans le *Djami ut-Tévarikh*, Touschi Taïfou. *Taï-fou* veut dire en chinois, *général en chef*.

mit en ôtage plusieurs de ses fils et petits-fils, et se reconnut son vassal. Yéliu-Taschi conquit les pays de Caschgar, d'Yerkend et de Khotan (1), ainsi que le Turkustan (2). Cette dernière contrée appartenait alors au Khacan Mahmoud, le vingtième prince de sa dynastie, qui se disait issue des Éfrassiyabes, souverains turcs, fameux dans l'ancienne histoire de Perse. Mahmoud fut réduit à la possession de la Transoxane, et, quelques années après, cette contrée ayant également été envahie par les Cara-Khitans, il devint leur tributaire (3). Le Khorazm ne tarda pas à éprouver le même sort; il venait d'être mis à feu et à sang par les troupes de Yéliu-Taschi; son souverain Atsiz, le deuxième prince de la dynastie des Khorazm-schahs, obtint la

(1) Mailla, tom. VIII, p. 399. — Visdelou, p. 10 et suiv. — *Djami ut-Tévarikh*.

(2) Les Arabes et les Persans comprenaient sous le nom de *Turkustan*, ou de patrie des Turcs, le pays qui s'étend depuis le Sihoun jusqu'au grand désert de la Chine; mais, dans une acception plus restreinte, il désignait seulement la partie de cette contrée la plus voisine du Sihoun, bornée à l'orient par l'Ouïgourie et le pays de Caschgar.

(3) *Tarikh Monedjim-Baschi*, tom. II, chap. des Khacans du Turkustan.

paix moyennant un tribut annuel de trente mille pièces d'or (1). Après avoir soumis à sa domination les pays situés entre le grand désert Cobi et le Djihoun, entre les montagnes du Tibet et celles de la Sibérie, Yéliu-Taschi prit, en 1125, le titre de *Gour-khan* qui signifie grand khan, et fixa sa résidence dans la ville de Bela-Sagoun. Il était sectateur de Boudha; cette religion devint la dominante dans le nouvel empire du Cara-Khitaï. Son fondateur, qui joignait à de grandes qualités militaires une parfaite connaissance de la littérature chinoise, à laquelle il avait dû, dans sa jeunesse, le grade de lettré du premier ordre, mourut en 1136, lorsqu'il se préparait à faire la guerre aux Kins, pour recouvrer la monarchie qu'ils avaient enlevée à sa famille. Il ne laissait qu'un fils mineur, Yéliu-Ylieï, qui resta jusqu'à l'année 1142 sous la tutelle de sa mère Tabouyan. Ce prince étant mort en 1155, sa sœur Poussouan fut nommée régente pendant la minorité de Tchiloucou, fils d'Ylieï, qui ne prit les rênes du gouvernement qu'en 1167 (2). Tchiloucou régnait

(1) *Tarikh Djihan Kuschaï*, tom. II.

(2) Mailla, tom. VIII, p. 399.— Visdelou, p. 10 et suiv.

encore en 1208 (604-5), lorsque le fils du dernier khan des Naïmans vint chercher un asile dans le Cara-Khitaï; il fut bien accueilli par Tchiloucou qui lui donna sa fille en mariage.

La faiblesse du gouvernement de ce prince, uniquement occupé de la chasse et de ses plaisirs, avait déjà favorisé la défection de ses trois grands vassaux, le roi des Ouïgours le prince de la Transoxane et le sultan du Khorazm; elle inspira à son gendre le dessein de le détrôner. Le prince naïman s'était attaché plusieurs des généraux de Tchiloucou, et en réunissant les débris de l'armée de son père, il pouvait se voir à la tête de forces imposantes. Pour commencer l'exécution de son projet, il demanda à Tchiloucou la permission d'aller rassembler sous ses drapeaux les restes des tribus naïmanes qu'il savait errantes dans les contrées d'Imil, de Cayalic et de Bisch-Balic, l'assurant qu'il ne voulait réunir ces troupes que pour les employer à son service. Le souverain du Cara-Khitaï y consentit avec plaisir, lui fit, à son départ, de grands présents, et lui conféra le titre de Goutchlouc-khan, qui signifie en turc *puissant prince*.

En effet, à son apparition, les hordes de

son père accoururent sous ses étendards; il fut joint par le chef des Merkites qui avait fui devant les armes de Tchinguiz-khan; ses troupes s'enrichirent par des incursions dans le Cara-Khitaï, et l'espoir du butin lui amena de nouvelles bandes; mais avec ces forces, il ne pouvait pas s'emparer de l'empire; il lui fallait un allié. Ses yeux se tournèrent vers le sultan Mohammed, souverain du Khorazm et de la Perse, qui s'était soustrait à la suzeraineté de Tchiloucou, et avait même reçu l'hommage d'Osman, prince de Samarcand et de la Transoxane. Il lui fit proposer d'attaquer de concert le Cara-Khitaï, dont les provinces occidentales devaient être le prix de sa coopération, et il en obtint une réponse favorable. Cependant une armée cara-khitane avait été envoyée contre Samarcand pour faire rentrer Osman dans la soumission; Mohammed courut à sa défense; mais avant son arrivée, les Cara-Khitans levèrent le siège de cette ville, rappelés par des ordres de leur souverain, que Goutchlouc venait d'attaquer.

Ce prince naïman avait profité de l'éloignement des troupes cara-khitanes, pour piller le trésor du Gour-khan, à Ozkend; il voulut ensuite surprendre Bela-Sagoun. Le Gour-khan, bien que chargé d'années, et n'ayant

auprès de lui que peu de monde, présenta la bataille à son ennemi, le défit complètement sur la rive de la Tchinboudje, et prit un bon nombre de ses guerriers. Goutchlouc se retira désespéré du mauvais succès de son entreprise et prêt à l'abandonner.

Cependant, Mohammed était entré, avec le prince Osman, sur le territoire du Cara-Khitaï. Il rencontra, au-delà de Taraz, l'ennemi commandé par le général Tanigou, et lui livra bataille. L'armée khitane fut mise en déroute; son chef tomba au pouvoir des vainqueurs. Dans leur marche rétrograde, les troupes défaites pillèrent et ravagèrent leur propre pays. Les habitans de Bela-Sagoun, qui désiraient de passer sous la domination du sultan Mohammed, fermèrent leurs portes aux troupes du grand khan. Assiégés, ils se défendirent pendant seize jours, dans l'espérance de voir arriver à leur secours le sultan Mohammed. La ville fut enfin prise d'assaut, et sa population passée au fil de l'épée; il y périt quarante-sept mille individus.

Les finances du grand khan étaient épuisées; Mahmoud Baï, l'un de ses généraux, qui possédait de grandes richesses, craignant d'être forcé à des sacrifices pécuniaires, lui conseilla de faire restituer par ses troupes

ce qu'elles avaient repris des trésors enlevés par Goutchlouc. Les chefs de l'armée se soulevèrent contre cette mesure et s'éloignèrent avec ressentiment. Goutchlouc, profitant de leur dispersion, revint à la hâte et surprit le grand khan, qu'il fit prisonnier, en 1211 ou 1212 (608). Maître de la personne de ce prince, il lui laissa le titre de souverain, et le traita avec respect jusqu'à sa mort, qui arriva deux ans après cette révolution (1).

---

(1) L'éditeur de l'*Histoire de la Chine*, par Mailla, qui donne dans une note (tom. VIII, p. 419), une courte notice de la dynastie des Cara-Khitans ou Léaos occidentaux, d'où nous avons pris les noms des successeurs de Touschi (peut-être Nouschi) Taï-fou, qu'on ne trouve ni dans le *Djami ut-Tévarikh*, ni dans le *Djihan Kuschaï*, fixe à soixante-dix-sept ans la durée de cette dynastie, de 1124 à 1201 ; mais comme Tchiloucou règna jusqu'en 1211 ou 1212, c'est quatre-vingt-sept ans que subsista cet empire. C. Visdelou, donne un abrégé de l'histoire des Cara-Khitans, d'après les historiens chinois, dans son *Supplément à la Bibl. orientale* de D'Herbelot, art. *Cara-Khataian*, p. 10 et suivantes. Un semblable précis, puisé aux mêmes sources, se trouve également dans la 3e. partie de la *Description de la Mongolie*, en russe, par le rév. père Hyacinthe, p. 170 et 172. Ils rapportent l'un et l'autre que Yelieï-Tchiloucou fut surpris à la chasse et privé du trône par Goutchlouc, dans l'année 1201,

son ancien ennemi jouir paisiblement d'un trône usurpé. Lorsqu'il marcha en occident, il détacha contre Goutchlouc, en 1218 (615) un corps de vingt mille hommes, sous les ordres du noyan Tchébé. A son approche, Goutchlouc s'enfuit de Caschgar. En entrant dans cette ville, Tchébé y fit proclamer la liberté des cultes; aussitôt les habitants massacrèrent les soldats de Goutchlouc logés dans leurs maisons. Les Mongols se mirent incontinent à la poursuite de leur ennemi; ils le prirent dans les montagnes de Badakhschan et lui tranchèrent la tête (1).

Lorsque Tchinguiz-khan eut appris l'heureuse issue de l'expédition de Tchébé, il manda à ce général de ne pas s'enfler de ses succès, parce que c'était l'orgueil qui avait perdu Ong-khan, Tayang-khan, Goutchlouc-khan et les autres princes récemment détruits. Tchébé qui, peu d'anneés après, porta la terreur des armes mongoles jusqu'en Arménie, en Géorgie et en Russie, était de la tribu mongole des Yissoutes, long-temps ennemie de Témoutchin. A la suite d'une victoire que ce prince remporta sur les Yissoutes, Tchébé et d'autres guerriers de cette tribu se cachèrent pour se

(1) *Tarikh Djihan-Kuschaï*, tom. I. — *Djami ut-Tévarikh.*

soustraire à la captivité ou à la mort; mais un jour que Témoutchin faisait une battue, Tchébé se trouva, par hasard, enfermé dans le cercle des chasseurs. Le chef mongol, l'ayant reconnu, voulait courir sur lui lorsque Bourgoudji, l'un de ses principaux officiers, le pria de le laisser combattre ce guerrier, et Témoutchin lui prêta, à sa demande, un cheval qui avait la bouche blanche (1). Bourgoudji part, décoche une flèche et manque Tchébé. Celui-ci, plus adroit, lance un trait qui abat le coursier de son adversaire, et s'éloigne avec rapidité; mais, quelque temps après, se trouvant dénué de ressources, il prit le parti d'aller offrir ses services à Tchinguiz-khan. Ce prince, qui connaissait sa bravoure, lui donna dix hommes à commander; satisfait de sa conduite, il le nomma centenier, ensuite chef de mille, et enfin, chef de dix mille hommes. Lorsque Tchébé eut heureusement terminé son expédition contre Goutchlouc-khan, il voulut réparer la perte qu'il

---

(1) En mongol, dit Raschid, *Tchagan aman coula*. Les Turcs et les Mongols donnent le nom de *coula* au cheval rouan ou rubican, en allemand *schweissfuchs*. Ce nom ne doit pas être confondu avec celui de *coulan*, qui désigne l'âne sauvage.

schtékin, qui, après avoir appartenu à un affranchi du sultan Mélikschah le Seldjoukide, devint la propriété de ce prince et parvint à l'office de porte-aiguière, auquel était affectée la préfecture du Khorazm. L'histoire des dynasties mahométanes fournit maints exemples d'esclaves turcs élevés au rang suprême. Les captifs de cette nation étaient les plus estimés en Perse, à cause de leur bonne mine, de leur vigueur et de leur activité (1). Ils y étaient amenés en foule et dans l'âge de l'adolescence, des pays au nord et à l'orient de la mer Caspienne, habités par des Turcs païens et nomades qui, dans leurs guerres intestines, s'enlevaient mutuellement leurs enfants, et les vendaient à des marchands d'esclaves. Ces jeunes gens, achetés à haut prix par les princes et les seigneurs des pays musulmans, étaient élevés dans la religion de Mahomet, et la plupart destinés au métier des armes. Ils composaient la garde militaire de leurs maîtres; ils les servaient dans les offices domestiques, si nombreux chez les Grands de l'Asie. Celui qui obtenait la faveur de son patron, parve-

(1) Ebn Haoucal, *Messalik ul Mémalik* (Géographie), manuscrit arabe de la Bibliothèque de Leyde.

nait, après avoir été affranchi, aux premiers grades de la cour et de l'armée; il recevait le gouvernement d'une province, et lorsque les circonstances lui étaient propices, il en devenait le souverain (1).

Ainsi l'on avait vu des esclaves turcs devenir des hommes puissants dans les contrées

---

(1) Schihab-ud-din Mahmoud, dernier sultan de la monarchie gouride, dont Ghiznin était la capitale, n'avait qu'une fille, et se plaisait à acheter des esclaves turcs, qu'il élevait graduellement aux premières dignités. Un de ses courtisans se permit un jour de lui souhaiter un fils auquel il pût léguer ses vastes domaines : « J'ai, répon-« dit-il, plusieurs milliers de fils, qui, après moi, sauront bien garder mes états; » et, en effet, après sa mort, en 1205, ses provinces passèrent en la possession des généraux turcs qui y commandaient. De leur nombre était Tadj-ud-din Ildouz, qui devint maître de Ghiznin. Lorsque ce nouveau souverain voulut faire insérer son nom dans la prière publique, les Oulémas s'y opposèrent, parce qu'il n'avait pas été affranchi; et Tadj-ud-din fut obligé, aux termes de la loi mahométane, de demander son affranchissement à Ghiat-ud-din, neveu et héritier de Schihab-ud-din, qui n'avait pu conserver des états de sa famille que la petite principauté de Gour. Ce prince y consentit après beaucoup de résistance. Voir Mirkhond, *Raouzat us-Safa*, tom. IV, et *Tarikh Monédjim-Baschi*, tom. II, art. des souverains Gours.

mahométanes, avant leur invasion par des peuples turcs. La Perse, que la conquête des Arabes avait fait rétrograder dans la carrière de la civilisation, et qui était redevenue florissante sous l'empire des Khaliphes, et le gouvernement de leurs grands vassaux, fut conquise, au milieu du onzième siècle, par les Ogouzes, nation turque nomade, sortie des steppes sabloneuses qui s'étendent entre la mer Caspienne et le fleuve Sihoun (1). Sous la conduite de leur princes, petits-fils de Seldjouk, ces pasteurs féroces poussèrent leurs conquêtes jusqu'aux rivages de la Méditerranée et de la Propontide, et leurs nombreuses tribus, cantonnées dans toutes les parties de ce vaste empire, firent peser le joug de la barbarie sur ses habitants, persans, arabes, syriens, arméniens et grecs. Depuis cette époque, l'histoire de la Perse et des contrées qui l'avoisinent à l'occident, n'est

(1) Les historiens mahométans qui donnent l'histoire de la dynastie Seldjoukide, n'indiquent pas avec précision les contrées habitées par les Ogouzes, avant leur invasion en Perse; c'est dans le traité de géographie d'Ebn-Haoucal qu'on apprend, par plusieurs passages, que ces nomades païens erraient avec leurs troupeaux, au dixième siècle, dans les plaines incultes du Khorazm et de la Transoxane.

plus que le récit monotone des expéditions militaires, des brigandages, des dévastations et enfin des guerres intestines de ces Turcs seldjoukides, dont les chefs, investis du gouvernement des provinces et maîtres absolus de leurs troupes, ne tardèrent pas à jouer le même rôle que les grands vassaux en Europe dans le moyen âge. Chaque succession devenait le signal d'une guerre civile; le prince que les beys de son parti élevaient au trône, était obligé de laisser en leurs mains la plus grande partie de l'autorité souveraine, et l'empire des Seldjouks périt à la fin du douzième siècle dans les convulsions de l'anarchie.

Ce fut l'un des descendants de Nouschtékin qui porta le dernier coup à leur puissance en Perse. Coutb-ud-din Mohammed, fils de cet affranchi et son successeur dans la possession de son fief, obtint le titre de *Khorazm-schah*, que portaient les anciens princes du Khorazm (1), avant sa conquête par les Arabes. Atsiz, fils de Mohammed, prit plusieurs fois les armes contre son suzerain, Sindjar, fils de Melikschah, et se vit contraint de payer

(1) La vraie prononciation de ce nom de pays est *Khovarazm*.

un tribut au khan du Cara-khitaï. Après la mort du sultan Sindjar, en 1157, Il-Arsslan, fils d'Atsiz, s'empara de la partie occidentale du Khorassan. Son fils Tacasch conquit l'Irac Adjém sur le sultan seldjoukide Togroul qui fut tué dans un combat en 1149, et par sa mort et celle de Sindjar, les deux branches des Seldjouks de Perse étant éteintes, Tacasch obtint du khaliphe Nassir l'investiture des pays dont il était en possession. Ce fut ainsi que l'empire de l'Iran passa des Turcs seldjoukides aux Turcs khorazmiens.

Alaï-ud-din Mohammed, qui, en 1200, succéda à son père Tacasch, s'étant emparé des deux provinces de Balkh et de Hérat, se trouva maître de tout le Khorassan. Peu de temps après, le Mazendéran et le Kerman passèrent sous ses lois. Alors Mohammed se crut assez puissant pour se soustraire à la dépendance de l'empereur du Cara-khitaï, auquel il payait, ainsi que ses trois prédécesseurs, un tribut d'autant plus humiliant à ses yeux et à ceux de ses peuples, que ce souverain était idolâtre. Il fut d'ailleurs sollicité à prendre ce parti par Osman, prince de Samarcand et de la Transoxane, qui, comme lui, vassal du Gourkhan, supportait avec impatience les vexations des préfets cara-khitans

placés dans toutes ses provinces pour y percevoir le tribut. Osman promit à Mohammed de se reconnaître son vassal et de lui payer le même tribut qu'il donnait au khan du Cara-khitaï, lorsqu'ils auraient secoué le joug de ce souverain.

Mohammed ne cherchait qu'une occasion pour rompre avec ce prince; elle ne tarda pas à se présenter. Un officier cara-khitan vint recevoir le tribut annuel, et, admis en la présence du sultan, il s'assit à son côté suivant l'usage. Mohammed, dont la fierté naturelle était encore exaltée par ses victoires récentes sur les Kiptchacs, peuple païen qui habitait les plaines incultes au nord de la mer caspienne, ne pouvant plus tolérer cette atteinte à sa dignité, ordonna, dans sa colère, qu'on mit en pièces l'ambassadeur du Khan.

Après ce premier acte d'hostilité, Mohammed entra avec son armée sur le territoire du Cara-khitaï; mais il y perdit une bataille dans laquelle il fut pris avec un de ses officiers. Ce serviteur eut la présence d'esprit de faire passer le sultan pour son esclave; au bout de quelques jours, ayant traité de sa rançon, il proposa de l'envoyer dans son pays chercher la somme convenue. Celui dont il était le prisonnier y consentit et donna même une

605 / 1208-9

escorte au messager. Ce fut ainsi que le sultan revint dans ses états, où sur le bruit de sa mort, son frère, Aly-Schir, s'était déjà fait proclamer dans le Taberistan, et son oncle, Émin-ul-Mulk, gouverneur du pays de Hérat, prenait des mesures pour s'en rendre le souverain.

606 / 1209-10

Dès l'année suivante, Mohammed fit avec le sultan de Samarcand, son vassal, une seconde expédition dans le Cara-khitaï. Il passa le Sihoun à Fénaket et remporta sur l'armée ennemie, commandée par Tanigou, la victoire dont il a été fait mention; puis, profitant de ses avantages, il conquit une partie du Turkustan jusqu'à Ozkend, où il laissa un gouverneur. La nouvelle de ces succès sur les idolâtres causa une vive allégresse dans l'empire khorazmien. Elle porta au plus haut degré le respect qu'inspirait la puissance du sultan. Tous les princes voisins lui envoyèrent des ambassadeurs pour l'en féliciter. On inséra dans son monogramme (Tougra), à la suite de son nom, l'épithète d'*ombre de Dieu sur la terre*, et l'on voulut, selon la coutume, ajouter à ses titres celui de second Alexandre. Il préféra le surnom de Sindjar, qui lui parut de meilleur augure, parce que le prince seldjoukide avait règné quarante-un ans.

De retour à Khorazm, sa capitale, le sultan donna sa fille en mariage au prince Osman. Un gouverneur khorazmien avait remplacé dans Samarcand le lieutenant du khan du Cara-khitaï. Bientôt Osman fut si mécontent de la conduite de ce préfet, qu'il se répentit d'avoir changé de suzerain, et qu'après avoir offert sa soumission au Gourkhan, il fit tuer tous les Khorazmiens qui se trouvaient dans sa capitale. A cette nouvelle, Mohammed, transporté de colère, marcha précipitamment sur Samarcand; ses troupes y pénétrèrent par escalade, et pendant trois jours ne firent que tuer et piller; ensuite on assiégea la citadelle où le prince s'était retiré; elle fut prise, et Osman couvert d'un linceul, portant un sabre nu suspendu à son cou, vint se prosterner devant son vainqueur. Le sultan voulait lui faire grace; mais sa fille, qu'Osman avait accablée d'outrages, qui même avait été forcée de servir, dans un festin, la fille du Gourkhan, sa rivale, demanda la mort de son époux, et il fut tué avec tous les individus de sa famille. Alors Mohammed, réunissant la Transoxane à son empire, transféra sa résidence à Samarcand (1).

607
———
1210-1

(1) *Tarikh-ul-Kamil* (Histoire complète), par Ebn ul

Le sultan agrandit encore ses états d'une partie de l'ancien royaume de Gour, qui s'étendait depuis le pays de Hérat jusqu'aux rives du Gange. Après la mort, en 1205, du sultan Schihab-ud-din, quatrième souverain de la dynastie gouride, ses provinces de l'Inde avaient passé sous la domination des officiers qui s'y trouvaient placés en qualité de gouverneurs; le sultan Mohammed s'empara, comme on l'a dit, des provinces de Balkh et de Hérat, et Mahmoud, neveu de Schihab-ud-din, ne put conserver des domaines de sa famille, que le pays de Gour, pour lequel il fut même obligé de rendre hommage au sultan khorazmien. Mahmoud règnait depuis sept ans, lorsqu'il fut assassiné dans son palais, et la voix publique accusa le sultan de ce crime. Le prince Aly-Schir, qui, à la suite d'une brouillerie avec son frère Mohammed, s'était retiré auprès de Mahmoud, à Firouzgouh sa résidence, se fit proclamer son successeur et pria le sultan de le confirmer dans la possession de ce fief de son empire. Mohammed lui en-

609 / 1212-3

Ethir el Djézéri; manuscrit arabe de la Bibliothèque royale de Paris, tom. XII, p. 204. — *Tarikh Djihankuschaï*, tom. II.

voya, par un de ses officiers, les marques de l'investiture; mais, au moment où Aly-Schir allait revêtir la tunique d'honneur qui lui était apportée, cet officier lui abattit la tête d'un coup de sabre, et produisit incontinent l'ordre de son maître. Après cet acte de barbarie, la principauté de Gour fut réunie à l'empire khorazmien.

612 / 1215-6

Trois années plus tard, Mohammed conquit le pays de Ghiznin sur un général turc, ancien sujet du sultan Schihab-ud-din, qui s'en était emparé à l'époque de la dissolution de l'empire gour. On trouva, dans les archives de cette ancienne capitale, des lettres du khaliphe Nassir aux sultans gourides, où il s'attachait à les alarmer sur l'ambition des Khorazmschahs, et les pressait de les attaquer, de s'unir même contre eux avec les Cara-khitans; en effet, les deux derniers souverains de cette dynastie avaient fait la guerre à Mohammed, au commencement de son règne, croyant cette époque favorable à leur dessein de conquérir la partie occidentale du Khorassan. La découverte de ces lettres augmenta l'animosité de Mohammed contre le pontife musulman (1).

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. II. — *Djami ut-Tévarikh*. — *Raouzat-us-safa*, tom. IV.

Le khaliphe Nassir (1) qui, depuis l'année 1180, occupait le trône de Bagdad, avait travaillé avec constance, quoique sans succès, à arrêter l'accroissement de la puissance khorazmienne. Il ne pouvait guère employer ses propres forces à l'exécution de ce plan; l'autorité temporelle des successeurs de Mahomet était resserrée dans les étroites limites de l'Irac-Aréb et du Khouzistan. Les autres parties de leur vaste empire avaient successivement passé sous la domination de dynasties arabes, persanes, turques; et, depuis le troisième siècle de l'Hégire, la Perse avait déjà vu s'évanouir les monarchies des Tahérides, des Soffarides, des Samanides, des Sebuktékines, des Pouyides et des Seldjoukides. A la vérité, les souverains de ces dynasties étaient censés tenir leurs états en fiefs du trône de Bagdad; mais s'ils avaient soin d'en demander l'investiture à la cour khaliphale, c'était uniquement pour légitimer leur autorité aux yeux de leurs peuples. Les Abbassides devaient se contenter de la jouissance des deux prérogatives qui signalent le pouvoir souverain chez les Mahométans:

---

(1) Abou-l-Abbas Ahmed, En Nassiru li din illahi, ou l'auxiliaire de la foi divine.

la mention de leurs noms dans la prière publique et sur les monnaies. Encore ne furent-ils pas toujours les maîtres dans leur capitale même, surtout pendant la domination des seldjoukides.

Lorsque l'empire des Seldjoucs de Perse, réduit à l'Irac-Adjém, était livré à l'anarchie, sous Togroul son dernier prince, le khaliphe Nassir, doué d'un génie actif et d'un caractère hardi, concourut puissamment à accélérer la dissolution de cette puissance voisine, soit en fomentant les troubles qui déchiraient son sein, soit en appelant le secours du prince khorazmien Tacasch. Il se flattait même d'acquérir, à la chûte des Seldjoukides, une partie de l'Irac-Adjem; mais Tacasch ayant conquis cette grande province, n'en voulut rien céder, et à la suite de plusieurs tentatives infructueuses, le khaliphe se vit obligé de consacrer, par son investiture, une nouvelle puissance plus redoutable que celle dont il avait avancé la ruine. Lorsque Mohammed eut succédé à son père, Nassir excita le sultan de Gour, Ghiat-ud-din, à profiter du nouveau règne pour attaquer les Khorazmiens. Ce prince, qui déjà possédait les provinces de Balkh et de Hérat, convoitait le reste du Khorassan; il commença la guerre; mais sa

mort suivit de près cette entreprise. Son frère et successeur Schihab-ud-din, ayant fait une invasion dans le Khorazm, perdit toute son armée, qui fut taillée en pièces près d'Endekhod, par celle du sultan Mohammed, où se trouvait un corps de dix mille auxiliaires carakhitans; ce qui le forca de faire la paix.

Mohammed acquit à Ghiznin la certitude que cette ancienne guerre lui avait été suscitée par le khaliphe; elle accrut le ressentiment qui l'animait d'ailleurs contre Nassir. Maître de vastes états et d'une armée de quatre cent mille hommes, il aspirait aux mêmes prérogatives qu'avaient obtenues de la cour khaliphale les sultans seldjoukides, auxquels il se croyait bien supérieur en puissance. Il prétendait avoir un gouverneur dans Bagdad; il voulait que son nom y fut mentionné dans les prières publiques, et que le khaliphe lui donnât le titre de sultan. Il avait envoyé à Bagdad, pour faire ces demandes, le cadi Omar, qui possédait toute sa confiance. La cour khaliphale n'y voulut pas consentir, alléguant que les princes déilémites et seldjoukides avaient obtenu leurs droits dans Bagdad, en reconnaissance d'éminents services qu'ils avaient rendus aux

vicaires du prophète; mais qu'elle ne voyait pas la nécessité d'accepter actuellement un protecteur; elle témoigna même sa surprise de ce que Mohammed, non content de son vaste empire, convoitât jusqu'à la résidence du khaliphe.

Dominé par son ressentiment, Mohammed prit la résolution hardie d'ôter le siége khaliphal aux Abbassides. Pour justifier aux yeux de ses peuples une pareille entreprise, il fallait l'autorisation de son clergé. Le sultan proposa aux docteurs de la loi cette question : « Un monarque qui met toute sa gloire « à exalter la parole de Dieu et à détruire « les ennemis de la vraie foi, se voyant en « butte à l'inimitié d'un souverain pontife, « pourrait-il le déposer et le remplacer par « un autre plus digne? Surtout si le vicariat « de Mahomet appartenait de droit aux des- « cendants de Hussein; si la maison d'Ab- « bas l'avait usurpé; si d'ailleurs les khaliphes « abbassides avaient toujours omis d'accom- « plir l'un des premiers devoirs imposés, par « la religion, au chef des Musulmans, celui « de protéger les frontières de l'Islamisme et « d'entreprendre des guerres saintes pour con- « vertir à la foi ou soumettre au tribut les « peuples infidèles. » L'assemblée du clergé

déclara par un fethva, que dans ces cas la destitution était légitime. Muni de cette décision canonique, le sultan reconnut pour khaliphe le Seyid Ala-ul-Mulouk, de Termed, descendant d'Ali, et ordonna d'omettre le nom de Nassir dans les prières publiques et sur les nouvelles monnaies.

Alors les sectateurs d'Ali, si nombreux en Perse, crurent enfin toucher au moment où la famille de ce gendre de Mahomet recouvrerait, après six siècles, le suprême sacerdoce. Le sultan assembla une armée pour exécuter la sentence prononcée contre Nassir, et voulut d'abord prendre possession de l'Irac-Adjém. Un général turc, nommé Ogoulmousch, qui après s'être rendu maître de cette contrée, lui avait prêté hommage, venait d'être assassiné par des Battiniens à l'instigation du khaliphe; car, pour complaire à ce pontife, le prince ismaïliyen avait mis à sa disposition plusieurs de ses sicaires, dont Nassir s'était déjà servi pour faire poignarder le prince de la Mecque. Après la mort d'Ogoulmousch, le nom du sultan avait été retranché de la prière publique dans l'Irac-Adjém, et sur l'invitation du khaliphe, deux princes voisins, celui du Fars et celui de l'Azerbaïdjan étaient accourus pour s'en em-

parer. A ces nouvelles, Mohammed accéléra sa marche vers l'Irac. Sa'd, prince du Fars, fut battu et pris. Il dut se racheter par la cession de deux places fortes et par la promesse de payer tous les ans à son vainqueur le tiers de ses revenus. L'Atabey Euzbec, ayant ensuite été défait, prit la fuite (1). Les généraux du sultan voulaient le poursuivre; il les en empêcha, disant que la prise de deux souverains dans une année ne pouvait pas porter bonheur. Arrivé dans son pays, Euzbec lui envoya des ambassadeurs avec des présents et se reconnut son vassal.

614 / 1217-8

Après avoir fait rentrer l'Irac-Adjém sous son obéissance, le sultan marcha sur Bagdad. Nassir fit porter à son ennemi des paroles de paix, par le scheikh Schihab-ud-din Sihir-

(1) Sa'd était le cinquième prince de la dynastie des Salgarides. Son grand-père, Sancor, fils de Mevdoud et petit-fils de Salgar, chef d'une tribu turque et vassal des Seldjoukides, avait profité de la décadence de cette monarchie, pour s'emparer du Fars, en 1148. C'est à l'Atabey Sa'd que le Scheïkh Sa'di dédia son *Gulistan*. — Euzbec était le cinquième successeur d'Ildéguiz, esclave turc, qui sous la domination des Seldjoukides, vers l'année 1160, s'était fait souverain de l'Azerbaïdjan.

verdi, savant théologien qui jouissait d'une grande considération. Ce légat trouva le sultan campé près de Hémédan et n'obtint audience qu'avec beaucoup de difficulté. Lorsqu'il fut introduit dans le pavillon de Mohammed, ce prince était assis sur un coussin et vêtu négligemment; il ne rendit pas le salut du scheikh et ne le fit pas asseoir. Le prélat lui adressa un discours éloquent en langue arabe, qui contenait le panégyrique de la maison d'Abbas, et particulièrement celui du khaliphe Nassir; puis il récita un *hadiss* ou précepte oral de Mahomet, qui défend de nuire aux individus de cette illustre famille. Lorsque ses paroles eurent été interprêtées, Mohammed répondit: « Le khaliphe « ne possède pas les vertus que cet homme « lui attribue. Arrivé à Bagdad, je placerai sur « le siége pontifical une personne douée de « ces éminentes qualités; et quant à la défense « du prophète qu'il vient de citer, il doit « savoir que tous les individus de la famille « abbasside naissent en prison, et que la plu- « part y passent leur vie. Ceux qui ont fait « le plus de mal aux Abbassides étaient de « leur propre maison. » Le Scheïkh répondit que tout Khaliphe, lorsqu'il était inauguré, prenait l'engagement d'agir selon le livre de

Dieu, et la pratique de son prophète, en faisant l'application de ces règles aux circonstances, et que s'il jugeait nécessaire, pour le bien public, d'emprisonner quelques individus, de pareils actes ne méritaient aucun blâme; mais les discours du Scheïkh ne firent point d'impression sur l'esprit du Sultan. Il retourna à Bagdad, et Nassir, perdant tout espoir de réconciliation, fit travailler à mettre sa capitale en état de défense, tandis que Mohammed s'occupait à Hémédan de la division de l'Irac-Areb en fiefs militaires et en préfectures fiscales, dont les diplomes furent même dressés.

L'avant-garde du sultan, forte de quinze mille cavaliers, s'avança sur Heulvan, et fut suivie d'un second corps. Quoiqu'on ne fût qu'au commencement de l'automne, il tomba une grande quantité de neige, lorsque les troupes khorazmiennes se trouvèrent dans les monts d'Essed-Abad, et le froid fit périr beaucoup d'hommes et de chevaux. Après avoir été si maltraitées par les intempéries de l'air, elles furent assaillies par des tribus turques et curdes, qui leur firent éprouver une grande perte, en sorte que leur ruine fut presque totale. Cet événement imprévu, que la superstition attribua au courroux cé-

leste (1), fit échouer une entreprise jugée facile par Mohammed. L'inquiétude que lui causait la puissance mongole ne lui permit pas de poursuivre ses desseins contre le khaliphe. Il ne s'arrêta dans l'Irac-Adjém que le temps nécessaire pour régler les affaires de cette grande province, qu'il donna en apanage à son fils Rokn-ud-din Goursaïdji. Un autre de ses fils, Ghiath-ud-din Tiz-schah, reçut peu

(1) « C'est là, dit à cette occasion l'historien Ebn-ul-« Ethir, l'un des heureux priviléges de cette illustre « maison des Abbassides, que quiconque veut lui nuire, « est incontinent puni de son attentat; aussi le Khorazm-« Schah ne tarda-t-il pas à éprouver des infortunes sans « exemple. » Après avoir rapporté le même événement, Alaï-ud-din Djouveïni ajoute: « Quand l'étoile d'un mortel « est arrivée aux degrés malheureux, toutes ses entreprises « sont contrariées par le destin, et fut-il doué d'un esprit « transcendant, de qualités extraordinaires, d'une expé-« rience consommée, tous ces avantages ne pourraient le « préserver des rigueurs du sort. Jusqu'alors la fortune « avait été au-devant de Mohammed; il s'était vu se-« condé par d'heureuses circonstances, et ses désirs avaient « été facilement accomplis; mais il fut soudain accablé des « plus grands malheurs qui puissent fondre sur un prince, « et son expédition contre Bagdad en fut comme le pré-« lude. »

après les provinces de Kerman, Kesch et Mukran. Un troisième, Djélal-ud-din Mangou-birti (1), fut mis en possession des pays de Ghiznin, Bamian, Gour, Bost, etc., qui avaient fait partie de la monarchie gouride. Mohammed avait désigné pour son successeur au trône son fils Ozlâg-Schah, quoiqu'il fût plus jeune que ses frères, par condescendance pour la volonté de sa mère Turcan Khatoune, qui le préférait à ses autres petits-fils, parce que la princesse qui lui avait donné le jour était, comme elle, de la tribu turque des Bayaoutes; le Khorazm, le Khorassan et le Mazenderan formaient l'apanage de ce jeune prince (2).

La plupart de ces provinces que Mohammed venait de distribuer à ses fils, étaient trop nouvellement réunies sous son sceptre, pour être dévouées à sa dynastie. Les habitans des

---

(1) Ce nom signifie en turc *Dieu-donné*, de *Mangou*, l'Éternel et *birti* ou *virdi*, donné.

(2) *Tarikh-el-Kamil*, t. II. — *Tarikh Djihankuschaï*, t. I. — *Djami ut-Tévarikh*. — *Sirét Djélal-ud-din* (Vie de Djélal-ud-din), par Mohammed de Nessa, manuscrit arabe de la Bibliothèque royale de Paris. — *Raouzat-us-safa*, tom. III et IV.

diverses parties de l'empire khorazmien n'avaient d'autre lien commun que celui de la religion; encore la différence de sectes était une source perpétuelle d'animosité entre les Mahométans des mêmes lieux. De longue main habitués au joug, les peuples étaient courbés sous le sabre des guerriers de Mohammed, qui, la plupart, n'avaient d'autre patrie que leurs tentes, d'autres biens que leurs troupeaux. Ses armées se composaient principalement de Turcmans et de Cancalis. Les premiers étaient les descendants des Turcs-Ogouzes, qui, sous la conduite des Seldjoukides, avaient conquis l'Iran. Les traits physiques de ces nomades, leurs mœurs, leur idiome ayant subi quelques modifications, par l'effet du changement de climat et de leurs alliances avec les habitants de la Perse, on les distingua des autres Turcs par le nom de *Turcmans*, qui veut dire en persan *ressemblants aux Turcs*. Les *Cancalis*, sortis des plaines arides situées au nord du lac de Khorazm et au nord-est de la mer Caspienne, étaient venus s'établir dans les états khorazmiens depuis le mariage de la fille d'un de leurs princes avec le père de Mohammed; le sultan Tacasch avait épousé Turcan-Khatoune, fille de Djinkeschi, khan de la tribu bayaoute, l'une des branches de

la nation Cancali (1). A la suite de cette alliance, plusieurs chefs cancalis, parents de Turcan-Khatoune, avaient passé avec leurs tribus au service du sultan khorazmien. Le crédit de cette princesse, la valeur de leurs troupes qui avait été souvent utile à Mohammed, les élevèrent au premier rang parmi les généraux de ce prince, et ils exerçaient un grand pouvoir dans son empire, où les chefs des troupes étaient investis du gouvernement des provinces avec une autorité très-étendue. La puissance du sultan fléchissait devant cette aristocratie militaire; il sentait le besoin de ménager l'orgueil et de satisfaire l'ambition de ses généraux, dont l'attachement était précaire et l'obéissance toujours chancelante. Leurs tribus guerrières, qui conservaient la férocité des Nomades du nord, étaient, dans l'empire même, le fléau des habitants paisibles, rui-

(1) Les Turcs-Cancalis habitaient, au commencement du treizième siècle, les steppes situées à l'est du Jaïk; ils avaient pour voisins à l'occident les Turcs-Kiptchacs. Ces deux nations nomades furent détruites par les Mongols. Selon le biographe Mohammed de Nessa, la tribu bayaoute était une branche de la tribu Yémék; mais les Yémeks étaient sans doute compris sous le nom générique de Cancalis.

nant tous les lieux qui se trouvaient sur leur passage.

Turcan-Khatoune, mère du sultan, était à la tête du parti formé par les généraux de sa nation, et douée d'un grand caractère, elle exerçait un pouvoir égal à celui de son fils. Lorsqu'il arrivait, dans quelque lieu de l'empire, deux ordres différents sur le même objet, l'un de Mohammed, l'autre de Turcan-Khatoune, on examinait uniquement leurs dates, et l'on exécutait celui qui était le plus récent. Mohammed n'acquérait pas une province qu'il n'en assignât un district considérable à sa mère, pour augmenter son apanage. Elle avait sept secrétaires qui étaient tous des hommes d'un mérite distingué. Son monogramme (Tougra), qu'elle écrivait de sa main sur ses ordonnances, se composait de ces mots : *Protectrice du monde et de la foi, Turkan reine des femmes de l'univers;* et sa devise était : *Dieu seul est mon refuge.* Elle prenait le titre de *Khoudavend-Djihan*, ou de souveraine du monde.

On rapporte un exemple remarquable du pouvoir de cette sultane-mère. Elle avait obtenu, par son crédit, l'élévation d'un de ses anciens esclaves, nommé Nassir-ud-din, à la dignité de premier ministre. Le sultan n'ai-

mait pas ce vézir, parce qu'il était dépourvu des qualités les plus nécessaires dans un poste aussi éminent, et surtout à cause de sa vénalité dont il lui faisait souvent de fortes reprimandes. Mohammed, se trouvant à Nischabour, nomma cadhi de cette ville Sadr-ud-din de Djend, et lui défendit de faire des présents au vézir, auquel il n'avait d'ailleurs aucune obligation, le prince lui ayant conféré cet office de son propre mouvement. Mais on vint insinuer à ce cadhi qu'il aurait grand tort de négliger le ministre et de se reposer entièrement sur la faveur du sultan. Alarmé de cet avis, le nouveau juge s'empressa de porter à Nassir-ud-din une bourse cachetée, contenant quatre mille pièces d'or. Le sultan, qui faisait surveiller la conduite de son vézir, en ayant été instruit presque aussitôt, lui ordonna de lui envoyer cette bourse. On la lui apporta encore scellée. Lorsque le cadhi se présenta à la cour, Mohammed lui demanda publiquement quel présent il avait fait au vézir. Il répondit qu'il n'en avait pas donné; il persista dans sa dénégation, et jura même par la tête du sultan, qu'il n'avait pas offert une obole à ce ministre. Alors le sultan fit apporter la bourse; à cette vue, le magistrat parut consterné. Il fut destitué sur

l'heure, et Mohammed ordonna d'abattre la tente du vézir sur sa tête, lui mandant de *retourner à la porte de sa patronne.*

Nassir-ud-din partit pour Khorazm. Dans la route, il se faisait rendre les honneurs dûs à un vézir, et décidait les affaires qui lui étaient soumises, personne n'osant dire qu'il était destitué. A son approche de Khorazm, Turcan-Khatoune ordonna aux habitants de tous les rangs et de toutes les classes d'aller à sa rencontre. Burhan-ud-din, le chef des docteurs de la secte hanéfi, étant arrivé des derniers, s'excusa sur sa faiblesse physique; « c'est plutôt, lui dit le vézir, faiblesse de bonne volonté, » et, pour le punir de son retard, il lui ordonna, quelques jours après, de payer cent mille pièces d'or aux troupes. Turkan-Khatoune avait conféré à Nassir-ud-din la charge de vézir de son petit-fils Ozlag-Schah, qui, comme on l'a dit, avait reçu le Khorazm en apanage. Fidèle à ses habitudes, ce vézir ayant extorqué une somme considérable d'un préfet du fisc dans cette province, le sultan expédia de la Transoxane un officier avec l'ordre de lui apporter la tête de Nassir-ud-din. La sultane-mère, qui en fut prévenue, se fit amener cet officier, au moment de son arrivée, et lui ordonna de se présenter au divan, lorsque

Nassir-ud-din y siégerait, de le saluer au nom du sultan, et de lui dire de sa part : *Je n'ai de vézir que toi ; continue tes fonctions ; que personne dans l'empire ne te désobéisse et ne méconnaisse ton autorité.* L'officier fut obligé d'exécuter cet ordre, et Nassir-ud-din continua d'exercer une grande autorité, en dépit du sultan, qui, *après avoir détruit ou humilié tant de souverains*, dit le biographe Mohammed de Nessa, *n'était pas le maître de châtier un esclave.*

En revenant de l'Irac, le sultan s'arrêta quelques semaines à Nischabour, et se rendit à Bokhara. Il reçut, dans cette ville, des envoyés de Tchinguiz-khan ; c'étaient trois mahométans nés sujets du sultan : Mahmoud, de Khorazm ; Ali-Khodja, de Bokhara ; et Youssouf, d'Otrar. Ils offrirent à Mohammed, de la part du khan mongol, des présents qui consistaient en produits de l'Asie centrale, tels que des lingots d'argent, des vessies de musc, des morceaux de jade, des robes de laine blanche d'un grand prix, appelées *tarcoul* (1).

---

(1) Ces robes, dit l'historien Novaïri, étaient de poil de chameau blanc, et coûtaient au moins cinquante *dinars*. C'est peut-être l'étoffe dont parle Marco Polo dans

Tchinguiz-khan, lui dirent-ils, nous a chargé de vous porter ce message : « Je vous envoie « mon salut. Je connais votre puissance et la « vaste étendue de votre empire. Je sais que « vous règnez sur une grande partie de la « terre. J'ai le plus grand désir de vivre avec « vous en paix. Je vous regarderai comme « mon fils le plus chéri. De votre côté, vous « n'ignorez pas que j'ai conquis la Chine et « soumis à mon obéissance toutes les nations « turques au nord de cet empire. Vous savez « que mon pays est une fourmilière de guer- « riers, une mine d'argent, et que je n'ai pas « besoin de convoiter d'autres domaines. Je « pense que nous avons un égal intérêt à fa- « voriser le commerce entre nos sujets. »

En faisant dire à Mohammed qu'il voulait le regarder comme son fils, Tchinguiz-khan lui demandait en effet de se reconnaître son

---

le passage suivant (édit. de Bergeron, chap. 63). « On « trouve dans la ville de Calacia (capitale du Tanguth), « des draps qu'on appelle *Zambiloti*, qui sont faits de « laine blanche et de poils de chameau, et qui sont « aussi beaux qu'on en puisse trouver dans tout le monde ; « ce qui fait que les négocians les transportent en divers « pays. »

vassal; car les rapports de fils à père, de frère cadet à frère aîné, de neveu à oncle, désignent différents degrés de soumission dans les traités entre les princes de l'Asie, qui ne connaissent guère les relations politiques fondées sur le principe de l'égalité et de l'indépendance. Le sultan fit venir, de nuit, l'un de ces émissaires, nommé Mahmoud, et lui dit que, le sachant khorazmien, il croyait pouvoir compter sur son attachement; il l'assura de ses bienfaits s'il voulait lui dire la vérité, et l'informer à l'avenir des opérations de Tchinguiz-khan; puis, détachant une pierre précieuse de son bracelet, il la lui donna comme un gage de sa fidélité à tenir sa promesse. Il lui demanda s'il était vrai que Tchinguiz-khan eut conquis Tamgadj (1). « C'est un de ces événements, repondit Mahmoud, sur lesquels on ne peut pas en « imposer. » — « Eh bien, reprit le sultan, vous

(1) Par ce nom il désignait la Chine. Les anciens géographes arabes et persans font mention du pays de *Tamgadj*, à la vérité, d'une manière très-vague. C'est probablement le *Tavgas* de l'historien grec Théophylacte, (ap Stritter, *Turcicorum*, cap. IV, § 31, et seq.), dont M. Klaproth a prouvé l'identité avec la Chine. (*Journal asiat.*, t. VII, p. 227).

« connaissez la grandeur de mon empire; qui « est-il donc ce réprouvé qui m'appelle son « fils? quel est le nombre de ses troupes? » Mahmoud voyant que le prince s'animait, lui dit que les forces du khan mongol ne pouvaient être comparées aux siennes. Le sultan, plus calme, jugea à propos de congédier les trois émissaires avec des réponses amicales (1).

Après avoir soumis les peuples nomades de la Tartarie, Tchinguiz-khan avait pourvu à la sûreté des voyageurs dans des contrées jusqu'alors infestées par les brigandages de toutes ces hordes, et des gardes placés sur les grandes routes avaient l'ordre de diriger vers le campement du souverain mongol, les étrangers qui se présenteraient avec des marchandises dignes de son attention. Depuis que l'empire du Cara-Khitaï avait cessé d'exister, les possessions de Mohammed s'étendaient jusqu'au cœur du Turkustan; elles étaient devenues limitrophes de l'Ouïgourie, pays tributaire du souverain mongol, et Goutchlouc-khan ne règnait que sur les contrées de Caschgar, Khotan et Yarkend. Trois Musulmans, sujets du sultan Mohammed, étant ar-

(1) *Sirét Djélal-ud-din.*

rivés avec des étoffes de soie et de coton, sur la frontière de la Mongolie, l'un d'eux, conduit auprès de Tchinguiz-khan, mit à ses tissus des prix si exagérés que le prince mongol dit en colère: *Cet homme s'imagine que nous n'avons jamais vu de pareilles étoffes ;* et il lui fit montrer les richesses qu'il possédait en ce genre. On dressa un état des marchandises du Khorazmien, qui furent abandonnées au pillage, et l'on fit venir ses deux compagnons. Ceux-ci, mieux conseillés, ne voulurent pas fixer les prix de leurs étoffes; ils dirent qu'ils les avaient apportées pour en faire hommage au khan mongol. Ce prince les paya généreusement, de même que celles du premier marchand; il ordonna que ces trois Mahométans fussent bien traités; et, pour leur donner une marque de distinction, on leur dressa des tentes neuves de feutre blanc. A leur départ, Tchinguiz-khan voulut que les princes de sa famille, les Noyans et les chefs militaires envoyassent avec eux quelques-uns de leurs gens, munis d'espèces, pour acheter des productions précieuses dans les états khorazmiens. Chacun de ces personnages fit partir un ou deux de ses clients, ce qui composa une troupe d'environ quatre cent cinquante indi-

vidus, tous mahométans. Lorsque cette caravane fut arrivée à Otrar, sur le fleuve Sihoun, Inaldjouc, qui portait le titre de Gaïr-khan, gouverneur de cette place, tenté de s'approprier les richesses qu'elle apportait, fit arrêter tous ces voyageurs, et adressa à Mohammed un rapport où il les représentait comme des espions de Tchinguiz-khan. Il en reçut l'ordre de les mettre à mort et l'exécuta (1).

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. — *Djami ut-Tévarikh.* Selon Mohammed de Nessa, auteur contemporain, les marchands arrivés de la Tartarie étaient seulement au nombre de quatre, tous sujets du sultan, ce qui paraît plus vraisemblable. Cet auteur les nomme : Omar Khodja, d'Otrar; El Djémal, de Méraga; Fakhr-ud-din, de Bokhara, et Emin-ud-din, de Hérat. Inaldjouc manda à son souverain que ces hommes parassaient être des espions, attendu qu'ils prénaient des renseignements sur des objets étrangers au négoce; que dans leurs conversations avec les habitants d'Otrar, ils leur inspiraient des alarmes sur ce qui se passait au nord-est, leur disant qu'ils verraient bientôt des choses auxquelles ils ne s'attendaient pas, et d'autres paroles de ce genre. Ce gouverneur reçut l'ordre de les surveiller; mais lorsqu'il crut que le sultan ne songeait plus à cette affaire, il fit arrêter de son chef les quatre marchands, les mit à mort et s'empara de leurs effets. Voyez *Sirét Djélal-ud-din.* Il faut se rappeler que

On rapporte qu'en apprenant cet attentat, Tchinguiz-khan versa des larmes d'indignation; qu'il se rendit sur le sommet d'un montagne, où, prosterné la face contre terre, la tête découverte, sa ceinture jetée sur son cou, il implora les secours du ciel pour sa vengeance, et passa trois jours et trois nuits dans les prières et les mortifications (1).

Avant de marcher contre le Khorazm, il voulait détruire son ancien ennemi Goutchlouc; cependant il envoya un ambassadeur à Mohammed pour lui demander satisfaction. Il chargea de cette mission un turc nommé Bagra dont le père avait été officier au service du sultan Tacasch. Cet ambassadeur vint, accompagné de deux Mongols, à la cour de Mohammed, et lui rendit ce message: « Vous « m'aviez donné l'assurance que vous ne mal- « traiteriez aucun commerçant de ce pays-ci; « vous avez manqué à votre parole, et la « mauvaise foi est abominable dans un sou-

---

l'auteur du *Djihankuschaï* était ministre d'un petit-fils de Tchinguiz-khan, et que Mohammed de Nessa remplissait les fonctions de chancelier à la cour du fils du sultan Mohammed.

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. — *Djami ut-Tévarikh*.

« verain. Si je dois croire que les marchands « n'ont pas été tués à Otrar, par votre or« dre, livrez moi votre gouverneur, afin que « je l'en punisse; sinon préparez vous à la « guerre. »

Quand Mòhammed eut voulu punir ou livrer Gaïr-khan, qui était parent de la sultane-mère et des principaux chefs de l'armée, il n'en aurait pas eu le pouvoir; mais loin de donner une satisfaction quelconque au prince mongol, il fit tuer Bagra et renvoya les deux Mongols, après leur avoir fait raser la barbe (1).

Cet acte inhumain fut suivi d'autres hostilités. Le sultan rassemblait une armée à Samarcand, pour marcher contre Goutchlouc, lorsqu'il reçut l'avis qu'un corps de Merkites, conduit par le prince Touc-Togan, s'avançait dans l'intérieur du pays des Cancalis, au nord du lac Aral. Mohammed partit avec ses troupes pour Djénd, par la route de Bokhara, dans l'intention de repousser ces hordes étrangères; mais il apprit à Djend que les Merkites, alliés de Goutchlouc qui venait de périr, étaient poursuivis par une armée mongole. Il vit alors que les troupes qu'il avait

(1) *Siret Djélal-ud-din.*

amenées étaient insuffisantes, et retourna lui-même à Samarcand chercher de nouvelles forces avec lesquelles il revint à Djend. Marchant de cette ville au nord, il se mit à suivre les traces des deux armées. Il arriva entre les deux rivières de Caïli et de Caïmitch sur un champ de bataille jonché de morts, parmi lesquels on trouva un Merkite blessé, de qui l'on apprit que les Mongols avaient été victorieux, et qu'ils venaient de décamper. Le sultan prit la même direction et les atteignit le lendemain. Il se disposait à les attaquer, lorsque le chef mongol (1) envoya dire à Mohammed que les deux états n'étaient pas en guerre, et qu'il avait l'ordre de traiter en amies les troupes khorazmiennes qu'il pourrait rencontrer dans ces régions. Il offrit même à ce prince une partie des prisonniers et du butin qu'il venait de faire sur les Merkites. Mohammed, dont l'armée était bien supérieure en nombre, n'accueillit pas ces témoignages d'amitié et de respect. « Si « Tchinguiz-khan t'a ordonné de ne pas me « combattre, fit-il répondre au général mon-

(1) Selon M. de Nessa, et Ebn-ul-Ethir, ce chef était Doutchi, fils aîné de Tchinguiz-khan.

« gol, Dieu me commande de t'attaquer, et « je veux mériter ses faveurs en détruisant « des païens. » Les Mongols, obligés d'accepter la bataille, furent sur le point de remporter la victoire : ils mîrent en fuite l'aile gauche des Khorazmiens, chargèrent le centre où se trouvait Mohammed, l'enfoncèrent et l'eussent aussi mis en déroute si Djélal-ud-din, accouru de l'aile droite victorieuse au secours de son père, n'avait rétabli le combat, qui dura jusqu'au déclin du jour. Dans la nuit, les Mongols, après avoir allumé un grand nombre de feux, se retirèrent avec tant de précipitation, qu'au lever de l'aurore, ils avaient déjà franchi l'espace de deux journées de marche.

Cette rencontre donna à Mohammed la plus haute opinion de la valeur des Mongols ; il dit aux personnes qui composaient sa société intime qu'il n'avait jamais vu de pareilles troupes. De retour à Samarcand, il récompensa ses généraux par des titres et des fiefs (1).

---

(1) Après avoir cité les provocations de Mohammed, l'historien Ebn-ul-Ethir ajoute : (*Tarikh-el-Kamil*, t. XII). « L'invasion des Tatares est aussi attribuée à une autre

Cependant le souverain mongol, après la mort de Goutchlouc et la conquête de ses états, avait convoqué, en 1218 (615) [1], une assemblée générale des membres de sa famille et de ses principaux officiers. La guerre con-

---

« cause, dont on ne peut pas faire mention dans un li-
« vre ; » paroles qui ne peuvent s'appliquer qu'à l'opinion assez généralement répandue, que le khaliphe Nassir avait appelé les Mongols pour se venger de Mohammed. Cette conjecture est confirmée par un autre passage du même auteur : après avoir rapporté la mort de Nassir parmi les événements de l'an 622 de l'hégire, il ajoute : « Et si
« ce que les Persans lui imputent est vrai, que ce fut
« lui qui excita les Tatares à attaquer les pays mahomé-
« tans, et qu'il leur envoya des émissaires à cet effet, il
« a commis une action qui surpasse les plus grands cri-
« mes. » Macrizi émet la même opinion, d'une manière plus positive, dans son *Histoire d'Égypte (Es Sulouk, etc.)*, en rapportant la mort de Nassir, sous l'année 622 (1225). Après avoir indiqué les bonnes et les mauvaises qualités de ce Khaliphe, il ajoute : « Sous son règne, les Tatares
« dévastèrent les contrées de l'orient, (c'est ainsi que les
« Égyptiens et les Syriens désignent la Perse), et il en
« fut la cause ; car il leur écrivit pour les engager à les
« envahir, mû par la crainte que lui inspirait le sul-
« tan Alaï-ud-din. Mohammed, fils de Khorazm-Schah,
« qui convoitait la possession de Bagdad, pour en faire
« sa capitale, à l'exemple des Seldjoukides. »

[1] Nous mettons en parenthèse les années de l'hégire.

tre Mohammed y fut résolue (1), et l'on régla tout ce qui concernait l'organisation de l'armée pour cette nouvelle entreprise. Tchinguiz-khan se mit en marche vers la fin de la même année, après avoir confié à son frère Udjukin le commandement dans la Mongolie. Il s'arrêta pendant tout l'été de l'année suivante sur les bords de l'Irtisch, pour refaire sa cavalerie; en automne, il continua sa route, et fut joint par le prince des Ouïgours, par Siknac-Tékin, prince d'Almalik, et par Arslan, khan des Carlouks.

L'approche de cette armée causait une vive inquiétude à Mohammed, quoique ses forces s'élevassent, dit-on, à quatre cent mille combattants. Elles étaient sans doute supérieures à celles de Tchinguiz-khan; mais il manquait à l'armée khorazmienne la discipline sévère, l'aveugle obéissance au souverain, l'habitude des privations, des fatigues et des combats, qui rendaient les troupes mongoles si formidables. D'ailleurs, les guerriers de Mohammed n'avaient pas pour combattre un mobile aussi puissant que ceux de son en-

---

(1) *Sirét Djélal-ud-din.* — *Tarikh Djihankuschaï*, t. I, *Djami ut-Tévarikh.*

nemi; ils étaient chargés de la défense d'une population qui leur était étrangère, et la victoire même leur promettait peu de biens; tandis que les Mongols, en attaquant des contrées riches et florissantes, étaient animés par tout ce qui tente l'avidité humaine. Pour compenser ce désavantage, il eût fallu que Mohammed surpassât son adversaire en courage et en talents; mais il ne montra dans ce moment de péril que de la crainte et de l'irrésolution. Depuis son avènement au trône, il avait travaillé sans cesse à étendre les limites de son empire, et parvenu au faîte de la puissance, il n'osa se mesurer avec le chef barbare qu'il avait provoqué par ses outrages. Au lieu de rassembler ses armées pour combattre son ennemi en rase campagne, il les distribua dans les villes de la Transoxiane et du Khorazm, et se tint lui-même éloigné du théâtre de la guerre. Les uns attribuent cette résolution à sa déférence pour l'avis de la pluralité de ses généraux; d'autres en accusent sa confiance aux prédictions des astrologues, qui déclaraient que la position des astres n'était point favorable, et qu'avant qu'elle eût changé, il ne devait point risquer le sort d'une bataille. Un historien rapporte qu'il fut la dupe d'un artifice que Tchinguiz-

khan pratiqua pour lui rendre suspects les chefs de ses troupes. Un fonctionnaire destitué, natif d'Otrar, Bedr-ud-din, dont le père, l'oncle et plusieurs autres parents avaient été mis à mort par l'ordre de Mohammed, lorsqu'il se fut emparé de cette ville, offrit ses services au khan mongol, en protestant que Mohammed lui était le plus odieux des hommes, et qu'il désirait s'en venger, quand ce serait aux dépens de son ame. Il suggéra à Tchinguiz-khan l'idée de profiter du peu d'harmonie qui existait entre Mohammed et sa mère, pour faire croire au sultan qu'il se tramait un complot contre sa vie. Bedr-ud-din écrivit une lettre supposée au nom des généraux, parents de Turcan-Khatoune, et adressée à Tchinguiz-khan; elle était conçue en ces termes: « Nous sommes venus avec « nos tribus, du Turkustan, auprès du sul- « tan Mohammed, par affection pour sa mère, « et nous l'avons fait triompher de plusieurs « souverains dont les états ont agrandi son « empire. Il est maintenant indisposé contre « Turcan-Khatoune et la paie d'ingratitude. « Cette princesse veut que nous la vengions; « nous n'attendons que votre arrivée et nous « serons à vos ordres. » Tchinguiz-khan fit en sorte que cette lettre fut interceptée. On

dit que le sultan, trompé par ce stratagème, se méfia de ses généraux, et que pour avoir moins à craindre de leurs mauvais desseins, il les répartit avec leurs troupes dans les places les plus importantes (1). Ce récit n'est guère vraisemblable; il paraît certain que les généraux de Mohammed ne furent pas d'avis de combattre l'ennemi en rase campagne (2); et le sultan lui-même croyait sans doute que les Mongols, après avoir pillé et ravagé le plat pays, se retireraient avec leur butin.

---

(1) *Sirét Djélal-ud-din.*
(2) *Djami ut-Tévarikh.*

CHAPITRE VII.

Arrivée de Tchinguiz-khan sur la frontière de l'empire khorazmien. — Conquête de la Transoxiane. — Marche d'un corps d'armée à la poursuite de Mohammed. — Retraite et mort de ce prince dans l'île d'Absukoun. — Captivité de sa mère et de ses femmes. — Mort de ses deux fils cadets. — Conquête du Khorazm. — Soumission du Badakhschan. — Conquête et dévastation du Khorassan par Touloui. — Retraite du sultan Djélal-ud-din à Ghiznin. — Sa victoire sur une armée mongole à Pérouan. — Division entre ses généraux et défection d'une grande partie de ses troupes. — Sa retraite vers le Sind. — Marche de Tchinguiz-khan contre Djélal-ud-din. — Bataille du Sind. — Retraite du sultan dans l'Inde. — Expédition des généraux Béla et Tourtaï au-delà du Sind. — Sac de Ghiznin. — Destruction de Hérat et de Mérv. — Sort des troupes qui avaient abandonné Djélal-ud-din. — Destruction de Balkh. — Retour de Tchinguiz-khan en Mongolie.

Tchinguiz-khan partit des bords de l'Irtisch, dans l'automne de l'année 1219 (616), pour attaquer le pays des *Tadjiks;* c'est ainsi que les Mongols et les Turcs païens appelaient les

mahométans (1). Il arriva, sans éprouver de résistance, jusqu'au bord du Sihoun, près d'Otrar, et fit ses dispositions pour envahir la Transoxiane. Cette contrée, que les mahomé-

---

(1) Les Syriens désignaient anciennement les Arabes, en général, sous le nom de *Tayoyé*, pluriel de *Tayoyo*, qu'ils donnaient spécialement aux individus de la tribu *Tayi*, la plus considérable des tribus arabes nomades qui habitaient les plaines sablonneuses de la Syrie. Les Chaldéens les appelaient *Tiyia*; les anciens Perses, *Tazi*; les Arméniens, *Dadjik*. Lorsque la Perse et la Transoxiane eurent été conquises par les Arabes mahométans, ces contrées furent appellées par les Turcs, à l'est du Sihoun, pays des *Tadjiks*, c'est-à-dire, des Arabes. A l'exemple des Turcs païens, les Mongols donnèrent aux Mahométans le nom de *Tadjik* ou *Tazik*, et l'on voit, dans les ouvrages historiques de cette époque, qu'ils employaient ce nom par opposition à celui de *Turc*. Le premier servait à désigner les habitants mahométans des villes et des campagnes cultivées, qu'ils fussent d'origine turque, persane ou arabe; tandis que sous le nom de *Turcs*, étaient compris les peuples nomades de race turque et tatare. C'est dans cette acception générale que Tchinguiz-khan et les Mongols se disaient Turcs; ils repoussaient, au contraire, le nom de Tatares.

On lit dans le *Djami ut-Tévarikh* (1re. partie, art. des *Carlouks*), que Tchinguiz-khan ayant reçu la soumission d'Arslan-khan, prince des Carlouks, lui accorda, quelque temps après, une de ses filles en mariage, et or-

tans appellent Mavera-un-nehr, ou Transfluviane, à cause de sa situation au-delà de l'Oxus, est renfermée entre ce fleuve et le Sihoun et bordée à l'ouest par un désert qui la sépare du Khorazm. Elle était habitée, depuis les plus anciens temps, par des peuples turcs, qui, ayant passé, au commencement du huitième siècle, sous la domination des khaliphes, avaient adopté la religion de Mahomet. Beaucoup de persans et d'arabes s'étaient établis dans ses villes, qui, à l'époque de l'invasion des Mongols, se trouvaient dans un état florissant. Des Turcs nomades parcouraient, avec leurs troupeaux, les plaines sabloneuses qui de cette région s'étendent jusqu'à la mer Caspienne.

Tchinguiz-khan divisa son armée en quatre corps: il laissa le premier devant Otrar, sous les ordres de ses fils Tchagataï et Ogotaï; le second, commandé par Djoutchi son fils aîné, prit à droite, pour se porter sur Djend; le troisième fut dirigé à gauche sur Benaket,

---

donna qu'il fut appellé dorénavant *Arslan Siriaki* (le Syriaque), c'est-à-dire, ajoute Raschid, le *Tadjik;* « car, « dit le prince mongol, nous ne pouvons pas lui donner le titre de khan. »

et tandis que ces deux divisions s'emparaient des places situées au bord du Sihoun, Tchinguiz-khan marcha, avec le centre de son armée, sur Bokhara, pour couper Mohammed de la Transoxiane et l'empêcher de secourir les villes assiégées.

Otrar fut investi. On avait réparé à la hâte les fortifications de cette ville et de sa citadelle, et on les avait bien pourvues de vivres. Gaïr-khan (1) y commandait une nombreuse garnison, qui venait d'être renforcée par dix mille cavaliers sous les ordres de Caradja-khan. Après cinq mois de siége, les militaires et les bourgeois étant découragés, ce général fut d'avis qu'il fallait se rendre; mais le gouverneur ne pouvait pas espérer de quartier; c'était lui qui avait fait tuer les marchands venus de la Tartarie à Otrar; il déclara qu'il resterait fidèle à son souverain jusqu'à la mort. Caradja, le voyant ferme dans cette résolution, profita des ténèbres de la nuit pour sortir de la ville avec l'élite de sa troupe. Cette tentative ne fut pas heureuse;

(1) Les souverains du Khorazm donnaient le titre de *khan* à leurs généraux.

il tomba au pouvoir des Mongols. Caradja voulut racheter sa vie par l'offre d'entrer au service de Tchinguiz-khan; les princes lui répondirent que puisqu'il manquait de fidélité à son maître, on ne pouvait pas compter sur lui, et ils le firent périr avec tous les siens, après l'avoir interrogé sur l'état de la place qu'il venait d'abandonner

Les Mongols prirent Otrar; ils en chassèrent toute la population dans la plaine, afin de piller la ville plus librement. Le gouverneur, qui s'était retiré dans la citadelle avec le reste de ses troupes, s'y défendit pendant un mois. Il avait perdu presque tout son monde, les Mongols étaient entrés dans la place, et il continuait à combattre avec le courage du désespoir. Pressé de toutes parts, il se retira sur un toit en terrasse, suivi de deux soldats qu'il vit bientôt périr à ses côtés. Manquant de flèches, il lancait des briques que des femmes lui tendaient du haut des murs; mais il ne put pas long-temps écarter les Mongols, qui avaient ordre de le saisir vivant; accablé par le nombre, après s'être débattu comme un furieux, et avoir encore étendu plusieurs ennemis à ses pieds, il fut pris et garotté. On le conduisit au camp du souverain mongol, qui était alors devant Samarcand. Ce prince

se l'étant fait amener, ordonna qu'on lui coulât de l'argent fondu dans les yeux et les oreilles, pour venger la mort des malheureux marchands qui avaient été les victimes de sa cupidité. La citadelle d'Otrar fut rasée, et les Mongols emmenèrent devant Bokhara les habitants échappés au carnage (1).

Djoutchi marchant sur Djend, s'arrêta près de la ville de Signac, au bord du Sihoun, et y députa un musulman nommé Hassan *Hadji* ou *le pélerin*, pour la sommer d'ouvrir ses portes. Ce musulman s'était laissé engager au service de Tchinguiz-khan dans la Tartarie, où il avait conduit des marchandises. Il voulut donner des avis aux habitants, pour les préparer à entendre le message dont il était chargé; mais à peine eut-il ouvert la bouche, qu'une populace furieuse se jeta sur lui, en invoquant le nom de Dieu, et le massacra.

Aussitôt Djoutchi donna l'ordre de l'attaque, et défendit de cesser le combat avant que la place fût prise. Des troupes fraîches relevaient celles qui étaient fatiguées. Après sept jours

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, t. I. — *Djami ut-Tévarikh*, — *Sirét Djélal-ud-din.*

d'efforts sans relâche, les Mongols entrèrent dans Signac et en égorgèrent tous les habitants. Le prince Djoutchi donna au fils de Hassan le commandement de ce canton dépeuplé, et continuant sa marche, il prit et saccagea Ozkend, Barkhaligkend et Eschnass. A son approche de Djend, Coutloug-khan (1), gouverneur de cette province frontière, sortit de la ville pendant la nuit, passa le Sihoun et prit la route de Kourkandj par le désert. Djoutchi fit sommer Djend par un parlementaire nommé Tchintimour. La plus grande confusion règnait dans cette place; les habitants, abandonnés de leur chef, étaient divisés sur le parti qu'ils devaient prendre. A la vue de Tchintimour, le tumulte s'accrut; on voulait le massacrer. Cet émissaire cita le triste exemple de Signac, et jura qu'il détournerait de Djend les armes mongoles; sur cette fausse promesse on le laissa partir.

Mais les habitants de Djend ne tardèrent pas à voir paraître l'ennemi. Ils se confiaient en la hauteur de leurs murailles; bientôt leur assurance fit place à la consternation. Les Mongols plantent leur échelles, escaladent les

(1) *Coutloug* veut dire en turc *fortuné*.

murs et entrent de tous côtés dans la ville, sans éprouver la moindre résistance. Les habitants furent tous chassés dans la campagne; mais on épargna leur vie, parce qu'ils ne s'étaient pas défendus; on ne fit mourir que plusieurs personnes qui avaient tenu des discours offensants à Tchintimour. Cette population fut laissée en plein air pendant neuf jours que dura le pillage de Djend. Le prince mongol y plaça, comme gouverneur, Ali-Khodja, de Bokhara, qui était, depuis quelque temps, au service de son père, et qui même, comme on l'a vu, avait été chargé d'une mission auprès de Mohammed. Il envoya un détachement pendre la ville voisine de Yengui-Kend (1), située sur la rive du Sihoun, à deux journées de son embouchure dans le lac de Khorazm. Alors les troupes Ouïgoures, au nombre de dix mille hommes, qui faisaient partie du corps d'armée de Djoutchi, reçurent la permission de retourner dans leur pays, et furent remplacées par un corps de dix mille Turkmans nomades, que Djoutchi prit à son service. Il les envoya dans le Khorazm, sous les ordres du noyan Taïnal; mais cette soldatesque

(1) Ce nom signifie, en turc, *nouvelle ville*.

ayant massacré en route l'officier mongol que Taïnal, en partant avec l'avant-garde, lui avait donné pour chef, ce général revint précipitamment sur ses pas, et en tua une grande partie; les débris de ce corps se sauvèrent à Mérv et à Amouyé.

La troisième division qui, sous la conduite de trois officiers nommés Alac, Sougtou et Togaï, se porta sur Bénaket, n'était que de cinq mille hommes. Cette ville avait une garnison de Turcs-Cancalis, qui, au bout de trois jours, demandèrent à capituler; les assiégeants leur promirent la vie sauve, mais lorsqu'ils se furent rendus, et que la population de Bénaket eut été chassée hors de la ville, les militaires furent séparés des bourgeois et tués à coups de sabre ou de flèches. On répartit les artisans parmi les compagnies mongoles, et on emmena les jeunes gens en masse, pour les employer aux siéges.

Cette division continua sa marche sur Khodjend, dont le commandant, Timour-Mélik, guerrier plein de valeur (1), se retira avec

(1) L'auteur du *Djihankuschaï*, pour faire l'éloge de la bravoure de Timour-Mélik, dit que le fameux Rustém, s'il eût vécu de son temps, n'aurait été bon qu'à porter son manteau.

mille hommes d'élite, dans un château fort situé sur une île du Sihoun, assez éloignée des deux rives, pour être à l'abri des flèches et des pierres. Les assiégeants reçurent d'Otrar et des autres provinces conquises, un renfort de vingt mille Mongols et de cinquante mille habitants. Ces derniers, divisés en centaines et en dixaines, commandés par des officiers mongols, furent employés à apporter des pierres d'une montagne éloignée de trois lieues, et à les jeter dans le fleuve. De son côté, Timour-Mélik avait fait construire douze bateaux pontés; pour les garantir de l'action des matières combustibles lancées par les assiégeants, on les couvrit de feutres enduits d'une couche épaisse de terre glaise imbibée de vinaigre. Chaque jour, six de ces bateaux s'avançaient vers l'une et l'autre rive, et lançaient par leurs embrasures des flèches aux troupes mongoles; souvent ces troupes étaient surprises, la nuit, par Timour-Mélik, qui leur faisait beaucoup de mal. Réduit à l'extrémité, malgré ses efforts, il embarqua de nuit son monde et ses bagages sur soixante-dix bateaux, se jeta lui-même avec l'élite de sa troupe dans ceux qui étaient couverts, et descendit le fleuve à la lueur des torches qu'il avait fait allumer. Cette flottille rompit aisé-

ment une chaîne que les Mongols avaient tendue près de Bénaket, et continua de descendre le fleuve, toujours suivie par l'ennemi sur les deux rives. Mais Timour-Mélik ayant appris que le prince Djoutchi avait posté un gros corps de troupes près de Djend, sur les deux rives du Sihoun, que des balistes y étaient dressées, et qu'on avait barré le fleuve par un pont de bateaux, il débarqua et monta à cheval. Poursuivi par les Mongols, il s'arrêtait pour les combattre, jusqu'à ce que ses bagages fussent avancés. Il répéta cette manœuvre pendant plusieurs jours; sa petite troupe diminuant, il fut obligé d'abandonner ses bagages. Après avoir perdu successivement tout son monde, il se vit seul, pressé par trois Mongols; il n'avait plus que trois flèches, dont l'une était sans pointe; il la décocha au cavalier ennemi le plus proche et lui creva un œil; en même temps, il cria aux autres qu'il lui restait deux traits, leur conseillant de s'en retourner, ce qu'ils firent. Timour-Mélik atteignit la ville de Khorazm, d'où il alla joindre Djélal-ud-din, qu'il suivit jusqu'à la mort de ce prince.

Cependant le souverain mongol, accompagné de son fils Touloui, avait pris la route de Bokhara. A son approche, les habitants du

bourg de Zernouc se refugièrent dans leur château. Tchinguiz-khan leur envoya son chambellan Danischmend, pour les exhorter à se soumettre. Ce parlementaire, menacé par une troupe de forcenés, s'écria: « *Je suis musulman et fils de musulman. Je viens de la part de Tchinguiz-khan, pour vous sauver du gouffre de la mort. Il est ici proche avec une armée formidable; si vous faites la moindre résistance, dans un instant votre fort et vos maisons seront rasés, vos campagnes seront inondées de votre sang; si vous vous soumettez, vous conserverez vos jours et vos biens.* Ces paroles firent une telle impression sur les habitants, qu'ils se décidèrent à envoyer une députation avec des présents au khan mongol. Irrité de ce que les magistrats de Zernouc n'étaient pas venus eux-mêmes lui rendre hommage, ce prince les envoya chercher. Ils arrivèrent tremblants; mais ils furent bien traités. Les habitants reçurent l'ordre de sortir du bourg. On prit les jeunes gens, dont on forma un corps destiné à servir au siége de Bokhara, et l'on permit au reste de la population de retourner dans ses foyers; le château fut rasé.

De là, un guide turcman conduisit les Mongols, par un chemin peu fréquenté, dans le

canton de Nour. Taïr-Bahadour, qui commandait l'avant-garde, avait envoyé dans le bourg de Nour un parlementaire pour le sommer de se rendre, en employant la voie ordinaire des promesses et des menaces; les habitants hésitèrent sur le parti qu'ils devaient choisir; mais, à la suite de plusieurs messages, ils ouvrirent leurs portes. Taïr passa outre, et des députés furent envoyés avec des présents à Tchinguiz-khan, qui fit partir pour Nour le général Souboutaï. Cet officier signifia aux habitants qu'ils devaient se contenter de la vie, qu'on leur laisserait aussi leur bétail et leurs instruments aratoires; mais qu'ils eussent à sortir du bourg sans rien emporter. Lorsqu'il eut été évacué, les Mongols le pillèrent. Tchinguiz-khan s'y étant rendu, demanda aux habitants combien ils payaient d'impôt à leur souverain. On lui dit 1500 dinars. Il leur ordonna de les donner à son avant-garde, les assurant qu'on n'exigerait plus rien d'eux. Les pendants d'oreilles des femmes composèrent sur-le-champ la moitié de cette somme.

mohar. 617. mars 1220.

Bientôt Tchinguiz-khan parut devant Bokhara (1). Ses troupes, à mesure qu'elles arri-

(1) « Le nom de Bokhara, dit le vézir Alaï-ud-din, de

vaient, prenaient position tout autour de cette vaste cité, qui était défendue par vingt mille hommes. Elle fut attaquée sans relâche pendant plusieurs jours, au bout desquels les chefs de la garnison, perdant l'espoir de conserver la place, convinrent de faire la nuit une sortie générale, et de passer à travers l'armée ennemie; ce projet fut exécuté. Les Mongols, attaqués inopinément avec vigueur, tournèrent le dos; mais au lieu de les poursuivre, et d'achever leur défaite, les généraux du sultan ne songèrent qu'à se sauver eux-mêmes par la fuite. Alors les Mongols s'étant ralliés, suivirent leurs traces, et les

---

« Djouveïn, vient de *Bokhar*, qui dans la langue des « mages, signifie *centre de science;* et ce nom ressemble « parfaitement à celui de *Bokhar,* que les idolâtres oui- « gours et chinois (c'est-à-dire les Boudhistes), donnent à « leurs temples; mais à l'époque de sa fondation cette « ville fut appelée *Medjketh.* — Au temps d'Ebn Haoucal, Bokhara avait une première enceinte d'un fersenk en carré, et une seconde de douze fersenks de circuit, laquelle enfermait ses châteaux, ses parcs, ses jardins et ses villages. « La rivière Sogd, dit ce géographe, traverse ses fau- « bourgs; la citadelle touche à la ville, et quoique le « pays qui l'entoure soit très-fertile, il ne suffit pas à la « subsistance de sa nombreuse population. »

atteignirent au bord du Djihoun, où presque toutes ces troupes furent passées au fil de l'épée.

Le jour suivant, il sortit de Bokhara une députation, composée d'imams et de notables, qui vint rendre hommage au khan mongol. Ce prince se rendit dans la ville pour la voir, et passant devant la grande mosquée, il y entra à cheval. Il demanda si c'était le palais du sultan; on lui dit que c'était la maison de Dieu. Il mit pied à terre devant l'autel, monta deux ou trois degrés de la chaire, et dit à haute voix: *La campagne est fourragée; donnez à manger à nos chevaux.* On alla chercher des grains dans les magasins de la ville; les caisses qui renfermaient les *Cour'ans* furent transportées par les Mongols dans la cour du temple pour servir d'auges, et les livres sacrés des Musulmans furent foulés aux pieds des chevaux. Les Barbares déposèrent leurs outres de vin au milieu de la mosquée; ils y firent venir des baladins et des chanteuses de la ville: ils firent eux-mêmes retentir ses murs de leurs chansons nationales; et, tandis qu'ils se livraient à la joie et à la débauche, les principaux habitants, les docteurs de la loi, les chefs de la religion devaient leur obéir en esclaves, et soigner leurs chevaux.

Au bout d'une ou deux heures, Tchinguiz-khan sortit de la ville, et se rendit au champ de l'Oratoire, où les habitants de Bokhara se réunissaient dans certains jours solemnels pour prier en commun; ils y avaient été rassemblés par son ordre. Tchinguiz-khan monta sur la chaire, et demanda quelles étaient les personnes les plus riches dans cette multitude. On les lui désigna au nombre de deux cent quatre-vingts, dont quatre-vingt-dix étaient des étrangers. Il les fit approcher, et leur adressa la parole. Après avoir fait mention des actes d'hostilités qui l'avaient forcé de prendre les armes contre le sultan, il leur dit: « Sachez que vous avez commis de « grandes fautes, et que les chefs du peuple « sont les plus criminels. Si vous me de- « mandez sur quoi je me fonde pour vous « tenir ce discours, je vous répondrai que « je suis le fléau de Dieu, et que si vous « n'étiez pas de grands coupables, Dieu ne « m'aurait pas lancé sur vos têtes. » Puis il ajouta qu'on ne leur demandait pas de livrer leurs richesses sur terre, parce qu'on saurait bien les trouver; mais qu'ils eussent à faire connaître celles qui étaient enfouies. Il leur ordonna d'indiquer leurs intendants, qui furent contraints de livrer les trésors de leurs maîtres.

Chacun de ces riches personnages fut placé sous la sauve-garde d'un Mongol; et tous les jours, au lever du soleil, ils étaient amenés devant le pavillon de Tchinguiz-khan (1).

Quatre cents cavaliers khorazmiens, qui n'avaient pas pu sortir de la ville avec le reste de la garnison, s'étaient jetés dans la citadelle; les Mongols se préparèrent à les y attaquer. Ils proclamèrent dans Bokhara que tous les individus en état de porter les armes eussent à se présenter, sous peine de mort; ces habitants furent employés à combler le fossé de la citadelle. Ensuite on dressa les catapultes; lorsque ces machines eurent fait des brêches au mur, les Mongols pénétrèrent dans la place, et n'y laissèrent pas une ame vivante. Sa faible garnison, qui s'était défendue avec valeur pendant douze jours, avait tué un bon nombre de Mongols et d'habitants employés aux travaux du siége (2).

---

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, t. I.

(2) *Tarikh el-Kamil*, tom. XII, p. 266. Ebn-ul-Ethir rapporte avec indignation, que les Barbares prenaient, pour combler le fossé, jusqu'aux chaires sacrées, et aux volumes du Cour'an. Au rapport de l'auteur du *Tarikh Djihankuschaï*, les Mongols égorgèrent dans la citadelle

La citadelle prise, il fut ordonné aux habitants de Bokhara d'en sortir sans rien emporter que les habits dont ils étaient vêtus. Lorsque cette ville fut évacuée, les Mongols y entrèrent, et la mirent au pillage, tuant tous ceux qui, malgré la défense, y étaient restés. Enfin, les troupes mongoles reçurent l'ordre d'entourer les habitants de Bokhara et de se les partager. « Ce fut un « jour affreux, dit l'historien Ebn-ul-Ethir; « on n'entendait que les pleurs et les sanglots « des hommes, des femmes et des enfants, « qui étaient séparés pour jamais. Les Bar- « bares attentaient à la pudeur des femmes, « aux yeux de tous ces infortunés, qui dans « l'impuissance de repousser aucun des maux « qui les accablaient, n'avaient que la res- « source des larmes. Plusieurs d'entre eux « préférèrent la mort au spectacle de ces « horreurs; de ce nombre furent le cadhi « Bedr-ud-din, l'imam Rokn-ud-din et son

---

trente mille hommes, parmi lesquels étaient beaucoup de seigneurs de la plus haute distinction, et ils réduisirent à l'esclavage les femmes et les enfants. Comme ici l'exagération est évidente, nous avons préféré le récit d'Ebn-ul-Ethir, auteur contemporain.

« fils, qui, témoins du déshonneur de leurs « femmes, se firent tuer en combattant. » On tortura les hommes riches pour les forcer à indiquer les lieux où ils avaient caché leurs biens, et les Mongols finirent par mettre le feu à tous les quartiers de la ville, qui étant bâtie en bois, fût consumée, à l'exception de la grande mosquée et de quelques palais construits en briques (1)

Tchinguiz-khan quitta les ruines fumantes de Bokhara pour marcher sur Samarcand qui n'en est qu'à cinq journées, et il suivit la délicieuse vallée du Sogd, alors couverte de jardins, de vergers, de belles prairies et de maisons de plaisance. Il laissa des troupes pour assiéger les forts de Deboussiyé et de Sertel, situés sur son passage, et arriva devant Samarcand, suivi des habitants captifs de Bokhara, destinés au siége de cette grande cité; en route ils avaient été traités d'une manière atroce; on tuait ceux que la fatigue em-

---

(1) *Tarikh el-Kamil*, ibid. Selon le *Djihankuschaï*, il avait été ordonné aux habitants de faire partir de Bokhara tous les gens de guerre du sultan; mais comme ceux-ci, prévoyant leur sort, résistaient à main armée, Tchinguiz-khan fit incendier la ville.

pêchait d'avancer (1). Le sultan avait placé dans Samarcand une garnison de quarante mille hommes, turcs et persans, sous les ordres de ses meilleurs généraux (2); les fortifications de la ville et surtout de la citadelle avaient été réparées et augmentées. Samarcand se trouvait dans un état de défense, qui faisait croire généralement qu'elle pourrait soutenir un long siége; aussi Tchinguiz-khan, avant de l'attaquer, avait-il voulu se rendre maître de tout le pays qui l'environne. Il fut joint près de cette ville par les trois autres corps de son armée, qui ayant achevé la conquête du nord de la Transoxiane, lui en amenaient les habitants les plus propres aux travaux militaires. Il fit passer en avant toute sa cavalerie; l'infanterie et les captifs ne parurent devant la ville que le lendemain, et

---

(1) *Tarikh el-Kamil,* p. 267.

(2) *Sirét Djélal-ud-din.* — Selon le vézir Alaï-ud-din, de Djouveïn, la garnison de Samarcand était de cent dix mille hommes, dont soixante mille turcs et cinquante mille taziks, ou persans. Le vézir Raschid désigne le même nombre; mais son récit de l'invasion des Mongols dans la Transoxiane n'est qu'une médiocre copie de celui d'Alaï-ud-din. Ebn-ul-Ethir porte cette garnison à cinquante mille hommes.

chaque dixaine de captifs avait un drapeau. Par l'arrivée successive de cette multitude, il voulait inspirer plus d'effroi aux assiégés, qui prirent en effet tout ce qu'ils voyaient pour des combattants. Le souverain mongol employa les deux premiers jours à faire le tour de la place, et en examiner les fortifications. Le troisième, au matin, il fit avancer les réquisitionnaires et ses troupes. Une foule de braves parmi les citadins sortit pour les combattre, sans être soutenus par les guerriers khorazmiens, qui n'osaient pas se mesurer avec les Mongols. Ceux-ci se retirèrent lentement et attirèrent dans une embuscade cette masse de fantassins, trop ardents à les poursuivre, dont la totalité fut taillée en pièces (1). Cette défaite acheva de décourager les assiégés. Les Cancalis, qui composaient la plus grande partie de la garnison, crurent, qu'étant turcs, ils seraient traités par les Mongols en compa-

---

(1) *Tarikh el-Kamil,* p. 268. — Djouveïni dit au contraire, que la garnison fit une vigoureuse sortie, sous les ordres de plusieurs généraux khorazmiens ; que l'action dura jusqu'au soir, et que les Khorazmiens rentrèrent dans la place avec quelques prisonniers; mais qu'ils avaient perdu mille hommes.

triotes. Tchinguiz-khan leur promit en effet de les prendre à son service. Ils sortirent alors de la ville, avec leurs familles et leurs bagages. Le quatrième jour du siége, au moment où l'assaut allait être donné, le cadhi et le moufti de la ville, suivis des docteurs de la loi, se rendirent au quartier de Tchinguiz-khan. Ils en rapportèrent des promesses satisfaisantes, et les portes de Samarcand s'ouvrirent. On commença sur-le-champ à démolir ses remparts. Les habitans furent contraints de sortir de la ville, et l'on publia que quiconque y resterait serait tué. Il n'y eut d'exception qu'en faveur du cadhi et du moufti, ainsi que des personnes qui leur appartenaient, dont le nombre était très-considérable; on leur donna des sauve-gardes (1). Les Mongols se répandirent alors dans la ville pour la piller, et firent main basse sur beaucoup d'individus, qu'ils y trouvèrent cachés.

rabi-1. avril.

Dans la nuit qui suivit la reddition de Samarcand, un des généraux turcs, nommé

(1) Les individus qui appartenaient à ces deux magistrats, ou qui se trouvaient sous leur protection, et qui purent demeurer avec eux dans Samarcand, pendant le pillage, étaient, selon l'historien Alaï-ud-din de Djouveïn, au nombre de cinquante mille!

Alb-khan, sortit de la citadelle avec mille hommes, fut assez heureux pour passer à travers l'armée mongole et alla joindre le sultan. Dès l'aube du jour, la citadelle fut attaquée de tous les côtés à la fois; vers le soir, les assiégeants y pénétrèrent. Un millier de braves s'étaient jetés dans une mosquée où ils se défendaient opiniâtrement; elle fut incendiée.

Alors les Cancalis qui s'étaient rendus, furent séparés des Persans, et réunis dans un endroit de la plaine, sans leurs chevaux ni leurs armes. Comme les Mongols étaient dans l'usage de faire prendre leur costume aux troupes étrangères qu'ils recevaient sous leurs drapeaux (1), on leur rasa les cheveux du devant de la tête, et on leur fit des tresses à la manière des Mongols; mais on ne voulait que les tranquilliser jusqu'au moment fixé pour leur destruction. Dans la nuit suivante, ils furent tous massacrés, au nombre

(1) En parlant de la tête à demi rasée et des tresses des Mongols, Du Plan Carpin dit : *Talem etiam rasuram habent omnes illi, qui cum iis sunt, ut Comani et Saraceni et alii; sed facies hominum eorum dissimiles sunt faciebus Tartarorum*. Vincentii *Spec.*, tom. IV, page 240.

de trente mille, avec leurs principaux chefs, Barischmaz-khan, Togaï-khan, Sarssig-khan, Oulag-khan et plus de vingt généraux; leurs familles, leurs chevaux, leurs bagages devinrent la proie des vainqueurs.

Un grand nombre d'habitants de Samarcand furent égorgés. On compta la population restante, et l'on en tira trente mille hommes d'arts et métiers, que Tchinguiz-khan distribua en présents à ses fils, à ses femmes, à ses officiers. Un égal nombre d'individus fut mis en réquisition pour les travaux militaires. Il restait environ cinquante mille prisonniers; il leur fut permis, moyennant une rançon de deux cent mille pièces d'or, de retourner dans la ville, qui reçut des commandants mongols. Tchinguiz-khan emmena au-delà du Djihoun une partie de la milice de Samarcand; il donna l'autre à ses fils qu'il envoyait contre le Khorazm. Dans la suite, les réquisitions d'hommes se renouvelèrent plusieurs fois, et comme très-peu de ces malheureux revirent leur patrie, la province de Samarcand fut presque entièrement dépeuplée (1).

---

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. — *Djami ut-Tévarikh.* — *Tarikh el-Kamil*, tom. XII, p. 267.

Il y avait dans Samarcand vingt éléphants de guerre qui appartenaient au sultan; leurs gardiens les conduisirent à Tchinguiz-khan, et demandèrent qu'il fût pourvu à leur subsistance. Ce prince voulut savoir de quoi ils se nourrissaient avant d'être pris; les cornacs dirent qu'ils mangeaient de l'herbe. L'ordre fut donné de lâcher ces animaux dans la campagne, et ils y périrent de faim.

En arrivant devant Samarcand, Tchinguiz-khan avait détaché contre Mohammed deux corps, chacun de dix mille cavaliers; le premier, commandé par le noyan Tchébé, de la tribu Yissoute; le second, par Souboutai-bahadour, de la tribu Ourianguite. Il leur ordonna de marcher droit au sultan; s'ils le voyaient à la tête de forces considérables, d'éviter le combat, et d'attendre l'arrivée de la grande armée; si Mohammed, au contraire, se retirait, de le poursuivre sans relâche; ils devaient épargner les villes qui se soumettaient, mais anéantir celles qui feraient de la résistance.

Tandis que les Mongols dévastaient la Transoxiane, Mohammed se tenait éloigné du théâtre de la guerre, et manifestait un abattement qui se communiquait à ses peuples. Dans le temps qu'il faisait fortifier la citadelle de Samarcand, passant un jour près du fossé

de cette place, qu'il avait fait prolonger jusqu'à la rivière, il dit que les Tatares étaient si nombreux, que, pour le combler, ils n'auraient qu'à y jeter leurs fouets. Lorsque les Mongols pénétrèrent dans l'intérieur de la Transoxiane, il quitta Samarcand par la route de Nakhscheb. Ce prince recommandait aux habitants des lieux qu'il traversait, de songer à leur sûreté, parce que ses troupes ne pourraient pas les protéger. Il consultait, sur les mesures qu'il devait prendre, chacun des ministres, des généraux qui l'entouraient, et la diversité de leurs avis ne faisait qu'accroître son irrésolution. Les guerriers les plus expérimentés disaient cependant qu'il n'était plus temps de sauver la Transoxiane, qu'il fallait borner ses efforts au salut du Khorassan et de l'Irac, rappeler toutes les troupes qui avaient été distribuées dans les places, en former une armée, ordonner une levée générale des Musulmans, et défendre la ligne du Djihoun. D'autres pressaient Mohammed de se retirer à Ghiznin, pour y rassembler des forces qu'on opposerait aux Tatares, disant qu'en cas de revers, il pourrait passer dans l'Inde. Mohammed préféra ce conseil, comme le plus timide; il prit la route de Ghiznin; mais il fut joint à Balkh par le vézir Amad-

ul-mulk, qui lui fit changer de plan. Amad-ul-mulk était le principal ministre de Rokn-ud-din, fils du sultan, prince apanagé de l'Irac-Adjém, qui l'avait envoyé auprès de son père, sous le prétexte qu'il pourrait lui être utile dans ce moment de crise, mais au fond pour se débarrasser de ce ministre, dont l'autorité lui faisait ombrage, et qu'il était néanmoins contraint de ménager, à cause de son ascendant sur l'esprit de Mohammed. Le vézir, qui sentait la difficulté de sa position, désirait de rester auprès de son protecteur; cependant il était attiré vers l'Irac par son attachement pour son pays natal et sa famille. Il sut persuader à Mohammed de passer dans cette partie de son empire, où il trouverait des ressources en hommes et en argent, qui le mettraient en état de repousser les Barbares. Djélal-ud-din, fils de Mohammed, désapprouvait également ces deux projets de retraite; il voulait empêcher les Mongols de franchir le Djihoun. Si le sultan était décidé de s'éloigner vers l'Irac, il lui demandait le commandement des troupes, pour aller se mesurer avec l'ennemi. « Du moins, ajoutait-il, « en cas de revers, les peuples ne pourront « pas nous charger de malédictions, et dire: « *Jusqu'à présent ils nous ont accablés d'im-*

« *pôts; et au moment du danger, ils nous* « *abandonnent à la fureur des Tatares.* » Mais ses instances furent vaines; le sultan traitait ses discours de folies de jeunesse, et prétendait que les biens et les maux avaient leur terme fixé de toute éternité; qu'on ne pouvait arrêter le cours du malheur, et qu'il fallait attendre un changement favorable dans la position des astres (1).

Avant de partir de Balkh, le sultan envoya un détachement à Pendjab, entre Termed et Samarcand, pour y prendre poste et l'instruire des mouvements de l'ennemi. Il en reçut bientôt la nouvelle de la prise de Bokhara. Peu après on lui annonça la reddition de Samarcand; alors il ne tarda plus à partir pour l'Irac. La plupart des troupes qui l'entouraient étaient des Turcs, dont les chefs, parents de Turcan Khatoune, formèrent le complot de le tuer. Mohammed en fut averti, et changea de tente pendant la nuit; celle où il avait coutume de dormir fut trouvée le lendemain criblée de flèches. Cet attentat accrut ses alarmes. Il fit diligence pour arriver à Nischabour, où il s'arrêta croyant, que les Mongols ne pas-

12 safer.
18 avril.

(1) *Sirét Djélal-ud-din.* — *Tarikh Djihankuschaï*, t. I.

seraient pas de sitôt le Djihoun; mais au bout de trois semaines, on apprit qu'ils étaient dans le Khorassan. Aussitôt Mohammed sortit de Nischabour par la porte de l'Irac, avec une suite peu nombreuse, sous le prétexte d'une partie de chasse; et peu après la consternation se répandit dans la ville (1).

7 rab. 1
12 mai.

Les deux divisions, envoyées de Samarcand à la poursuite du sultan, franchirent le Djihoun, à Pendjab, sans pont ni bateaux. Les Mongols firent avec des branches, couvertes de peaux de bœuf, des espèces de valises, où ils renfermèrent leurs armes et leurs effets; ils se les attachèrent au corps, et se tinrent à la queue de leurs chevaux, qui passèrent à la nage; en sorte que cette cavalerie put traverser le fleuve toute à la fois (2).

---

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, t. I.

(2) *Tarikh el-Kamil*, tom. XII, p. 268. — Le moine Carpin décrit de même la manière dont les Tatares passaient les fleuves, avec cette seule différence, qu'ils s'asseyaient sur leurs valises attachées à la queue de leurs chevaux, et s'aidaient par fois de deux avirons. Voyez Vincentii *Speculum*, t. IV, lib. XXXI, cap. XVII, p. 450. Voici un passage analogue de l'historien grec Nicétas Choniates (ad an. 1154, ap. Stritter, *Mem. Popul.* t. III, pag. 929) : « Pour passer le fleuve (Danube), les Turcs « Patchinakes remplissent de liége une pièce de cuir, ser-

Les généraux Tchébé et Souboutaï pénétrèrent avec rapidité dans le Khorassan, grande province, alors très-florissante, divisée en quatre départements, dont les chefs-lieux étaient Merv, Herat, Nischabour et Balkh. A l'approche des Mongols, Balkh leur envoya des députés avec des présents, pour leur offrir sa soumission; ils y laissèrent un gouverneur. La ville de Zavé, loin de suivre cet exemple, ferma ses portes, et refusa de fournir des vivres. Les Mongols, trop pressés pour s'arrêter à en faire le siége, passèrent outre; mais voyant que les habitants les bravaient du haut des remparts, en battant des timbales et les accablant d'injures, ils retournent sur la ville, l'attaquent, la prennent au bout de trois jours, font main-basse sur toute sa population, et brisent ou brûlent ce qu'ils ne peuvent emporter. Ils s'avançaient vers Nischabour, se procurant des informations sur Mohammed, en appliquant la torture

---

« rée de manière à ce qu'il n'y pénètre pas une goutte « d'eau, s'asseyent dessus, et saisissant la queue de leurs « chevaux, tenant sur eux leurs selles et leurs armes, se « servant du cheval en guise de voile, du cuir en guise « de bateau, ils traversent aisément les eaux du large « Danube. »

aux personnes qu'ils saisissaient, ou leur faisant prêter serment de déclarer la vérité. Ils envoyaient des parlementaires dans les villes, pour leur annoncer la prochaine arrivée de Tchinguiz-khan avec la grande armée, et les sommer de se rendre, les menaçant, en cas de refus, des plus grands malheurs. Celles qui prenaient le parti de la soumission, recevaient un commandant mongol, muni d'un sceau (tamga). Si les villes qui résistaient n'étaient pas fortes, les Mongols les attaquaient et les saccageaient; si elles étaient en état de se défendre, ils les laissaient derrière eux; car leur principal objet était d'atteindre le sultan.

Après son départ de Nischabour, l'autorité, dans cette ville, resta entre les mains du vézir, du cadhi et du moufti, chargés de la régence, en attendant l'arrivée d'un nouveau gouverneur, l'eunuque Schéréf-ud-din, que le sultan faisait venir de Khorazm. Ce préfet tomba malade en route, et mourut à trois journées de Nischabour. Les officiers de sa maison cachèrent cet événement, de peur que les troupes qui lui servaient d'escorte n'enlevassent ses effets. L'un des trois régents sortit de la ville avec des gens armés, sous prétexte d'aller à sa rencontre, et fit entrer ses bagages dans Nischabour; mais l'escorte de Schéréf-ud-

din, qui était de mille hommes, ne voulut pas s'y enfermer; elle partit pour joindre le sultan. Dès le lendemain, ce corps fut atteint et taillé en pièces, à trois lieues de Nischabour, par l'avant-garde mongole, qui, en arrivant près de cette ville, avait été informée de sa marche, et s'était d'abord mise à sa poursuite.

19 rab. 1
24 mai.

La ville, sommée d'ouvrir ses portes, répondit que lorsque le sultan serait pris, elle se rendrait. Les premières troupes qui parurent se firent donner des vivres, et continuèrent leur marche. Il passa les jours suivants d'autres corps qui reçurent également des subsistances. Enfin le noyan Tchébé arriva devant Nischabour, et manda auprès de lui le moufti, le cadhi et le vézir. On lui envoya trois hommes du commun, sous ces titres supposés, avec des vivres et quelques présents (1). Le général mongol leur remit une proclamation de Tchinguiz-khan écrite en caractères ouigours, et conçue en ces termes: « Commandants, grands et peuple, sachez que « Dieu m'a donné l'empire de la terre, de « l'orient à l'occident. Quiconque se sou-

1 rab. 2
5 juin.

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I.

« mettra sera épargné; malheur à ceux qui « feront de la résistance, ils seront égorgés « avec leurs femmes, leurs enfants et leurs « clients. » Il les exhorta en même temps de fournir des vivres à toutes les troupes mongoles qui se présenteraient, de ne pas opposer le feu à l'eau, de ne pas se fier à la force de leurs murailles, ni au nombre de leurs défenseurs, s'ils voulaient se préserver d'une entière destruction (1).

Les deux divisions mongoles, auxquelles se joignaient successivement beaucoup de militaires musulmans et infidèles, ainsi que des misérables qui voulaient piller et commettre impunément toute sorte de méfaits, s'avançaient avec rapidité, sur les traces de Mohammed, ravageant le pays, enlevant les chevaux et le bétail. Khabouschan, Thouss, Esféraïn, Damégan, Simnan, furent saccagées par Souboutaï, qui traversa le Coumouss, pour entrer dans l'Irac Adjém. Cette province de la Perse, séparée par un désert, du Khorassan, du Farss et du Kerman, est traversée par plusieurs chaînes de montagnes, dont les cîmes les plus élevées sont couvertes d'une neige éternelle; la

(1) *Djami ut-Tévarikh.*

nature de cette contrée lui a fait donner par les arabes le nom de *Djibal* ou de pays de montagnes. Le général Tchébé, qui avait passé par le Mazenderan, rejoignit Souboutaï devant Rayi; cette ville fut surprise et saccagée; les Barbares tuèrent les hommes, traînèrent en captivité les femmes, les enfants, et commirent des atrocités inouies (1).

En quittant Nischabour, Mohammed s'était rendu au camp de son fils Rokn-ud-din, qui avait rassemblé, sous les murs de Cazvin, l'armée de l'Irac, forte de trente mille hommes. Il délibéra avec les chefs de ces troupes sur les meilleurs moyens de défense, et manda auprés de lui le prince du pays de Lour,

(1) *Ebn-ul-Ethir*, p. 271. — D'après Mirkhond, les habitants de Rayi, divisés par l'esprit de secte, faisaient éclater, dans leurs querelles religieuses, une grande animosité. Ceux du rit d'Abou-Hanifé avaient, peu auparavant, brûlé la mosquée des sectateurs de l'Imam Schafiyi. Ces derniers, encore pleins de ressentiment, envoyèrent au devant du général Tchébé, une députation composée de leur cadhi et de leurs notables. A leur instigation, le général mongol, après la prise de la ville, fit massacrer les Hanifés; puis, faisant réflexion qu'on ne pouvait pas compter sur la fidélité de ceux qui avaient trahi leurs corréligionnaires, il fit aussi main-basse sur les Schafiyis.

nommé Hézar-Asb (1), qui était un homme de tête. L'histoire rapporte que ce petit souverain, à son arrivée, se prosterna sept fois en approchant du pavillon royal, et que le sultan daigna le faire asseoir. Lorsque Hézar-Asb se fut rendu à son logement, Mohammed lui envoya le vézir Amad-ul-mulk, avec deux de ses premiers généraux, pour le consulter sur les mesures à prendre dans ce danger imminent. Le prince fut d'avis que Mohammed se retirât, sans perte de temps, derrière la chaîne de montagnes qui sépare le Lour du Farss, pays abondant en subsistances, où il pourrait aisément lever une armée de cent mille fantassins, composée de Lours, de Schoules, de Farsses et de Schébankarés (2),

(1) Hézar Asb était fils d'Abou Taher, d'origine curde, lequel ayant été chargé par son souverain, le prince de Farss, d'attaquer le Louristan, s'empara de ce pays; puis se révolta et se fit roi du Louristan. Hézar-Asb qui lui avait succédé en 1160, conquit le pays des *Schoules*, peuple nomade qui se retira alors dans le Farss, et obtint du Khaliphe Nassir le titre d'*Atabey*. Il mourut en 1229. (*Tarikh Gouzidé*, Bab IV, Fassl 2).

(2) Les *Schoules* et les *Schébankarés* étaient deux peuples de race curde, qui menaient une vie nomade, le premier, dans les montagnes qui bordent la partie septentrionale du Khouzistan; le second, dans celles qui occupent le nord du Farss.

avec lesquels on occuperait toutes les gorges de ces montagnes, de manière à empêcher les Tatares d'y pénétrer. Une victoire, ajoutait-il, pourrait alors relever le courage du soldat, et le guérir de la frayeur que lui inspirent ces barbares. Le sultan s'imagina que le prince du Lour ne donnait ce conseil que dans la vue de nuire à son voisin l'Atabey du Farss, en attirant Mohammed dans son pays; il ne voulut pas le suivre, disant que lorsqu'il serait délivré d'un ennemi bien plus dangereux, il songerait à réduire cet Atabey.

Mohammed venait d'annoncer la résolution de rester dans l'Irac et d'y augmenter ses forces, lorsqu'on apprit le sac de Rayi. Dès que cette nouvelle se fut répandue, les princes et les seigneurs qui se trouvaient réunis autour du souverain, se sauvèrent chacun de son côté et l'armée se dispersa: si grande était la frayeur qu'inspiraient les Mongols. Le sultan alla se réfugier avec ses fils dans le fort de Caroun; en s'y rendant, il fut atteint par des troupes ennemies, qui, sans le connaître, lui décochèrent des traits. Son cheval reçut plusieurs blessures, malgré lesquelles il porta son maître à Caroun. Mohammed n'y resta qu'un jour; il se fit donner des chevaux frais, et prit la route de Bagdad.

A peine a-t-il quitté le fort, que les Mongols arrivent, croyant tenir leur proie; ils attaquent la place, et après un rude combat, sur l'avis que le sultan n'y était plus, ils se remettent incontinent à sa poursuite, saisissent en chemin ses guides qu'il avait congédiés, et apprennent qu'il fuyait vers Bagdad; mais ce prince avait déjà changé de route. Les Mongols voyant qu'ils avaient perdu ses traces, tuèrent les guides, et revinrent sur leurs pas.

Mohammed avait dirigé sa fuite vers le château fort de Serdjihan, situé sur une haute montagne, à quelques lieues au nord-ouest de Cazvin (1). Il ne s'y arrêta que sept jours; de là, il passa dans le Guilan, ensuite dans le Mazendéran, où il arriva presque seul et dénué de tout.

Les Mongols avaient déjà pénétré dans cette province; ils en avaient saccagé la capitale Amol, ainsi que la ville commerçante d'Aster-Abad. Mohammed consulta les émirs du

---

(1) *Merassid-ul-ittilá ala essmaï il-emkinet vé-el-béed*, par Safi-ud-din Abd-oul-Moumin, Dictionnaire géographique en arabe; manuscrit de la Bibliothèque de Leyde.— *Djihan Numa*, impr. pag. 297. *Serdjihan* signifie en persan, *la tête du monde*.

Mazendéran, qui vinrent lui rendre hommage, pour savoir dans quel château-fort il pourrait trouver un asyle sûr contre les Mongols, dont la poursuite ne lui laissait pas un moment de repos. Ils lui conseillèrent de se retirer pendant quelque temps dans l'une des petites îles de la mer Caspienne qui sont proches de la côte du Mazendéran. Mohammed se disposa à suivre cet avis (1). Il s'arrêta quelques jours dans un village, sur le bord de la mer. « Il y allait régulièrement « à la mosquée, faire ses cinq namazs, dit « le biographe Mohammed de Nessa, et se « faisait lire le *Cour'an* par l'Imam de ce « temple. Il versait des larmes; il promettait à « Dieu, si jamais il recouvrait sa puissance, « de faire règner la justice dans son empire. » Telles étaient ses occupations dans ce village, lorsqu'un parti mongol y arriva. Parmi ces Barbares se trouvait Rokn-ud-din, prince du petit pays de Kéboud-djamé, dans le Mazenderan, dont l'oncle et le cousin avaient été mis à mort par l'ordre de Mohammed, qui s'était emparé de leur principauté. Son ressentiment l'avait fait passer à l'ennemi, et il

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I.

avait pris possession du territoire de sa famille. Mohammed n'eut que le temps de se jeter dans une barque, et de gagner le large. On lui lança des flèches; des cavaliers ennemis, aveuglés par le désir de le prendre, se précipitèrent dans les flots; il y trouvèrent la mort.

Mohammed était atteint d'une pleurésie; prévoyant sa fin prochaine, il disait dans le navire qui l'éloignait du rivage, qu'après avoir régné sur tant de pays, il ne lui restait pas quelques coudées de terre pour sa sépulture. Il débarqua dans une petite île, et témoigna une joie excessive de se trouver en lieu de sûreté : il fut logé sous une tente. Les habitants de la côte de Mazendéran lui apportaient des vivres et ce qu'ils croyaient pouvoir lui être agréable. Le sultan leur donnait en récompense, des brevets de charges ou de fiefs, qu'ils devaient quelquefois écrire eux-mêmes, parce que Mohammed avait envoyé en mission auprès de ses fils la plupart des personnes de sa suite. Quelques années après, lorsque Djélal-ud-din eut recouvré une partie des états de son père, on lui présenta ces brevets; il les honora tous; et quiconque lui montrait un couteau ou un essuiemain, que le sultan Mohammed lui avait donné comme

le gage d'une faveur, en obtenait l'accomplissement de cette promesse.

Mohammed, sentant son mal empirer chaque jour, manda auprès de lui ses fils Djélal-ud-din, Ozlag-schah et Ac-schah. Il révoqua l'acte par lequel il avait désigné le prince Ozlag-schah son successeur au trône, et déclara que Djélal-ud-din était le seul capable de sauver l'empire; il lui ceignit son sabre de ses propres mains, dit à ses jeunes frères de lui prêter hommage, et les exhorta à lui rester soumis. Peu de jours après, il rendit le dernier soupir. Il fut inhumé dans l'île (1); on ne trouva pas même de linceul; on l'ensevelit dans une de ses chemises (2). Telle fut la misérable fin d'un prince qui, jusqu'à

---

(1) Cette île n'est désignée par les historiens que sous le nom d'Absukoun, ou d'île de la mer d'Absukoun, c'est-à-dire de la mer Caspienne. Absukoun était un bourg maritime qui servait de port à la ville de Djourdjan dans le Mazendéran. (Voyez la Géographie d'Ebn Haoucal). Vis-à-vis d'Absukoun, à quelques lieues de distance, sont trois petites îles, l'une desquelles servit d'asyle au sultan Mohammed. Ce port a donné son nom à la mer Caspienne, qui est aussi appelée par les habitants de la Perse, mer du Tabéristan, mer des Khazares, etc.

(2) *Sirét Djélal-ud-din.*

son expédition contre Bagdad, heureux dans toutes ses entreprises, avait agrandi ses états aux dépends d'une foule de petits souverains, sacrifiés à son ambition.

Les historiens portent sur Mohammed des jugements opposés. Les deux vézirs des descendants de Tchinguiz-khan qui nous ont transmis les détails de son invasion dans l'empire Khorazmien, Alaï-ud-din de Djouveïn et Raschid de Hémédan, représentent Mohammed dans ces moments de danger, comme un prince livré à l'irrésolution, dominé par la crainte, paralysé dans ses mesures par sa funeste confiance dans ses astrologues, trahissant imprudemment la terreur dont il était pénétré, décourageant par sa pusillanimité ses guerriers et ses peuples; et néanmoins, s'abandonnant aux voluptés dès que son ennemi lui laissait le temps de respirer. S'il faut en croire ces historiens, dans le séjour de trois semaines que Mohammed fit à Nischabour, avant de se retirer en Irac, il ne pensa qu'à ses plaisirs; les banquets et les concerts occupaient tout son temps; il n'était entouré que de personnes joyeuses, et l'intendant de la province devait négliger toutes les affaires pour lui procurer des chanteuses et des baladins. Mais un auteur contempo-

rain, Ibn-ul-Ethir, le peint sous des traits plus favorables. « Mohammed, dit-il, était un « prince très-instruit, versé particulièrement « dans la science du droit. Il aimait la so- « ciété des savants, des docteurs de la loi, « des ministres de la religion, et leur pro- « diguait ses bienfaits. Endurci à la fatigue, « nullement enclin au luxe ni aux plaisirs, « il s'occupait avec sollicitude des affaires « d'état, du gouvernement de son empire, « du bien être de ses peuples. » L'historien Zéhébi dit qu'il était actif, vigilant, intré- pide; mais que son ambition le rendait sou- vent injuste et sanguinaire (1). Quoi qu'il en soit, Mohammed ne peut être justifié de sa conduite timide, à l'époque de l'invasion des Mongols.

Avant de se retirer derrière le Djihoun, il avait expédié un courrier à Khorazm, pour presser sa mère de passer avec son harém dans le Mazendéran (2). Turcan-Khatoune venait de recevoir des propositions insidieuses

(1) *Kitab Duwel-ul-Isslam* (Annales des monarchies ma- hométanes) par le scheikh Schems-ud-din ez-Zéhébi, ma- nuscrit arabe de la Bibliothèque de Leyde.

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I.

de la part de Tchinguiz-khan ; ce prince, voulant profiter de la désunion qu'il savait exister entre Mohammed et sa mère, lui avait mandé, par son chambellan Danischmend, qu'il connaissait l'ingratitude de son fils envers elle; qu'il était secondé dans ses opérations militaires par une partie des généraux du sultan; mais qu'il n'avait pas le dessein d'envahir le pays gouverné par Turcan-Khatoune, c'est-à-dire le Khorazm; qu'elle pouvait lui envoyer une personne de confiance pour recevoir de sa bouche l'assurance formelle de ce qu'il lui mandait, et il lui donnait la promesse, qu'après avoir achevé ses conquêtes, il la mettrait en possession du Khorassan. La sultane-mère ne fit aucune réponse à ce message. Dès qu'elle eut reçu l'avis de la retraite du sultan, elle quitta Khorazm avec les femmes et les enfants de Mohammed, et ce qu'elle put emporter de ses trésors; mais avant de partir elle commit un acte de barbarie. S'imaginant que les Mongols évacueraient l'empire, après s'y être gorgés de butin, elle prit la cruelle précaution de faire mourir les princes qui, après avoir été dépossédés de leurs états par Mohammed, languissaient dans les prisons de Khorazm, tels que les deux fils de Togroul, dernier sultan seldjoukide de l'Irac, le prince

de Balkh et son fils, le seigneur de Termed, le prince de Bamian, celui de Vakhsch, les deux fils du seigneur de Signac, les deux fils de Mahmoud, dernier prince de Gour et plusieurs autres seigneurs; elle les fit tous jeter dans le Djihoun, à l'exception d'Omar-khan, fils du prince de Yazer, qui pouvait lui être utile dans son voyage, par la connaissance des routes qui menaient à son propre pays. En effet, il la servit avec zèle; mais lorsqu'elle fut arrivée près de Yazer, elle lui fit trancher la tête (1).

Turcan-Khatoune passa dans le Mazendéran, par la route du Dihistan. Lorsque Mohammed vint se réfugier dans cette même province, il voulut que sa mère et sa famille s'enfermassent dans le château d'Ilal, l'un des plus forts de ceux qui couronnent les montagnes du Mazendéran. Le général Souboutaï, marchant à la poursuite de Mohammed, laissa un corps de troupes devant cette place. Comme Ilal était situé sous un ciel souvent nébuleux, on n'avait jamais songé à y entretenir des réservoirs d'eau en cas de sécheresse. Tandis que cette place était investie, il arriva, ce qui était

(1) *Sirét Djélal-ud-din.* — *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I.

très-rare, qu'on fut long-temps sans pluie. Au bout de quelques mois de blocus, la disette d'eau força la garnison de se rendre et le jour même où les Mongols prirent possession d'Ilal, le ciel se couvrit de nuages. Turcan-Khatoune fut conduite avec les femmes et les enfants de son fils au camp du souverain mongol, qui faisait alors le siége de Talécan. Elle y resta captive; on tua les fils de Mohammed, quoiqu'ils fussent en bas âge; deux des filles du sultan furent données au prince Tchagataï, qui mit l'une au nombre de ses concubines, et donna l'autre à son intendant Habesch-Amid, musulman; une troisième fut mariée à Danischmend, chambellan de Tchinguiz-khan. La princesse Khan-sultane, veuve d'Osman, souverain de Samarcand, tomba au pouvoir d'un teinturier, établi dans la ville d'Imil, qui l'épousa. Turcan-Khatoune fut conduite par Tchinguiz-khan en Tartarie, et mourut, en 1233, dans la ville de Caracouroum. Son vézir Nassir-ud-din, pris avec elle, fut mis à mort dès son arrivée devant Talécan (1).

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. — *Sirét Djélal-ud-din.* Suivant Mohammed de Nessa, Djoutchi, fils aîné de Tchinguiz-khan, obtint de son père la possession de Khan-sultane et en eut plusieurs enfants.

Lorsque le fort d'Ilal était réduit à l'extrémité, un des eunuques de Turcan-Khatoune la pressait de chercher son salut dans la fuite, et de se réfugier auprès de Djélal-ud-din, qui, suivant les nouvelles reçues, se trouvait à la tête d'une nombreuse armée; elle répondit qu'elle préférait encore les horreurs de la captivité, tant elle portait de haine à ce prince, son petit-fils.

Les joyaux de Mohammed tombèrent également au pouvoir du conquérant mongol. A son passage par la ville de Bisttam, lors de sa retraite en Irac, le sultan avait confié à un de ses officiers dix cassettes remplies de pierreries, avec l'ordre de les remettre au commandant d'Erdéhan, château situé au nord de Rayi, dans les montagnes qui séparent l'Irac du Mazendéran, et réputé inexpugnable à cause de son élévation. Les Mongols s'étant présentés devant cette place, promirent au commandant la vie sauve s'il leur livrait ce trésor, qu'ils reçurent et portèrent à leur souverain (1).

Après la mort de Mohammed, ses trois fils s'étaient rendus par mer à Mankischlak, dans le golfe de Balkhan, et de là à Khorazm, où ils avaient été reçus avec de grandes dé-

(1) *Sirét Djélal-ud-din.*

monstrations de joie. Depuis le départ de la sultane-mère, cette capitale était livrée à l'anarchie; dans sa fuite précipitée, elle avait omis d'y laisser un gouverneur. En peu de temps, soixante-dix mille hommes furent réunis autour des jeunes princes. Les chefs de cette armée, composée de Turcs-Cancalis, étaient mécontents de la cession du trône, faite par le prince Ozlac à son aîné Djélal-ud-din; sa grande jeunesse favorisait leur ambition, au lieu que le caractère décidé de Djélal-ud-din leur faisait craindre d'être réduits à une obéissance passive; ils tramèrent un complot contre la vie du nouveau sultan. Djélal-ud-din en fut instruit et ne vit de salut que dans une prompte fuite; il prit la route du Khorassan, suivi de trois cents cavaliers sous les ordres de Timour-Mélik, ce commandant de Khodjend, qui avait échappé, comme par miracle, au fer mongol; il traversa rapidement le désert de seize journées qui sépare le Khorazm du Khorassan, et arriva dans le canton de Nessa (1).

15 zilh. 617. 10 févr. 1221.

Tchinguiz-khan, après s'être emparé de Samarcand, avait fait cantonner son armée dans le pays situé entre cette ville et Nakscheb; il

(1) *Sirét Djélal-ud-din.* — *Tarikh Djihankuschai*, tom. I.

y resta le printemps et l'été de l'année 1220. Vers l'automne, sa cavalerie étant refaite, il poursuivit ses opérations. L'arrivée des fils de Mohammed à Khorazm, la réunion de forces considérables dans ses murs, avait fixé son attention; il fit partir contre cette capitale une armée commandée par Djoutchi, Tchagataï et Ogotaï. Pour couper la retraite à ceux qui tenteraient de s'échapper du Khorazm, il avait en même temps ordonné à ses troupes dans le Khorassan de former un cordon sur la lisière méridionale du désert; un corps de sept cents cavaliers, faisant partie de ce cordon, était déjà posté près de Nessa, à l'arrivée de Djélal-ud-din. Ce prince le chargea vaillamment, parvint, après un long combat, à le mettre en fuite, et se rendit à Nischabour: ce fut, dit Mohammed de Nessa, le premier avantage que les Musulmans remportèrent sur les Mongols. Les deux frères de Djélal-ud-din furent moins heureux: trois jours après le départ de leur aîné, l'avis de la marche d'une armée mongole sur Khorazm, leur avait fait prendre la résolution de se retirer aussi dans le Khorassan; ils suivirent ses traces; à peine étaient-ils arrivés au château de Kharender, situé près de Nessa, lequel appartenait à Mohammed, auteur de la vie de

Djélal-ud-din, qu'il y parut un corps mongol. Il venait s'enquérir de la route qu'avait prise Djélal-ud-din, et attendre au passage les troupes khorazmiennes qui viendraient du désert à la suite de ce prince; il ignorait l'arrivée d'Ozlac et d'Ac. Le neveu de Mohammed de Nessa sortit de Kharender pour combattre l'ennemi et l'occuper, afin de donner aux jeunes princes le temps de se sauver; mais les Mongols apprirent quels étaient les personnages qui fuyaient, et se mirent aussitôt à leur poursuite. Ils les atteignirent à un village nommé Vescht; les princes firent halte et rangèrent leur troupe en bataille; l'action finit par la déroute des Mongols. Les vainqueurs se croyaient désormais en sûreté, lorsqu'ils furent attaqués au même endroit par un autre corps ennemi, et, dans ce nouveau combat, les deux princes périrent. Leurs têtes posées sur des lances furent promenées dans la province.

Les paysans du canton de Vescht recueillirent sur les Khorazmiens qui venaient d'être tués, une grande quantité de pierres précieuses, dont les Mongols ne faisaient aucun cas, et les vendirent à vil prix (1).

---

(1) *Sirèt Djélal-ud-din.*

Cependant l'armée mongole s'avançait vers Keurcandje (1), capitale du Khorazm, et communément appelée du même nom que la province. Cette grande cité bordait les deux rives du Djihoun, qui entre dans le Khorazm un peu au-dessous de la ville d'Amou, et va se jeter dans le lac d'Aral, dont les eaux sont salées. Il n'y avait dans le Khorazm que les bords de ce fleuve qui fussent propres à la culture, et ils étaient couverts de villes et de villages: au-delà de cette étroite lisière, on ne trouve, des deux côtés du Djihoun, que des steppes sablonneuses (2). Après le départ des trois fils de Mohammed, Keurkandje était restée sans chef; le général turc Khoumar fut élu gouverneur, en considération de sa parenté avec la sultane-mère (3). Le siége n'était pas encore commencé, que les Khorazmiens essuyèrent un grand échec: un parti mongol s'était avancé jusqu'aux portes de la

---

(1) Les Arabes, suivant le génie de leur langue, avaient converti ce nom en celui de *Djerdjaniyé;* les Mongols appelaient la même ville *Orcandje.*

(2) Géographie d'Ebn-Haoucal. — *Merassid-ul-ittilá;* articles *Khorazm* et *Keurkandj.*

(3) Il était frère de Turcan-Khatoune, selon Aboul-Gazi (texte turc, pag. 64).

ville, et paraissait vouloir enlever du bétail; il en sortit un gros corps de cavaliers et de fantassins, qui, s'étant engagé à la poursuite de l'ennemi, tomba dans une embuscade, où il perdit beaucoup de monde. Les Mongols entrèrent même avec les fuyards dans Khorazm; mais en trop petit nombre pour pouvoir s'y maintenir. Dès que les princes furent arrivés avec le gros de l'armée, ils firent sommer la ville de se rendre, promettant qu'il ne lui serait fait aucun mal. Djoutchi manda que son père lui avait donné le Khorazm en apanage; qu'il désirait conserver sa capitale intacte; qu'il serait fâché de sa destruction, et qu'il avait prouvé sa volonté de ménager le pays, en défendant à ses troupes d'y faire du dégât. Les gens sensés étaient d'avis qu'il fallait se soumettre, d'autant plus que de l'île d'Absukoun, le défunt sultan avait adressé aux habitants de Khorazm une lettre conçue en ces termes: « Vous avez des droits à ma « reconnaissance, comme vous en avez eu à « celle de mes prédécesseurs, et je dois vous « témoigner mon affection par un conseil: « menacés par des ennemis nombreux et vic« torieux, le meilleur parti que vous puissiez « prendre est celui de la soumission. » Néanmoins l'avis contraire prévalut.

Les Mongols se tinrent d'abord à une certaine distance de la ville, pour faire les préparatifs du siége, et construire les machines de guerre. Le pays ne leur offrait pas de pierres à employer comme projectiles ; ils abattirent une grande quantité de mûriers, dont le bois leur servit à faire des boulets, qu'ils laissaient dans l'eau pendant quelque temps, pour en augmenter le poids, avant de les lancer avec les catapultes. En attendant que ces dispositions fussent achevées, les Mongols, suivant leur pratique ordinaire, cherchaient à agir sur les esprits par des promesses et des menaces sans cesse renouvelées. Il arrivait des réquisitionnaires en foule des provinces conquises; on leur fit combler les fossés, ce qui fut achevé le dixième jour. Alors les assiégeants voulurent se rendre maîtres du pont sur le Djihoun qui joignait les deux parties de la ville: trois mille Mongols furent commandés pour cette attaque; tous y périrent. Ce succès augmenta le courage des Khorazmiens; mais ce qui contribua principalement à retarder la prise de la ville, fut la désunion qui se mit entre les princes Djoutchi et Tchagataï; elle paralysa les opérations du siége; la discipline militaire se relâcha, et les Khorazmiens pro-

fitèrent de ces circonstances pour faire beaucoup de mal à leurs ennemis. Déjà le siége durait depuis six mois, lorsqu'un officier, expédié par les princes, annonça au souverain mongol, qui venait d'investir la forteresse de Talécan, que ses fils avaient perdu une grande partie de leur armée devant Khorazm, et désespéraient de s'en rendre maîtres. Tchinguiz-khan, instruit du principal obstacle qui s'opposait à la réussite de cette entreprise, fut irrité contre ses deux fils aînés, et donna à Ogataï le commandement en chef de l'armée de siége. Ce prince parvint par sa douceur à réconcilier ses frères, et, par sa sévérité, à rétablir dans ses troupes l'ancienne discipline qui jusqu'alors les avait rendues invincibles. Il fit ensuite donner un assaut général qui décida du sort de la ville; les Mongols plantèrent leurs drapeaux sur les murs, pénétrèrent dans la place et mirent avec des pots de naphte le feu aux premières maisons. Malgré ces succès menaçants les Khorazmiens continuèrent à se défendre avec le courage le plus opiniâtre; ils disputaient chaque pas; repoussés d'une rue, ils se retiraient dans la rue suivante; les femmes et les enfants même prenaient part à ces combats acharnés qui durèrent

pendant sept jours; enfin la nombreuse population de Khorazm, se trouvant resserrée dans trois quartiers, demanda à capituler. Le chef de la police fut député aux princes, et leur dit: « Nous avons subi votre rigueur; « il est temps, ô princes, que nous éprou« vions les effets de votre miséricorde ».— « Com« ment, s'écria Djoutchi en colère, ils disent « qu'ils ont subi notre rigueur, lorsqu'ils ont « détruit par leur résistance une partie de « notre armée. C'est nous qui avons jusqu'à « présent essuyé leur rigueur, et nous allons « leur faire éprouver la nôtre. » Il donna l'ordre de faire sortir tout le monde de la ville. On proclama que les gens d'arts et de métiers se rangeassent à part. Ceux qui obéirent à cet ordre furent sauvés; on les envoya en Tartarie; mais beaucoup d'artisants qui redoutaient cette déportation, et croyaient que la vie des habitants serait épargnée, se gardèrent de sortir de la foule: ceux-là partagèrent le sort de la multitude; elle fut répartie parmi les compagnies mongoles et massacrée à coups de sabres, de pioches ou de traits (1). On n'épargna que les jeunes

(1) Au rapport des historiens Alaï-ud-din et Raschid,

femmes et les enfants, qui furent réduits à l'esclavage. Après cette boucherie, les Mongols pillèrent ce qui restait de la ville, et pour achever sa ruine, ils la submergèrent, en ouvrant la digue qui retenait les eaux du Djihoun. Ses bâtiments furent détruits; tous ceux qui s'y étaient cachés périrent. « Dans le sac des autres villes, dit l'historien « Ebn-ul-Ethir, quelques habitants se sau« vaient, soit en restant cachés, soit en fuyant, « soit en se couchant parmi les morts; mais « à Khorazm, ceux qui avaient échappé au « fer tatare, furent noyés dans les eaux du « Djihoun. »

Les princes avaient entendu parler d'un scheïkh vénérable, nommé Nedjm-ud-din, habitant de Khorazm, et lui avaient fait dire, avant le siége, de sortir d'une ville qui allait être exposée aux horreurs de la guerre, lui offrant un asyle dans leur camp. Il répondit qu'après avoir vécu en paix soixante-quinze ans parmi les Khorazmiens, il ne devait pas

---

chaque soldat mongol eut vingt-quatre individus à tuer, et l'armée était de cinquante mille hommes! Selon Raschid, les artisans qui furent envoyés en Tartarie étaient au nombre de cent mille!

les abandonner au moment où ils étaient menacés de la foudre, et il périt avec ses concitoyens (1).

Tchinguiz-khan, après avoir campé tout l'été dans les prairies de Nakhscheb, où les chevaux de son armée se rétablirent des fatigues d'une longue marche, commença une nouvelle campagne par le siége de Termed. Cette ville, située sur la rive septentrionale du Djihoun, ayant rejeté la sommation d'ouvrir ses portes, de démolir ses remparts et sa citadelle, fut emportée d'assaut le dixième jour. On en fit sortir tous les habitants, qui furent répartis parmi les compagnies mongoles, pour être massacrés. Une vieille femme, sur le point de recevoir le coup fatal, s'écria, que si on ne la tuait pas elle donnerait une belle perle; on la lui demanda, elle répondit qu'elle l'avait avalée. Aussitôt on lui fendit le ventre, et on en tira effectivement une perle. Dans la supposition que d'autres personnes avaient pu également en avaler, Tchinguiz-khan donna l'ordre d'éventrer les morts.

Ce conquérant prit ses quartiers d'hiver dans

---

(1) *Sirét Djélal-ud-din.* — *Tarikh Djihankuschaï*, t. I. — *Djami et-Tévarikh.* — *Tarikh-ul-Kamil.*

le district de Séman, et fit saccager les contrées qui l'avoisinent à l'est; le pays de Badakhschan (1) fut envahi et soumis; en même temps, une armée sous les ordres du prince Touloui, marcha sur le Khorassan, pour dévaster cette belle province. Au retour du printemps, tout ce qui était au nord du Djihoun étant ou ruiné ou réduit, Tchinguiz-khan passa ce fleuve à gué. Une députation de la ville de Balkh vint à sa rencontre lui rendre hommage et lui offrir de riches présents. La soumission de cette grande et célèbre cité ne put pas la préserver d'une entière destruction; sa perte était résolue. Tchinguiz-khan, qui avait appris que Djélal-ud-din se trouvait dans le pays de Ghiznin à la tête d'une armée, ne voulait pas laisser derrière lui une ville populeuse. On fit sortir de Balkh ses habitants, sous le prétexte d'en connaître le nombre, et ils furent tous égorgés. Les Mongols pillèrent

---

(1) « Le Badakhschan, dit le *Mérassid ul-ittild*, dictionnaire géographique en arabe, pays appelé vulgairement *Balakhschan*, est renommé pour les pierres précieuses que fournissent ses montagnes, et surtout pour les rubis, qui reçoivent de cette grande et célèbre contrée le nom de *Balakhsch*, balais. C'est par là que les négociants de la Perse vont au Tibet. »

la ville, la réduisirent en cendres et en démolirent les fortifications.

Tchinguiz-khan se rendit alors devant la forteresse de Noussret-couh (1), dans le canton montagneux de Talécan, place qui, défendue par son assiette, par ses ouvrages et la valeur de sa garnison, résistait depuis six mois aux efforts de ses généraux (2). Tchinguiz-khan amenait une multitude de prisonniers; il les fit combattre en première ligne; ceux qui reculaient étaient tués. Les Mongols élevèrent, sur un échafaudage en bois, une colline de terre au niveau du rempart; ils y dressèrent leurs machines qui foudroyèrent l'intérieur de la place. La garnison, réduite à l'extrémité, fit une sortie générale pour percer à travers les assiégeants. La cavalerie se sauva en se jetant dans les montagnes; mais l'infanterie fut taillée en pièces. Les Mongols entrèrent alors dans la place, qui leur avait résisté pendant sept mois, et n'y laissèrent ni ame vivante ni pierre sur pierre (3).

Les Barbares étaient occupés à détruire la

---

(1) Ce nom signifie *Mont Victoire*.

(2) *Tarikh Djihankuschaï*, t. I. — *Djami ut-Tevarikh*.

(3) *Tarikh el-Kamil*, tom. XII.

forteresse qu'ils venaient de prendre, lorsque Touloui rejoignit son père, après avoir totalement ruiné la plus belle province de la Perse. Déjà une partie du Khorassan avait été ravagée par les divisions de Tchébé et de Souboutaï, détachées à la poursuite du sultan Mohammed, et ces deux généraux avaient laissé des gouverneurs dans les places qui s'étaient soumises. Comme, après leur passage, il ne paraissait plus de troupes mongoles, et qu'on répandait le bruit de succès remportés dans l'Irac par le sultan, les esprits, jusqu'alors comprimés par la terreur, commencèrent à s'animer. Le chef des milices de Thouss tua l'officier mongol placé dans cette ville en qualité de commandant, et envoya sa tête à Nischabour; mais il fut bientôt puni de cette imprudence : un capitaine mongol, placé avec trois cents hommes dans le canton d'Oustoua, pour garder les chevaux et le bétail des deux divisions parties pour l'Irac, marcha sur Thouss, passa au fil de l'épée la plus grande partie des troupes qui s'y trouvaient, et fit travailler à la démolition des remparts de cette ville, en attendant l'approche de l'armée chargée de la conquête du Khorassan.

Lorsque, dans l'automne de l'année 1220, Touloui eut reçu l'ordre de marcher sur cette

province, il fit partir, pour lui servir d'avant-garde, un corps de dix mille hommes, sous le noyan Togatchar, qui était gendre de Tchinguiz-khan. Ce général prit la route de Nessa; un détachement du corps qu'il commandait, s'étant approché de cette ville, fut reçu à coups de flèches, et son chef Belgousch perdit la vie. Les Mongols, pour venger la mort de ce guerrier, vinrent mettre le siége devant Nessa (1).

En quittant le Khorassan, pour fuir vers l'Irac, Mohammed avait envoyé un de ses officiers dire aux habitants de Nessa, que l'ennemi qui s'avançait, ne faisait pas la guerre comme les autres nations; que le meilleur parti qu'ils eussent à prendre, était d'abandonner leur ville et de se réfugier dans le désert ou dans les montagnes, parce qu'il était probable que les Tatares, après s'être rassasiés de butin, évacueraient l'empire; que les habitants devaient donc chercher à sauver leur vie par la fuite, à moins qu'ils ne voulussent rebâtir leur citadelle pour s'y défendre. Cette citadelle avait été rasée par l'ordre du sultan Tacasch, lorsqu'il se fut emparé de

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I.

Nessa, et son emplacement était converti en un champ labouré. Les habitants préférèrent de la relever, et se mirent aussitôt à l'œuvre.

La division de Togatchar étant arrivée devant Nessa, fit jouer contre ses murs une batterie de vingt catapultes, servie par des captifs et des réquisitionnaires; ces malheureux devaient aussi avancer les béliers, et ceux d'entre eux qui reculaient étaient massacrés. Après quinze jours d'attaque sans relâche, les machines ayant fait une large brêche, les Mongols se rendirent maîtres de la muraille durant la nuit. A l'aube du jour, ils pénétrèrent dans l'intérieur de la ville, et en firent sortir tous les habitants. Lorsque ceux-ci furent rassemblés dans la plaine, ils leur ordonnèrent de se lier les uns aux autres les mains derrière le dos. « Ces infortunés, dit « Mohammed de Nessa, obéirent sans songer « à ce qu'ils faisaient; s'ils se fussent dispersés « en fuyant vers les montagnes voisines, la « plupart d'entre eux se seraient sauvés. « Lorsqu'ils furent garottés, les Mongols les « entourèrent et les abattirent à coups de « flèches, hommes, femmes et enfants indis- « tinctement. Le nombre des morts, soit « habitants de Nessa, soit gens de la province

« qui s'y étaient réfugiés, s'éleva à soixante-
« dix mille. »

Trois jours après le sac de Nessa, un détachement mongol vint assiéger le château de Kharender, qui appartenait au même Mohammed. « J'étais, raconte ce biographe, dans
« mon château, situé sur une montagne es-
« carpée, et l'un des plus forts du Khorassan,
« lequel, s'il en faut croire la tradition, a
« appartenu à mes ancêtres, depuis l'introduc-
« tion de l'Islamisme dans ces contrées orien-
« tales, et comme il est au centre de la
« province, il servait d'asile aux prisonniers
« évadés et aux habitants qui fuyaient la cap-
« tivité ou la mort. Au bout de quelque
« temps, les Tatares voyant qu'ils ne pour-
« raient pas le prendre, demandèrent, pour
« prix de leur retraite, dix mille robes de
« toile de coton et une quantité d'autres ar-
« ticles, quoiqu'ils se fussent gorgés de butin
« à Nessa. J'y consentis; mais lorsqu'il fallut
« leur porter ces objets, personne ne voulut
« les conduire à leur camp, parce qu'on sa-
« vait qu'ils tuaient tout le monde. Enfin deux
« vieillards se dévouèrent, et m'ayant amené
« leurs enfants, les recommandèrent à mes
« soins s'ils perdaient la vie; en effet, les
« Tatares les tuèrent avant de décamper.

« Bientôt, ajoute le même auteur, ces Bar-
« bares se répandirent dans le Khorassan.
« Lorsqu'ils arrivaient dans un district, ils en
« rassemblaient les paysans, et les emmenaient
« vers la ville qu'ils voulaient prendre, pour
« les employer au service des machines de
« siége. L'effroi et la désolation étaient gé-
« nérales, au point que celui qui se trou-
« vait captif était plus tranquille que celui
« qui attendait dans sa maison quel serait
« son sort. Les seigneurs de terres étaient
« également obligés de se rendre avec leurs
« vassaux et leurs instruments de guerre de-
« vant la ville dont les Tatares voulaient
« s'emparer; ceux qui n'obéissaient pas étaient
« attaqués dans leurs châteaux et passés avec
« leurs paysans au fil de l'épée » (1).

Ensuite Togatchar se porta sur Nischabour et tenta de prendre cette ville; mais il fut tué le troisième jour de l'attaque, par une flèche tirée du rempart. Le général qui lui succéda au commandement, jugeant qu'il n'avait pas assez de forces pour s'emparer d'une place aussi considérable, leva le siége. Il divisa sa troupe en deux corps; il marcha avec

ramaz. 617. nov. 1220.

(1) *Sirét Djélal-ud-din.*

l'un sur Sebzevar qu'il prit d'assaut au bout de trois jours, et dont il fit égorger tous les habitants, au nombre de soixante-dix mille; l'autre se porta dans le district de Thouss, et prit les châteaux-forts qui s'y trouvaient, entre autres, ceux de Car et de Nocan, dont tous les habitants furent passés au fil de l'épée (1).

La première opération de Touloui, à son entrée dans le Khorassan, fut l'attaque de Merv-Schahidjan. Cette ville, l'une des quatre grandes cités de la province, et l'ancienne résidence des sultans Seldjoukides Melikschah et Sindjar, était assise dans une plaine fertile, sur le bord du Merv-er-roud, appelé aussi Murgab. En s'éloignant des bords du Djihoun, le sultan Mohammed avait envoyé à Merv des ordres portant que les fonctionnaires publics et les troupes eussent à se retirer dans le château voisin de Méraga, et que les habitants qui resteraient dans la ville, faute de pouvoir émigrer, reçussent avec soumission les troupes mongoles; mais déjà le trouble de Mohammed s'était communiqué à ses officiers; son préfet, Behaï-ul-mulk, crut

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I.

qu'il ne serait pas en sûreté dans le fort de Méraga, et alla s'enfermer dans celui d'Alatac (1); plusieurs chefs retournèrent à Merv, les autres se dispersèrent. Le substitut de Behaï-ul-mulk, un homme du commun, était, ainsi que le moufti, pour le parti de l'obéissance; le cadhi et le chef des Seyids voulaient, au contraire, qu'on se défendît. Dès l'arrivée de Tchébé et de Souboutaï dans le district de Merv, appelé Maroutchac, une députation de la ville leur fit connaître sa soumission; mais, sur ces entrefaites, un officier turcman, nommé Boca, qui avait fait partie de l'escorte de Mohammed, ayant réuni une troupe de gens de sa nation, se jetta inopinément dans Merv, et sous ses drapeaux se réunirent ceux des habitants qui voulaient se défendre, les Turcmans de la province, et les individus qui s'étaient soustraits par la fuite aux réquisitions des Mongols.

Cependant la domination de Boca ne fut pas de longue durée. Après la mort du sultan, Modjir-ul-Mulk, précédent gouverneur

---

(2) Alatac est selon Cazvini *(Iklim IV)* un château fort, situé sur une haute montagne, entourée de monts escarpés, dans le Tabéristan.

de Merv, qui avait accompagné ce prince jusqu'au moment de sa fuite de Termed, se rendit dans le voisinage de Merv, et fut joint par beaucoup de gens, bourgeois et militaires, qui lui étaient restés attachés; il parvint à s'introduire dans la ville, malgré les précautions de Boca, et toutes les troupes se rangèrent sous son obéissance. Boca fut réduit à venir seul lui offrir sa soumission. Alors Modjir-ul-Mulk aspira à la souveraineté; il se prétendait issu du sang royal, parce que sa mère, qui avait été dans le harém du sultan, était enceinte lorsque ce prince la donna en mariage à celui qui passait pour l'auteur de ses jours.

Le moufti, partisan des Mongols, entretenait des intelligences secrètes avec son parent, le cadhi de Sérakhss, ville située à six journées de Merv, qui avait reçu un commandant mongol. Modjir-ul-Mulk en fut instruit et dissimula; mais le moufti se trahit lui-même: prêchant un jour dans la mosquée, il lui échappa de dire: «Périssent tous les ennemis des Mongols!» A ces mots, ses auditeurs firent éclater toute leur indignation; il se troubla et chercha à se justifier, en disant que les paroles sorties de sa bouche étaient contraires à sa pensée. Cet événe-

ment confirma Modjir-ul-mulk dans ses soupçons; mais il ne voulait pas sévir contre l'homme de loi, sans avoir des preuves évidentes de sa trahison. Il ne tarda pas à en acquérir; on intercepta une lettre que le moufti envoyait au cadhi de Sérakhss. Modjir-ul-mulk fit venir le coupable et l'interrogea. Celui-ci nia le fait. Sa lettre lui fut présentée; il resta interdit, et reçut l'ordre de se retirer. Lorsqu'il sortit, les gardes du gouverneur le percèrent de coups de couteau, et traînèrent son corps par les pieds jusqu'à la place publique.

Cependant Behaï-ul-mulk avait quitté le fort d'Alatac, et s'était rendu dans le Mazendéran, auprès du chef des troupes mongoles, auquel il s'était vanté de s'emparer de Merv, promettant, si on voulait l'en laisser maître, de fournir tous les ans un habillement de toile de coton par feu. On le fit partir avec des troupes mongoles. Il apprit à Schéhristan la révolution qui avait eu lieu dans Merv, et de cet endroit il écrivit à Modjir-ul-mulk: qu'ils devaient l'un et l'autre oublier leur rivalité pour la place de gouverneur; que les forces mongoles étaient trop considérables pour qu'on pût songer à la résistance; qu'elles avaient détruit en un clin d'œil la ville de Neischa-

bour; que sept mille Mongols avec dix mille hommes de réquisition, marchaient sur Merv; qu'il se trouvait lui-même à ce corps d'armée, et qu'il se hâtait de l'en informer par amitié, afin qu'il pensât à son salut. Cet avis répandit la consternation parmi les principaux personnages de la ville; ils parlèrent de la quitter; puis vint la réflexion qu'il pouvait être faux. Les deux émissaires, porteurs de la lettre, furent interrogés, et confessèrent la vérité; on les tua. Les Mongols, de leur côté, voyant que Behaï-ul-mulk les avait trompés, le mirent à mort.

Revenu de cette alarme, Modjir-ul-mulk envoya des troupes à Sérakhss, et fit saisir le cadhi de cette ville, accusé d'être allé avec des présents au-devant du noyan Tchébé, et d'avoir accepté des Mongols la préfecture de Sérakhss. Ce magistrat fut livré au fils d'un personnage qu'il avait fait mourir, et subit la peine du talion. Comme l'on n'entendait plus parler, depuis quelque temps, des progrès de l'ennemi, Modjir-ul-mulk et les notables de Merv s'endormirent dans une fausse sécurité; mais bientôt le préfet d'Amouyé arriva avec la nouvelle que les Mongols avaient passé le Djihoun devant cette ville, et qu'ils étaient sur ses traces. Il parut en effet un détache-

ment de huit cents de ces Barbares, qui chargea les Turcmans, campés près de Merv; tandis qu'ils en étaient aux mains, les Mongols furent attaqués à dos par un corps de deux mille Turcs, arrivés du Khorazm, et presque tous restèrent sur la place. On en prit soixante, qui, après avoir été promenés par la ville, furent mis à mort. A la suite de cet avantage, les Turcmans se choisirent pour chef le préfet d'Amouyé, et ne voulurent plus obéir à Modjir-ul-mulk. Ces mutins conçurent même le projet de s'emparer de la ville; mais le gouverneur fit échouer leur dessein. Ils s'en vengèrent en pillant les environs de Merv.

Ce fut alors que le prince Touloui arriva devant cette ville avec une armée de soixante-dix mille hommes, composée en partie de réquisitionnaires, levés dans les provinces conquises. Le premier soin des Mongols fut de détruire les Turcmans, qui étaient campés non loin de la ville, au nombre de dix mille cavaliers; ils les attirèrent dans une embuscade, en tuèrent une partie, mirent l'autre en fuite, et s'emparèrent d'une immense quantité de bétail qui leur appartenait, ou qu'ils avaient enlevés sous les murs de Merv.

1 mohar. 618.
25 févr. 1221.

Le jour suivant, Touloui, suivi de cinq cents cavaliers, fit le tour de la ville pour en examiner les fortifications. Dans l'espace d'une semaine, toute son armée fut réunie devant cette place, et l'attaque commença. Les assiégés firent deux sorties de différents côtés; mais ils furent repoussés; leurs ennemis passèrent la nuit sur pied autour des remparts, pour empêcher que personne ne s'échappât de la ville. Le lendemain matin, Modjir-ul-mulk députa vers le prince mongol un imam vénérable, qui en rapporta de si belles promesses, que le gouverneur se rendit lui-même à son camp avec des présents magnifiques (1). Touloui lui donna l'assurance qu'il conserverait le gouvernement de Merv, et que les habitants auraient la vie sauve; il le fit revêtir d'une robe d'honneur; puis il témoigna le désir de voir ses amis, ses clients, disant qu'il voulait se les attacher, leur conférer des emplois et des fiefs. Le gouverneur les envoya chercher; dès que le prince les eut en son pouvoir, il les fit garotter, ainsi que leur chef, et leur ordonna de nommer les plus riches individus de Merv. On dressa une liste

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I.

de deux cents négociants et propriétaires, qui furent mandés au camp mongol, avec environ quatre cents artistes ou artisans, dont les noms avaient été également inscrits. Alors les troupes entrèrent dans la ville, et en chassèrent toute la population. On avait publié l'ordre que chaque habitant sortit avec sa famille et ses effets les plus précieux; cette multitude défila pendant quatre jours. Le prince, assis dans la plaine, sur un siége doré, se fit amener les militaires captifs. On leur trancha la tête à la vue des habitants éplorés, qui n'étaient pas réservés à un meilleur sort. Les hommes, les femmes, les enfants furent séparés; l'air retentissait de leurs sanglots et de leurs gémissements. Ces malheureux, qui ne connaissaient pas encore toute la rigueur de leur destinée, furent distribués parmi les troupes et tous égorgés. Dans cette boucherie, les miliciens de Sérakhss, pour venger la mort de leur cadhi, surpassèrent encore la cruauté des Barbares. On n'épargna que les quatre cents artisans et un certain nombre d'enfants des deux sexes, destinés à l'esclavage. Les hommes opulents dont on s'était saisi, furent mis à la torture; on leur fit subir les plus cruels tourments pour les forcer de déclarer où ils avaient caché leurs ri-

chesses. La ville fut livrée au pillage; les Mongols y brûlèrent le mausolée du sultan Seldjoukide Sindjar, après avoir fouillé dans son sépulcre, croyant y trouver des effets précieux. Les murs et la citadelle de Merv furent rasés (1).

Avant de quitter ce théâtre de carnage, pour aller saccager Nischabour, le jeune prince mongol, si digne de son père, nomma préfet de la ville déserte, l'un de ses principaux habitants, qu'il avait eu quelque motif d'épargner, et lui adjoignit un commandant mongol. Lorsque l'armée se fut éloignée, il sortit des souterrains environ cinq mille individus; mais ils ne jouirent pas long-temps du bonheur d'avoir échappé à la mort : des troupes mongoles qui passaient pour aller rejoindre l'armée de

---

(1) *Tarikh el-Kamil*, tom. XII. — *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. Au rapport d'Ibn-ul-Ethir, on compta près de 700,000 morts autour de Merv. Selon l'auteur du *Djihankuschaï*, leur nombre était bien plus considérable. « Le Seyid Yzz-ud-din, dit-il, homme renommé pour « ses vertus et sa piété, assisté de plusieurs personnes, « passa treize jours à compter les morts; leur nombre « s'élevait à plus de 1,300,000, et dans ce calcul ne fu- « rent pas compris ceux dont les cadavres étaient restés « cachés dans des retraites obscures. »

Touloui, voulurent aussi avoir leur part du sang des Merviens; leur chef ordonna que ces malheureux vinssent lui apporter du blé hors de la ville, chacun dans le pan de sa tunique; ils obéirent et furent tués. Le même corps, poursuivant sa route, passa au fil de l'épée tous les habitants fugitifs qu'il rencontra, et fut suivi d'une autre division, qui fit également main-basse sur tout ce qui se présenta à sa vue.

Touloui s'était porté sur Nischabour, située à la distance de douze journées de Merv. Cette cité, dont le nom signifie en persan *ville de Sapor*, était, sous la monarchie des Cosroës, la capitale du Khorassan, et on l'appelait même *Iran*, du nom de l'ancienne Perse. Dans moins d'un siècle, elle avait été deux fois détruite; en 1153, par des tribus nomades de Turcs-Ogouzes, qui, s'étant révoltées contre le sultan Sindjar, dévastèrent le Khorassan, et en 1208, par un tremblement de terre; mais Nischabour s'était relevée de ses ruines, et renfermait dans ses murs une nombreuse population (1), lorsque le prince mongol,

---

(1) *Mérassid ul-ittild*, article Neissabour. — *Djihan Numa*, pag. 320.

brûlant du désir de venger la mort de son beau-frère Togatchar, vint y mettre le siége. Depuis plusieurs mois les Nischabouriens avaient fait tout le mal qu'ils avaient pu aux partis mongols qui se montraient dans leur voisinage; et s'attendant à être attaqués, ils s'étaient préparés à une vigoureuse défense. Leurs remparts étaient garnis de trois mille balistes ou machines à lancer des javelots, et de cinq cents catapultes. Les préparatifs des Mongols n'étaient pas moins considérables; ils avaient commencé par ruiner et dévaster toute la province dont Nischabour était le chef-lieu; ils amenaient devant cette ville trois mille balistes, trois cents catapultes, sept cents machines à lancer des pots de naphte, quatre mille échelles et deux mille cinq cents charges de pierres, quoique les montagnes voisines en eussent pu fournir abondamment. A la vue de ces dispositions et des troupes nombreuses qui entouraient la ville, les chefs des assiégés sentirent leur courage s'abattre; une députation composée d'Imams et de notables, ayant à leur tête le grand juge du Khorassan, alla porter au camp du prince Toulouï la soumission de la ville, et l'offre de payer un tribut annuel au souverain mongol; mais Toulouï refusa toute

capitulation et retint le grand juge. Le lendemain il fit le tour de la ville, encourageant ses troupes à donner l'assaut. Elles attaquèrent toutes à la fois; c'était un mercredi. On se battit cette journée et la nuit suivante; au matin, les fossés étaient comblés, le mur présentait soixante-dix brèches, et dix mille Mongols l'avaient escaladé. De toutes parts les assiégeants pénétrèrent dans la ville, dont les rues et les maisons furent pendant le reste du jour le théâtre de mille combats; mais le vendredi elle fut tout entière occupée par les Mongols, qui vengèrent cruellement la mort de Togatchar. La veuve de ce général, fille de Tchinguiz-khan, y fit son entrée avec dix mille hommes, qui massacrèrent tout ce qu'ils virent. Le carnage dura quatre jours; on tua jusqu'aux chiens et aux chats. Toulouï avait entendu dire que dans le sac de Merv, beaucoup d'habitants avaient sauvé leur vie en se couchant parmi les morts; il ordonna que l'on coupât la tête à toutes les victimes de sa fureur. On en construisit des pyramides, où furent séparément entassées les têtes des hommes, celles des femmes, celles des enfants. La destruction de la ville dura quinze jours; elle disparut; on sema de l'orge sur son emplacement. Il ne resta de sa population que quatre cents

12 safer 618.
7 avr. 1221.

artisans, qui furent transportés dans le Nord; mais quelques malheureux pouvaient s'être soustraits au carnage en se cachant sous la terre; le prince mongol laissa des soldats pour égorger les habitants qui, après le départ de l'armée, sortiraient de leurs retraites. Il en périt un grand nombre dans les caveaux où ils s'étaient réfugiés (1).

Quatre ou cinq ans après, Djélal-ud-din ayant pris possession de la Perse, afferma, pour trente mille dinars par an, le produit des fouilles dans ce pays dévasté. Souvent on retirait en un jour cette somme et même davantage des découvertes faites dans des lieux où ces trésors étaient restés enfouis avec leurs maîtres (2).

Toulouï marcha sur Hérat, la seule ville qui lui restât à conquérir dans le Khorassan. Un corps de son armée chargé de saccager Thouss détruisit, près de cette ville, le tombeau du khaliphe Haroun-er-Raschid et celui d'Ali-er-Razi, descendant du khaliphe Ali, pour lequel les Schiyites avaient une grande vénération. Toulouï ravagea

---

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. — *Djami ut-Tévarikh.* — *Tarikh el-Kamil.*

(2) *Sirét Djélal-ud-din.*

le pays de Couhistan, qui était sur son passage, et posa son camp devant Hérat, située à cinq journées au sud-est de Nischabour, dans une plaine bordée de montagnes et couverte de villages et de jardins (1). Le gouverneur de cette ville fit tuer le parlementaire envoyé par le prince mongol pour la sommer de se rendre, et exhorta les siens à défendre vaillamment ce qu'ils avaient de plus cher. Hérat fut attaquée de tous les côtés à la fois; on se battit pendant huit jours avec acharnement; mais le gouverneur ayant péri les armes à la main, il s'éleva un parti considérable pour la soumission. Toulouï sachant que les esprits étaient divisés, promit la vie sauve aux assiégés, s'ils se rendaient immédiatement; sa proposition fut acceptée. Il se contenta de faire tuer tous les gens du sultan Djélal-ud-din, au nombre de douze mille hommes, et plaça dans la ville un préfet mahométan avec un commandant mongol. Huit jours après, Toulouï reçut l'ordre de rejoindre son père dans le canton de Talécan (2).

---

(1) Kinneir, *geographical Memoir on persian empire*, London, 1813, in-4°, page 181 et 184.—*Djihan Numa*, page 309.

(2) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I.—*Raouzat ul-Djennat*,

A l'époque où les Mongols envahirent le Khorassan, une petite tribu de Turcmans, appelée *Cayi-Khanli*, fixée dans le canton de Mahan, près de Merv-Schahidjan, abandonna son territoire par la crainte qu'inspiraient ces ennemis redoutables; elle émigra vers l'occident, et alla s'établir dans le pays d'Akhlatt en Arménie. Huit ans après, les Mongols étant venus ravager cette dernière contrée, les Cayi-Khanlis se retirèrent dans l'Asie mineure. Ertogroul, qui était alors le chef de cette tribu, composée de quatre cent quarante familles, obtint du sultan Seldjoukide de Roum, un district près d'Angora, sur la frontière de l'empire grec, avec le titre d'*Oudj-Bey*, qui correspond à celui de margrave. A sa mort, ce fief, agrandi par quelques conquêtes sur les Grecs, passa au pouvoir de son fils Osman ou Othman, qui, dans l'année 1300, après la destruction du trône des Seldjoukides de l'Asie mineure par les Mongols, lorsque ceux qui commandaient dans les provinces de ce royau-

---

fi evsaf médinét il-Hérat, (Description de la province de Hérat), par Moayén-ud-din Mohammed, d'Esfézar; manuscrit persan de la Bibliothèque royale de Paris, raouzat 10, tchémen 12.

me, se firent des états de leurs fiefs, érigea en souveraineté son petit territoire, prit le titre de sultan, et devint le fondateur de la monarchie othomane (1).

Après avoir détruit Talécan, le conquérant 1221. mongol prit ses quartiers d'été dans le pays montagneux qui l'environne. Ses fils Tchagataï et Ogotaï y arrivèrent du Khorazm. Leur aîné Djoutchi s'était séparé d'eux après la prise de Keurcandje, et avait passé au nord du Sihoun. Vers l'automne, Tchinguiz-khan continua ses opérations. Il savait que le sultan Djélal-ud-din se trouvait à la tête de forces considérables dans le pays de Ghazna; c'est vers ce point qu'il dirigeait sa marche. La forteresse de Kerdouan l'arrêta un mois par sa résistance; mais elle fut détruite avec tous ceux qu'elle renfermait. Il franchit la haute chaîne des monts Hindou-Kesch, dont la prolongation à l'est forme la limite septentrionale de l'Inde, et vint mettre le siége devant la forteresse de Bamian. Un des fils de Tchagataï, nommé Moatougan, ayant été tué d'une

(1) *Tarikh Monédjim-Baschi*, tom. II. — *Tadj-ut-Tévarikh* (Couronne des Histoires), par Sa'd-ed-din Efendi; manuscrit turc appartenant à l'auteur.

flèche devant cette place, son grand-père, qui l'aimait tendrement, fut impatient de le venger; ses troupes, animées par sa colère, prirent la forteresse d'assaut, et reçurent l'ordre de n'y pas laisser un être vivant, de n'y faire même aucun butin; tout devait être anéanti. Tchinguiz-khan voulut que ce canton restât désert, et cent ans après il était encore inhabité.

Tchagataï était absent lorsqu'il perdit son fils; il revint pendant qu'on démolissait Bamian. Son père voulut qu'on lui cachât la mort du jeune prince; on lui donna une fausse raison de son absence. Peu de jours après, Tchinguiz-khan étant à table avec ses trois fils, s'emporta contre eux avec une feinte colère, leur reprochant de n'être pas dociles à ses ordres, et en parlant il fixait Tchagataï. Ce prince, intimidé, se mit à genoux, et protesta qu'il mourrait plûtôt que de désobéir à son père. Tchinguiz-khan lui adressa plusieurs fois le même reproche, et à la fin il ajouta: « Mais dis-tu vrai, tiendras-tu ta parole? — « Si j'y manque, s'écria Tchagataï, je veux « mourir. — Eh bien! reprit Tchinguiz-khan, « ton fils Moatougan a été tué; je te défends « de te plaindre. » Frappé comme d'un coup de foudre, Tchagataï eut cependant la force

de retenir ses larmes; mais après le repas il sortit pour soulager un instant son cœur oppressé (1).

Tchinguiz-khan reçut alors la nouvelle d'une victoire remportée par le sultan Djélal-ud-din sur une division qui avait été placée à la frontière du Zabilistan, pour couvrir les opérations du souverain mongol et de son fils Toulouï. Djélal-ud-din, après avoir traversé le désert du Khorazm, et repoussé un détachement mongol près de Nessa, s'était rendu à Nischabour avec le dessein de passer dans le pays de Ghazna, son ancien apanage. Il ne resta dans cette ville que trois jours; une heure après son départ les Mongols y arrivèrent, et se mirent aussitôt à sa poursuite. Le sultan chargea l'un de ses généraux d'arrêter quelque temps l'ennemi dans un endroit où le chemin se divisait, et de prendre ensuite l'autre route; cet ordre fut exécuté. Les Mongols suivirent les traces du général, et perdirent celles du sultan qui franchit dans ce jour l'espace de quarante lieues. Arrivé à Zouzen, il ne put pas obtenir qu'on le laissât entrer dans cette ville, pour s'y mettre en

15 zilh. 617. 10 févr. 1221.

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. — *Djami ut-Tévarikh*.

sûreté pendant que ses chevaux se reposeraient; les habitants allèrent jusqu'à le menacer, si les Mongols venaient l'attaquer sous leurs murs, de l'assaillir à coups de pierres du haut des remparts. Il repartit au milieu de la nuit; dès le lendemain, les Mongols arrivèrent à Zouzen, et poursuivirent le sultan jusqu'à une certaine distance sur la route de Hérat. Au bout de trois jours, ce prince atteignit heureusement Ghazna, où son autorité fut généralement reconnue, et plusieurs corps d'armée de diverses nations vinrent s'y ranger sous ses drapeaux.

Ghazna avait été depuis moins d'un an le théâtre de plusieurs révolutions. Un Gourien, Mohammed Ali Kharpoust, commandait dans cette province au nom du sultan Mohammed. Lorsque ce prince s'éloigna du Sihoun, Emin Mélik, son oncle maternel, qui possédait en fief la province de Hérat, le quitta, et voulant se retirer loin du théâtre de la guerre, passa dans le pays de Ghazna, avec vingt mille Turcs-Cancalis. Arrivé à deux ou trois journées de cette capitale, il envoya un de ses officiers à Kharpoust pour le prier de lui assigner un district où il pût cantonner ses troupes, jusqu'à ce que les événements prissent une tournure plus favorable. Le gouver-

neur et ses généraux lui répondirent: « Nous « sommes Gouriens, et vous êtes Turcs; nous « ne pouvons pas vivre ensemble. Des districts « ont été assignés par le sultan à ses divers « corps de troupes; demeurons chacun dans « notre territoire. » Emin Mélik réitéra sa demande, mais sans succès. Schems-ud-din, de Sérakhss, vézir de Djélal-ud-din, qui était alors à Ghazna, s'entendit avec le commandant de la citadelle, pour se défaire de Kharpoust, qu'ils traitaient de rebelle, puisqu'il refusait d'admettre dans la province un parent du souverain; ils l'invitèrent à une fête dans un jardin près de la ville, et au milieu du festin, le commandant le poignarda. Les conjurés rentrèrent aussitôt dans Ghazna, dont ils se rendirent maîtres avant que les troupes gouriennes, qui étaient campées à une demi-lieue de là, eussent appris la mort de leur chef. Lorsque son sort leur fut connu, elles se dispersèrent, et Emin Mélik fut introduit dans la ville, où il exerça l'autorité de gouverneur.

Bientôt on apprit qu'un corps mongol s'avançait par la route de Bost. Emin Mélik marcha à sa rencontre; ce détachement trop faible pour lui tenir tête, se retira sur Hérat. Dans cette expédition, Emin Mélik fit arrêter

le vézir Schems-ud-din qui l'accompagnait, et l'enferma dans la forteresse de Ketchouran. Pendant son absence, il éclata une insurrection dans Ghazna : le commandant de la citadelle fut sacrifié aux mânes de Kharpoust, et les principaux habitants déférèrent l'autorité à Razi-ul-mulk de Termed. Un grand nombre de Khoulloudjes (1) et de Turcmans étaient venus de la Transoxiane et du Khorassan se réfugier dans le pays de Ghazna, et s'étaient réunis dans les plaines de Ferschaour (2), sous les drapeaux de Seïf-ud-din Agrac. Le nouveau gouverneur forma le dessein de les attaquer, pour se rendre maître de cette partie de l'Inde; mais ayant essuyé une défaite, il fut passé au fil de l'épée avec la plus grande partie de ses troupes. Son frère

---

(1) « Les *Khoulloudjes*, est-il dit dans le *Tarikh Monédjim-Baschi*, tom. II, nation primitivement arabe, « s'étaient mêlés avec des tribus turques, et menaient une « vie nomade dans des contrées situées entre le Sind et « le Gange. »

(2) « *Ferschaour* ou *Ferschabour*, appelée vulgairement « *Berssavour*, ville et district étendus dépendants de « Lahaur, entre cette ville et Ghazna. » *Mérassid ul-ittild*. C'est la ville indiquée dans les cartes modernes sous le nom de *Pischaver*.

Œumdet-ul-mulk qui partageait son autorité, resta, après sa mort, le maître dans Ghazna. Il ne tarda pas à être assiégé dans la citadelle par le gouverneur de Caboul. Cette place se défendit pendant quarante jours; au moment où elle fut prise, on vit arriver le vézir Schems-ul-mulk, dont le sultan Djélal-ud-din avait brisé les fers, et qu'il envoyait à Ghazna, pour y faire les préparatifs de sa réception. Sept jours après, le sultan fut dans les murs de cette ville. Alors des troupes accoururent de tous les côtés se ranger sous ses étendards: Emin Mélik revint à Ghazna avec ses Turc-Cancalis, et le sultan épousa sa fille; Agrac Mélik s'y rendit de Ferschaour avec ses Khoulloudjes et ses Turcmans; le gouverneur de Caboul et A'azam Mélik lui amenèrent leurs troupes gouriennes: par la réunion de ces forces, Djélal-ud-din se vit à la tête de soixante à soixante-dix mille hommes de cavalerie.

Le sultan partit de Ghazna avec cette armée, au printemps de 1221, et marcha vers les plaines de Pérouan, voisines du canton de Bamian; de là, il s'avança pour attaquer un corps mongol qui faisait le siége de la forteresse de Valian; il surprit son avant-garde et lui tua mille hommes. Les assiégeants, forcés à la retraite, se replièrent sur l'armée

d'observation dont ils avaient été détachés, et Djélal-ud-din revint à Pérouan, où ses bagages étaient restés. Huit jours après son retour, il y vit arriver l'armée mongole que commandait Schiki Coutoucou.

Ce général avait été posté avec trente mille hommes sur la frontière montagneuse du Caboul et du Zabilistan, pour observer les mouvements de Djélal-ud-din et couvrir les opérations de Tchinguiz-khan. Sur la nouvelle de l'échec essuyé par un corps de ses troupes devant Valian, il marcha contre Djélal-ud-din, et à son approche, le sultan alla à sa rencontre. Les deux armées se trouvèrent en présence dans les plaines de Pérouan. Le sultan plaça Emin Mélik à sa droite, Agrac, à sa gauche; par son ordre, toute sa cavalerie mit pied à terre, et chacun attacha la bride de son cheval à sa ceinture. Son aile droite fut d'abord enfoncée par un corps de dix mille Mongols; mais secourue du centre et de la gauche, elle reprit sa position et repoussa l'ennemi. Des charges multipliées coutèrent la vie à beaucoup de monde de part et d'autre sans décider la victoire, et vers la nuit les deux armées se retirèrent chacune dans son camp. Le général mongol, pour faire croire aux Khorazmiens qu'il avait

reçu du renfort, ordonna que chaque cavalier plaçât un mannequin de feutre sur son cheval de main, et le soutint par derrière. Ce stratagème fut sur le point de réussir; car, le lendemain matin, les généraux du sultan voyant l'ennemi rangé en bataille sur deux lignes, crurent qu'il lui était arrivé du secours, et parlèrent de retraite; mais le sultan tint ferme, et ordonna comme la veille que l'on combattit à pied. Les Mongols, qui, le jour précédent, avaient éprouvé la valeur des troupes d'Agrac, dirigèrent contre elles leurs principaux efforts; l'élite de leur cavalerie fondit sur l'aile gauche, et fut reçue par une nuée de flèches, qui lui fit tourner le dos. Elle revint cependant à la charge; ce nouveau choc coûta la vie à cinq cents Khorazmiens. Alors le sultan fit sonner de la trompette; toutes ses troupes remontèrent à cheval, et se précipitèrent sur les Mongols avec de grands cris, étendant leur ligne pour les envelopper. Coutoucou avait recommandé aux siens de ne pas perdre de vue son *touc* ou étendard; mais se voyant près d'être entourés, ils prirent la fuite en désordre; et, comme la plaine était coupée de ravins, où leurs chevaux s'abattaient, ils étaient sabrés par les cavaliers du sultan, mieux montés; en sorte

que la majeure partie de cette armée fut détruite.

Cependant la victoire même devint funeste à Djélal-ud-din. Lorsqu'il fut question de partager le riche butin fait sur l'ennemi, il s'éleva une violente dispute entre Emin et Agrac, pour la possession d'un beau cheval arabe, et le premier s'emporta jusqu'à donner un coup de fouet sur la tête de son adversaire. Le sultan n'exigea pas qu'Emin réparât cette offense, sachant bien que les Cancalis n'y pourraient pas consentir. Outré de dépit, Agrac partit dans la nuit même avec ses Khoulloudjes et ses Turcmans, pour se retirer à Ferschaour, entraînant la défection d'A'azam Mélik, chef des troupes gouriennes. Le sultan employa vainement les prières pour les ramener. Voyant ses forces réduites aux Turcs et aux Khorazmiens, il reprit la route de Ghazna, d'où il se retira vers le Sind, sur la nouvelle que Tchinguiz-khan s'avançait pour venger la défaite de son général (1).

Ce prince, en apprenant l'échec essuyé par

---

(1) Selon Ibn-ul-Ethir [p. 284], Djélal-ud-din manda à Tchinguiz-khan, après sa victoire : « *Si tu veux désigner un champ de bataille, je m'y rendrai.* »

ses troupes, dissimula sa colère, et se borna à dire que Coutoucou, gâté jusqu'alors par la victoire, devait profiter de cette première leçon. Il avait les sentiments d'un père pour ce général qu'il avait élevé dès sa plus tendre enfance. Coutoucou était encore au berceau lorsqu'il tomba au pouvoir de Tchinguiz-khan, dans le pillage de la tribu tatare à laquelle il appartenait, et le prince mongol le donna à sa femme Bourté, qui, n'étant pas encore mère, temoignait souvent le désir d'avoir un enfant (1). Coutoucou se rendit

(1) Parmi les actions de Coutoucou qui augmentèrent l'affection que lui portait son père adoptif, l'historien Raschid cite le trait suivant, dans son article des Tatars.

« Un jour que Tchinguiz-khan, selon les habitudes de « la vie nomade, changeait de campement, par un froid « très-rigoureux et au milieu d'une neige profonde, il « passa, près du chemin qu'il suivait, un troupeau de « cerfs. Coutoucou, âgé de quinze ans, dit au noyan « Goudjoucour, le gouverneur des ordous de Tchinguiz-« khan, qu'il avait envie de poursuivre ces animaux, « dont la course était moins rapide, à cause de l'épais-« seur de la neige; il en reçut la permission et partit. « Le soir, lorsqu'on eut fait halte, Tchinguiz-khan de-« manda Coutoucou; on lui dit qu'il était allé à la chasse « des cerfs. — Cet enfant, s'écria-t-il en colère, va périr « de froid, et il s'emporta contre le gouverneur de ses

auprès de son maître, pour lui rendre compte des circonstances de la bataille qu'il avait perdue. Tchinguiz-khan avait déjà donné l'ordre à ses troupes de se tenir prêtes à marcher; il s'avança vers Ghazna avec tant de précipitation, que pendant deux jours elles n'eurent pas le temps de faire cuire leurs aliments. Lorsqu'il fut arrivé au champ de bataille de Pérouan, il dit à Coutoucou et à un autre général de lui montrer la position des deux armées. Il blâma leurs mesures, leur reprocha de n'avoir pas su choisir le champ de bataille, et les jugea coupables de leur défaite. Il arriva à Ghazna quinze jours après le départ du sultan, laissa dans cette ville, qui ne fit aucune résistance, un gouverneur, nommé Yelvadje, et vola à la poursuite de Djélal-uddin, qu'il atteignit au bord du Sind. Ce prince avait écrit aux chefs de tribus qui l'avaient quitté, pour les presser de venir le joindre;

« ordous, au point de le frapper avec le timon d'un « charriot. Cependant le jeune Coutoucou revint et ra-« conta que de trente cerfs, il en avait tué vingt-sept. « Ce trait de jeunesse plut fort au prince; il envoya « chercher les pièces de gibier, que l'on trouva effecti-« vement étendues dans la neige. »

mais, quand ils y eussent consenti, il n'en était plus temps. Tchinguiz-khan, averti que son ennemi avait l'intention de passer le fleuve le jour suivant, fit diligence pour arriver dans la nuit même. Il culbuta l'arrière-garde khorazmienne, commandée par Orkhan, et prit ses mesures de manière que la petite armée de Djélal-ud-din fut entourée par plusieurs lignes, rangées en demi-cercle, et appuyées sur le fleuve. Au point du jour, le signal de l'attaque fut donné; les Mongols fondirent sur les troupes du sultan; ils enfoncèrent et taillèrent en pièces la plus grande partie de l'aile droite, commandée par Emin Mélik, qui, fuyant lui-même vers Ferschaour, fut tué par un corps ennemi placé sur cette route. L'aile gauche n'eut pas un meilleur sort. Djélal-ud-din restait au centre avec sept cents hommes, et combattait en désespéré, se précipitant, pour se frayer un passage, tantôt sur un point, tantôt sur l'autre du demi-cercle ennemi, qui, d'après l'ordre du khan mongol, se rétrécissait peu à peu, sans lui tirer de flèches. Il se battit jusqu'au milieu du jour; enfin, ne pouvant percer les lignes ennemies, après avoir sauté sur un cheval frais, il fit une dernière charge; les Mongols reculent; soudain il tourne bride,

et se dépouillant de sa cuirasse, il court vers le fleuve, s'y précipite avec son cheval (1) de la hauteur de vingt pieds, et le bouclier sur le dos, son étendard à la main, il le traverse à la nage. A cette vue, Tchinguiz-khan courut au bord du Sind; il arrêta ses troupes qui voulaient s'y jeter à la poursuite du prince, et le montrant à ses fils, il le leur proposa pour modèle. Les Mongols tuèrent à coups de flèches un grand nombre de Khorazmiens, qui s'étaient précipités dans le fleuve, à la suite du sultan (2), et firent main-basse sur les débris de son armée. Sa famille tomba au pouvoir du vainqueur, qui fit périr ses enfants mâles (3). Djélal-ud-din

---

(1) « Djélal-ud-din, dit Mohammed de Nessa, conserva « ce cheval jusqu'à la prise de Tifliss (en 1226), sans « jamais le monter, en reconnaissance de ce qu'il lui « avait sauvé la vie au passage du Sind. »

(2) « Des personnes qui avaient été témoins de cet « événement, m'ont raconté, dit le vézir Djouveïni, qu'il « y eut un si grand nombre de Khorazmiens tués dans le « fleuve, que ses eaux en furent rougies, l'espace d'une « portée de trait. »

(3) Au rapport du biographe de Djélal-ud-din, lorsque ce prince, au milieu de la déroute des siens, revint au bord du Sind, sa mère, son épouse, et une troupe de

avait fait jeter dans le Sind tout ce qu'il possédait en or et en argent : le khan mongol y fit descendre des plongeurs qui en repêchèrent une partie.

Djélal-ud-din, transporté par son cheval à travers les eaux du Sind, avait gagné la rive orientale, à quelque distance du point opposé au champ de bataille. Il se trouva d'abord seul; mais il fut joint successivement par ceux des siens qui avaient pu, comme lui, passer le fleuve. Ces faibles débris de son armée manquaient de tout. Bientôt les Khorazmiens se procurèrent, par des courses dans le pays, des armes, des montures, des vêtements. Attaqué par le prince de Djoudi, qui avait mille

---

femmes de son harém, se présentèrent à lui, en s'écriant: *Pour l'amour de Dieu, ôtez-nous la vie; préservez nous de la captivité*, et il les fit noyer. Mais aucun autre historien ne fait mention de cette circonstance; l'auteur du *Djihankuschaï* dit positivement que ses femmes tombèrent au pouvoir de Tchinguiz-khan. Ces deux historiens ne sont pas non plus d'accord sur la date de la bataille. Selon Alaï-ud-din, elle eut lieu au mois de Redjeb (août); mais Mohammed de Nessa dit qu'elle fut livrée le mercredi 22 schewal (9 décembre), ce qui paraît plus exact. On ne trouve nulle part l'indication précise du lieu qui fut le théâtre de cet événement.

cavaliers et cinq mille fantassins, le sultan, avec quatre mille hommes de cavalerie, mit en fuite les Indiens, tua leur chef d'un coup de flèche, et fit un butin considérable. Informé, sur ces entrefaites, de l'approche d'un corps de troupes mongoles, il se retira vers Dehli (1). Les provinces du nord de l'Inde avaient passé sous la domination des affranchis turcs qui les gouvernaient à l'époque de la chûte de l'empire Gour, dont elles faisaient partie. Les plus puissants de ces princes étaient Nassir-ud-din Caradja, souverain du Lahaur, du Mouletan, d'une partie du Sind, et Schems-ud-din Iletmisch, prince de Dehli (2).

Tchinguiz-khan avait, en effet, détaché les noyans Béla et Tourtaï à la poursuite de son ennemi. Ces deux généraux ayant passé le Sind, et ne pouvant découvrir les traces de Djélal-ud-din, s'emparèrent d'abord du fort de Biah, et allèrent investir Mouletan. Sachant qu'ils ne trouveraient pas, dans les

---

(1) *Sirét Djélal-ud-din.* — *Tarikh Djihankuschaï*, t. I. — *Djami ut-Tévarikh.*

(2) Mirkhond, tom. IV. — *Tarikh Monédjim-Baschi*, tom. II. — Raschid, *princes contemporains de Tchinguiz-khan.*

environs de cette ville, des pierres pour leurs catapultes, ils en firent remplir des caissons qui furent abandonnés au cours du fleuve. Ils purent, par ce moyen, battre les murs de Mouletan, dont ils se seraient rendus maîtres sans les grandes chaleurs, qui devinrent insupportables aux Mongols. Ils levèrent le siége de cette ville, et ne voulant pas pénétrer, à la poursuite de Djélal-ud-din, dans l'intérieur de l'Inde, ils ravagèrent les provinces de Mouletan, Lahaur, Ferchabour et Melikpour, et repassèrent le Sind, pour aller, par Ghazna, rejoindre la grande armée, qui s'en retournait en Tartarie.

Après avoir fait partir Béla et Tourtaï, Tchinguiz-khan remonta le Sind, par sa rive droite, au printemps de l'année 1222. Ogotaï était allé, par son ordre, détruire Ghazna, qui plus tard pouvait offrir des ressources au sultan. Ce prince en fit sortir les habitants sous le prétexte de les dénombrer, et on les égorgea tous, à l'exception des gens d'arts et métiers, qui furent envoyés en Tartarie; puis les Mongols pillèrent et ruinèrent Ghazna, nommée aussi Ghaznin, qui avait été pendant plus de deux siècles la capitale d'un puissant empire (1).

---

(1) *Djami ut-Tévarikh.*

Un corps d'armée sous les ordres du général Iltchikadaï avait reçu, en même temps, l'ordre d'aller anéantir la ville de Hérat, la seule qui eût été épargnée dans le Khorassan; elle s'était insurgée après la victoire remportée par Djélal-ud-din sur Coutoucou. Lorsque cette ville eut été conquise, ses habitants, décidés à profiter des événements qui seraient favorables à leur délivrance du joug mongol, amassèrent des armes et des provisions, persuadant à leurs deux gouverneurs qu'ils ne faisaient ces préparatifs que pour se mettre en mesure de marcher avec les troupes mongoles, si l'on avait besoin de leurs services. Non loin de Hérat était située la forteresse de Calioun, bâtie sur la cîme d'un rocher dans le canton de Badghiss; elle fut plus connue dans la suite sous le nom de Nerretou. Pour arriver au pied de ses murs, il fallait gravir un sentier long d'une demi-lieue et si étroit, que deux hommes n'y pouvaient pas marcher de front (1). Se trouvant ainsi hors de la portée des flèches, et des pierres lancées par les catapultes, cette place n'avait pu être prise par les Mongols, quoiqu'ils l'eussent

(1) *Raouzat-ul-djennat*, raouzat IV, tchémen 4.

assiégée deux fois. Comme les habitants de Nerretou craignaient que les Barbares ne revinssent les attaquer, et n'employassent contre eux les milices de Hérat, ils voulurent compromettre cette ville, afin que, se voyant exposée à la terrible vengeance des Mongols, elle prît les armes pour s'en garantir, et fit cause commune avec Nerretou. Dans ce dessein, ils écrivirent aux deux gouverneurs Aboubékir et Mingtaï, qu'ils étaient disposés à se rendre; mais que craignant la rigueur des Mongols, ils désiraient avant tout obtenir de leur khan la promesse par écrit qu'ils auraient la vie sauve. Aboubékir et Mingtaï les assurèrent qu'ils ne tarderaient pas à leur faire accorder leur demande, et leur proposèrent, en attendant, de rétablir les communications entre les deux places. C'était là ce que souhaitaient les habitants de Nerretou, afin de pouvoir exécuter leur plan. Ils firent partir soixante-dix braves, déguisés en marchands, qui ayant caché leurs armes dans les ballots qu'ils conduisaient, entrèrent séparément dans la ville, et parvinrent à tuer les deux gouverneurs. Aussitôt la population de Hérat se souleva; on passa au fil de l'épée tous les gens d'Aboubékir et de Mingtaï et les habitants s'élurent deux chefs, l'un civil, l'autre militaire.

Le général Iltchikadaï, chargé de punir la ville de Hérat, attendit, pour en commencer le siége, l'arrivée d'environ cinquante mille hommes de milice, qu'il avait mis en réquisition dans les pays conquis. La ville se préparait à une résistance désespérée; les chefs se juraient de rester unis et de combattre jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Les attaques des Mongols furent repoussées avec vigueur; il y eut un grand nombre d'actions meurtrières; mais enfin la division se mit parmi les assiégés, dont une partie voulut se rendre; et, à la faveur de cette désunion, Iltchikadaï s'empara de la ville après l'avoir tenue investie durant six mois et dix-sept jours. Toute sa population fut passée au fil de l'épée; pendant une semaine entière les Mongols ne firent que tuer, piller, brûler et démolir; on dit qu'il périt dans Hérat un million et six cent mille individus.

2 djém. 1. 619. 14 juin 1222.

Itchikadaï envoya à son maître le plus précieux du butin fait dans cette malheureuse cité, et plusieurs milliers de jeunes captifs. Le but de son expédition étant atteint, il alla rejoindre la grande armée. Peu de temps après, un corps de deux mille hommes reçut l'ordre de se porter sur Hérat, pour y tuer ceux des habitants qui, ayant échappé au

carnage, seraient trouvés parmi les ruines de leur ville; ils en égorgèrent environ deux mille, et s'en retournèrent le troisième jour. Seize individus s'étaient réfugiés sur le sommet d'une montagne escarpée dans le canton de Hérat; ils s'y tinrent cachés pendant quelque temps. Lorsqu'ils virent qu'il ne paraissait plus de Mongols, ils revinrent à Hérat, dont les rues étaient encore jonchées de cadavres. Ils furent joints par quelques autres fugitifs, et il se forma une colonie de quarante personnes, qui se logèrent dans la mosquée cathédrale (1).

La ville de Merv qui, depuis le massacre de ses habitants, s'était repeuplée, avait été dévastée pour la seconde fois par les Mongols. Ses citoyens émigrés y étaient revenus, guidés par l'amour de leur pays natal, et beaucoup d'individus des contrées voisines, qui avaient également échappé à la mort, étaient venus s'y établir, à cause de la fertilité de son territoire. Alors un officier du sultan, à la tête de quelques troupes, parut devant cette ville, s'en rendit maître, et mit à mort le préfet persan que Toulouï y avait placé. Cet événement attira sur Merv de nouveaux

---

(1) *Raouzat-ul-djennat*, raouzat XI, tchémen 13 et 14.

malheurs; un corps de cinq mille Mongols s'y rendit de Nakhscheb, et massacra toute sa population; on distribua les quartiers de la ville aux troupes pour les démolir, et les Mongols, en se retirant, laissèrent à Merv un musulman nommé Ac-mélik avec quelques hommes, qui reçurent l'ordre de tuer tous ceux qui reparaîtraient. Ac-mélik fit toutes les perquisitions possibles pour trouver de ces malheureux; il eut enfin recours à ce dernier moyen : il fit annoncer la prière publique du haut d'un minaret; à la voix du Müezzin, les Musulmans sortirent de leurs retraites pour faire leur dévotions; ils furent saisis et mis à mort. Les recherches de ce gouverneur durèrent quarante-un jours, pendant lesquels ses satellites commirent des atrocités inouies sur les malheureux qui tombèrent entre leurs mains; et il ne resta plus dans Merv que quelques individus (1).

Après avoir détruit, sur le bord du Sind, les troupes qui étaient restées fidèles à Djélal-

---

(1) Merv resta déserte jusqu'au règne du sultan Schahroukh, fils de Tamerlan, qui, au commencement du quinzième siècle, fit rebâtir la ville et y attira des habitants. *Djihan-Numa*, pag. 317.

ud-din, Tchinguiz-khan fit attaquer celles qui l'avaient abandonné. Déjà leurs principaux chefs avaient péri d'une manière tragique. En quittant le prince khorazmien, Agrac s'était rendu avec A'azam dans le fief de ce dernier à Bekerhar. Il y demeura quelque temps, et partit pour Ferschabour; de la première station il envoya un de ses officiers prier A'azam de ne point permettre que l'ennemi mortel d'Agrac continuât à séjourner dans son territoire, désignant Nouh-Djandar, le chef de cinq ou six mille huttes de Khoulloudjes. A'azam lui fit répondre que, dans les circonstances où ils se trouvaient, il fallait moins que jamais de divisions parmi les Musulmans, et partit avec une suite de cinquante personnes pour aller trouver Agrac et tâcher de l'apaiser; mais il le trouva inflexible. Ils burent ensemble; Agrac, la tête échauffée par le vin, monte à cheval et se rend, avec une centaine de cavaliers, au camp des Khoulloudjes. Nouh s'imagine qu'il vient pour se réconcilier; il va avec ses fils à sa rencontre. A la vue de son ennemi, Agrac, transporté de fureur, tire son sabre pour le frapper; aussitôt il est mis en pièces par les soldats de Nouh. Lorsque les troupes d'Agrac apprirent la mort de leur chef, elles crurent

qu'il avait été la victime d'un complot tramé entre Nouh et A'azam; elles tuèrent ce dernier, puis fondirent sur le camp de Nouh, et le massacrèrent avec ses fils. Dans un autre combat il périt un grand nombre de Gouriens. Enfin, les restes de ces troupes khoulloudjes, turcmanes et gouriennes, poursuivies par un corps d'armée composé de cavalerie mongole et d'infanterie persane, furent en peu de temps détruits ou dispersés (1).

Après le sac de Ghaznin, Ogotaï avait expédié un courier à son père pour lui demander l'ordre d'assiéger la ville de Sistan. Tchinguiz-khan lui manda de revenir, à cause des fortes chaleurs. Il prit ses cantonnemens d'été dans la plaine que les Mongols appellent *Bérouan*, d'où il fit piller tout le pays d'alentour (2). Ce fut alors que ce prince plaça, pour la première fois, des gouverneurs civils, *Darougas*, dans les villes conquises (3). Tchinguiz-khan attendait les noyans Bela et Tourtaï. A leur arrivée, il se mit en marche et fut rejoint par Ogotaï, près du fort de Gou-

juin 1223.

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I.

(2) *Djami ut-Tévarikh.*

(3) *Kangmou*, dans Hyacinthe, p. 125.

naoun-Courgan. Il hiverna dans le canton montagneux de Bouya-Ketver, près des sources du Sind, où une maladie épidémique éclata dans son armée.

Lorsque cette maladie eut cessé, au printemps de l'année 1223, Tchinguiz-khan résolut de retourner en Mongolie, par l'Inde et le Tubbet (1). Avant de partir, il ordonna que

---

(1) L'histoire de la Chine rapporte, sur la cause du retour de Tchinguiz-khan, une fable qui a été répétée. Selon le *Thoung-kian-kang-mou*, lorsque Tchinguiz-khan était dans l'Inde, près de la forteresse nommée *Porte de fer*, ses gardes du corps apperçurent un animal semblable au cerf, lequel avait une queue de cheval, le poil vert, une corne sur la tête et la faculté de parler. Cet animal dit aux gardes : « Il est temps que votre maître « s'en retourne. » Tchinguiz-khan, troublé de cet avis, interrogea Yéliuï-Tchoutsaï, qui lui dit : « Cet animal s'appelle *Co-touan*, et sait toutes les langues de l'univers; « il apparait comme un signe de l'illégitime effusion du « sang. Il y a déjà quatre ans que la grande armée fait « la guerre dans l'occident; le ciel, qui a horreur des « massacres, vous avertit, seigneur, par cette apparition. « Épargnez, pour l'amour du ciel, les habitants de ce « royaume. Votre modération sera pour vous la source « d'un bonheur sans fin. » Le souverain mongol, frappé de cet avertissement, ne tarda pas à commencer sa retraite, après avoir toutefois commis de grands ravages

ses prisonniers, qui étaient en si grand nombre, qu'on en comptait dix ou vingt par tente, mondassent une énorme quantité de riz pour ses soldats. Ce travail achevé au bout d'une semaine, on égorgea, dans une nuit, tous les captifs. L'armée prit la route du Tubbet; mais au bout de quelques journées elle reçut contre ordre. On reconnut toutes les difficultés qu'elle aurait à vaincre pour traverser une vaste contrée, hérissée de hautes montagnes et couverte d'épaisses forêts. Tchinguiz-khan retourna à Peschavour, pour gagner la route qui l'avait conduit en Perse.

Après avoir franchi les monts de Bamian, il prit ses quartiers d'été dans le canton de Bacalan, où étaient restés ses gros bagages. Il se remit en marche vers l'automne. En passant près de Balkh, il fit tuer tous ceux qui étaient revenus habiter cette ville. Pendant une année,

---

dans l'Inde. (Hiacynthe, p. 119. — Mailla, p. 108). L'historien Raschid dit que Tchinguiz-khan retourna en orient, pour réduire le Tangoute, qui venait de se révolter. Il est vrai que Tchinguiz-khan, environ un an après son retour en Mongolie, marcha sur le Tangoute, et mit ce royaume à feu et à sang; mais rien ne dénote que son souverain eut tenté de secouer le joug.

ce qui restait d'hommes dans cette province, fut réduit à se nourrir de chiens et de chats; car les Mongols, n'ayant besoin que de pâturages pour leurs troupeaux, dont le lait et la chair faisaient leur nourriture habituelle (1), détruisaient les grains dans les pays ennemis, en sorte que les habitants qui avaient échapé aux autres genres de morts, étaient, après la retraite de ces barbares, exposés à périr de faim. Tchinguiz-khan repassa le Djihoun (2). Lorsqu'il fut à Bokhara, il ordonna à Sadr Djihan de lui envoyer quelqu'un qui connut à fond la religion maho-

(1) Ibn-ul-Ethir dit [p. 275], que les Tatares avaient toujours assez de vivres, parce qu'ils ne se nourrissaient que de viande; que leurs chevaux se contentaient de l'herbe, et déterraient les racines avec leurs sabots.

(2) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. — L'auteur de cette histoire, après avoir rapporté les opérations des Mongols dans le Khorassan, fait l'observation suivante: « Quelqu'un « qui, avec tout le loisir nécessaire, s'appliquerait à re- « tracer les événements de cette époque, aurait besoin « de beaucoup de temps pour rapporter ceux qui se sont « passés dans un seul district. Comment les exposerais-je « avec détail, moi qui n'ai pu employer à écrire « cette histoire, que de courts moments de repos pen- « dant de longs voyages, ou au milieu d'occupations « multipliées. »

métane. Ce magistrat lui adressa un cadhi, nommé Eschref, et un prédicateur. Tchinguiz-khan se fit expliquer, par ces deux docteurs, les principaux dogmes et préceptes du mahométisme. Il les approuva, excepté le pélérinage à la Mecque, observant que le monde entier était la maison de Dieu, et que les prières lui parvenaient également bien de quelque lieu que ce fut. A son arrivée devant Samarcand, les notables de la ville sortirent à sa rencontre. Tchinguiz-khan ordonna qu'on y fit la prière publique en son nom, puisque Dieu lui avait donné la victoire sur Mohammed. Les cadhis et les imams furent exemptés, à leur demande, des impositions qu'ils avaient payées jusqu'alors (1). De cette ville le khan mongol expédia des courriers à Djoutchi, pour lui mander de venir avec ses enfants. Après la prise de Khorazm, ce prince, qui gardait le ressentiment de sa querelle avec Tchagataï, avait passé dans le pays au nord du Sihoun, où il s'amusait à chasser. Son père, en lui donnant rendez-vous, lui faisait dire de pousser devant lui le gibier de ces immenses plaines. Tchinguiz-khan demeura tout l'hiver de

(1) Mirkhond, *Raouzat-us Safa*, liv. V.

1223 dans le pays de Samarcand. Lorsqu'il continua sa marche, au retour du printemps, il ordonna que, pendant que l'armée défilerait, la mère, les veuves et les parents du sultan Mohammed se tinssent sur le bord du chemin, et fissent, à haute voix et avec de longs gémissements, leurs derniers adieux à l'empire khorazmien. Il fut rejoint, sur la rive du Sihoun, par ses fils Tchagataï et Ogotaï, qui étaient restés à chasser dans les environs de Bokhara; pendant l'hiver, ils lui avaient envoyé, chaque semaine, cinquante charges de gibier.

Tchinguiz-khan s'arrêta, tout l'été de 1224, dans le canton de Colan-Taschi. Djoutchi ne se rendit pas auprès de son père; mais, par ses ordres, une immense quantité de gibier, en grande partie composée d'ânes sauvages, fut poussée jusqu'aux environs de Colan-Taschi, où Tchinguiz-khan se livra au plaisir de la chasse. Après lui, ses troupes s'amusèrent à tirer sur ces animaux, qui étaient si fatigués d'une longue route, qu'on les prenait à la main. Lorsque tout le monde fut las de cet amusement, on rendit la liberté aux ânes sauvages qui restaient; mais avant de les relâcher, ceux qui les avaient pris imprimèrent sur leur poil leurs marques particulières.

Tchinguiz-khan passa en route l'été et l'hiver de l'année 1224. Deux de ses petits-fils, Coubilaï et Houlagou, dont les règnes furent célèbres, vinrent à sa rencontre près de la rivière Imil, et de l'ancienne frontière des Naïmans et des Ouïgours. Le premier, âgé de onze ans, avait tué en chemin un lièvre; le second, âgé de neuf ans, avait pris un cerf, et comme c'était la coutume des Mongols de frotter avec de la viande et de la graisse, le doigt du milieu de la main des enfants, la première fois qu'ils allaient à la chasse, Tchinguiz-khan fit lui-même cette opération à ses petits-fils. Plus loin, il donna une fête à son armée, dans un lieu appellé *Bouca Soutchicou*, et il atteignit son ordou dans le mois de février de 1225 (1).

Tchinguiz-khan fit alors des préparatifs pour envahir le Tangoute; mais avant de le suivre dans ses dernières conquêtes, nous tracerons la marche dévastatrice des généraux Tchébé et Souboutaï, qui l'avaient rejoint en route, après avoir répandu la terreur des armes mongoles jusqu'aux limites de l'Europe.

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. — *Djami ut-Tévarikh.*

CHAPITRE VIII.

Suite de l'expédition des généraux mongols Tchébé et Souboutaï. — Dévastation de l'Irac-Adjém, de l'Azerbaïdjan et de l'Arran. — Victoires sur les Géorgiens.— Ravages en Géorgie et dans le Schirvan. — Défaite des Alans et des Lezguis. — Invasion du pays des Kiptchacs. — Victoire sur les Russes. — Dévastation de la Russie méridionale. — Incursion dans la Chersonèse Taurique. — Victoire sur les Boulgares. — Retour de cette armée mongole en Tartarie. — Nouveaux ravages des Mongols dans l'Irac-Adjém.

Après la disparition du sultan Mohammed, les généraux Tchébé et Souboutaï, qui avaient été chargés de le poursuivre, achevèrent de dévaster l'Irac-Adjém. Déjà la ville de Rayi avait été saccagée par les Barbares; celle de Coum eut le même sort (1). Lorsqu'ils appro-

(1) « Lorsque le général Tchébé, dit l'historien Mir-« khond, fut près de Coum, des musulmans, qui étaient

chèrent de Hémédan, le maire de cette ville alla au-devant d'eux avec des présents considérables, et leur fit agréer sa soumission; ils y placèrent un commandant. Après avoir détruit Zendjan, ils prirent d'assaut Cazvin, dont les habitants se défendirent dans les rues, le couteau à la main, et tuèrent beaucoup de Mongols; mais leur résistance désespérée ne put les préserver d'un massacre général, où il périt plus de quarante mille individus.

Les deux généraux, mettant tout à feu et à sang sur leur passage, s'avancèrent vers Tébriz, capitale de l'Azerbaïdjan. Ce pays et celui d'Arran, qui en est séparé par le fleuve Kour, étaient au pouvoir d'un prince turc, nommé Euzbeg, fils de Djihan Pehluvan, dont le grand-père Ildéguiz avait été amené esclave en Perse, du pays de Kiptchak, et vendu à un sultan seldjoukide de l'Irac-Adjém. Affranchi et successivement élevé aux premières dignités, Ildéguiz reçut en fief, dans l'année 1146, les

« dans son camp, l'engagèrent à faire main-basse sur « tous les habitants de cette ville, parce qu'ils étaient « *rafezis* (sectateurs d'Ali). Le général mongol fit égorger « les hommes, et traîna en captivité les femmes et les « enfants. »

provinces d'Arran et d'Azerbaïdjan. Lorsque quarante-huit ans après, la dynastie seldjoukide de l'Irac eut été détruite, la famille d'Ildéguiz conserva la possession de ces pays, sur lesquels Euzbeg règnait depuis 1197, se contentant, comme son père et son aïeul, du titre d'Atabey, ou de *bey père*, que les sultans seldjoukides donnèrent primitivement aux officiers qu'ils plaçaient auprès de leurs fils, en qualité de gouverneurs.

Lorsque les Mongols s'approchèrent de Tébriz, Euzbeg, prince d'un grand âge, et fort adonné au vin, ne songea pas à prendre les armes pour la défense de son pays; il préféra de détourner l'orage qui le menaçait par le sacrifice d'une partie de ses richesses, et obtint la paix au moyen d'une forte contribution en argent, en vêtements, en chevaux et autres animaux.

Les deux divisions mongoles évacuèrent alors l'Azerbaïdjan, et allèrent prendre des quartiers d'hiver sur le bord de la Mer Caspienne, dans les plaines du Mogan, qui leur offraient de gras pâturages et un climat plus tempéré; car l'hiver était rigoureux; il était tombé tant de neige que les chemins en furent quelque temps impraticables. En passant, ils firent une incursion en Géorgie, et battirent une armée

de dix mille Géorgiens qui fut en grande partie détruite.

On croyait que les Mongols séjourneraient, pendant la mauvaise saison, dans le pays de Mogan. Des ambassadeurs géorgiens étaient allés solliciter le prince de l'Azerbaïdjan et celui de la Mésopotamie, de former une ligue pour les attaquer au printemps; mais ces Barbares reprenant leurs opérations dans le cœur de l'hiver, rentrèrent en Géorgie. Leur armée avait été renforcée par un grand nombre de Turcmans et de Curdes, habitants de ces contrées, que les généraux mongols n'avaient pas eu de peine à engager sous leurs drapeaux, pour combattre un peuple chrétien, qui leur avait souvent causé beaucoup de mal, et pour ravager un pays qui leur offrait un riche butin. Ce corps d'auxiliaires, commandé par un mamelouck d'Euzbeg, nommé Accousch, forma l'avant-garde des Mongols dans leur invasion en Géorgie. Ils mirent tout à feu et à sang jusqu'à une petite distance de Tiflis, ou l'armée géorgienne les attendait. Le corps d'Accousch commença l'action qui fut très-opiniâtre, et coûta beaucoup de monde à ces auxiliaires. Lorsque les Mongols virent les Géorgiens affaiblis et fatigués par cette première attaque, ils les chargèrent, les mirent en déroute, et

zoulh. 617. févr. 1221.

taillèrent en pièces la plus grande partie de leur armée (1).

618. 1221. Au printemps, les Mongols évacuèrent la Géorgie, se dirigeant sur Tébriz, qui se racheta pour la seconde fois par une forte contribution, et allèrent mettre le siége devant Méraga. Cette ville appartenait à une princesse, qui faisait sa résidence dans le château de

---

(1) Ces Tatares, dit ici Ibn-ul-Ethir, ont exécuté des « choses dont les temps anciens et les modernes n'offrent « point d'exemple. Sortis du voisinage de la Chine, ils « pénétrèrent en moins d'une année jusqu'à l'Arménie, « jusqu'à l'Irac. Ma foi, je ne doute pas que ceux qui « viendront quelque temps après nous, et liront ces évé- « nements, ne refusent de les croire. Dieu veuille envoyer « à l'islamisme et aux musulmans, un défenseur, un pro- « tecteur; car depuis la naissance du Prophète, jamais ils « n'ont essuyé des malheurs comme de nos jours : d'un « côté, les dévastations des Tatares dans le Mavera-un- « nehr, le Khorassan, l'Irac, l'Azerbaïdjan; de l'autre, « un second ennemi, les Francs, venus de leur pays, « situé au nord-ouest, derrière l'empire romain, entrent « en Égypte, s'emparent de Damiette, et en restent « maîtres, sans que les Musulmans puissent les en chas- « ser; le reste de ce royaume est même en danger d'être « envahi. »

« Le principale cause des malheurs des Musulmans, dit « le même historien un peu plus loin, fut la disparition « du sultan Mohammed, qui laissa ses états sans défense. »

Rouïder. Suivant leur pratique ordinaire, ils la firent attaquer par leurs captifs musulmans, qu'ils forçaient de monter à l'assaut, massacrant ceux qui reculaient (1). Au bout de quelques jours, ils prirent Méraga, firent main-basse sur ses habitants, et bûlèrent ce qu'ils ne voulurent pas emporter. Pour attirer hors de leurs retraites les individus qui s'étaient soustraits au massacre général, ils ordonnèrent à leurs prisonniers d'annoncer à haute voix que les Tatares étaient partis, et réussirent par ce moyen à en tuer le plus grand nombre (2).

4 safer.
30 mars.

---

(1) « Ils mettent, dit l'historien Novaïri, les captifs « devant eux, dans les combats, et c'est parmi ces mal- « heureux que les armes ennemies exercent leurs ravages. « Lorsqu'ils ont conquis un district, ils les tuent, et les « remplacent par ceux qu'ils prennent dans le district « voisin. »

(2) « Nous avons entendu raconter, dit Ibn-ul-Ethir, « qu'une femme tatare entra dans une maison de Méraga « et se mit à tuer ceux qui s'y trouvaient; ils la pre- « naient pour un homme. Lorsqu'elle eut déposé ses ar- « mes, on vit que c'était une femme, et un musulman « qu'elle avait fait prisonnier la tua. Nous avons aussi « ouï dire à un habitant de Méraga, qu'un Tatare en- « tra dans une rue où il y avait plus de cent individus, « et qu'il les tua tous l'un après l'autre, sans que per- « sonne essayât de se défendre. »

De Méraga, les Barbares s'avancèrent sur Erbil; mais la difficulté de pénétrer dans ce pays de montagnes par des défilés qui ne permettaient pas à deux cavaliers de marcher de front, leur fit changer de direction; ils tournèrent vers l'Irac Areb. Aussitôt le khaliphe Nassir, dont le territoire était menacé, demanda des troupes à Mozaffer-ud-din, prince d'Erbil, à Bedr-ud-din, prince de Moussoul, et à Mélik Eschref, prince de Mésopotamie. Les deux premiers obéirent et firent marcher vers Dacouca leurs milices, auxquelles s'étaient joints un bon nombre de volontaires; mais Eschref s'excusa de ne pouvoir pas suivre leur exemple, par la raison que son frère Moazzam, prince de Damas, était venu le presser de secourir leur frère Kamil contre les Croisés qui avaient pris Damiette, et il partit précipitamment pour défendre l'Égypte.

Le prince d'Erbil, qui conduisait ses propres troupes, fut joint à Dacouca par huit cents hommes que le khaliphe lui envoyait, avec la promesse de lui fournir bientôt des forces plus considérables, et l'ordre d'aller attaquer les Tatares. Ce prince manda au khaliphe qu'avec si peu de monde il ne pouvait pas marcher à l'ennemi; mais que si le pontife voulait le mettre à la tête de dix mille cavaliers, il

se croirait en état de purger la Perse de ces Barbares. Malgré cette assurance, il ne reçut aucun renfort; il ne fut pas non plus attaqué; les Mongols sachant qu'il devait s'assembler une armée à Dacouca n'osèrent pas s'avancer de ce côté, et lorsque les troupes mahométanes qui s'y trouvaient virent qu'il ne leur arrivait pas de nouveaux secours, trop peu nombreuses pour aller au devant de l'ennemi, elles prirent le parti de se séparer.

Cette petite armée étant dissoute, les Mongols se portèrent sur Hémédan, et posèrent leur camp à la vue de cette ville. Ils ordonnèrent au commandant qu'ils y avaient laissé, de lever une contribution en argent et en étoffes. La ville avait déjà payé celle qui lui avait été imposée pour sa rançon l'année précédente; les principaux habitants se rendirent chez le maire, qui avait été le négociateur de la convention avec les Mongols, et se plaignirent de cette nouvelle réquisition, disant qu'ils avaient déjà livré à ces mécréants tout ce qu'ils possédaient, et qu'encore ils avaient eu à supporter les humiliations dont leur commandant les avait abreuvés; qu'il ne leur restait plus rien à donner à ces barbares. « Que faire, leur répondit le magistrat, puis-« que nous sommes les plus faibles; nous « n'avons d'autre ressource que de sacrifier

« nos biens. » Ils lui reprochèrent d'être encore plus dur envers eux que les infidèles, et lui adressèrent d'autres discours offensants. Les voyant animés de la sorte, le maire finit par leur dire qu'il était prêt à faire tout ce qu'ils voulaient. Il fut décidé qu'on chasserait de la ville le commandant mongol, et qu'on prendrait des mesures de défense. Le peuple, dès qu'il eut connaissance de cette résolution, assaillit le commandant et le tua.

Ces actes d'imprudence ne servirent qu'à accélérer la ruine de Hémédan. Les Mongols y mirent le siége. Les citadins, ayant à leur tête le *Fakih*, ou chef des hommes de loi, firent des sorties, les deux premiers jours, et combattirent si vaillamment que les Mongols éprouvèrent une perte considérable; mais, le troisième jour, comme ce prélat ne pouvait pas monter à cheval, ils allèrent chercher le *Réiss* ou maire, pour lui demander de les conduire à l'ennemi; il s'était évadé avec sa famille, par un chemin souterrain. Sa disparition les déconcerta; ils renoncèrent à faire des sorties, quoique résolus de se défendre jusqu'à la mort. Les Mongols, ayant perdu beaucoup de monde, étaient sur le point de se retirer, lorsque jugeant, à la cessation des sorties, que les assiégés étaient découragés,

ils livrèrent un assaut et entrèrent dans la ville. Les habitants combattirent dans les rues, le couteau à la main; mais enfin ils succombèrent et furent passés au fil de l'épée. Le carnage dura plusieurs jours; il ne se sauva que ceux qui avaient pu se cacher dans des lieux souterrains. La ville fut livrée aux flammes par les vainqueurs.

Les Mongols, retournant au Nord, allèrent attaquer Erdébil, qu'ils prirent et saccagèrent. Ils se présentèrent ensuite, pour la troisième fois, devant Tébriz. Sur l'avis de leur marche, Euzbeg se réfugia à Nakhtchouvan; mais l'officier auquel il avait confié le commandement de Tébriz sut tellement enflammer le courage des habitants, et prit de si bonnes mesures de défense, que les Mongols, instruits de ces dispositions, se contentèrent de demander une nouvelle contribution en argent et en étoffes. Ils la reçurent et allèrent attaquer la ville de Sérab, où ils tuèrent tout le monde; ensuite Baïlécan, située dans le pays d'Arran, éprouva leur fureur. Un officier mongol, envoyé dans cette ville, à la demande de ses habitants, pour faire avec eux un accord, y avait été tué; les Mongols l'attaquèrent (1). Comme

(1) Ibn-ul-Ethir.

il n'y avait pas de pierres dans les environs, ils abattirent de grands platanes, et en taillèrent des blocs, qu'ils lancèrent avec leurs catapultes (1). Ils prirent la ville d'assaut et en massacrèrent toute la population, se livrant aux dernières atrocités. Ils égorgeaient les femmes après les avoir déshonorées; ils éventraient celles qui étaient enceintes, et écrasaient le fruit qu'elles portaient dans leur sein. Après avoir dévasté les environs de Baïlecan, ces Barbares s'approchèrent de Gandja, capitale de l'Arran; mais ils ne voulurent pas attaquer cette ville, dont ils savaient que les habitants étaient très-belliqueux, par suite de leurs guerres continuelles avec les Géorgiens. Ils leur demandèrent une certaine quantité d'argent et de vêtements, qui leur fut livrée, et ils poursuivirent leur route pour rentrer en Géorgie.

ramaz. 618. oct. 1221.

Une armée géorgienne était prête à défendre ce royaume. Tchébé se mit en embuscade avec cinq mille hommes; Souboutaï s'étant présenté à l'ennemi, tourna le dos à la première charge, et l'attirant à sa poursuite, le fit tomber dans le piége. Cette armée géorgienne, forte de

(1) *Assar-ul-Bilad*, iklim 5, art. Baïlécan.

trente mille hommes, fut en grande partie détruite. La reine Rhouzoudan, fille de la célèbre reine Thamar, occupait le trône de Géorgie depuis la mort récente de son frère George Lascha, et le connétable Ivané commandait les forces militaires de ce royaume. Une nouvelle armée fut assemblée à la hâte pour arrêter les progrès des Mongols dans le cœur du pays; mais ces troupes, saisies de la terreur qu'inspiraient ces Barbares, n'osèrent pas les attendre, et retournèrent à Tiflis, abandonnant à leur fureur la partie méridionale de la Géorgie (1).

(1) L'historien Ibn-ul-Ethir, qui se trouvait alors à Moussoul, rapporte qu'il avait entendu dire à un seigneur géorgien, envoyé en ambassade au prince de Moussoul, que les Tatares avaient imprimé une si grande terreur en Géorgie, qu'on n'y croyait pas qu'il fût possible de leur faire éprouver le moindre échec, et que ces Barbares ne prenaient jamais la fuite, qu'ils refusaient même de se rendre. « Un jour, dit-il, nous fîmes pri« sonnier un Tatare; il se jeta en bas de son cheval et « se fendit la tête contre un rocher. »

On trouve dans les *Annales Ecclésiastiques* de Raynaldus (tome I, pag. 534; année 1224), deux lettres, l'une de la reine Roussoutana ou Rhouzoudan, l'autre de son connétable Ivané ou Jean, adressées au pape Honoré, où il est dit : Que les Tatares étaient entrés

Les Mongols craignirent cependant de s'engager dans ce pays rempli de défilés, et le quittèrent, chargés de butin, pour aller ravager le Schirvan. Ils attaquèrent Schamakhi, capitale de cette contrée, la prirent de vive force et la saccagèrent. Ils s'emparèrent également de la ville de Derbend; mais ils ne prirent pas la citadelle, où s'était réfugié le schah du Schirvan, Raschid. Voulant traverser la chaîne du Caucase, pour se porter au nord, ils avaient besoin de guides sûrs à travers ces montagnes. On raconte que, pour s'en procurer, ils firent inviter Raschid à leur envoyer des ambassadeurs chargés de conclure avec eux un accommodement, et qu'ayant vu arriver, de la part de ce prince, dix des premiers personnages de son pays, ils en tuèrent un et menacèrent les autres du même sort, s'ils ne guidaient sûrement l'armée à travers le Caucase.

---

en Géorgie, précédés de la croix; qu'on les crut chrétiens et que pour cette raison on n'en eut aucune défiance; qu'à la faveur de se stratagème, ils tuèrent environ six mille Géorgiens; mais que bientôt les habitants de la Géorgie se levèrent en masse, tuèrent vingt-cinq mille de ces barbares, en prirent un grand nombre, et chassèrent le reste du pays. Il paraît que ces lettres n'étaient guère véridiques.

Au delà de ces montagnes, les Mongols trouvèrent les Alains ou Ases, les Lezguis, les Circasses et les Kiptchacs, qui s'étaient ligués pour les combattre. Les deux armées en vinrent aux mains, et l'action fut indécise. Alors les Mongols, pour assurer leur triomphe, eurent recours à leurs armes ordinaires, la ruse et la perfidie. « Nous sommes Turcs, « comme vous, mandèrent-ils aux Kiptchacs, « et vous vous alliez contre vos frères avec « des peuples étrangers! Faisons la paix; nous « vous donnerons autant d'or et de riches « vêtements que vous pouvez en désirer. » Séduits par ces paroles et par les présents qu'on faisait briller à leurs yeux, les Kiptchacs abandonnèrent leurs alliés, qui furent attaqués et vaincus. Le pays habité par ces peuples, et la ville de Terki éprouvèrent la fureur dévastatrice des Barbares. Cependant l'armée des Kiptchacs s'était dissoute; ils s'en retournaient par détachements dans leurs quartiers. Les Mongols suivirent leurs traces, fondirent sur ces corps isolés, tuèrent un grand nombre de Kiptchacs, et leur reprirent au delà de ce qu'ils leur avaient donné pour prix de leur défection (1).

(1) *Tarikh el-Kamil*, t. XII, p. 272 à 279.

Les Kiptchacs, turcs nomades, occupaient, depuis environ deux siècles, les contrées qui avaient appartenu aux Khazares. Leur pays, composé de plaines immenses, s'étendait au nord de la Mer Noire, des monts Caucase, et de la Mer Caspienne, depuis les bouches du Danube jusqu'à celles du Jaïk. De l'ouest à l'est, ils avaient pour voisins l'empire de Byzance, les Hongrois, les Russes, les Boulgares et les Cancalis. Ils étaient connus des Russes sous le nom de *Polovtsi*, qui veut dire habitants des plaines; des Hongrois et des Romains, sous le nom de *Coumans* (1), qui sub-

(1) Le nom de *Coumans* vient, sans doute, de la rivière appellée aujourd'hui *Couban*, (dans les divers dialectes de la langue turque, l'*m* et le *b* se remplacent indifféremment), qui prend sa source dans le Caucase, au nord de la Mingrélie, et se jette dans la Mer Noire, près du détroit de Taman. On aura dit, dans l'origine, les *Turcs de Couman*, comme on dit aujourd'hui les *Tartares de Couban*.

Nous connaissons les noms de onze tribus kiptchaques de cette époque. Ils ont été conservés dans un grand ouvrage historique sur la monarchie mahométane, écrit en arabe, sous le titre *Zobdet-ul-fikret, fi Tarikh-il-Hidjret*, par l'Emir Beïbars Rokn-ud-din le *Dévadar* ou le chancelier, égyptien, mort en 725 de l'hégire ou 1325 de notre être, sous le règne du sultan d'Égypte Nassir.

siste encore dans celui de Couban, par lequel on désigne la partie de l'ancien pays des Kiptchacs, qui est située au nord de la Mer Noire, à l'est des Palus-Méotides.

Sur la nouvelle de l'invasion inopinée des Mongols, les Kiptchacs se retirèrent de toutes parts vers les extrémités de leur territoire, abandonnant leurs meilleurs pâturages au pouvoir de l'armée ennemie, qui prit ses quartiers d'hiver dans le cœur de cette contrée (1). Dix mille familles kiptchaques passèrent le Danube, et entrèrent sur le territoire de l'empire romain; l'empereur Jean Ducas les prit à son service. Une partie de ces fugitifs

---

L'historien Novaïri, contemporain du précédent, a copié ces noms dans ses annales égyptiennes, d'où nous les avons tirés. A cette époque une grande partie des troupes mameloukes en Égypte, était composée de Turcs kiptchaks, amenés esclaves dans ce pays, où la carrière militaire les conduisait aux premières dignités, et même au trône. Voici ces noms :

Tokssaba, Yetia, Bourdj Ogli, Elberli, Coungour Ogli, Antchogli, Dourout, Felana Ogli, Djeznan, Cara-beurkli et *Kenen.*

Ogli veut dire *fils* en turc. *Cara-Beurkli,* signifie dans cette langue, *à bonnet noirs.*

(1) *Tarikh el-Kamil*, tom. XII, p. 279.

fut cantonnée dans la Thrace et la Macédoine, où ils commirent de grands ravages; les autres furent transportés dans l'Asie-Mineure (1). Un grand nombre de Kiptchacs s'étaient aussi réfugiés sur le territoire russe, implorant l'assistance d'une nation dont ils avaient été le fléau par leurs brigandages. La Russie ne s'étendait alors vers l'orient que jusqu'à la rivière Oka, qui afflue dans le Volga. Elle était divisée en plusieurs états, dont les souverains descendaient tous de Rurik le Varége ou le Rosse, qui, dans le neuvième siècle, avait réuni sous son sceptre les divers peuples slaves établis à l'est et au nord du Dniéper, que l'on confondit dans la suite sous le nom générique de Russes. Les successeurs de Rurik partagèrent sa monarchie entre leurs fils; ces petites principautés relevaient cependant d'un suzerain qui prenait le titre de grand duc. Kiew fut pendant plusieurs siècles la capitale de ce chef suprême; depuis l'année 1169 il résidait à Wladimir;

---

(1) Nicephorus Gregorias et Georg. Acropolitis, dans Stritter, *Memoriæ populorum, olim ad Danubium, Pontum Euxinum*, etc., *incolentium, e scriptoribus Historiæ Byzantinæ erutæ*, tom. III, pag. 984.

mais ses feudataires reconnaissaient à peine son autorité. Tous ces princes étaient sans cesse occupés à se faire la guerre, pour se ravir mutuellement leurs territoires, et profitant de ces dissensions, les Hongrois, les Polonais, les Lithuaniens, les Livoniens, les Finois, attaquaient les frontières russes à l'ouest et au nord, tandis que les Kiptchacs, ennemis plus redoutables, faisaient de fréquentes incursions dans la Russie méridionale, pillant, ravageant et entraînant dans leurs steppes des milliers de captifs.

Au nombre des Kiptchacs fugitifs qui s'étaient retirés avec leurs familles et leurs troupeaux dans la principauté de Kiew, était un de leurs khans, nommé Coutan, dont la fille avait épousé Mestislaw, prince de Galitch. Coutan offrit à son gendre des chameaux, des chevaux, des buffles, de belles esclaves, et lui demanda du secours, en lui exposant que les Tatares, qui venaient d'envahir le pays des Kiptchacs, ne tarderaient pas à attaquer les Russes. Mestislaw convoqua à Kiew les princes de la Russie méridionale; il fut résolu dans cette assemblée, qu'on ferait cause commune avec les Kiptchacs contre les Tatares; elle envoya une députation à Souzdal, solliciter l'appui du grand duc George, et

les princes se séparèrent pour lever des troupes à la hâte.

Les Kniezs Mestislaw, de Kiew, Vladimir, de Smolensk, et plusieurs petits princes, s'avancèrent à la rencontre de l'ennemi. Arrivés au bord du Dniéper, ils reçurent des députés que les généraux mongols leur envoyaient pour les détourner de l'alliance des Kiptchacs. Les Mongols, dirent-ils, n'avaient aucun mauvais dessein contre les Russes; ils n'en voulaient qu'à leurs voisins; les Russes devaient profiter d'une occasion aussi favorable pour se venger des ravages de ce peuple déprédateur; ils n'avaient qu'à s'unir contre lui avec les Mongols; ils partageraient avec eux ses dépouilles; sous le rapport même de la religion, ils devaient préférer l'alliance des Mongols, adorateurs d'un seul Dieu, à celle des Kiptchacs idolâtres. Loin d'accueillir ces propositions insidieuses, les princes russes firent tuer les dix individus qui les avaient apportées, et passèrent le Dniéper. Le chef des avant-postes ennemis, fait prisonnier sur l'autre rive, fut livré aux Kiptchacs qui lui donnèrent la mort. Les Russes s'avancèrent vers la Kalka, dont le cours est voisin du Don, marchant sur les traces des Mongols, qui se retiraient lente-

ment pour les attirer loin de leur pays; ils passèrent la Kalka sans trouver d'obstacle; lorsqu'ils eurent derrière eux cette rivière, les Mongols se préparèrent à les combattre. Le prince de Galitsch, qui se croyait sûr de la victoire, engagea l'action sans en prévenir les princes de Kiew et de Tchernigow, avec lesquels il ne voulait point partager l'honneur de cette journée; mais ses troupes et les Kiptchacs qui les soutenaient furent mis en déroute. Le prince chercha son salut dans la fuite, et, sacrifiant à sa sûreté la vie de ses guerriers, il fit brûler les bateaux qui se trouvaient sur les bords de la Kalka; à peine échappa-t-il un dixième de cette armée russe; il périt six des princes qui la commandaient, et le sort des vaincus fut encore aggravé par la barbarie des Kiptchacs, qui tuaient les fuyards pour s'emparer de leurs chevaux.

31 mai 1223.

Le prince de Kiew avait été le témoin de cette déroute sans sortir de son camp, qui était assis sur une hauteur près de la rivière. Il commença à s'y retrancher; mais les Mongols ne lui laissèrent pas le temps d'achever ses préparatifs de défense; tandis qu'une partie de leurs troupes poursuivait les débris de l'armée russe, l'autre vint l'attaquer. Il se défendit vaillamment pendant trois jours; alors,

voyant revenir le second corps mongol, il ne songea plus qu'à se rendre; il demanda uniquement qu'on lui laissât la vie, ainsi qu'à deux princes, ses gendres, et qu'on promit de leur rendre la liberté contre une rançon. Le général mongol ratifia ces conditions par un serment; mais dès que les Russes se furent rendus, il les fit tous égorger. Les trois princes subirent une mort lente et ignominieuse: on les étendit sous des planches, et les Mongols s'y assirent pour célébrer leur victoire par un festin.

Ces Barbares entrèrent en Russie, où ils ne trouvèrent aucune résistance; le prince de Galitsch était retourné dans sa principauté; un corps de troupes que le grand duc George de Vladimir envoyait aux princes de la Russie méridionale, d'après la demande qu'ils lui en avaient faite, apprit en route leur désastre, et revint sur ses pas. A l'approche des Mongols, les habitants de Novogorod de Sviatopol, hors d'état de se défendre, sortirent à leur rencontre, portant des croix, et implorant leur miséricorde; ils furent tous égorgés au nombre de dix mille. Les Mongols mirent à feu et à sang la Russie méridionale. Des bords du Dniéper, ils allèrent ravager les contrées qui environnent la mer d'Azoff, pénétrèrent

en Crimée, et prirent l'opulente ville de Soudac, qui appartenait aux Génois, mais payait un tribut aux Kiptchacs; elle était alors l'entrepôt du commerce entre les pays situés au nord et au midi de la Mer Noire (1).

En quittant ces contrées occidentales, les Mongols firent, à la fin de l'année 1223 (620), une invasion dans le pays des Boulgares. Cette nation agricole, très-probablement d'origine slave, en partie mahométane, en partie chrétienne, habitait des contrées arrosées par le haut Volga et la Cama, dont le cours favorisait son commerce avec ses voisins les Russes, et avec les pays riverains de la Mer Caspienne (2). Elle exportait en Perse et dans le Khorazm, par le territoire des Kiptchacs, les produits du nord, et principalement les pelleteries, la cire, le miel (3). Menacés d'une in-

---

(1) Michel Scherbatoff, *Istoriia Rossiiscaya* (Histoire de Russie), Saint-Pétersbourg, 1771, in-4o; tom. II, p. 509 à 521. — Karamsin, *Istoriia Gossoudarstva Rossiiscago* (Histoire de l'empire russe), Saint-Pétersbourg, 1816, in-8°, tom. III, pag. 227 à 236.

(2) Karamsin, *ibid.* t. I, chap. IX, tom. III, p. 270.

(3) *Messalik ul-Mémalik*, par Ibn-Haoucal. — *Mouroudj-uz-Zeheb*, par Mass'oudi, chap. 15.

vasion, les Boulgares coururent aux armes et s'avancèrent à la rencontre de l'ennemi; mais ils furent attirés dans une embuscade où les Mongols, les ayant enveloppés, en tuèrent le plus grand nombre. Après cette victoire qui termina leur longue expédition, les deux généraux de Tchinguiz-khan passèrent par le pays de Sacassin (1), pour aller rejoindre

(1) « *Sacassin*, dit le géographe de Bacou, était une « grande ville du pays des Khazares. Ses habitants se di- « visaient en quarante tribus. Il s'y trouvait une multi- « tude d'étrangers et de marchands. Le froid y est très- « rigoureux. La plus grande partie de la population de « Sacassin professait la religion de Mahomet. Les toits « des maisons étaient en bois de sapin. Ce pays est tra- « versé par un grand fleuve, plus grand que le Tigre, « et qui abonde en toute sorte de poissons. Une espèce « de ces poissons est chargée de graisse; on en tire une « quantitée d'huile, suffisante pour les lampes pendant « plusieurs mois; la chair en est à bas prix. Ce fleuve se « gèle en hiver, au point qu'on peut le traverser à pied; « il a environ 1040 pas de largeur. Sacassin est à pré- « sent submergée; il n'en reste aucunes traces; mais près « de là existe maintenant une autre ville, le Sérai de « Barca, résidence du souverain de cette contrée. » V. El Bacouyi, *Telkhiss-ul Assar vé A'djaïb ul Mélik-il Cahhar*, ms. de la Bibliothèque royale de Paris.

Le nom de Sacassin rappelle les Sakes, peuple scythe, qui habitait, treize siècles avant l'époque dont il s'agit,

leur maître qui s'en retournait de Perse en Tartarie (1).

Avant de quitter pour long-temps la Perse dévastée, nous devons faire mention de quelques événements, qui achevèrent la ruine de l'Irac-Adjém. Lorsque le sultan Mohammed et ses fils, campés sous les murs de Cazvin, prirent subitement la fuite, à la nouvelle du sac de Rayi par les Mongols, Rokn-ud-din, prince apanagé de l'Irac, passa dans le Kerman. Renforcé par les troupes de Zouzén, gouverneur

---

les contrées à l'orient de la Mer Caspienne et au midi du Jaxartès. Les Sakes faisaient des invasions dans les pays méridionaux. Ils s'emparèrent de la Bactriane, et de la meilleure province de l'Arménie, qui reçut d'eux le nom de *Sacassène*. (Strabon, liv. XI, chap. 8).

(1) *Tarikh el-Kamil*, tom. XII. Voyez dans la note VII, à la fin du volume, la traduction du texte d'Ibn-ul-Ethir, relatif à l'expédition des Mongols dans les pays au nord du Caucase et de la Mer Noire.

En terminant le chapitre où il rapporte l'expédition de Tchébé et de Souboutaï, sans décrire cependant leurs opérations au nord du Caucase, le vézir Alaï-ud-din fait la réflexion suivante : « Le récit de cette expédition fait « connaître la force supérieure des Mongols, ou plutôt « la puissance de *celui qui est tout puissant*. On voit une « division d'armée conquérir tant de royaumes, sans « qu'aucun peuple soit en état de lui résister. »

de cette province, qui accoururent sous ses drapeaux, il entra dans la capitale du Kerman, et s'empara du trésor de ce gouverneur, qu'il distribua à ses troupes. Après un séjour de sept mois dans le Kerman, il retourna en Irac, et il se disposait à attaquer un seigneur de ce pays, nommé Djémal-ud-din Mohammed, qui voulait s'en rendre maître, lorsqu'il apprit, près de Rayi, où il avait établi son camp, l'approche d'une division mongole sous les ordres des généraux Taïmass et Taïnal. Rokn-ud-din courut s'enfermer dans le château-fort de Sutoun-Avend, situé, non loin de Rayi, sur un rocher escarpé, et réputé inexpugnable. Cette place fut investie par les Mongols qui, au bout de six mois, la prirent par escalade. Rokn-ud-din, refusant de fléchir les genoux pour rendre hommage au khan mongol, fut tué avec tous les siens (1).

Djémal-ud-din, instruit du sort du prince

---

(1) Nous n'avons trouvé nulle part la date de la mort de Rokn-ud-din, qui aura eu lieu vraisemblablement en 1222 (619). Zaccaria de Cazvin dit, (dans son traité de géographie *Assar-ul-Bilad*) à l'article Dunbavend, que ce fut dans cette forteresse, située près de Rayi, que s'enferma, en 1221 (618), Rokn-ud-din Goursssaïdji. Selon Raschid, ce fut à Firouzgouh.

khorazmien, offrit sa soumission aux Mongols, dans l'espoir de conserver le pays de Hémédan. Les généraux de Tchinguiz-khan lui envoyèrent une robe d'honneur, en signe d'investiture, et l'invitèrent de venir auprès d'eux, pour prouver la sincérité de son obéissance. Il se rendit à leur camp, et fut tué avec toute sa suite (1).

Au commencement de l'année 1224 (621), tandis que Tchinguiz-khan hivernait dans le canton de Samarcand, un corps d'environ trois mille Mongols, venant du Khorassan, parut inopinément devant Rayi, surprit une troupe de six mille Khorazmiens campés près de cette ville, les mit en déroute, entra dans Rayi qui s'était repeuplée de ses habitants échappés du carnage, fit main-basse sur tous ces infortunés, pilla la ville, et acheva de la ruiner. Savé eut ensuite le même sort, ainsi que Coum et Caschan; ces deux dernières villes n'avaient pas été saccagées dans la première invasion des Mongols, parce qu'elles ne s'étaient pas trouvées sur leur route. Hémédan, habitée par ceux qui avaient pu se soustraire au premier massacre, fut, pour la seconde

(1) Nessaouï. — Djouvéïni. — Raschid.

fois livrée au fer et aux flammes. De là, cette division mongole se porta sur l'Azerbaïdjan où s'étaient retirées les troupes khorazmiennes battues près de Rayi; elles furent encore attaquées, et éprouvèrent une perte considérable. Quelques débris de ce corps s'étaient réfugiés dans Tébriz; les Mongols vinrent camper près de cette capitale, et mandèrent au prince Euzbeg que, s'il était leur vassal, il fallait qu'il leur livrât les Khorazmiens, sinon il serait traité en ennemi. Euzbeg n'osa pas rejeter leur demande; il fit tuer plusieurs de ces guerriers, et envoya leurs têtes aux Mongols; les autres furent livrés vifs. Les Barbares, satisfaits de cet acte de soumission, et des présents considérables qui l'accompagnaient, s'éloignèrent de Tébriz pour s'en retourner dans le Khorassan (1). Cette seconde incursion consomma

---

(1) *Tarikh el-Kamil.* « Voilà, dit Ibn-ul-Ethir, ce que « firent les Tatares, et ils n'étaient pas plus de trois mille, « tandis que les Khorazmiens avaient le double de ce « nombre, et que les troupes d'Euzbeg étaient plus fortes « que les deux ensemble. Malgré cette supériorité, Euzbeg « n'osa pas payer de sa personne; les Khorazmiens ne « surent pas non plus se défendre. Nous demandons à « Dieu qu'il envoye à l'Islamisme et aux Musulmans quel-

la ruine de l'Irac-Adjém. Le Khorassan était dévasté. La Transoxiane souffrit beaucoup moins que ces deux contrées de la barbarie des Mongols (1).

Mais les maux de la Perse n'étaient pas encore à leur terme; elle essuya de nouveaux ravages, et gémit pendant long-temps sous une barbare oppression qui l'empêcha de se relever de ses ruines.

Les dévastations des Mongols dans l'occident de l'Asie avaient répandu l'alarme jusque dans Byzance. L'empereur Jean Ducas fit munir ses places fortes de provisions et d'armes. Ses sujets, épouvantés par tout ce que

---

« qu'un qui puisse les protéger; car ils sont en proie « aux plus grandes calamités : les hommes égorgés, leurs « biens pillés, les enfants enlevés, les femmes réduites à « l'esclavage ou immolées, le pays enfin dévasté. » p. 297.

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. — « Dans les pays « musulmans dévastés par Tchinguiz-khan, dit Djouveïni, « il ne resta pas un millième de leur population. Là où « il y avait cent mille habitants, à peine si l'on en comp- « tait cent. » — Quand même, dit encore le même au- « teur, rien n'arrêterait les progrès de la population « dans le Khorassan et l'Irac Adjém, d'ici au jour de « la résurrection, elle ne pourrait pas atteindre au « dixième de ce qu'elle était avant la conquête des « Mongols. »

la renommée publiait des atrocités commises par les Tatares, croyaient que ces conquérants avaient des têtes de chiens, et qu'ils se nourrissaient de chair humaine (1).

(1) Pachymeres, tom. I, p. 87; dans Stritter, *Memoriæ populorum*, etc., tom. III, pag. 1028.

CHAPITRE IX.

Mort du prince Djoutchi. — Invasion dans le Tangoute. — Soumission de la Corée. — Opérations du général Moucouli dans la Chine septentrionale. — Guerre entre les empereurs kin et soung. — Mort de Moucouli. — Commandement de son fils Borou. — Invasion de Tchinguiz-khan dans le Tangoute. — Conquête et destruction de ce royaume. — Mort de Tchinguiz-khan. — Ses obsèques en Tartarie.

Tchinguiz-khan, à peine arrivé dans ses Ordous, apprit la mort de son fils aîné Djoutchi. Ce prince, qui avait reçu l'ordre de conquérir les régions au nord de la Mer Caspienne et de la Mer Noire (1), n'entreprit pas même de l'exécuter. Irrité de sa désobéis-

(1) Ces régions septentrionales comprenaient, suivant l'historien Raschid, l'Ibir Sibir, la Boulgarie, la Kiptchakie, la Baschguirdie, la Russie et la Circassie.

sance, Tchinguiz-khan, pendant sa marche de Perse en Tartarie, lui avait mandé plusieurs fois de venir le joindre; Djoutchi s'en était excusé sur le mauvais état de sa santé, et en effet il était malade. Lorsque le conquérant fut arrivé à ses Ordous, un Mongol qui venait du pays de Djoutchi, auquel il demanda des nouvelles de ce prince, l'assura qu'il se portait bien; cet homme disait l'avoir vu à la chasse. Tchinguiz-khan ne douta plus que son fils ne refusat à dessein de lui obéir; le traitant de rebelle ou de fou, il résolut, dans sa colère, d'aller le ramener au devoir. Ogotaï et Tchagataï étaient déjà partis avec l'avant-garde; leur père se disposait à les suivre, lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de Djoutchi. Il en fut vivement affligé; les informations qu'il prit lui prouvèrent que le rapport du Mongol était inexact, qu'il n'avait vu à la chasse que les officiers de Djoutchi; il le fit chercher pour le punir; mais on ne put pas le trouver.

Djoutchi mourut âgé de trente et quelques années. Il eut de ses femmes et concubines près de quarante enfants. Sa mère Bourté le portait dans son sein, lorsqu'elle fut enlevée de son habitation, par un parti de Merkites, en l'absence de Témoutchin. Ong-

khan la fit demander au roi des Merkites, et la renvoya à son époux. Elle accoucha, en route, d'un fils, qui reçut le nom de *Djoutchi*, lequel signifie *hôte*, en mongol. Un individu que Témoutchin avait chargé de la ramener, enveloppa l'enfant avec de la pâte de farine, et l'emporta à cheval dans le pan de sa robe (1). Telle fut la naissance d'un prince dont les descendants régnèrent pendant plusieurs siècles sur un vaste empire, au nord de la Mer Caspienne et de la Mer Noire, qui comptait la Russie parmi ses tributaires.

Tandis que Tchinguiz-khan dévastait la Perse, son lieutenant-général Moucouli faisait la conquête de la partie septentrionale de la Chine, dont la plupart des places, après la retraite du conquérant, avaient été occupées et fortifiées par les Kins. Les Mongols n'avaient conservé que Tchoung-tou et la lisière septentrionale du Pe-tche-li et du Schan-si. Pendant ce court intervalle de repos, l'empereur Outoubou eut l'imprudence de s'attirer un nouvel ennemi. Le midi de la Chine, depuis le fleuve Hoaï dans le Ho-nan,

---

(1) *Djami ut-Tévarikh.*

obéissait à un rejeton de l'ancienne dynastie chinoise des Soungs, qui résidait à Hang-tcheou, capitale du Tché-kiang. L'empereur Ning-tsong, tranquille spectateur de la guerre entre les Mongols et les Kins, avait profité de l'état de faiblesse où ces derniers étaient réduits, pour leur refuser le tribut qu'il leur devait; et de leur côté, les Kins, craignant de s'attirer un nouvel ennemi, avaient fermé les yeux sur cette infraction du traité. Outoubou voulait même écrire à l'empereur soung pour lui proposer une alliance contre les Mongols; on l'en détourna, en lui représentant que cette démarche trahirait sa faiblesse, et pourrait déterminer les Chinois à l'attaquer plutôt qu'à le défendre; mais lorsque Tchinguiz-khan eut évacué la Chine, Tchouhou-kaoki, le principal ministre d'Outoubou, le pressa d'attaquer les Soungs, pour s'indemniser, au midi, des pertes essuyées dans le nord, en prenant pour prétexte de la rupture l'omission des paiements du tribut. Docile à ce conseil, Outoubou envoya, en 1217, une armée au-delà du fleuve Hoaï; elle prit quelques villes et ravagea plusieurs districts de l'empire soung; mais peu de temps après, les Mongols étant revenus, Outoubou se repentit d'avoir rompu avec

ses voisins au midi, et croyant qu'après les échecs qu'ils venaient d'éprouver, ils ne demanderaient pas mieux que de faire la paix, il envoya des ambassadeurs pour la proposer à Ning-tsong. Il se flattait même de l'engager à faire cause commune avec lui contre les Mongols; il s'abusait; ce prince, connaissant les embarras de son ennemi, ne voulut pas consentir à un accommodement.

Moucouli rentra en Chine dans l'année 1217, à la tête d'une armée composée de Mongols, de Khitans et de Tchourtchés. Dans le même temps un corps de troupes mongoles pénétra dans le Tangoute, et mit le siége devant la capitale de Li-tsoun-hian, qui avait succédé à son père Li-ngan-tchouan. Ce nouveau roi se réfugia dans le Si-léang (1). Moucouli commença par prendre d'assaut Souï-tcheng et Li-tcheou (Li-hien), deux villes du district de Pao-ting-fou, dans le Pe-tche-li. Il s'empara ensuite de Taï-ming-fou. Ce fut à quoi se borna cette première campagne. Vers la fin de 1218, il partit de Taï-toung-fou pour réduire le Schan-si. Il s'empara de Taï-yuan-fou, capi-

nov.

(1) C'est la province de Léan-tchou-fou, dans le Kan-sou, à l'ouest du Schen-si.

tale de cette province, dont le gouverneur, à la suite d'une courageuse défense, se pendit de désespoir. Le commandant de Pin-yang se donna aussi la mort; ceux de Fen-tcheou et de Lou-tcheou furent tués en combattant. Moucouli se rendit maître, dans le cours de cette année, de huit villes principales du Schan-si, et acheva, l'année suivante, la conquête de cette grande province, tandis que le général kin Tchang-jeou, qui avait passé au service de Tchinguiz-khan, soumettait le Pe-tche-li.

En quittant Tchoung-tou, sa capitale, l'empereur kin avait confié l'autorité dans le département de cette ville au général Miao-tao-tchoun, qui eut Kia-yuï pour adjoint. Ces deux chefs s'étant brouillés, Kia-yuï fit assassiner son collègue, en 1218. Le général Tchang-jeou, ami de Miao-tao-tchoun, anima les officiers de ce commandant à venger sa mort; ils le mirent à leur tête. Tchang-jeou marchant sur Tchoung-schan (Ting-tcheou), fut attaqué, par un corps mongol, qui était sorti de la forteresse de Tse-tsin-couan, située à environ 25 lieues au sud-ouest de Pékin. Dans le combat, son cheval s'abattit; il fut fait prisonnier et conduit au général Mingan. Quiconque tombait au pouvoir

des Mongols, devait se soumettre à Tchinguiz-khan, ou se résigner à la mort. Tchang-jeou ne voulut pas fléchir le genou devant le chef mongol, disant qu'il était lui aussi général, et qu'il ne s'humilierait pas pour sauver sa vie. Mingan apprécia sa résolution, et lui rendit la liberté; mais bientôt, craignant qu'il n'allât se mettre à la tête de ses troupes, qui s'étaient ralliées, il fit enlever ses parents à Tchoung-tou, et les retint en ôtages. Tchang-jeou balança long-temps entre sa piété filiale et son devoir envers son souverain; enfin, il se décida à prêter foi et hommage à Tchinguiz-khan, et reçut le commandement des troupes dans le Ho-pé, nom qui désigne, en général, le pays au nord du fleuve jaune, mais sous lequel on ne peut comprendre ici que la partie méridionale du Pe-tche-li.

Ayant reçu l'ordre de soumettre le reste de cette province, Tchang-jeou marcha vers le midi, en mai 1219, réduisit plusieurs villes, et voulant venger Miao-tao-tchoun, il alla assiéger Kia-yui dans un château-fort où il s'était réfugié. Maître de la personne de son ennemi, que la disette d'eau avait forcé de se rendre, il l'immola, en lui arrachant le cœur, aux mânes de Tao-tchoun. Peu après,

assiégié dans la ville de Man-tcheng près de Pao-ting-fou, par Vouschan, qui commandait en chef les troupes kines dans le Pe-tche-li, il réussit à mettre son armée en déroute, et lui faire éprouver une grande perte. Profitant de sa victoire, il s'empara encore de quelques villes; puis il battit l'un après l'autre, deux corps de troupes, envoyés contre lui par Vouschan. Dès-lors les places du Pe-tche-li ouvraient leurs portes à son apparition, et la terreur du nom de Tchang-jeou se répandit dans le Ho-pé.

A cette époque, le royaume de Corée se soumit à Tchinguiz-khan. Un général khitan, nommé Loukou, qui voulait se soustraire à la domination mongole, était entré dans ce pays, en 1218, et s'y était emparé de la ville de Kiang-toung-tching. Le général mongol Khaodjit-Tchala le suivit en Corée, et reprit cette ville, avec l'aide des troupes que le roi de Corée mit à sa disposition. Cette invasion des Mongols eut pour résultat la soumission de la Corée, dont le souverain, Ouang-toun, se reconnut, l'année suivante, le vassal de Tchinguiz-khan, et s'engagea à lui payer un tribut annuel en produits indigènes.

Moucouli passa, en 1220, du Schan-si dans le nord du Pe-tche-li. Arrivé à Man-tcheng,

près de Pao-ting-fou, il détacha son lieutenant Moungou-bouca qui, ayant rencontré une division des troupes de Vouschan, la battit. A la suite de cette défaite Vouschan fit sa soumission et livra à Moucouli Tching-ting-fou, ainsi que les autres places de son gouvernement. Le généralissime ayant confié au général Schi-tian-ni, né Chinois, le gouvernement du Ho-pé occidental, lui donna Vouschan pour collègue.

Schi-tian-ni avait passé au service de Tchinguiz-khan, à l'époque de sa première invasion en Chine. Voyant que les Mongols mettaient à feu et à sang les districts où ils trouvaient de la résistance, mais épargnaient ceux qui s'étaient soumis, et que le gouvernement était incapable de les protéger, le père de Schi-tian-ni, de la ville de Young-tsing, ayant réuni plusieurs milliers d'habitants des environs, alla à leur tête, en 1213, se soumettre à Moucouli, campé près de Tcho-tcheou, ville située à quelques lieues au sud-ouest de Pékin. Moucouli voulut lui conférer le grade de chef de dix mille; sur son refus, il le donna à son fils, qui rendit dans la suite de grands services aux Mongols. Pendant la campagne de Moucouli dans le Schan-si, en 1220, Schi-tian-ni se hasarda un jour à faire des

représentations au généralissime sur la barbarie avec laquelle ses troupes traitaient les pays déjà conquis, lui exposant qu'il importait au contraire, pour la réussite de son entreprise, de tranquiliser les peuples soumis, et d'inspirer de la confiance à ceux qui ne l'étaient pas encore. Moucouli ne put que reconnaître la justesse de cette observation; il donna incontinent l'ordre de cesser le pillage et de relâcher les captifs. Une discipline sévère fortifia son armée, qui trouva aussi moins de résistance dans les populations.

Au commencement de cette année 1220, l'empereur kin, aigri par les revers que ses troupes essuyaient, au midi comme au nord, imputa ses disgraces aux conseils de Tchou-hou-kaoki. Un acte atroce, commis par ce ministre, acheva de le perdre dans l'esprit de son maître : il fit assasiner sa femme par un esclave, qu'il mit à mort pour mieux cacher son crime; mais il en fut reconnu l'auteur, et dut l'expier par le dernier supplice. Le général Su-ting, qui fut alors placé à la tête du ministère, travailla avec activité à mettre en état de défense les provinces qui restaient aux Kins.

Cependant Moucouli s'était dirigé sur le Schan-toung. En arrivant dans la province

de Toung-ping, il reçut la soumission du général Yan-schi, gouverneur de Tchang-te-fou et de sept autres districts situés dans le midi du Pe-tche-li, la partie du Ho-nan au nord du fleuve jaune et la province de Schan-toung. Moucouli lui laissa le gouvernement de ces contrées. Il alla ensuite s'emparer de Tsi-nan-fou, capitale du Schan-toung. Une armée nombreuse avait été réunie, par les soins de Su-ting, sur la rive septentrionale du fleuve jaune, dans le district de Tsao-tcheou-fou. Douze mille hommes en furent détachés pour inquiéter Moucouli près de Tsi-nan. Le généralissime alla à leur rencontre et les battit; puis il s'avança vers le gros de l'armée ennemie, qu'il trouva rangée en bataille sur la rive septentrionale du fleuve jaune. Moucouli ne voulut pas que sa cavalerie perdit du temps à lancer des flèches; il lui ordonna de mettre pied à terre, et d'attaquer le sabre à la main. Les Kins, enfoncés du premier choc, furent jetés dans le fleuve. Après cette victoire, Moucouli marcha sur Toung-ping, et mit le siége devant cette ville du Schan-toung; mais, au bout d'un mois, il laissa Yan-schi pour en faire le blocus, et se porta sur Ming-tcheou (Couang-ping-fou), dans le Pe-tche-li, divisant son armée en petits corps,

qui se répandirent dans le pays au nord du fleuve. Toung-ping ne se rendit que dans le mois de juin de l'année 1221, après que son gouverneur, Mongou-gan l'eut évacuée, faute de vivres.

Moucouli, ayant traversé la Chine septentrionale dans la direction du nord-ouest, passa le fleuve jaune, en novembre 1221, à Toun-schen-tcheou, aujourd'hui Tokhto-hota, et entra inopinémeut dans le Tangoute. Il voulait se rendre maître de la partie du Schen-si qui appartenait aux Kins, pour pénètrer de cette province dans le Ho-nan et attaquer la résidence méridionale. Le roi de Tangoute, effrayé de l'apparition de cette armée, envoya le général Taga complimenter Moucouli, dans le pays d'Ortous. Moucouli demanda des troupes. Le roi ordonna à son général Dake Ganpou de le joindre avec cinquante mille hommes. Moucouli marcha sur la ville de Kia-tcheou, qui lui fut remise par le commandant kin, et s'empara de deux places fortes dans le district de Souï-te-tcheou. Le général tangoute Mipou lui amena ses troupes, par l'ordre de son souverain. Avant de paraître en sa présence, il s'informa du cérémonial qu'il devait observer. Moucoli exigea qu'il lui rendit les mêmes honneurs

nov.

que son maître rendrait à Tchinguiz-khan. Mipou répondit qu'il ne pouvait pas déférer à cette demande sans l'ordre de sa cour, et se retira avec ses troupes; mais il revint pendant que Moucouli assiégeait Yen-gan, le salua suivant l'étiquette exigée, et tint la bride de son cheval.

Le général kin Khada, commandant de Yen-gan, sortit de cette ville, avec des forces considérables, pour attaquer l'armée mongole, qui était déjà sous ses murs. Il fut battu et rentra dans la place, après avoir perdu sept mille hommes. Moucouli assiégea cette ville; mais la force de ses murs et la profondeur des fossés ne lui permirent pas de la prendre. Il y laissa une partie de son armée pour la tenir investie, et continuant sa marche vers le midi, il se rendit maître de Fou-tcheou et de Fan-tcheou. Moucouli s'empara, dans l'année 1222, de la plupart des autres villes du Schen-si, et confia au général Khounataï-Bouca la garde de Tchang-gan (Si-ngan-fou), capitale de ce grand gouvernement. Le général Anki fut chargé d'observer la forteresse de Toung-couan.

déc.

La cour de Nan-king avait fait partir, au mois d'août de l'année 1220, pour le quartier-général de Tchinguiz-khan, un ambassadeur, nommé Ouscouna-Tchoung-touan, avec

une lettre dans laquelle l'empereur kin proposait au khan mongol, pour obtenir la paix, de le reconnaître comme son frère aîné, en conservant le titre impérial. Cette offre ayant été rejetée, la cour de Nan-king envoya une seconde fois, dans l'automne de 1222, le même ambassadeur demander la paix à Tchinguiz-khan, qui était encore dans l'Occident. Ce prince observa qu'il avait proposé que l'empereur kin lui cédât le pays au nord du fleuve jaune, et gardât le Honan avec le titre de roi; que ce prince n'y avait pas consenti, et que maintenant que Moucouli avait déjà soumis ces contrées, l'empereur kin demandait la paix aux mêmes conditions qu'auparavant. Comme l'ambassadeur tâchait de le fléchir : « Eh bien, reprit Tchinguiz-khan, voici « ce que j'accorde, en considération de ton « long voyage. Le pays au nord du fleuve est « déjà en mon pouvoir; mais plusieurs villes « dans l'ouest du Schen-si ne se sont pas en« core rendues; que ton souverain me les « cède, et qu'il garde le Ho-nan avec le titre « de roi. » Tchoung-touan s'en retourna avec ces conditions, qui ne furent pas acceptées.

Après avoir pris encore plusieurs villes du Schan-si, Moucouli mit, en février 1223, le siége devant Fong-siang-fou, dans le Schen-si.

La place fut attaquée avec vigueur pendant quarante jours. Alors Moucouli apprit que le général kin Siao-schou venait de surprendre Ho-tchoung-fou (Pou-tcheou-fou), place importante près de la rive orientale du fleuve jaune, et que le gouverneur Ché-tian-ing y avait été tué. A cette nouvelle, Moucouli leva précipitamment le siége de Fong-siang et se porta sur Ho-tchoung, que les Kins se hâtèrent d'évacuer, après y avoir mis le feu. Il donna à Ché-tian-tsé le commandement des troupes de son père Ché-tian-ing, et quitta cette ville. Il n'en était qu'à peu de distance, lorsqu'il fut atteint d'une maladie grave. Se sentant près de sa fin, il dit à son frère cadet Taïsoun : « Il y a déjà quarante ans que je « fais la guerre pour aider le maître dans ses « grandes entreprises, et je ne me suis ja« mais rebuté. Mon seul regret, dans ce mo« ment, c'est de n'avoir pu prendre Nan« king; tâche de t'en emparer. » Moucouli mourut, en avril 1223, âgé de cinquante-quatre ans, dans le canton Ven-hi, du district de Sé-tcheou. Son fils Borou, qui hérita de son titre de prince, prit le commandement en chef dans les pays conquis de la Chine.

L'empereur Outoubou mourut, en novembre 1223, dans la soixante-unième année de

son âge, et la onzième de son règne, laissant le trône à son fils adoptif Ninkiassou, dont le nom chinois est Schéou-sioui. Le nouveau souverain proposa la paix à l'empereur Soung, et fit cesser les hostilités. Ning-tsong étant mort cette même année, eut pour successeur son fils adoptif Li-tsong.

Un général de cet empereur, nommé Ping-i-bin, s'était rendu maître d'une grande partie du Schan-toung. Le général Vouschan s'unit avec lui, et fort de cette alliance, il tua, en mars 1225, son collègue Sché-tian-ni; puis il se mit en possession de Tching-ting-fou. Sché-tian-tse, frère de Sché-tian-ni, fut aussitôt nommé, par le prince Borou, gouverneur du Ho-pé occidental. Il attaqua Vouschan, le avr. battit et reprit Tching-ting-fou. Vouschan se retira dans les montagnes de l'ouest.

Le Chinois, Li-tsuian, gouverneur pour les Mongols de Tchoung-schan (Ting-tcheou), dans le Pe-tche-li, avait aussi embrassé le parti de Ping-i-bin. Celui-ci, voyant ses forces augmentées par la jonction des troupes de avr. Li-tsuian, alla investir Toung-ping, où commandait encore Yan-schi, qui, au bout de quatre mois, ne pouvant plus tenir, faute de vivres, prit le parti de s'unir avec Ping-i-bin, août. contre les Mongols. Ils marchèrent ensemble

sur Tching-ting-fou. Cette armée rencontra, près des monts de l'ouest, le corps du général mongol Belké. Yan-schi mécontent de Ping-i-bin, qui lui montrait de la défiance, n'attendait que l'occasion de l'abandonner. Dans ce moment il passa du côté des Mongols et se joignit à eux pour combattre Ping-i-bin, qui, attaqué en même temps sur ses derrières par Sche-tien-tse, fut vaincu et pris. Sommé de prêter foi et hommage au khan mongol, il répondit fièrement qu'il était le sujet du grand empire des Soungs, et que son devoir ne lui permettait pas de servir un autre souverain. On le fit mourir dans les tourments. Yan-schi n'eut pas de peine ensuite à faire rentrer sous l'obéissance des Mongols la partie du Schan-toung, à l'est du fleuve Tsing, dont Ping-i-bin s'était emparé.

Li-tsuian, maître du nord de cette province, après avoir livré maints combats aux Mongols, toujours défait, alla s'enfermer dans la ville d'Y-tou (Tsing-tcheou-fou), et y fut investi par le prince Taïsoun. Il tint une année entière, malgré la famine, parvenue au point que les assiégés durent se nourrir de chair humaine; mais il se rendit, en juin 1227, et Taïsoun lui donna en fief le Schan-toung, ainsi que le district de Khouaï-nan,

dans le Kiang-sou, à la charge de payer un tribut annuel.

La Chine septentrionale était ruinée par quinze années de guerre. Les Kins l'avaient totalement évacuée, pour concentrer leurs forces sur la rive méridionale du fleuve jaune, et défendre le défilé et la forteresse de Toung-couan, sur la route militaire du Schen-si au Ho-nan. Cette ligne était gardée par environ deux cent mille hommes, sous les ordres de quatre généraux en chef. L'empereur kin envoya encore, en 1227, un ambassadeur à Tchinguiz-khan, qui était occupé à dévaster le Tangoute. Nous allons suivre ce conquérant dans le dernier période de sa carrière sanglante.

Il était parti de ses ordous, à la fin de l'année 1225, pour attaquer le Tangoute. Ses griefs contre Li-te, souverain de ce pays, qui, deux ans auparavant, avait succédé à son père Li-tsun-hien, étaient qu'il avait reçu à son service un de ses ennemis, Schilgak-san-hona, et refusé de lui donner son fils en ôtage. Tchinguiz-khan entra dans ce royaume, en février 1226, laissant derrière lui son fils Tchagataï, avec un corps d'observation. Ogotaï et Toulouï l'accompagnèrent. Il prit, dans le mois suivant, Yé-tsina, Ho-schouï-tchin

et plusieurs autres places. Après avoir passé la saison des grandes chaleurs dans les monts Khoun-tchou, il s'empara des villes de Kan-tcheou et de Sou-tcheou. En automne, il prit les districts de Tcholo et de Khola dans la province de Leang-tcheou-fou ; de là traversant le Schatou, il atteignit Kiyou-tou, sur la rive du fleuve jaune, et prit Yar ainsi que d'autres villes du second ordre (1). Toutes ces contrées furent mises à feu et à sang. « Les habitants, dit l'auteur du *Kang-mou*, « se cachaient en vain dans les montagnes et « les cavernes, pour échaper au fer mongol ; « à peine un ou deux sur cent parvenaient à « se sauver. Les champs étaient couverts « d'ossements humains. » Lorsque Tchinguiz-khan entreprit cette expédition, il fut étonné de ne trouver dans les magasins des provinces conquises en Chine, ni une mesure de grains, ni une aune d'étoffe. Ses généraux lui représentèrent que ses sujets chinois ne lui étaient d'aucune utilité, et qu'il vaudrait mieux tuer jusqu'au dernier habitant pour tirer du moins parti du sol, qui serait converti en pâturages. Yeliuï-Tchoutsaï se

(1) *Histoire des Yuans*, ibid, p. 133.

récria contre cet avis barbare. Il démontra les avantages qu'on pouvait retirer de contrées fertiles et d'habitants industrieux. Il exposa, qu'en mettant un impôt modéré sur les terres, des droits sur les marchandises, des taxes sur le vin, le vinaigre, le sel, le fer, les produits des eaux et des montagnes, il pourrait être perçu annuellement environ 500 mille onces d'argent, 80 mille pièces d'étoffes de soie, et 400 mille sacs de grains, et s'étonna qu'on put dire ces populations inutiles. Tchinguiz-khan le chargea d'établir de pareils impôts; mais le plan de finances de Yeliuï-Tchoutsaï ne fut mis à exécution que sous le règne suivant.

Selon l'histoire chinoise, tandis que les chef mongols s'emparaient des enfants et des biens des Tangoutes égorgés, Yeliuï-Tchoutsaï se contentait de prendre quelques livres chinois et une provision de rhubarbe, avec laquelle il sauva la vie de milliers d'individus, lorsque, peu après, une maladie épidémique eut éclaté dans l'armée mongole (1).

déc. Tchinguiz-khan investit la ville de Lingtcheou, située sur la rive orientale du fleuve

(1) *Kang-mou*, ibid, p. 139 et 154.

jaune, à une petite distance au midi de Ning-hia-fou, capitale du Tangoute. Le roi Li-té-vang était mort dans le mois d'août, laissant le trône à Li-hien. Une armée tangoute, sous les ordres de Veï-min, fut envoyée au secours de Ling-tcheou. Tchinguiz-khan repassa le fleuve jaune et la mit en déroute. Il prit et saccagea Ling-tcheou; puis il alla camper sur le bord de la rivière Yan-tcheou-tchouan (1).

---

(1) *Hist. des Yuans*, trad. du P. Hyacinthe, p. 133. — Mailla dit que l'armée tangoute était forte de trente mille hommes, et qu'elle fut taillée en pièces. Suivant Raschid, les Mongols, après avoir pris un grand nombre de villes, venaient de saccager *Derssekaï*, lorsqu'ils apprirent que le roi du Tangoute, dont le nom propre national était *Schidourcou*, et le surnom chinois Li-van, était sorti de sa capitale Ircaï, que les Mongols appellent Ircaya, et s'avançait à la tête de 50 toumans, c'est-à-dire, de cinq cent mille hommes. Tchinguiz-khan marcha aussitôt à sa rencontre, et s'arrêta dans une plaine couverte de lacs, formés par le débordement du *Cara-mouran* (fleuve jaune), lesquels étaient alors pris de glace. C'est là que fut livrée une bataille si meurtrière, qu'on évalue à 300 mille, le nombre des Tangoutes qui restèrent sur la place. On vit trois de leurs morts se tenir sur la tête. « Or, ajoute « Raschid, c'est une chose constatée dans l'opinion des « Mongols, que sur dix toumans de morts, il y a un « cadavre qui se tient droit sur la tête. »

On trouve dans le *Miroir historique* de Vincent (liv. XXIX,

Ayant laissé un corps de troupes devant la capitale du Tangoute, il passa le fleuve jaune, en février 1227, prit Ki-schi-tcheou, et saccagea Lin-tao-fou. De là, se dirigeant vers le nord-ouest, il ruina Tchao-ho-tcheou et Sining. Dans le même temps, son frère cadet, Utchéguen noyan, qu'il avait détaché contre Sin-tou-fou, emporta cette ville d'assaut (1).

mars.

avril.

Tchinguiz-khan établit son quartier-général près de Loung-té, ville située à l'ouest de Pin-leang-fou. Ses troupes prirent d'assaut Té-schoun-tcheou et plusieurs autres villes. Il envoya Thang-tsin, en qualité d'ambassadeur, à la cour de Nan-king, et se mit en marche pour aller passer la saison des fortes

mai.

juin.

---

chap. 83, et liv. XXX, chap. 95), deux passages qui peuvent rectifier ce que dit ici l'historien persan. Ils nous apprennent que les Tatares, après avoir passé au fil de l'épée une population ennemie, pour faire connaître le nombre des morts, dont ils se glorifiaient, avaient coutume de placer un cadavre sur mille, la tête en bas et les pieds en l'air, dans des lieux élevés, et qu'après le sac de Tiflis (en 1221), sept corps ainsi placés dans divers endroits, signalaient le massacre de sept mille individus.

(1) *Hist. des Yuans*, p. 136.

chaleurs près des monts Liou-pan (1). L'année précédente, le prince Ogotaï s'était avancé, avec le corps du général Tchagan, jusqu'à Nan-king, et avait envoyé le général Tang-tsing dans cette capitale, demander à l'empereur son tribut annuel. En 1227, Tchagan prit la plupart des forteresses du district de Si-ngan-fou, et pénètra dans les pays de Fong-tsiang-fou et de Han-tchong-fou. Deux ambassadeurs du souverain kin, Ouanyen-Khatchao et Otoung-Agué, arrivèrent à Liou-pan, avec des propositions de paix (2). Parmi les présents que ce souverain lui faisait offrir, était un plat rempli de superbes perles. Tchinguiz-khan en fit dis-

---

(1) *Hist. des Yuans*, p. 136. — Mailla, t. IX, p. 127. Selon cet historien, la montagne Liou-pan est située à vingt ly (deux lieues) à l'ouest de Kou-yuen-tcheou. — Le père Hyacinthe dit, dans une note, que ces montagnes sont dans le district de P'hing-léang-fou, à 70 ly (7 lieues) au sud-ouest de la ville de Kou-yuen-tcheou. (Voyez *Description de la Mongolie*, en russe, 3e. partie, p. 179. Or, cette ville est située à 36° de lat. et 10° de long. à l'ouest de Pékin. « *Liou-pan-schan*, dit Raschid, situé sur les limites du *Tchourtché* (de l'empire kin), du *Nanguiass* (de l'empire soung) et du *Tangoute*. »

(2) *Hist. des Yuans*, p. 136.

tribuer à ceux de ses officiers qui portaient des pendants d'oreilles; les autres se firent percer les oreilles pour en obtenir; ce qui restait après ces largesses fut répandu à terre et livré au pillage (1).

Tchinguiz-khan reçut, dans ce cantonnement, l'hommage du nouveau roi du Léaotong. Yeliuï-Liouco, son ancien vassal, était mort en 1220. Sa veuve, Yao-lissé, qui, depuis lors, avait exercé la régence, par l'autorisation de Témoucou-Utchuguen, frère cadet de Tchinguiz-khan, chargé en son absence du pouvoir suprême dans la Tartarie orientale, s'était rendue, avec ses trois fils, à l'Ordou du conquérant mongol, dès son retour de la Perse. Lorsqu'elle parut devant son suzerain, elle se mit à genoux, suivant l'étiquette. Tchinguiz-khan lui fit l'honneur de lui présenter la coupe, et l'accueillit avec distinction. La princesse lui dit que le Léaotoung était sans maître; que Hivésé, l'aîné de ses fils, n'avait pas quitté, depuis quelques années, les étendards mongols, et qu'il était resté en Occident; elle le pria de le faire revenir afin qu'il succédât à son père, lui

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I.

offrant en ôtage Chancou, son second fils. Tchinguiz-khan lui fit un grand éloge d'Hivésé, cita les occasions où il s'était distingué dans la Transoxiane, et ajouta que, ne voulant pas se priver d'un aussi bon officier, il fallait que Chancou succédât à son père. « Hivésé, reprit la princesse, ne me doit pas « le jour, mais il est l'aîné; Chancou est mon « propre fils; si vous lui accordez la succes-« sion au trône, l'aîné ne pensera-t-il pas que « ses droits ont été sacrifiés à ma tendresse « maternelle ? » Tchinguiz-khan fut touché de ce trait de justice; il loua la sagesse de Yaolisse, et nomma Yéliuï-Hivésé roi du Leaotong. Lorsque la princesse prit congé de lui, elle reçut en présent neuf captifs chinois, neuf chevaux, neuf lingots d'argent, neuf pièces de soieries et diverses espèces de bijoux également au nombre de neuf, qui était sacré chez les Mongols.

Hivésé arriva auprès de Tchinguiz-khan dans le Tangoute. Le prince mongol lui rappela la protection qu'il avait accordée à son père contre les Kins. « Il vous remit entre mes mains, « ajouta-t-il, comme un gage de sa fidélité. « J'ai toujours agi avec votre père comme « s'il eût été mon frère cadet, et je vous aime « comme mon fils. Commandez mes troupes

« avec mon frère Bilgouté, et vivez ensemble « dans une étroite union. » Lorsque Hivésé voulut prendre congé de Tchinguiz-khan, pour se rendre dans sa principauté, le khan mongol le retint pour lui donner le plaisir d'assister à la prise de la capitale du Tangoute (1).

Nin-hia étant réduite à la dernière extrémité, le roi Li-hien envoya, au mois de juillet, des ambassadeurs à Tchinguiz-khan, lui offrir sa soumission ; il demandait seulement un mois de délai pour livrer sa capitale. Le prince mongol y consentit et lui donna la promesse de le regarder dorénavant comme son fils. Il alla poser son camp dans le district de Tsing-schouï-hien, sur le bord de la rivière Si-kiang, à douze lieues environ à l'est de la ville de Tsin-tcheou (2). Il y fut atteint d'une

(1) Mailla, *Histoire de la Chine*, t. IX, pag. 78 à 126. — Gaubil, *Histoire de Genghiscan*, pag. 25 à 53.

(2) *Hist. des Yuans*, p. 136 et 137. — *Tsing-schouï-hien*, ville du 3°. ordre, est placée sur la carte du Schen-si, par D'Anville, à 34° 42' lat. et 10° 18' long. à l'ouest de Pékin. L'histoire des Yuans ajoute que Tchinguiz-khan mourut près de *Sali Kol*, dans son camp de *Caratouski*. Ces deux noms étant mongols, font supposer qu'ils ont été donnés par les troupes de Tchinguiz-khan aux localités chinoises où le souverain venait de terminer ses jours.

maladie grave. L'année précédente, lorsqu'il était campé, au mois de mars, dans un endroit nommé *Ongon-tálan-coudouk* (1), un songe lui avait fait présager sa fin prochaine; il manda ses fils Ogotaï et Touloui qui étaient, avec leurs corps d'armée, à cinq ou six lieues de distance. Après le repas du matin, ayant dit aux officiers généraux qui remplissaient sa tente, de s'éloigner un instant, il prit ces deux princes en particulier, et leur donna nombre de conseils, qu'il termina par ces mots : « Mes enfants, je touche au terme « de ma carrière. Je vous ai conquis, avec « l'aide de Dieu, un empire si vaste que de « son centre à ses extrémités il y a une « année de chemin. Si vous voulés le conser- « ver restez unis; agissez de concert contre « vos ennemis; soyez d'accord pour élever la « fortune de vos amis. Il faut que l'un de « vous occupe le trône. Ogotaï sera mon suc- « cesseur. Respectez ce choix après ma mort,

---

(1) Ces trois mots mongols signifient : *Puits de la steppe de l'Ongou;* nom qui fait présumer que ce lieu était situé dans le voisinage des monts Ongou, qui, comme on l'a dit, courent à une petite distance au nord du Schensi ou Tangoute.

« et que Tchagataï, qui est absent, ne fasse « pas naître des troubles » (1). Lorsque Tchinguiz-khan tomba malade, Touloui était le seul de ses fils qui fut auprès de lui. A son lit de mort, il traça à ses principaux officiers le plan qu'il fallait suivre pour pénètrer jusqu'à Nan-king. « Les meilleures troupes *tchourtchés*, « leur dit-il, gardent la forteresse de Toung-« couan, défendue, au midi, par des monts « escarpés, et couverte, au nord, par le « fleuve jaune; il est difficile de les forcer « dans cette position. Il faut demander aux « Soungs le passage sur leur territoire. Cette « puissance, ennemie des Kins, doit y con-« sentir aisément. Alors l'armée se dirigera sur « Tang-tcheou et Dung-tcheou, dans le midi « du Ho-nan, d'où elle marchera droit à Nan-« king. L'empereur sera obligé d'appeller à « son secours les troupes postées à Toung-« couan; mais elles arriveront épuisées des « fatigues d'une longue marche, et il sera « facile de les vaincre » (2). Tchinguiz-khan recommanda en même temps à ses généraux,

(1) *Djami ut-Tévarikh.* — *Tarikh Djihankuschaï.*

(2) *Hist. des Yuans*, ibid. p. 137. — *Kang-mou*, ibid. p. 143.

s'il succombait, de cacher soigneusement sa mort, et lorsque le roi de Tangoute sortirait de sa capitale, à l'époque convenue, de le tuer, et de faire ensuite main-basse sur toute la population de Ning-hia. Cet ordre fut fidèlement exécuté, après la mort de Tchinguiz-khan, qui expira, au bout de huit jours de maladie (1), le 18 du mois d'août de l'année 1127, à l'âge de 66 ans, dans la vingt-deuxième année de son règne (2).

Le corps de ce prince fut transporté secrètement en Mongolie. Pour empêcher que la nouvelle de sa mort ne se répandît, les troupes qui accompagnaient son cercueil, tuèrent tous les individus qu'elles rencontrè-

---

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, t. I. — *Djami ut-Tévarikh*.

(2) *Hist. des Yuans*, trad. par Hyacinthe, p. 137. — *Kang-mou*, ibid. p. 139. — L'*Histoire des Yuans* ne fait pas mention de la fin du roi de Tangoute. Le *Kang-mou* dit que Li-hien, réduit à l'extrémité, se soumit, et fut emmené captif en Mongolie. L'auteur chinois de cette histoire fait, au sujet de la destruction du royaume tangoute, les réflexions suivantes : « Depuis le commencement du monde, aucune nation barbare n'a été aussi « puissante que le sont aujourd'hui les Mongols. Ils anéantissent des empires comme on arrache des herbes ! A « tel degré s'est élevée leur puissance. Pourquoi le ciel « permet-il cela ? »

rent sur cette longue route. Ce fut seulement à l'arrivée du convoi au grand Ordou de Tchinguiz-khan, dans son ancien territoire, près des sources du Kéroulan, que l'on publia son décès. La dépouille mortelle du conquérant fut successivement déposée dans les Ordous de ses principales épouses, où, sur l'invitation de Touloui, les princes, les princesses du sang et les chef militaires accoururent, de toutes les parties de ce vaste empire, pour lui rendre leurs derniers hommages par de longues lamentations; ceux qui venaient des contrées les plus éloignées ne purent arriver qu'au bout de trois mois. Après ces funèbres cérémonies, le cercueil fut inhumé sur l'une des montagnes qui forment la chaîne du Bourcan-Caldoun, d'où sortent les fleuves Onan, Kéroulan et Toula. Chassant un jour dans cette contrée, Tchinguiz-khan s'était reposé sous le feuillage d'un grand arbre isolé; il y passa quelques moments dans une douce rêverie, et dit, en se levant, que c'était là qu'il voulait être enterré. Les princes, ses fils, instruits alors de cette circonstance, ordonnèrent qu'il fut inhumé dans ce lieu. Le terrain environnant se couvrit, au bout de quelque temps, d'une épaisse forêt qui ne permit plus de reconnaître l'arbre auprès du-

quel les restes du conquérant mongol avaient été déposés. Plusieurs de ses descendants furent enterrés dans cette même forêt, dont la garde fut long-temps confiée à mille hommes de la tribu Ourianguite, exemptée, pour cette raison, du service militaire. Des parfums brûlaient sans cesse devant les images de ces princes, placées en ce lieu, qui n'était pas accessible à tout le monde, non plus que les quatre grands Ordous de Tchinguiz-khan, que l'on conservait encore un siècle après sa mort (1).

---

(1) *Djami ut-Tévarikh.* — Selon Marco Polo (édit. de Bergeron, liv. I, chap. LIII et LIV), Chinchis fut enterré sur une montagne nommée Alchai, « où, dit-il, « tous ceux de sa race et tous ses successeurs ont depuis « choisi leur sépulture, et on y transporte les corps, quand « ils seraient à cent journées de là. — Or, quand on « transporte le corps du grand Cham pour l'enterrer sur « la montagne d'Alchai, ceux qui accompagnent le convoi « tuent tous ceux qu'ils rencontrent sur le chemin, leur « disant : *Allez servir notre seigneur et maître en l'autre « monde.* Car ils sont tellement possédés du Démon, qu'ils « croient que ces gens ainsi tués, vont servir le roi dé« funt en leur vie; mais leur rage ne s'étend pas seule« ment sur les hommes, mais aussi sur les chevaux, qu'ils « égorgent, quand ils se trouvent sur leur passage, « croyant qu'ils doivent aussi servir au roi mort. Quand « le corps du grand Cham Mongu (mort en 1259), pré-

« décesseur de celui-ci (Coublaï), fut mené sur la monta-
« gne *Alchai*, pour y être inhumé, les soldats qui le
« conduisaient ont rapporté avoir tué de ceste manière
« plus de vingt mille hommes. » Marco Polo dit plus loin
(chap. LXI), qu'en partant de Caracouroum, au nord,
on vient, après avoir passé la montagne d'*Alchai*, aux
campagnes de Bargu, qui ont quarante journées de long.
Or le pays des Bargoutes, le Bargoutchin, était à l'est
du lac Baïkal; ainsi le mont *Alchai* était situé au nord-
est de Caracouroum, ville sise près de la rivière Orkhon.
Gaubil rapporte (page 54), que des seigneurs mongols
de la race de Tchinguiz-khan, disaient de son temps,
que la montagne sur laquelle ce prince fut enseveli s'ap-
pellait *Han*, et il ajoute qu'elle est située à 47° 54' de
latitude, et 9° 3' de longitude, à l'ouest du méridien
de Pékin. En suivant cette indication, on trouve sur la
carte de D'Anville le mont *Kentey-han*, où est la source
de l'Onon. On peut donc admettre comme certain, d'a-
près le témoignage de Raschid, de Marco Polo et de
Gaubil, que Tchinguiz-khan et plusieurs princes de sa
dynastie, furent enterrés près des sources de l'Onon et
du Keroulan.

« Lorsque le grand Can est mort, dit Jean de Mande-
« ville (*Voyages*, chap. XXXIX), il est porté par peu
« de gens au lieu où il doit être enseveli. On y dresse
« une tente dans laquelle on place le défunt sur un trône
« de bois, et l'on met devant lui une table délicatement
« servie. On fait entrer dans cette tente une cavale blan-
« che, richement caparaçonnée, avec son poulain; et
« l'on descend la tente avec tout ce qu'elle contient
« dans une fosse que l'on recouvre ensuite de manière
« à ce qu'elle ne soit point aperçue. Les Tartares croient

« que les hommes se divertiront après leur mort; c'est « pourquoi ils donnent à leurs empereurs une tente pour « logement, des mets pour manger, du lait à boire, de « l'argent à dépenser, un cheval à monter et une cavale « pour faire des petits. Après la mort de l'empereur, « personne n'oserait parler de lui devant sa famille, de « peur de troubler le repos du défunt. »

On lit dans l'histoire chinoise des Khitans, qu'à la mort d'Apaki, fondateur de leur empire, sa veuve Schourou fit tuer plusieurs centaines de seigneurs khitans, afin qu'ils accompagnassent le défunt dans l'autre monde. (Hyacinthe, *Zapiski o Mongolii*, t. II, p. 160).

CHAPITRE X.

Causes de la supériorité de Tchinguiz-khan à la guerre. — Nature de son armée. — Son système militaire. — Ses chasses. — Ses lois. — Ses femmes.

Tchinguiz-khan laissait à ses fils un vaste empire, dont la plus grande partie était inculte, et occupée par des nomades; l'autre venait d'être dépeuplée par ses armes. Ses soldats, enrichis des dépouilles de l'Asie, regardaient comme un être surnaturel, celui qui les avait élevés au-dessus des autres nations, et qui traitait avec mépris les souverains de la terre. Parmi les peuples tatares, aucun n'était avant lui plus misérable que les Mongols; ils erraient avec leurs troupeaux sous le ciel le plus âpre et dans les régions les plus élevées de la Tartarie; on cite comme une marque de leur pauvreté que leurs

princes seuls avaient des étriers de fer (1). Le chef de quelques petites tribus de ces pasteurs demi-sauvages, après avoir lutté longtemps contre l'adversité, voit enfin couronner de succès les tentatives de son ambition. Il triomphe d'abord du prince dont il était le vassal; renforcé par les vaincus, qu'il fait marcher sous ses drapeaux, il soumet successivement à son obéissance les autres nations tatares. Il les conduit en Chine, en Perse, et livre à leur rapacité ces empires florissants. Ses conquêtes sont immenses; cent peuples le reconnaissent pour leur maître; dans le délire de son orgueil, il veut achever la conquête du monde; il prétend que Dieu lui en a donné l'empire; et, saisi par la mort au milieu de ses dévastations, il recommande à ses fils d'accomplir ses desseins gigantesques.

Tchinguiz-khan dut ses triomphes à la force de sa volonté, aux ressources de son génie, à l'emploi de tous les moyens indistinctement. La ruse et la perfidie secondaient en toutes occasions les efforts de ses armes. Son action destructive, semblable aux grands fléaux

---

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I.

de la nature, répandait au loin la terreur, et ôtait aux peuples attaqués le courage de se défendre. Jamais conquérant ne poussa plus loin le mépris de l'humanité. Jamais chef ambitieux n'eut une armée plus propre à exécuter ses desseins. Composée de nomades qui, en tout temps, menaient la vie de soldats, qui transportaient avec eux leurs foyers, et pouvaient subsister partout où leur bétail et leurs chevaux trouvaient des pâturages, elle était supérieure aux troupes des autres nations, par son habitude de la guerre, la rapidité de ses mouvements, et la parfaite discipline que Tchinguiz-khan y avait introduite. Dans les tribus de la Tartarie, tout homme capable de porter les armes était militaire, et chaque tribu était divisée en pelotons de dix hommes; parmi ces dix on choisissait celui qui devait commander les neuf autres. Neuf chefs de dix obéissaient à un centenier qui avait sa propre dizaine; neuf centeniers, à un chef de mille; neuf de ces derniers, à un chef de dix mille hommes; les ordres du prince étaient transmis par ses aides-de-camp à cet officier supérieur et communiqués successivement jusqu'aux décurions. Chaque tribu occupait le district qui lui était assigné. Lorsqu'on avait besoin

de troupes pour une expédition, on prenait un ou plusieurs hommes par dizaine. Il était sevèrement défendu à tout officier de recevoir dans sa compagnie un soldat qui appartenait à une autre; nul, pas même un prince du sang, n'avait la faculté de prendre celui qui voulait abandonner son chef; défense qui contribuait à resserrer les liens de la subordination. L'obéissance aux ordres supérieurs était sans bornes; Tchinguiz-khan voulait que si un chef de troupes avait commis une faute, le souverain, pour l'en punir, n'eût besoin de lui envoyer que le dernier de ses sujets; ce général, fût-il à l'autre extrémité du monde, et à la tête de cent mille hommes, devait se soumettre avec respect aux ordres qui lui étaient apportés par ce simple messager, s'étendre par terre, s'il devait recevoir la bastonnade, livrer sa tête, s'il était condamné à mort. « C'est bien différent de ce qu'on voit ailleurs, » ajouté Alaï-ud-din, faisant allusion aux chefs militaires dans les états mahométans: « dès « qu'un esclave, acquis à prix d'or, possède « dix chevaux dans son écurie, le prince, « son maître, ne doit plus lui parler qu'avec « ménagement; à plus forte raison s'il lui a « donné le commandement d'une armée. Il

« est rare qu'un général, devenu puissant « par ses richesses et sa considération per- « sonnelle, ne prenne pas les armes contre « son bienfaiteur. Chaque fois que ces chefs « doivent entrer en campagne, qu'il s'agisse « d'attaquer l'ennemi ou de le repousser, il « leur faut des mois entiers pour mettre leurs « troupes sur pied. Ils exigent des trésors « pour la solde de ces guerriers, dont ils « portent le nombre, en temps de paix, « bien au-delà de l'effectif, et lorsqu'ils doi- « vent les présenter à la revue, ils sont « obligés, pour remplir les rangs, de se prêter « mutuellement leurs soldats (1). »

Chez les Tatares, au contraire, le guerrier, loin de recevoir une paie, donnait annuellement à son chef un certain nombre de chevaux, de têtes de bétail, de pièces de feutre et d'autres articles. Quoiqu'il fût à la guerre, il n'était pas exempt des charges publiques; sa femme ou toute autre personne qu'il avait laissée dans son habitation, devait rendre à sa place les services auxquels il était tenu (2). « L'homme, disait Tchinguiz-

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, t. I.
(2) *Ibid.*

« khan, ne peut pas être, comme le soleil, « présent partout. Il faut donc que la femme, « lorsque son mari est à la guerre où à la « chasse, tienne son ménage en si bon ordre, « que si un messager du prince ou tout autre « voyageur entre dans sa hutte, il la voie « bien rangée, et puisse y trouver un bon « repas; cela fera honneur au mari; on con-« naîtra le mérite de l'homme par celui de « sa femme. »

Ce conquérant voulait que ses officiers tinssent leurs troupes tellement en haleine, qu'elles fussent toujours prêtes à monter à cheval au premier ordre. Il disait que celui qui commandait bien ses dix hommes, méritait qu'on lui en confiât mille. « Mais, si un « chef de dix, ajoutait-il, ne sait pas con-« duire son peloton, je le punis de mort, « lui, sa femme et ses enfants, et j'en choisis « un autre dans sa dixaine. J'en agis de même « à l'égard des chefs de cent, de mille et « de dix mille. » Il exhortait ses capitaines à venir, au commencement de chaque année, prendre ses ordres et écouter ses avis. « Ceux, « disait-il, qui, au lieu de se rendre auprès « de moi pour recevoir mes instructions, « resteront dans leurs cantonnements, auront « le sort d'une pierre qui tombe dans une

« eau profonde, ou d'une flèche lancée dans « des roseaux, elles disparaissent; de telles « gens ne sont pas dignes de commmander. » Il voulait que ses officiers fissent exercer assidûment leurs fils à monter à cheval, à tirer de l'arc, à lutter, afin qu'ils pussent mettre l'espoir de leur fortune dans leur bravoure, comme les marchands la mettent dans les étoffes de brocard, et les autres choses précieuses dont ils trafiquent.

Observant qu'il avait toujours pris soin d'employer chacun selon sa capacité: « Je « donnai, disait-il, le commandement des « troupes à ceux qui joignaient l'esprit à la « bravoure; d'autres étaient actifs et alertes; « je leur confiai le soin des bagages; quant « aux lourdauds, je leur faisais mettre un « fouet à la main, et ils allaient garder le « bétail: c'est par cette attention, c'est par « l'établissement de l'ordre et de la discipline, « que je vis ma puissance s'accroître de jour « en jour comme une lune nouvelle, et que « j'obtins l'appui du ciel, le respect et la sou-« mission de la terre. Si mes descendants, « héritiers de ma puissance, suivent les mêmes « règles, ils seront, dans cinq cents ans, dans « mille, dans dix mille ans, également assistés « du ciel. Dieu les comblera de ses faveurs;

« les hommes les béniront, et ils jouiront, « pendant de longs règnes, de tous les délices « de la terre (1). »

Il recommanda à ses successeurs, avant d'entreprendre une expédition, d'inspecter leurs troupes, et d'examiner les armes des soldats. Indépendamment de l'arc, des flèches, de la hache, chaque homme, suivant l'ordonnance, devait être muni d'une lime, pour aiguiser les traits, d'un crible, d'une alêne, d'aiguilles et de fil. On punissait le militaire auquel il manquait l'un de ces articles. Les mieux armés portaient aussi des sabres un peu recourbés, et se garantissaient la tête et le corps par un casque et une cuirasse de cuir garnie de lames de fer. Le khan mongol laissa des instructions sur la manière de faire la guerre, de traiter les peuples soumis et les pays conquis (2). Ses statuts ne sont point parvenus jusqu'à nous; on n'en trouve que quelques extraits dans les auteurs de cette époque; mais l'histoire des conquêtes des Mongols dans divers pays de l'Asie et de l'Europe, et les relations des voyageurs européens du

(1) *Djami ut-Tévarikh.*

(2) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I.

treizième siècle, font connaître les principaux traits de leur art militaire.

Avant d'attaquer un pays, Tchinguiz-khan faisait inviter son souverain de lui prêter obéissance; ses sommations étaient concises, et se terminaient par ces mots : *Si vous ne vous soumettez pas, que savons-nous ce qui en arrivera; Dieu seul le sait* (1). En devenant le vassal des Mongols, un prince s'engageait à leur livrer des otages, à leur faire connaître le nombre de ses sujets, à recevoir dans ses provinces des gouverneurs mongols, à payer un tribut considérable, qui consistait ordinairement dans la dixième partie des productions du pays, y compris les hommes, que ces barbares évaluaient comme le bétail. Le sort d'un peuple dont la soumission avait été paisible, n'était guère plus heureux que celui des pays conquis; sa ruine s'opérait seulement avec plus de lenteur; il était livré à l'autorité arbitraire et aux exactions de commandants mongols, dont tous les actes portaient l'empreinte de la corruption entée sur la barbarie.

Une expédition mongole était précédée d'une

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I.

assemblée générale, *Couriltai*, composée des princes du sang et des chefs militaires; on y réglait ce qui concernait la formation de l'armée, combien d'hommes sur dix devaient marcher, le lieu et l'époque du rendez-vous des troupes. Tchinguiz-khan n'entrait pas dans un pays ennemi sans être bien informé de son état intérieur; il avait soin d'y pratiquer des intelligences; il tâchait d'engager à son service des mécontents, qu'il séduisait par l'appât du pillage de leurs concitoyens, par la promesse des emplois les plus importants. Les Mongols pénétraient de plusieurs côtés à la fois dans le pays qu'ils voulaient envahir, et se divisaient en détachements qui faisaient main basse sur la population des campagnes, n'épargnant qu'un certain nombre de captifs réservés aux travaux nécessaires dans leur camp ou devant les places assiégées. Tandis qu'ils ravageaient une province, des corps d'observation étaient postés près des forteresses et des châteaux, pour en contenir les garnisons. Avant d'attaquer une grande ville, qu'ils jugeaient difficile à prendre, ils dévastaient tout le pays à l'entour. Au moment de l'investir, ils tâchaient de faire éprouver une perte considérable à sa garnison, en l'attirant dans une embuscade; quelques escadrons al-

laient faire le dégât et voltiger jusque sous ses murs, pour en faire sortir à leur poursuite les guerriers et les habitants les plus courageux, qui étaient ordinairement les victimes de leur ardeur. Les Mongols enfermaient la place assiégée par une ligne de contrevallation. Des milliers de captifs, traînés devant ses remparts, étaient employés aux travaux les plus pénibles, aux opérations les plus périlleuses, et si les assiégés résistaient aux promesses trompeuses et aux terribles menaces qui leur étaient chaque jour prodiguées, tandis que l'on comblait le fossé, et que des batteries de catapultes renversaient les murailles, alors les captifs et les réquisitionnaires étaient forcés de monter à l'assaut. L'attaque, continuée jour et nuit par des troupes qui se relevaient à tour de rôle, ne laissant aucun repos aux assiégés, les mettait bientôt hors de combat. Tchinguiz-khan avait trouvé en Chine et en Perse des ingénieurs pour la construction de toutes les machines de guerre qui étaient en usage à cette époque. Le feu et l'eau étaient également employés par les Mongols pour détruire les villes ennemies; ils se servaient du feu grégeois, et cherchaient à détourner les fleuves pour submerger les cités qui leur résistaient. Quel-

quefois ils pénétraient dans l'intérieur d'une place par des galeries souterraines. Pour s'en rendre maîtres par surprise, ils levaient le siége, se retiraient à une grande distance, et, laissant leurs bagages, ils retournaient sur leurs pas avec la plus grande célérité, en prenant toutes les précautions possibles pour dérober à l'ennemi la connaissance de leur marche. Ils abandonnaient rarement le siége d'une place; était-elle si bien défendue par son assiette qu'ils ne pussent la prendre de vive force, ils la tenaient investie, quelquefois pendant des années. Ils employaient surtout la perfidie à l'exécution de leurs desseins; n'épargnant aucunes promesses pour faire ouvrir les portes des villes dont ils voulaient s'emparer, lorsque les habitants trop crédules s'étaient livrés par capitulation, ils les égorgeaient au mépris des serments les plus solemnels. Rien ne pouvait sauver de la destruction une cité considérable; que les habitants se soumissent spontanément; qu'ils sortissent au-devant des Mongols pour implorer leur miséricorde, ils n'en étaient pas moins massacrés; car ces barbares ne voulaient pas laisser derrière eux une population qui pût les inquiéter. Ne comptant pour rien la vie des hommes, ils ne voyaient dans la

conquête que le butin momentané et l'acquisition du sol pour y faire paître leurs troupeaux (1).

---

(1) On trouve dans le *Miroir Historique*, de Vincent, (liv. XXIX), un tableau fidèle de la nation mongole au treizième siècle, composé par cet auteur contemporain, principalement sur la relation de Simon de Saint-Quentin, dominicain, que le pape Innocent IV avait envoyé en 1245, avec trois autres religieux du même ordre, à l'armée tatare la plus proche, pour tâcher de convertir ces barbares, ou du moins leur inspirer des sentiments plus humains. En voici quelques traits relatifs à la conduite des Mongols envers leurs ennemis.

« Effusio sanguinis apud eos tanquam effusio aquæ re- « putatur, humanorumque corporum prostratio tanquam « stercorum concervatio computatur. Itaque in occisione « hominum exultantes gloriantur, et in multitudine occi- « sorum anima eorum miserabiliter delectatur. — Multa « quoque in eis est dolositas fallaciaque et mendacitas, « unde cum ante munitionem aliquam obsidentes longo « tempore stant, blande loquuntur obsessis, multaque illis « promittunt, ut se in manus eorum tradant. Et si qui- « dem illi se reddiderint eis dicunt : Exite ad nos, ut « secundum morem nostrum numeremus vos; cumque ad « eos exeunt, quos comperiunt esse artifices sibi reser- « vant, alios autem præter illos quos sibi prò servis re- « tinere volunt, cum lapidibus super lapides excerebrant. « In bellis etiam quoscunque càpiunt occidunt, nisi forte « aliquos reservare velint, ut illos in servitude semper

A l'approche d'une armée ennemie, les corps éparpillés, soit pour ravager le pays, soit pour trouver des pâturages, se concentraient promptement. Les Mongols cherchaient à détruire leurs ennemis par la ruse, plutôt que par la force ouverte; ils ne se piquaient pas d'une bravoure chevaleresque, et dans leur manière de faire la guerre, ils peuvent être comparés aux animaux carnassiers. Autant qu'ils le pouvaient, ils assaillaient leurs adversaires par surprise, et les attiraient dans des embuscades. S'ils voyaient devant eux des forces respectables, ils se retiraient l'espace de quel-

---

« teneant. Occidendos autem per centenarios dividunt, ut « cum bipenni ab eis interficiantur, ipsi vero dividunt « hos per captivos, et unicuique servo ad interficiendum « dant decem, vel plures, vel pauciores; secundum quod « majoribus placet. Denique si aliquid promiserint illis qui « se reddiderunt, nihil observant, sed quascumque pos- « sunt occasiones contra eos et quærunt et opponunt. « Hoc itaque semper in eis oportet attendere, quod sæ- « pius fraudulentia doloque magis pugnant quam fortitu- « dini. (Cap. LXXVII).

« Talibus enim, qui se munitionibus includunt, porcos « suos incarceratos esse dicunt, magisque de talibus, « quam de aliis securi sunt, et gaudent, quia jam illos « esse suos asserunt. (Cap. LXXXI). »

ques journées de marche, ou bien ils prenaient une forte position pour attendre que les troupes ennemies se fussent séparées. Dans les batailles ils cherchaient à les envelopper; s'ils éprouvaient alors une résistance courageuse, ils ouvraient leurs rangs et offraient une retraite à l'ennemi enfermé; puis ils profitaient du désordre de sa fuite pour le détruire plus aisément. D'autres fois ils tournaient le dos pour l'attirer sur leurs traces; et comme ils étaient légèrement armés, que chaque Mongol avait plusieurs chevaux, lorsqu'ils voyaient la cavalerie ennemie fatiguée de les poursuivre, ils revenaient à elle montés sur des chevaux frais; ou bien, tout en fuyant, ils étendaient leur ligne, dont les extrémités enveloppaient par une prompte conversion, l'ennemi qui s'était imprudemment avancé. Ils commençaient l'attaque de loin, en tirant des flèches; ils en décochaient dans leur fuite, et ne se servaient de l'arme blanche que pour achever la victoire. Leurs escadrons obéissaient à certains signaux, et manœuvraient avec une grande agilité. Les militaires qui fuyaient séparément, ceux qui se détournaient du combat pour piller, étaient punis de mort.

Dans le cours de leur expéditions, les Mon-

gols se reposaient chaque année pendant plusieurs mois, principalement pour refaire leurs chevaux; mais, avant d'entrer en cantonnement, ils dévastaient tout le pays d'alentour, à une grande distance, pour être plus en sûreté. Ils se livraient alors au repos, regorgeant de biens, fruit de leur brigandage, et servis par un grand nombre de captifs des deux sexes, que leur jeunesse ou leur beauté avait fait épargner. Le sort de ces infortunés était plus digne de pitié que celui de leurs concitoyens moissonnés par le fer mongol. Presque nus, exténués de faim et de fatigue, ils étaient traités comme les plus vils animaux (1). Des milliers de jeunes femmes, qui, habituées aux délicatesses du luxe asiatique, élevées dans la retraite sévère que prescrivent les mœurs orientales et la loi mahométane, avaient été arrachées des bras de leurs parents égorgés sous leurs yeux, étaient traînées à la suite de leurs barbares ravisseurs, dont les

(1) Au rapport de Vincent de Beauvais (liv. XXIX, chap. 84), quelquefois un Tatare faisait choix de l'un de ses esclaves, qu'il destinait d'avance à être enterré vif dans sa tombe.

traits étaient hideux, les mœurs dégoûtantes, et servaient de jouets à leur brutalité.

Pour posséder plus paisiblement le pays conquis, Tchinguiz-khan faisait égorger sa population, détruisait ses villes et ses forteresses. Les dévastations faisaient une partie principale du système militaire des Mongols, et s'opéraient méthodiquement. Tchinguiz-khan recommande, dans ses statuts, d'exterminer les peuples qui refusent de se soumettre, et ceux qui se sont révoltés. D'après le cruel droit de la guerre des peuples tatares, la famille et les biens du vaincu devenaient la propriété du vainqueur. Mais dans un pays populeux, que faire de cette multitude de captifs? Les Mongols égorgeaient ceux qu'ils ne voulaient pas conserver; et s'ils en réservaient un certain nombre pour les employer contre leurs concitoyens, au moment d'évacuer le pays ils les passaient tous au fil de l'épée.

Les services que les Mongols tiraient de leurs prisonniers, les contingents qu'ils exigeaient de leurs vassaux ou des peuples vaincus, les renforts qu'ils se procuraient en admettant sous leurs drapeaux d'autres peuples nomades, avides de partager avec eux les dépouilles des nations civilisées; le soin qu'ils avaient de mettre en avant leurs cap-

tifs et leurs auxiliaires dans les occasions les plus périlleuses, toutes ces circonstances expliquent comment il se pouvait faire que les armées mongoles fussent à peine affaiblies par des expéditions lointaines de longue durée, et par tant de siéges meurtriers. Leur vie nomade pouvait les garantir de l'influence pernicieuse des climats méridionaux.

Tchinguiz-khan disait, qu'en temps de paix le soldat devait être, au milieu du peuple, doux et tranquille comme un veau; mais qu'à la guerre, il devait fondre sur l'ennemi comme un épervier affamé tombe sur sa proie.

Parlant un jour du mérite de ses généraux: « Il n'existe pas d'homme, dit-il, plus brave « que Yessoutaï; personne ne possède des qua- « lités plus rares; mais comme la plus longue « marche ne lui fait éprouver aucune fatigue, « comme il ne sent ni la faim, ni la soif, il « croit que ses officiers et ses soldats n'en « sont pas non plus incommodés; c'est pour- « quoi, il n'est pas propre au commandement. « Il faut qu'un général ne soit pas insensible « à la faim et à la soif, afin qu'il puisse con- « naître ce que souffrent ceux qu'il commande; « il faut que ses marches soient modérées, et « qu'il ménage les forces de ses hommes et de « ses chevaux. »

Ce conquérant demandait un jour au noyan Bourgoudji, l'un de ses premiers généraux, quel était, à son avis, le plus grand plaisir de l'homme. « C'est, répondit-il, d'aller à la « chasse, un jour de printemps, monté sur « un beau cheval, tenant sur le poing un « épervier ou un faucon, et de le voir abattre « sa proie. » Le prince fit la même question au général Bourgoul, et puis à d'autres officiers, qui répondirent tous comme Bourgoudji. « Non, reprit Tchinguiz-khan, la plus grande « jouissance de l'homme, c'est de vaincre ses « ennemis, de les chasser devant soi, de leur « ravir ce qu'ils possèdent, de voir les per« sonnes qui leur sont chères le visage baigné « de larmes, de monter leurs chevaux, de « presser dans ses bras leurs filles et leurs « femmes (1). »

Dans ses ordonnances Tchinguiz-khan recommande à ses fils l'exercice de la chasse, qu'il appelait l'école du guerrier; il voulait que lorsque les Mongols ne faisaient pas la guerre aux hommes, ils la fissent aux animaux. Le commencement de l'hiver était la saison de la grande chasse, qui res-

(1) *Djami ut-Tévarikh.*

semblait à une expédition militaire. On envoyait d'abord des hommes à la découverte pour voir si le gibier était abondant. Sur leur rapport, l'ordre était expédié aux tribus cantonnées dans le rayon d'un mois de chemin, de détacher un certain nombre d'hommes sur dix, pour former le cercle, et chasser le gibier vers l'endroit désigné. Ces troupes étaient divisées en aile droite, aile gauche et centre; elles avaient à leur tête leurs généraux, qui se faisaient accompagner de leurs femmes et de leurs concubines. Pendant la marche de ces troupes, des officiers expédiés de tous les côtés venaient souvent rendre compte au souverain de l'état du gibier, et des lieux où on l'avait amené. Le cercle des chasseurs, d'abord immense, se rétrécissait au point que les soldats se tenaient serrés épaule contre épaule autour de l'endroit fixé pour la chasse, qui était clos, dans un circuit de deux ou trois lieues, par des feutres suspendus à des cordes. Les chasseurs devaient être attentifs à bien garder leurs rangs, à ne pas laisser échapper de gibier; les moindres négligences étaient punies de la bastonade. L'empereur entrait le premier dans l'enceinte avec ses femmes et sa suite, et s'amusait à tirer sur l'immense quan-

tité d'animaux de toutes espèces qui remplissait cet étroit espace. Lorsqu'il était las de tuer, il se retirait sur une éminence au centre du circuit, pour voir chasser les princes du sang, les noyans et les généraux; après eux les simples officiers pouvaient se livrer au même plaisir, et finalement les soldats. Ce divertissement durait plusieurs jours. Lorsqu'il ne restait plus que peu de gibier, des vieillards se présentaient devant l'empereur en suppliants, et demandaient grace pour ce qui avait échappé au carnage. On donnait la liberté à ces animaux, afin qu'en se propageant il pussent fournir au plaisir des chasses prochaines; alors les officiers de la table de l'empereur faisaient la distribution du gibier; on passait huit jours dans les réjouissances, et les troupes s'en retournaient à leurs cantonnements (1).

Tchinguiz-khan établit, à l'exemple de ce qui existait en Chine, des stations de relais sur les grandes routes, pour faciliter les voyages des fonctionnaires publics, des envoyés et des messagers. Les chevaux de postes devaient être fournis par les habitants, tenus

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I.

aussi de donner des vivres aux courriers, et des chariots pour le transport des contributions. Un règlement prescrivait à ceux qui avaient le droit de se servir de ces chevaux, la conduite qu'ils devaient tenir. La sûreté des routes, garantie par une police sévère, permit aux étrangers de parcourir la Tartarie, que les brigandages de tant de tribus indépendantes leur avaient jusqu'alors rendue inaccessible (1).

Tchinguiz-khan réprima par des lois sévères les vices et les désordres qui régnaient parmi les peuples tatares. Il disait qu'avant lui rien n'était plus fréquent que le vol et l'adultère; l'enfant n'obéissait point à ses parents, ni le cadet à son aîné; le mari n'avait pas de confiance en sa femme, ni la femme de soumission envers son mari; les riches ne secouraient pas les pauvres, et l'inférieur manquait de respect à ses supérieurs; enfin le brigandage demeurait impuni: « Mais, ajou« tait-il, lorsque j'eus réuni ces peuples sous « ma puissance, mon premier soin fut d'éta« blir parmi eux l'ordre et la justice (2). »

---

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. — *Djami ut-Tévarikh.*
(2) *Djami ut-Tevarikh.*

Son code prononçait la peine de mort contre l'homicide, le vol, l'adultère, la fornication, la sodomie. Celui qui, pour la troisième fois, laissait périr entre ses mains les capitaux qui lui étaient confiés; celui qui recélait des esclaves fugitifs ou des effets trouvés; qui ramassait un effet ou une arme que quelqu'un avait laissé tomber dans un combat, et ne le rendait pas à son maître; celui qui employait des sortilèges pour nuire à autrui; qui intervenait dans un combat singulier en assistant l'un des champions contre l'autre, était aussi jugé digne de mort (1). L'accusé, à moins d'avoir été pris en flagrant délit, n'était pas condamné, qu'il n'eût lui-même confessé son crime; mais, pour le lui faire avouer, on lui donnait la torture. Les vols peu considérables n'étaient punis que de la bastonade (2).

Tchinguiz-khan consacra par ses lois quel-

(1) *Kitab ul movaïz v-el itibar, bi zikr-il Khittat v-el Assar* (Description de l'Égypte), par Ahmed Ibn-ul-Macrizi, manuscrit arabe de la Bibliothèque royale de Paris, tom. III, article du grand chambellan, *Hadjib*.

(2) Rubruquis, *Voyage en Tartarie*, chap. X. — Marc-Paul, *Voyages en Orient*, liv. I, chap. 60.

ques idées superstitieuses des peuples tatares, qui s'imaginaient qu'une foule de choses indifférentes en elles-mêmes, portaient malheur ou attiraient le tonnerre, dont ils avaient beaucoup de crainte. Il défendit sévèrement d'uriner dans l'eau ou sur les cendres, d'enjamber le feu, une table, une assiette; de tremper les mains dans l'eau courante; il fallait la puiser dans un vase; de laver ses vêtements; on devait continuer à les porter jusqu'à ce qu'ils fussent usés. Tchinguiz-khan ne voulait pas qu'on dît qu'une chose était sale; selon lui, tout était propre (1).

---

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. — *Djami ut-Tévarikh.* — *Kitab ul-movdiz*, etc. loc. cit. « Les femmes « mongoles, dit Rubruquis (*Voyage en Tartarie*, chap. IX), « ne lavent jamais les hardes, disant que Dieu se cour- « rouce et envoye des tonnerres quand on les suspend « pour les faire sécher. Elles ne lavent jamais les écuelles « qu'avec du bouillon chaud, qu'elles renversent dans la « marmite. » — Carpin dit la même chose : *Vestes suas non lavant nec lavari permittunt, et maxime a tempore quo tonitrua incipiunt usque quo desinat illud tempus.* (Vincentius, *Spec. Hist.*, lib. XXXI, cap. 4).

Pallas (*Samlungen hist. Nachrichten*, tom. I, pag. 131), rapporte que la loi de Tchinguiz-khan, citée par l'historien Ab-ul-Gazi, laquelle défend de laver avec de l'eau les ustensiles de ménage, est encore religieusement obser-

Pour tuer les animaux dont on mange la chair, il fallait, après leur avoir lié les jambes, leur fendre la poitrine, y introduire la main, et leur presser le cœur. Quiconque égorgeait un animal à la manière des Musulmans, devait être lui-même égorgé (1).

Tchinguiz-khan voulut que les Mongols exerçassent la plus grande hospitalité lorsqu'ils prenaient leurs repas; ils devaient les partager avec quiconque voulait s'as-

---

vée par les Calmouks, qui ne les nettoient qu'avec de l'herbe sèche ou du feutre. Selon Jean du Plan Carpin, les Tatares se gardaient de toucher le feu avec un couteau, de retirer avec un pareil instrument de la viande d'une marmite, de frapper des coups de hache auprès du feu, et ils avaient beaucoup d'autres superstitions de ce genre, qui provenaient peut-être, dans l'origine, de la crainte d'offenser les éléments. Voyez dans Vincentii *Spec. Hist.*, lib. XXXI, cap. 7.

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. 1. — *Djami ut-Tévarikh.* — *Kitab ul-movdiz*, etc. Les Calmouks ont conservé cette manière de tuer les moutons. « Ils les renversent sur le dos, dit Pallas (*Samlungen histor. Nachrichten*, tom, I, page 128), font une incision le long « de la poitrine, y introduisent la main, et leur arrachent le cœur; méthode d'abattre les animaux qui fut « introduite parmi tous les peuples mongols, sous le « grand Tchinguiz-khan, comme le disent aussi les Calmouks.

seoir auprès d'eux; il ne leur était permis de refuser personne. Il fallait aussi que l'hôte goûtât les mets avant son convive, y eut-il entre eux la plus grande distance de rang (1).

Tchinguiz-khan s'élevait contre l'usage immodéré des boissons fortes. « L'homme ivre,

---

(1) *Kitab ul-movâiz*, etc., loc. cit. On trouve le même témoignage de l'hospitalité des Mongols, dans le *Miroir historique* de Vincent, lib. XXIX, cap. 75. L'auteur, après avoir dit que les Tatares étaient si avides qu'ils voulaient avoir tout ce qu'ils voyaient en la possession d'autrui; qu'ils avaient la main toujours ouverte pour demander, toujours fermée pour donner; qu'ils étaient avares au point que, malgré leur richesse en bétail, ils ne mangeaient que les animaux qu'ils étaient obligés de tuer pour cause de maladie ou d'accidents, que ceux même qui vivaient dans l'abondance, n'étaient pas capables d'assister un indigent, il ajoute : « Ils ont cela « seul de louable, qu'ils admettent à leurs repas quicon- « que se présente. » Il les dépeint en même temps comme très-malpropres dans leur manière de manger; dit qu'ils savourent avec délices la viande de rats, de chiens, de chats, et prétend même qu'ils dévorent la chair humaine rôtie et bouillie. Jean de Plan Carpin dit à ce sujet : *Cibi eorum sunt omnia quæ mandi possunt; vidimus eos etiam pediculos manducare;* et sur leur cupidité : *Ad petendum maximi sunt exactores, tenacissimi retentores, parcissimi donatores.* Ibid. liv. XXXI, cap. 4 et 5.

« disait-il, est sourd, aveugle et privé de rai-
« son. Il ne peut pas rester droit; il est
« étourdi comme celui qui a reçu un *coup*
« sur la tête. Tout son savoir, tous ses talens
« ne lui sont plus d'aucun usage; il ne re-
« cueille que de la honte. Un souverain adonné
« à la boisson est incapable de rien de grand.
« Un officier qui s'enivre ne peut pas bien
« tenir sa troupe. Ce vice perd quiconque s'y
« livre. Si l'on ne peut pas se passer de boire,
« du moins faut-il tâcher de n'être ivre que
« trois fois par mois; ne l'être qu'une fois
« serait préférable; ne pas boire du tout vau-
« drait encore mieux; mais où est celui qui
« jamais ne s'enivre. »

Tchinguiz-khan recommande fortement à ses successeurs de n'accorder de préférence à aucune religion, de traiter avec égalité les hommes de tous les cultes. Il était persuadé que peu importait à la divinité de quelle manière on l'honorât. Il croyait lui-même à un être suprême; mais il adorait le soleil, et suivait les pratiques grossières du schamanisme.

Il exempta de toutes contributions et charges quelconques, les ministres des divers cultes, les religieux, les pauvres, les médecins, et autres savants.

Dédaignant les titres pompeux dont les souverains d'Asie ont coutume de se décorer, il recommanda aux princes de sa dynastie de ne les point adopter. Aussi ses successeurs, à son exemple, ne prirent-ils que le titre de *khan* ou celui de *caan ;* les princes du sang appelaient le souverain par son nom propre, et dans ses lettres, dans ses diplômes, ce nom n'était accompagné d'aucunes qualifications honorifiques. Les écrits émanés de la chancellerie de Tchinguiz-khan étaient simples et concis; il ne goûtait pas l'enflure du style persan (1). Lorsqu'il eut conquis la Transoxiane, un secrétaire du sultan Mohammed vint lui offrir ses services; il les accepta. Ayant reçu un rapport de son général Tchébé, qui lui mandait, entre autres choses, que l'opposition du prince de Moussoul, Bedr-ud-din Loulou, l'arrêtait dans son dessein d'attaquer la Syrie, Tchinguiz-khan ordonna à ce secrétaire d'écrire au prince

---

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. On voit néanmoins dans les relations des voyageurs européens du treizième siècle, et dans quelques pièces émanées des successeurs de Tchinguiz-khan, que ces princes prenaient le titre de *Fils de Dieu*, à l'exemple des empereurs chinois, et qu'ils se qualifiaient de souverains de l'univers.

de Moussoul en ces termes: « Dieu nous a « donné l'empire de la terre. Ceux qui se « soumettront, et laisseront passer nos trou- « pes, conserveront leurs états, leurs famil- « les, leurs biens; quant aux autres, Dieu « seul sait ce qui leur arrivera. Si Bedr-ud- « din se soumet, il trouvera en nous un ami; « si non, que deviendra Moussoul à l'arrivée « de notre grande armée. » Le secrétaire rédigea cette lettre en langue persane, dans un style très-ampoulé, n'omettant aucune des épithètes fastueuses que l'on donnait aux souverains mahométans. Lorsque le chambellan Danischmend l'eût interprêtée en mongol, Tchinguiz-khan, mécontent de cette pièce, dit à son secrétaire que ce n'était pas là ce qu'il lui avait dicté. Celui-ci répondit qu'il avait suivi la forme d'usage: « Tu es « un traître, reprit Tchinguiz-khan en co- « lère; tu as écrit cette lettre de manière « qu'en la lisant, le prince de Moussoul n'en « deviendra que plus audacieux; » et il le fit mourir (1).

Les statuts et les préceptes de Tchinguiz-khan furent rédigés, par son ordre, en langue

(1) *Djami ut-Tévarikh.*

mongole, et écrits en caractères ouïgours, que ce prince avait eu soin de faire apprendre à des jeunes gens de sa nation. Des exemplaires de ce recueil de lois, intitulé *Oulong-Yassa*, ou grandes ordonnances, furent précieusement conservés dans les archives de ses descendants. Dans tous les cas importants, ces princes assemblés en conseil, se faisaient apporter les rouleaux qui contenaient les commandements de Tchinguiz-khan, et les consultaient avec respect (1). Il avait lui-même chargé spécialement son fils Tchagataï, qu'il connaissait d'un caractère sévère, de veiller à l'exécution de ses lois. Il disait que si ses successeurs ne suivaient pas les maximes qui

(2) Les dispositions du code tchinguizien qui viennent d'être rapportées se trouvent dans l'*Histoire* d'Alaï-uddin, dans celle de Raschid, dans le *Miroir historique* de Vincent, et dans la *Description de l'Égypte* par Macrizi. Ce dernier auteur tenait les détails qu'il en donne d'un de ses amis, qui avait vu un exemplaire du *Yassa* de Tchinguiz-khan, à Bagdad, dans la bibliothèque du beau collége de Mostanssir. Voyez tom. III, art. *Hadjib*. Un passage de Raschid semblerait indiquer que ces lois furent rédigées pendant le séjour que Tchinguiz-khan fit dans ses ordous, à son retour de Perse, c'est-à-dire, dans l'année 1225. « Ce prince, » dit-il, rendit alors des ordonnances détaillées. »

l'avaient élevé au-dessus des autres hommes, qui avaient consolidé sa puissance; s'ils ne maintenaient pas surtout la plus stricte subordination, leur empire serait bientôt ébranlé, et ne tarderait pas à tomber en décadence : « Alors, ajoutait-il, ils demanderont Tchin-« guiz-khan. »

« Mes descendants, disait-il aussi, se vêti-« ront d'étoffes brodées d'or, se nourriront « de mets exquis, monteront de superbes che-« vaux, presseront dans leurs bras de jeunes « et belles épouses, et ils ne songeront pas à « qui ils devront toutes ces jouissances (1). »

Tchinguiz-khan avait près de cinq cents femmes et concubines. Ces dernières étaient des captives de toutes les nations, ou des filles mongoles; car, suivant l'usage alors établi, et qui fut conservé par les successeurs de Tchinguiz-khan, on faisait dans les tribus un choix des plus belles filles, soit pour le souverain, soit pour les princes de sa maison. Toutes celles qui appartenaient aux hommes d'une compagnie étaient inspectées par le capitaine, qui choisissait les plus belles, et les présentait au chef de mille. Cet officier

(1) *Djami-ut-Tévarikh.*

supérieur choisissait à son tour, et l'élite de chaque millier était présenté au khan par le chef de dix mille hommes. Les filles que le prince ne gardait pas pour son habitation, étaient placées au service de ses femmes ou données à ses parents (1).

Parmi les épouses de Tchinguiz-khan, il y en avait cinq d'un rang supérieur avec le titre de *grande dame*. La première de toutes était Bourta, décorée du titre chinois de *fou-gin*, que les empereurs de la Chine donnaient à celles de leurs femmes qui tenaient le premier rang après l'impératrice (2). Elle était fille du noyan Taïn, chef de la tribu Councarate, et mère de Djoutchi, de Tchagataï, d'Ogotaï et de Toulouï, ainsi que de cinq filles, qui furent mariées à des chefs de tribus. Dans les familles mongoles, l'épouse qui tenait le premier rang exerçait une certaine au-

(1) *Tarikh Djihankuschaï*, tom. I. — Carpin dit que si l'empereur demande la fille ou la sœur de quelqu'un, elle lui est donnée sans délai; que tous les ans et quelquefois tous les deux ou trois ans, il fait assembler les filles de son pays pour choisir celles qu'il lui plaît, et il donne les autres à ceux de sa cour.

(2) Mailla, *Hist. de la Chine*, tom. VI, pag. 40.

torité sur les autres, et comme le rang des enfants suivait celui de leurs mères, ceux auxquels Bourta donna le jour conservèrent une grande supériorité sur les autres enfants de Tchinguiz-khan. La seconde de ses femmes, Coulan, était fille d'un chef de Merkites; il en eut un fils, Goulgan, dont on ne connaît que le nom. Sa troisième et sa cinquième épouses, étaient deux sœurs tatares, nommées Yissoucat et Yissouloun. La quatrième en rang, Gueukdjou, était fille de l'empereur kin. Tchinguiz-khan avait d'ailleurs, au nombre de ses femmes, une nièce d'Oang-khan, et une veuve de Taï-oang-khan. Les autres étaient des filles d'officiers ou de chefs de hordes (1).

Une nuit que Tchinguiz-khan reposait dans l'habitation de la nièce d'Oang-khan, nommée Abica, fille de Djagampou, son sommeil fut troublé par un songe effrayant. A son réveil, il dit à cette princesse, son épouse, qu'il avait toujours été content d'elle; mais que dans un songe qu'il venait de faire, Dieu lui avait commandé de la céder à un autre; qu'il la priait de ne pas lui en vouloir; en même

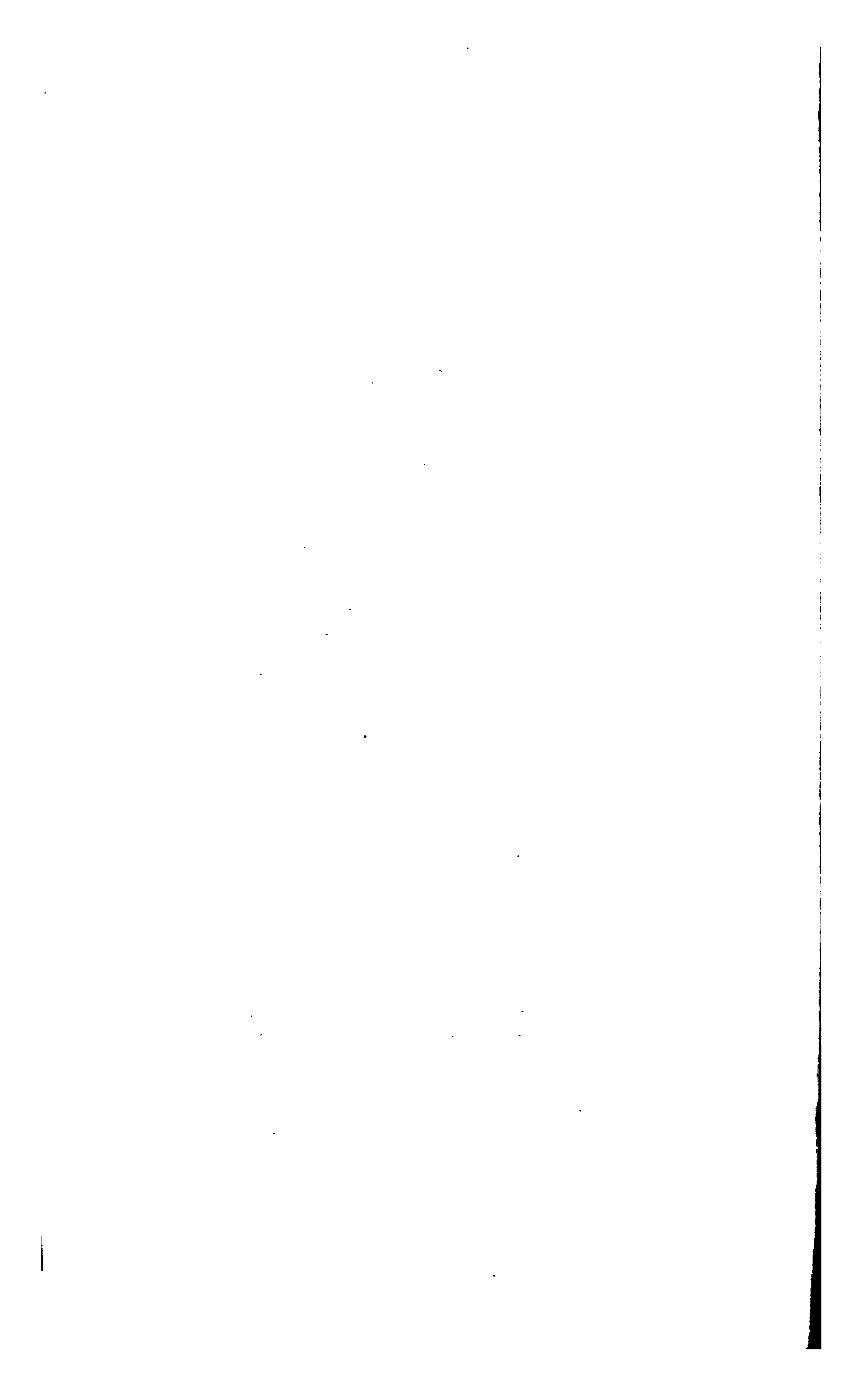
(1) *Djami ut-Tévarikh.*

temps il demanda à haute voix qui était hors du pavillon. Le noyan Kehti était cette nuit de garde; il se fit connaître. Tchinguiz-khan lui ayant ordonné d'entrer, lui dit qu'il lui donnait cette dame en mariage, et comme Kehti restait muet de surprise, il l'assura qu'il lui parlait sérieusement; puis se tournant vers la princesse, il lui fit présent de l'ordou qu'elle habitait, avec les serviteurs, les effets, les haras et les troupeaux qui en dépendaient; il ne s'en réserva qu'un officier de table et une coupe d'or qu'il voulut garder en souvenir de cette princesse. Abica devint ainsi l'épouse de Kehti, noyan de la tribu mongole des Ouroutes, qui commandait quatre mille hommes de l'aigle gauche (1).

---

(1) *Djami ut-Tévarikh*, article des Mongols-Ouroutes. Tchinguiz-khan eut cinq filles de Bourta Fotchin; la première, Coutchi Bigui, épousa le fils de Tégoun Toucou, de la tribu Ykirasse, la seconde, Tchitchégan, fut mariée à Touraldji, fils de Coutouca Bigui, roi des Oudouyoutes-Merkites; la troisième, Alacaï Bigui, à Tchincouï, fils du roi des Ongoutes; la quatrième, Toumaloun, à Gourgan, fils du roi des Councourates, et la cinquième Altaloun, à Tchaver Satchan, fils de Taïdjou, chef de la nation Olcounoute. *Djami ut-Tévarikh*.

FIN DU PREMIER VOLUME.



NOTES.

NOTE I.

(Page 9).

« Les *Ourianguites silvestres*, dit l'historien Raschid, appelés ainsi parce qu'ils habitent d'immenses forêts, ne doivent pas être confondus avec les *Ourianguites* de race mongole. Ils ne demeurent pas sous des tentes; ils se vêtissent de peaux d'animaux et mangent la chair des bœufs et des moutons sauvages; car ils n'ont point de bétail, et professent même un grand mépris pour les peuples pasteurs. Aussi, la plus terrible menace qu'un père ou une mère puisse faire à sa fille, est de lui dire qu'il la donnera à quelqu'un qui l'obligera de garder les moutons : on a vu des filles se pendre alors de désespoir. Les *Ourianguites*, lorsqu'ils changent de place, transportent leurs effets sur le dos des bœufs sauvages. Jamais ils ne sortent de leurs forêts, et ils n'ont pour abris que des cabanes faites de branches, couvertes d'écorce de bouleau. Des incisions dans cet arbre, leur procurent une boisson douce et agréable. Ils s'imaginent qu'il n'y a pas de plus heureuse existence que la leur, et pensent que les habitants des villes, et même que les peuples pasteurs, mènent la vie la plus misérable. Leur pays, hérissé de montagnes et de forêts, étant très-froid, ils chassent beaucoup l'hiver sur la neige. Ils s'attachent alors aux pieds des planches qu'ils appellent

tchana, et tenant à la main un bâton, qu'ils enfoncent dans la neige, comme un batelier enfonce sa perche dans l'eau pour faire mouvoir sa barque, ils parcourent les plaines, gravissent et descendent les montagnes avec une telle vitesse qu'ils atteignent les bœufs et les autres animaux. Ils mettent alors leur proie sur un traîneau qui les suit, et traînent aisément sur la neige une charge de deux ou trois mille *menns* (1). Ceux qui ne sont pas exercés à courir avec ces patins se blessent les pieds, surtout en descendant; mais quand on sait s'en servir, on franchit promptement de grandes distances. C'est une chose qu'il faut voir pour le croire. Le Sultan Gazan (souverain mongol de la Perse, au commencement du quatorzième siècle), en ayant entendu parler, se fit amener des gens qui étaient de ce pays, et ils exécutèrent en sa présence ce qu'on lui avait raconté. Ces *tchanas* sont en usage dans la plupart des contrées du Turkustan et du Mogolistan, surtout dans le Bourcoutchin-Tougroum, chez les Couris, les Kirguises, les Orassoutes, Télengoutes et Toumates. » (*Djami ut-Tévarikh*, liv. I, chap 2, art. *Ourianguite bisché*.) Ces détails sont entièrement conformes à ce que rapporte, sur le genre de vie actuel des Toungouses, Joh. Gottl. Georgi, dans son ouvrage intitulé: *Bemerkungen einer Reise im Russischen Reiche*, tom. I, pag. 242 à 268. En russe, un traîneau s'appelle *sani*. Les vastes régions habitées par les Toungouses, dans la partie orientale de la Sibérie, sont appellées par eux *Ouriangkhai*, nom semblable à celui que les Mongols donnaient à ce peuple dans le treizième siècle. (Voyez *Recherches sur les langues tartares*, par M. Abel Rémusat.

(1) La *menn* ou mine pèse deux livres.

Paris, 1820, in 4°, tom. I, pag. 4). Rubruquis (chap. 39), fait aussi mention des *Orengay* « qui portent de petits os bien polis, attachés aux pieds, avec lesquels ils courent si vite sur la glace et la neige, qu'ils prennent les bêtes à la course, et les oiseaux même. »

NOTE II.

(Page 10).

Raschid passe en revue, dans la première partie de son *Djami ut-Tévarikh*, les peuples turcs qui habitaient l'Asie centrale, confondant, sous le nom de Turcs, des nations nomades qui différaient, par leurs traits physiques et par leur idiôme, des turcs proprement dits. Il commence par les *Ogouzes*, descendants d'Ogouze, fils de Cara-khan, fils de Dib Bacouyi, fils d'Abou Aldja. Ogouze eut six fils, auxquels on donne le titre de khan : Gun, Aï, Youldouz, Gueuk, Tak, Dinguiz; chacun d'eux eut quatre fils.

Fils de Gun-khan : Cayi, Bayat, Alca-ola, Cara-evlu.

Fils d'Aï-khan : Yazer, Deuguer, Doudourga, Yaparlu.

Fils de Youldouz : Oschar, Cazik, Bigdili, Carkin.

Fils de Gueuk : Baïndour, Bitchina, Tchaoundour, Tchini.

Fils de Tak : Salour, Imour, Ala-yountlou, Oraguir.

Fils de Dinguiz : Eskindour, Boukdour, Séva, Canik.

Ces vingt-quatre petits-fils d'Ogouze furent les souches d'autant de tribus; les douze premières formaient l'aile droite; on les appellait *Bozouk*; les douze autres, l'aile gauche; on les appellait *Utch-ok*.

On compte encore parmi les branches des Ogouzes : 1 Les Ouïgoures; 2 les Cancalis; 3 les Kiptchacs; 4 les Carlouks; 5 les Calladjes; et 6 les Agatcheris.

Ces nations turques habitaient la partie occidentale de l'Asie centrale. Le territoire des Ouïgours s'étendait jusqu'aux monts Altaï; à l'est de cette chaîne on trouvait des peuples qui appartenaient, les uns, à la race turque, les autres, à la race tatare ou mongole; savoir :

Les *Djélaïres*, voisins du fleuve Onon, divisés en dix grandes branches, nommées *Tchate*, *Tacraoune*, *Coungcassaoune*, *Koumssaoute*, *Ouyate*, *Bilcassane*, *Couguere*, *Toulangkite*, *Bouri* et *Schingcoute*.

Les *Sounites*, dont une branche portait le nom de *Caïroune*.

Les *Tatares*, établis aux environs du lac Bouyir, divisés en six tribus :

Les *Toutoucalioutes*, *Iltchi*, *Tchagan*, *Couyin*, *Térate* et *Bercouï*.

Les *Merkites*, appellés aussi *Oudouyoutes*, qui se partageaient en quatre tribus : *Ohouze*, *Moudan*, *Toudakline* et *Djiounc*.

Les *Keurloutes*;

Les *Bargoutes*.

Les *Ouïrates*, divisés aussi en plusieurs tribus, habitant un pays arrosé par huit rivières, qui en se réunissant formaient la Kem ou Jenisseï supérieure.

Les *Couris*;

Les *Coualasches*, et

Les *Bouriates*,

appellés tous trois du nom de Bourgoutes, parce qu'elles habitaient au-delà de la Sélinga; leur pays était appellé, pour cette raison, *Bourgoutchin-Tougroum*.

Les *Toumoutes*, compris aussi parmi les Bargoutes, avaient leurs habitations près du pays des Kirguises.

Les *Coulgatchines*, et

Les *Kermoutchines*

étaient établis près du Bourgoutchin-Tougroum, à l'extrémité du pays des Kirguises.

Les *Ourassoutes*,

Les *Télenkoutes*, et

les *Kesstimis* habitaient des forêts dans les pays Kirguise et Kem-Kemdjoute.

Les *Ourianguites sylvestres* habitaient aussi des forêts dans ces mêmes contrées.

Les *Courcanes;* on ne désigne pas leur pays, ni celui des *Sacaïtes*.

Les *Kéraïtes*, proprement dits. Sous leur nom étaient comprises cinq tribus de la même nation, dont les noms particuliers étaient *Toungcaïte*, *Tchirkire*, *Sakiate*, *Toumaïte* et *Éliate*.

Les *Naïmans*, qui possédaient un vaste territoire, borné par les monts Altaï, les monts Caracouroum, les monts Élouï Serass (?), arrosé par le fleuve Irtisch, limitrophe, au nord, du pays des Kirguises, à l'est, du pays des Kéraïtes, et séparé à l'ouest, de l'Ouïgourie, par un désert. Une de leur horde s'appelait Goutchagour.

Les *Ongoutes*, cantonnés près du mur de la Chine.

Les *Tangoutes* avaient formé une monarchie qui comprenait dans ses limites une grande partie de la province chinoise Schen-si.

Les *Tékrines* appellés aussi *Mékrines*, habitaient des montagnes très-escarpées sur la frontière de l'Ouïgourie.

DES MONGOLS.

Après l'établissement de la monarchie de Tchinguiz-khan, on fit une distinction entre les peuples d'origine

mongole. Les tribus issues de la même souche que ce conquérant furent désignées par le surnom de *Niroun*, indiquant la pureté de leur origine, parce qu'elles descendaient des fils qu'Alan-goua avait conçus par l'opération d'un rayon de lumière. Les autres étaient confondues sous la dénomination de *Durlukin*, c'est-à-dire, *du commun*. Celles-ci descendaient de Tékouz et de Cayan, qui s'étaient enfermés dans les monts Ergüéné-Coun. Nous commencerons par ces derniers :

Les *Orianguites*,
Les *Councarates*,
Les *Ikirasses*,
Les *Oulcounoutes*,
Les *Caranoutes*,
Les *Counkoulioutes*.

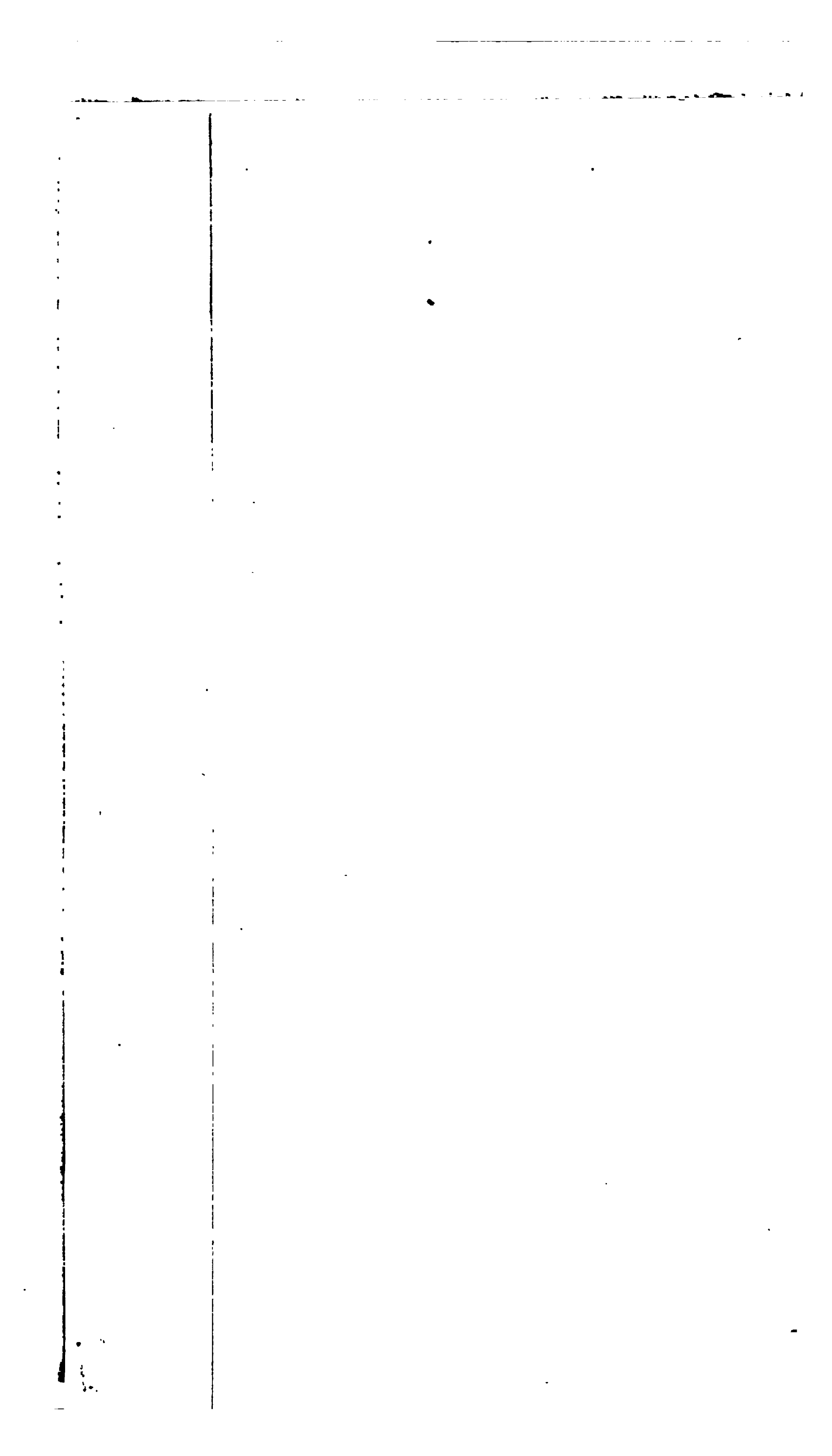
Ces quatre dernières tribus étaient des branches des Councarates. Les Ikirasses et les Oulcounoutes descendaient de Cabaï Schira; les Caranoutes et les Counkoulioutes, de son frère Tousboudaï; ils avaient un frère aîné nommé Tchourlouk, surnommé *Mergan*, ou l'habile archer. On raconte qu'ils étaient sortis tous trois d'une cuve d'or.

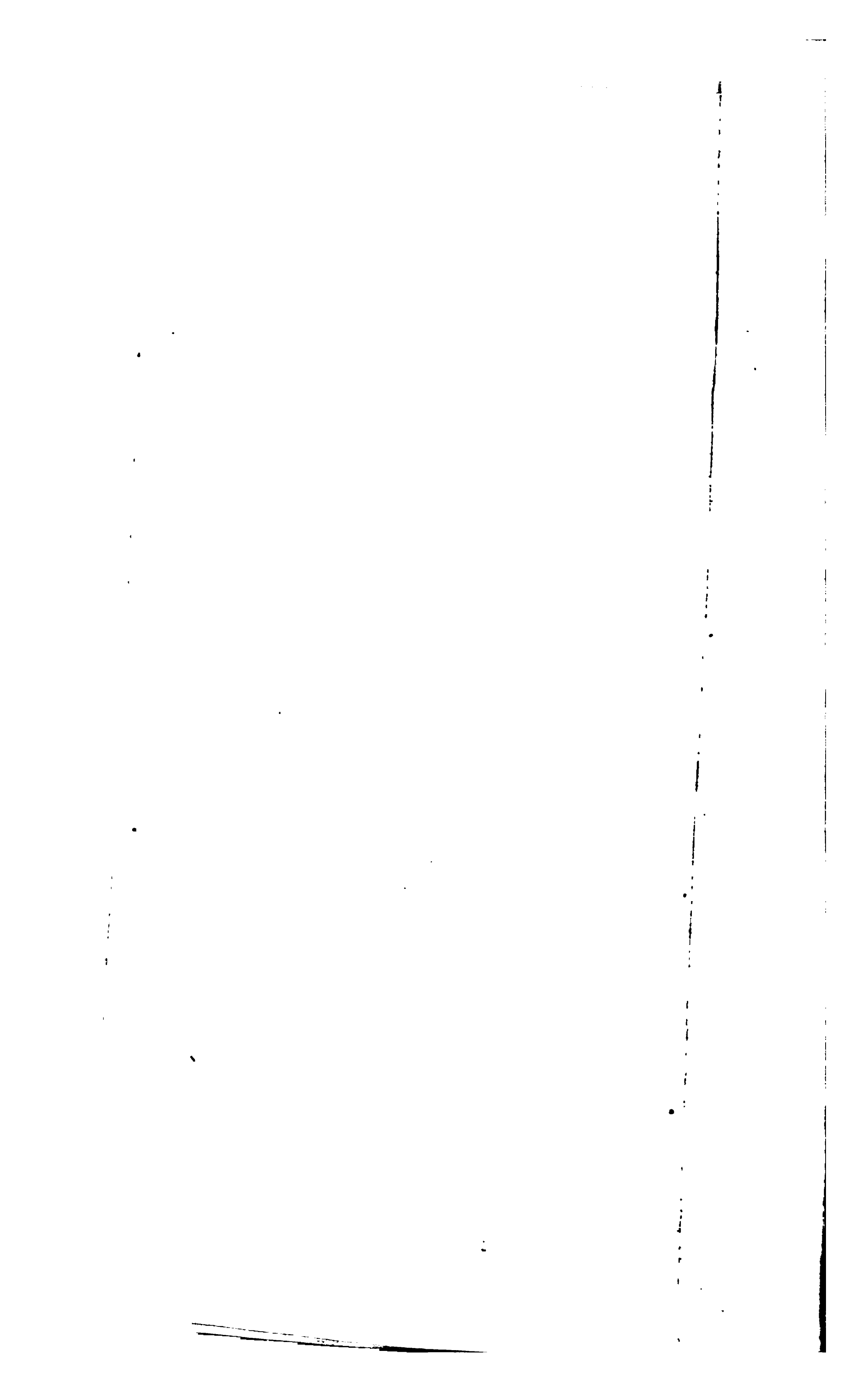
Les *Courlasses* et
Les *Ildjikines* descendaient aussi de Tousboudaï.

Les *Ozbaoutes* se divisaient en trois branches; savoir, les *Coungcamares*, les *Erlates* et les *Kélengoutes*, issus de trois frères dont elles conservèrent les noms.

Les *Houschines*,
Les *Seldouses*,
Les *Ildourkines*,

Les *Bayaoutes*, divisés en *Djedi-in-Bayaoutes*, qui habitaient les rives de la Djeda, et les *Kiharoun-Bayaoutes*, qui habitaient la plaine.





MONGOLS NIROUNS.

Les *Katakines*,
Les *Saldjioutes*,
Les *Taïdjioutes*,
Les *Erikanes*,
Les *Sidjioutes*,
Les *Tchinizes*,
Les *Nouyakines*,
Les *Odoutes* (Ouroutes),
Les *Mingcoutes*,
Les *Barines*,
Les *Dourban*,
Les *Canoutes*,
Les *Souctoutes*,
Les *Berolasses*,
Les *Hiderkines*,
Les *Djadjérates*,
Les *Boudans*,
Les *Doucalates*,
Les *Yissoutes*,
Les *Soucans*,
Les *Kingcotans*.

NOTE IV.

(Page 94).

« Le nom de *Tatare*, dit Raschid, a été célèbre dans le monde dès les temps les plus reculés. La nation tatare, divisée en un grand nombre de branches, se composait (à l'époque de Tchinguiz-khan) d'environ soixante-dix mille

huttes. Son territoire avoisinait la frontière chinoise et le lac Bouyir. Chaque tribu avait son district particulier. Les Tatares étaient la plupart du temps sujets et tributaires de l'empereur du Khitaï; mais souvent l'une ou l'autre tribu se révoltait, et ne pouvait être réduite que par les armes; souvent aussi ces tribus se faisaient la guerre. Les Tatares étaient connus pour se donner, à la moindre querelle, des coups de couteau ou de sabre, comme font les Courdes, les Schoules et les Francs. Il n'y avait pas alors chez eux cette police sévère qui existe aujourd'hui parmi les Mongols. Ils étaient haineux, colères et vindicatifs. Avec la supériorité de leur nombre, s'ils eussent été unis entre eux, aucune autre nation, pas même les Chinois, n'aurait pu leur résister, et malgré leurs divisions, ils firent anciennement de grandes conquêtes; ils se rendirent si puissants et redoutables que les autres peuples turcs se faisaient passer pour Tatares, et se tenaient honorés de ce nom, sous lequel ils devinrent fameux; tout comme aujourd'hui les Tchélaïres, Tatares, Ouïrates, Oungoutes, Keraïtes, Naïmanes, Tangoutes et autres se glorifient du nom de Mongol, illustré par Tchinguiz-khan et ses descendants; nom qu'ils eussent antérieurement dédaigné. Les jeunes gens de toutes ces nations croient même à présent que leurs ancêtres ont toujours porté le nom de Mongols; il n'en est pas ainsi, car anciennement les Mongols n'étaient que l'une des nations turques. Ce n'est même que depuis Alancoua, c'est-à-dire depuis trois siècles, que leur nom existe; il fut donné aux descendants de cette princesse qui s'étaient fort multipliés.

« Ce nom s'est étendu au point qu'à présent les peuples du Khitaï (Chine septentrionale) et du Nangyass (Chine méridionale), que les Tchourtchés, les Ouïgours, Kiptchacs, Turckmans, Carloucs, Calladjes; que les captifs

et les Taziks (Mahométans) qui ont été élevés parmi les Mongols, sont aussi appelés Mongols; et tous, pour être plus considérés, ont intérêt à passer pour Mongols. Avant cette époque, il en était de même des Tatares, à raison de leur puissance, et c'est pourquoi les Mongols sont encore appelés Tatares en Chine, dans l'Inde, chez les Kirguises, les Baschguirdes, dans la Kiptchakie, dans le nord de l'Asie, en Arabie, en Syrie, en Égypte et en Afrique. »

Les anciens auteurs mahométans, tels que Mass'oudi et Ebn-Haoucal, qui font mention des peuples de l'Asie septentrionale, ne parlent pas des Tatares. Le nom de ce peuple se trouve cependant, comme l'a remarqué M. Saint-Martin *(Mémoires sur l'Arménie)*, dans un abrégé d'histoire universelle en persan, intitulé : *Modjmel ut-Tévarikh v'el Coussass* (Recueil historique), ms. de la bibliothèque royale de Paris, dont l'auteur anonyme écrivait en 520 de l'hégire (1126). Cet auteur indiquant le titre particulier que porte chacun des souverains de l'Asie, nomme, dans cette liste, le roi des Tatares, qui prenait le titre de *Simon Bivey Khiar*, سيمون بيوى حيار (1).

NOTE V.

(Page 111).

Voici ce que contiennent sur les Ouïgours le *Tarikh Djihankuschaï* et le *Djami ut-Tévarikh :*

« Nous allons rapporter, dit le vézir Alaï-ud-din, quel-

(1) Nous donnons, dans ces notes, en caractères arabes, les noms dont la prononciation est douteuse, à cause de l'absence des points diacritiques dans les manuscrits.

que chose de ce qui se trouve dans les livres des Ouïgours, non certes que nous ajoutions foi à leurs récits, mais pour en faire voir la singularité. Les Ouïgours croyent que leur nation habitait primitivement les bords du fleuve Orcoun, qui prend sa source dans les monts appelés Caracouroum, dont le nom a été donné à la ville récemment fondée par le Caan (Ogotaï). De ces montagnes sortent trente rivières; leurs bords étaient habités par autant de peuples. Les Ouïgours, établis sur les rives de l'Orcoun, se divisèrent en deux nations; leur nombre s'étant considérablement accru, ils s'élurent un chef. Ce fut cinq cents ans après cette époque que parut Boucoukhan. On dit que ce prince est le même que celui qu'on nomme Efrassiyab. Il y a dans les monts Caracouroum une ancienne fosse qu'on dit être la fosse de Pijen (1), et l'on voit sur le bord de l'Orcoun les vestiges d'une ville et d'un palais, qui étaient jadis nommés *Ordou-Balic*, et qu'on appelle maintenant *Maou-Balic* (2). Devant l'entrée de ce palais gissent des pierres couvertes de caractères gravés que nous avons vus. Sous le règne du Caan, on leva ces pierres, et l'on découvrit une fosse dans laquelle il y avait

---

(1) Efrassiyab est le nom d'un souverain turc, fameux dans l'ancienne histoire de Perse, par ses guerres avec les souverains de ce royaume, à la fin de la dynastie des Pischdadiens; et au commencement de celle des Kéyaniens. — Pijen, fils de Kiv, était un héros persan, sous le règne de Key-Khoussrou, qui ayant été pris par Efrassiyab, dont il avait épousé la fille à son insu, fut gardé, pendant quelque temps, au fond d'un puits, d'où il fut délivré par le fameux Roustém.

(2) *Ordou-Balic* veut dire la ville de l'Ordou, et *Maou-Balic*, mauvaise ville, c'est-à-dire, ville ruinée.

une grande table de pierre, chargée d'une inscription. L'empereur la fit examiner par des hommes de différentes nations; personne ne pouvait la lire; enfin on amena de la Chine des gens qu'on appelle [le nom manque dans le ms.] (1); c'était leur écriture. Cette inscription portait : qu'à Coumlandjou, lieu situé au confluent des rivières Tougola et Sélinga, qui prennent leurs sources dans les monts Caracouroum, il y avait deux arbres voisins, l'un appelé *fistouc*, semblable au pin, نارُو, toujours vert comme le cyprès, et dont les fruits sont des cônes; l'autre était un pin sauvage. نوُز. Entre ces deux arbres, on vit paraître une butte sur laquelle descendait une lumière céleste. Cette butte croissait de jour en jour. Témoins de ce prodige, les Ouïgours s'en approchaient avec respect. Il en sortait des sons harmonieux, semblables au chant humain. Toutes les nuits, elle était entourée d'une vive lumière à la distance de trente pas. Lorsqu'elle fut parvenue au terme de sa grossesse, une porte s'ouvrit, laissant voir cinq huttes séparées, semblables à des tentes, au-dessus desquelles était tendu un filet d'argent; dans chacune était assis un enfant, allaité au moyen d'un tube suspendu sur sa bouche. Les chefs des tribus, frappés d'étonnement, venaient admirer et adorer cette merveille. Dès que les cinq enfants eurent été exposés au contact de l'air, ils commencèrent à se mouvoir, et bientôt ils sortirent de leurs cellules. On leur donna des nourrices. Lorsqu'ils furent en état de parler, ils demandèrent leurs père et mère; on leur montra les deux arbres; ils allèrent leur

---

(1) Dans un autre ms. il y a قامان (Caman), c'est-à-dire des *Cames*.

rendre les respects, que les enfants doivent aux auteurs de leurs jours. Ces arbres prenant la parole, leur recommandèrent d'acquérir les qualités les plus estimables, et leur souhaitèrent une longue vie avec une éternelle renommée. Les cinq enfants étaient traités par les peuples de cette contrée avec le respect qu'on rend aux fils des rois. L'aîné fut nommé *Souncour-tékin*, le second, *Coutour-tékin*, le troisième, *Boucac-tékin*, le quatrième, *Or-tékin*, et le cinquième, *Boucou-tékin*. Les Ouïgours, persuadés qu'ils étaient envoyés du ciel, résolurent de prendre l'un deux pour leur souverain. Boucou leur paraissait celui qui était doué de plus de beauté, d'esprit et de capacité; il savait d'ailleurs toutes les langues; les Ouïgours le choisirent pour leur khan, et l'installèrent sur le trône au milieu d'une grande fête. Ce prince fit règner la justice; il vit augmenter le nombre de ses sujets. Dieu lui envoya trois corbeaux qui savaient toutes les langues; de quelque part qu'il désirât des nouvelles, ils allaient lui en chercher.

« Une nuit, Boucou-khan étant couché dans sa tente, fut éveillé par une ombre, sous la forme d'une jeune fille; saisi de frayeur, il feignit de dormir. La nuit suivante, il eut la même apparition; la troisième, par le conseil de son ministre, il suivit ce phantôme féminin jusqu'à une montagne appelée *Cout-tag*, où ils s'entretinrent ensemble jusqu'à l'aurore. Cette ombre revint chaque nuit pendant sept ans, six mois et vingt-deux jours; et chaque nuit il allaient converser ensemble dans le même lieu. La dernière fois qu'ils s'y virent, en prenant congé de Boucou-khan, la jeune fille lui dit : *Le monde entier, de l'orient à l'occident, sera sous ton empire; prépare-toi à accomplir ta destinée, et gouverne bien tes peuples.* Alors Boucou rassembla ses armées; il envoya trois cent

mille hommes, sous le commandement de son frère Souncour-tékin, dans le pays des Mongols et des Kirguises; cent mille hommes avec Coutour-tékin, vers le Tangoute; un égal nombre avec Boucac-tékin, contre le Khitaï, et laissa son quatrième frère, à sa place, dans sa résidence. Ses armées revinrent de tous ces pays avec d'immenses dépouilles, et amenèrent un grand nombre de captifs sur les rives de l'Orcoun, où ils bâtirent la ville d'Ordou-balic; elles avaient soumis tout l'Orient.

« A cette époque, Boucou-khan eut un nouveau songe; il vit un homme vêtu d'habits blancs, et tenant à la main un bâton de la même couleur, qui lui donna un morceau de jade, de la forme d'un pin, et lui dit: *Si tu peux conserver cette pierre, tu domineras sur les quatre régions du globe.* Son ministre eut le même songe. Dès le lendemain, Boucou-khan fit des préparatifs militaires, puis il marcha vers l'Occident. Arrivé dans le Turkustan, il vit une belle plaine, bien arrosée, offrant de gras pâturages; il y établit sa résidence et y bâtit la ville de *Bela-Sagoun*, qu'on appelle maintenant *Gou-Balic.* Ses armées, qu'il envoya de tous les côtés, lui conquirent, dans l'espace de douze ans, tous les pays de la terre. Elles pénétrèrent jusque dans une région dont les naturels sont conformés comme les brutes, et apprirent qu'au-delà il n'y avait plus d'habitants. Alors, ils s'en retournèrent, emmenant les rois de tous les pays, qui offrirent des présents à Boucou. Ce prince les accueillit honorablement, excepté le souverain de l'Inde, qu'il ne voulut pas admettre en sa présence, à cause de sa laideur. Il imposa à chacun d'eux un tribut, et leur permit de retourner dans leurs états. Après avoir terminé ces grandes entreprises, Boucou-khan quitta sa résidence (Béla-Sagoun), pour retourner dans son pays natal.

« Quant à la religion des Ouïgours, ils avaient alors des magiciens appelés *cames*, comme les Mongols en ont encore aujourd'hui. Ce sont des hommes qui se disent possédés des démons, et se prétendent informés par eux de tout ce qui se passe. J'ai pris de beaucoup de personnes des renseignements à leur sujet; elles avaient ouï dire que les démons venaient converser avec ces cames par l'ouverture supérieure de leurs huttes. Il est possible qu'ils entretiennent avec eux un commerce familier, et que même ils s'incorporent à ces magiciens. Les Mongols, dans leur ignorance, croyaient aux paroles des cames, et même à présent, la plupart des princes tchinguiziens ont en eux la plus grande confiance; ils n'entreprennent rien d'important que leurs cames ne soient d'accord avec les astrologues. Ces magiciens traitent aussi les maladies.

« Les Ouïgours envoyèrent demander au khan de Khitaï, pays d'idolâtrie, de ces gens qu'on appelle *noumis* (lamas). A leur arrivée, les Ouïgours firent disputer les ministres des deux religions, dans le dessein de s'en tenir à celle qui remporterait la victoire. Les noumis se mirent à lire leur livre sacré, appelé *Noum;* c'est leur code de morale, recueil de fables, de récits et de bons préceptes, dignes d'être enseignés par tous les envoyés célestes; entre autres il y est recommandé de ne nuire à personne, pas même aux animaux, et de rendre le bien pour le mal. Les noumis se divisent en plusieurs sectes, qui diffèrent dans leurs dogmes; mais celle qui est la plus répandue croit à la métempsycose. Ils disent qu'ils existent depuis plusieurs milliers d'années; que les ames des personnes pieuses et bienfaisantes sont, après leur mort, placées dans un ordre plus ou moins élevé, suivant leurs mérites, depuis le rang de monarque, jusqu'à la classe des simples sujets ou des indigents; mais que les ames de ceux qui se sont

souillés de vices, qui ont commis des meurtres, qui ont opprimé leurs semblables, passent, en punition de leurs méfaits, dans le corps des reptiles, des brutes et des bêtes féroces.

« Les idolâtres lurent donc quelques morceaux de leur *Noum*, et les cames restèrent interdits. Alors les Ouïgours embrassèrent l'idolâtrie des premiers, et de tous les idolâtres de l'Orient, il n'y en a point de plus ennemis de l'islamisme que ceux-là. Enfin, Boucou-khan fut heureux jusqu'à la fin de sa vie. Nous n'avons rapporté que la centième partie des mensonges débités par les livres des Ouïgours, pour faire voir l'ignorance et la sottisse de ce peuple.

« Un de mes amis m'a raconté avoir lu dans un livre, que les deux arbres dont il a été parlé, avaient été creusés par un homme qui y cacha ses enfants, et y plaça des lumières; ensuite il amena des personnes pour voir ce prodige, et il fut le premier à rendre un culte à ces arbres, entraînant les autres à suivre son exemple.

« Boucou-khan eut pour successeur un de ses fils. Les Ouïgours (il n'est pas dit à quelle époque), entendirent de tous les animaux domestiques et sauvages, et même de la bouche des petits enfants, les mots de *gueutch, gueutch;* c'est-à-dire, *marche, marche.* Dociles à ce signal, ils émigrèrent; à chaque endroit où ils s'arrêtaient, les mêmes sons frappaient leurs oreilles. Ce ne fut qu'à leur arrivée dans la plaine où fut bâtie depuis la ville de Bisch-Balik, que ces sons ne se firent plus entendre. Ils s'établirent en ce lieu, et y bâtirent cinq quartiers, auxquels ils donnèrent le nom de Bisch-Balik (c'est-à-dire, les cinq villes). Depuis lors, les descendants de Boucou ont continué à règner sur ces peuples, qui donnent à leur souverain le titre d'*Idicout;* et les arbres en question furent placés dans leurs temples. »

L'auteur du *Djami ut-Tévarikh*, dans sa revue des peuples turcs et mongols, fait mention des Ouïgours en ces termes :

« Lorsque Ogouz, fils de Cara-khan, fils de Dib-bakouï, fils d'Aboultcha-khan ابولجه خان Yafeth, fils de Noé, était en guerre avec ses parents, qui l'avaient attaqué, parce qu'il ne voulait reconnaître qu'un seul Dieu, il fut secouru par une partie de ses proches; il triompha de ses ennemis, conquit plusieurs pays, et devint un monarque puissant. Il convoqua, pour lors, une assemblée générale, où il témoigna sa satisfaction à ses parents, à ses officiers et à ses troupes, et donna à ceux de sa famille qui l'avaient secouru, le nom d'*Ouïgours*, qui veut dire, en turc, *alliés*, *auxiliaires*. Ce nom demeura à tous leurs descendants, quoique, dans la suite, diverses circonstances leur aient fait donner des noms particuliers, comme ceux de *Carloucs*, *Calladjes*, *Kiptchacs*, etc.; mais le nom générique d'Ouïgours ne leur en est pas moins resté. Cependant on ne connaît pas, après un si long espace de temps, la division et la filiation de leurs tribus, de manière à pouvoir indiquer l'origine de chacune. Nous nous bornerons à les ranger parmi les peuples turcs; et, quoique nous en ayons déjà fait mention parmi les branches des Ogouzes, nous avons dû en reparler dans ce chapitre, destiné aux peuples qui ressemblent aux Turcs. Comme l'histoire des Ouïgours est très-détaillée, je la donnerai en entier, d'après leurs propres livres, dans un supplément à cette histoire (des Mongols). Je n'en citerai ici que peu de chose concernant leur origine.

« On rapporte qu'il y a dans le pays des Ouïgours deux chaînes de montagnes, l'une appelée *Boucratou-Tourlouc*, بوقراتو تورلوق, l'autre *Ouscoun-louc-tangrim*, اوسقون لوق

بلكرم, entre lesquelles sont situés les monts Caracouroum, dont le nom a été donné à la ville qu'Ogotaï-Caan a fait bâtir; et près de ces deux montagnes il y en a une autre nommée *Cout-tag*. On trouve dans ces régions un pays arrosé par dix rivières, et un autre arrosé par neuf rivières. Toute cette contrée était anciennement, habitée par les peuples Ouïgours. Ceux qui occupaient les bords des dix rivières étaient appelés *On-Ouïgours;* ceux des neuf rivières, *Tocouz-Ouïgours* (1). Voici les noms particuliers des dix premières appelées *On-Orcoun:* Ischkil ايشكل (Ischlik ايشليك), Oniguer اويكر, Toucair توقير, Ouzcaïder اوزقيدر (Azcander ازقندر), Boular بولر, Badar بادار (Tardar تاردار), Ader ادر, Oukh Tabin (?) اوخ تابن, Camlandjou قملانجو, Outikian اوتيكان. (Les variantes, en parenthèses, sont tirées du ms. de Pétersbourg; passage traduit par M. Wolkow, et cité par M. Schmidt, *Forschungen*, etc., p. 281). Les bords des trois premières de ces rivières étaient habités par neuf tribus; les bords des quatre suivantes, par cinq tribus. La neuvième, c'est-à-dire la Comlandjou traversait le territoire de la tribu nommée Ong اونك, et la dixième, ou l'Outikian avait sur ses rives la tribu Camen-Ati قمن اتى (Coumuk-Ati قمق آتى, ms. de Pétersb.). [Il n'est pas fait mention ici de la huitième rivière]. Outre ces tribus établies sur les bords desdites rivières, il y en avait cent vingt-deux autres dans les mêmes contrées, mais on ignore leurs noms.

---

(1) *On* et *Tocouz* signifient en turc *dix* et *neuf*.

« Il se passa des siècles avant que les peuples Ouïgours eussent un souverain commun ; chaque tribu avait son chef particulier. Enfin, elles tinrent une assemblée générale, et d'un commun accord élurent deux souverains dont l'autorité fut reconnue par tous ces peuples. L'un, appelé Mangou-baï منكو باى fut pris dans la tribu Ischkil ; il reçut le titre d'*Il Iletiriz* (?) ايل التلدرز, l'autre, de la tribu Ozcaïdir, reçut le titre de *Keul Irkin* كول ايركين. Les descendants de ces deux rois régnèrent après eux l'espace de cent ans. On verra leur histoire, selon ce qu'en rapportent les Ouïgours, dans le supplément de cet ouvrage qui leur est consacré. Dans ces derniers temps, les Ouïgours donnaient à leur souverain le titre d'*Idi-Cout*, qui veut dire *Seigneur du pays.* »

L'histoire des souverains mongols de la Chine, sous le titre de *Su-houng-kian-lou*, écrite en chinois par Tchao-yuan-p'hing, donne sur les Ouïgours des notions conformes à celles qui nous ont été transmises par Djouveïni et Raschid, ce qui fait voir que l'historien chinois et les historiens persans puisèrent à la même source. Ces passages ont été traduits par M. Visdelou (*Supplément* à la Bibl. or. de D'Herbelot, p. 138), et en dernier lieu, par M. J. Klaproth (*Mémoires relatifs à l'Asie*, t. II, p. 331 et suiv.). Nous allons citer la traduction de ce savant littérateur, pour faciliter la comparaison des deux versions chinoise et persane, et reproduire quelques détails de plus qui se trouvent dans l'ouvrage chinois.

« Idoukhou est le titre des rois des *Kao-tchhang*, qui, anciennement habitaient le pays d'*Ouïgour*. Dans cette contrée se trouvent les monts de *Khorin* (Cara Couroum); deux rivières y prennent leur origine : la *Toukhoula* (Toula) et la *Sielingga* (Selengga). Dans une nuit, une lumière

surnaturelle descendit sur un arbre qui se trouvait entre ces deux rivières. Les habitants du voisinage s'y rendirent, et trouvèrent l'arbre enflé comme le ventre d'une femme enceinte. Après neuf mois et dix jours il accoucha de cinq garçons. Les gens du pays, pleins d'étonnement, élevèrent les nouveaux nés. Le cadet reçut le nom de *Bouka-khan;* il était fort et brave, se soumit les peuplades voisines et devint leur roi. Son successeur, dans la trentième génération était *Joulun-Tieghin.* Le récit des événements qui ont eu lieu jusqu'à son temps ne nous est pas parvenu. *Joulun-Tieghin* était aussi très-puissant et vaillant; il fit souvent la guerre aux *Thang* (dynastie chinoise, qui régna de 618 jusqu'en 907). Ceux-ci le craignirent et cherchèrent à se lier avec lui par un mariage. En effet, ils fiancèrent la princesse *Kin-lian* avec *Gali-Tieghin*, fils de Joulun, qui vivait dans le voisinage de Khorin, dans un endroit nommé *Bili-Polida*, ou *mont sur lequel demeure l'épouse* (1). Il y avait dans ce pays encore une autre montagne qui portait le nom de *Tengeri-yu-takh*, c'est-à-dire *mont de la raison céleste.* Au sud de celui-ci était le *Khouli-Takh*, ou *la montagne du bonheur* (2). Quand l'ambassadeur des Thang fut arrivé à la frontière des deux pays, on lui dit que la puissance et la prospérité de Khorin étaient attachées à l'existence de cette montagne, et que, si on parvenait à la détruire, ce royaume s'anéantirait. L'ambassadeur chi-

---

(1) Visdelou traduit ce passage différemment: « La princesse (Kiu-lien) plaça sa cour à *Ho-lin-pie-li-po-li Ta-hha*, c'est-à-dire *montagne où demeure la femme* (du roi). »

(2) C'est probablement *Coutlouc-tag*; *Coutlouc* signifie en turc *heureux*.

nois adressa alors ces paroles artificieuses au roi : *Comme tu es le père du nouveau marié, j'ai le droit de te faire une demande, à laquelle tu dois accéder. Le rocher appelé la montagne du bonheur, n'est d'aucune utilité pour ton royaume; les Chinois désirent beaucoup d'en devenir les propriétaires, et ils te le demandent comme prix de la fiancée.* Joulun accorda cette demande; mais comme le rocher était très-grand, il fut impossible de l'emporter en entier. On alluma alors autour un grand feu qui le rougit; après quoi on l'arrosa avec du vinaigre, qui le fit éclater en morceaux, qu'on chargea sur des chariots pour les transporter. Après le départ de la montagne du bonheur, les oiseaux et les animaux du pays perdirent la faculté de se mouvoir, et poussèrent des cris qui annoncèrent le plus grand désastre. Joulun-Tieghin mourut sept jours plus tard; des calamités sans nombre et des troubles intérieurs affligèrent le pays, et, après quelques générations, ces calamités, allant toujours en croissant, forcèrent les habitants de s'expatrier. Ils allèrent se fixer dans le voisinage de *Kiao-tcheou* ou *Ho-tcheou* (100 ly à l'occident de la ville de *Tourfân* de nos jours). Leur principal établissement était à *Bich-Balik*. Au nord ils s'étendirent jusqu'à la rivière *Achou;* au sud, ils avaient la principauté chinoise de *Thsieou-thsiuan-kiun* (à présent les pays de *Su-tcheou*, ville située à l'extrémité nord-ouest de la province de Kansou); à l'orient, ils étaient voisins de *Goundoun-Gachikia* (1), et à l'occident, des *Si-fan* (ou Tubetains, qui, à cette époque, dominèrent dans l'Asie centrale). La dynastie de ces

(1) Visdelou lit *Yuen-tun-Kia-cha.*

princes jusqu'à *Barchu-Arte-Tieghin* avait duré plus de 970 ans. Ce dernier était soumis aux Khitans. Quand Tchinguiz-khan entreprit, en 1209, son expédition contre les pays situés au nord de la Chine, *Barchu-Arte-Tieghin* fit tuer le gouverneur que les Khitans avaient établi dans ses états. Il fit en même temps la demande à Tchinguiz-khan de le recevoir parmi ses vassaux; mais il ne se rendit pas en personne auprès de lui. Le chef des Mongols le fit alors inviter par son envoyé de venir le voir; et l'Idoukhou, ravi de cet ordre, se présenta chez lui, et lui adressa ces paroles : *Ton esclave a entendu la renommée de la haute vertu de sa majesté; il haït les Khitan*, et depuis long-temps il avait le désir de se soumettre à ta puissance; ce n'était que l'occasion qui lui manquait. Elle se montra quand le messager céleste s'approcha de lui, et à présent son vœu le plus ardent est de voir toutes les nations devenir tes sujets. »

On a vu que l'une des rivières qui traversaient l'ancien territoire des Ouïgours était nommée *Outékian*. C'est aussi le nom d'une chaîne de montagnes entre laquelle et le fleuve Orcoun était située l'ancienne résidence de Boucou-khan et de ses successeurs, d'après le *Sou-houng-kian-lou*. (Voyez Abel Rémusat, *Recherches sur la ville de Kara Korum*, page 15).

NOTE VI.

(Page 170).

« Les khans du Cara-Khitaï, dit Alaï-ud-din Djouveïni, étaient originaires du Khitaï. Le fondateur de cet empire, l'un des principaux de sa nation, contraint par les événements de quitter sa patrie, prit le titre de Gour-

Khan, qui veut dire khan des khans. On raconte que lorsqu'il partit du Khitaï, il était accompagné de soixante-dix personnes; suivant une autre version, il était à la tête d'une troupe très-nombreuse. Lorsque ces émigrés furent arrivés sur la frontière du pays des Kirguises, ils firent des courses sur leur territoire; mais voyant que les Kirguises s'assemblaient pour les repousser, ils se retirèrent vers la contrée de l'Imil, où ils fondèrent une ville, dont on voit encore les ruines. Des tribus turques vinrent se ranger sous les drapeaux du prince Khitan, qui se vit bientôt le chef de quarante mille huttes. Il se dirigea vers Bela-Sagoun, ville que les Mongols appellent aujourd'hui *Gou-Balic.* Le souverain de ce pays, qui se disait le descendant d'Efrassiyab, n'était guère puissant. Déjà sa domination ne s'étendait plus sur les tribus carlouques et cancalis de ces contrées, qui non-seulement s'étaient soustraites à son obéissance, mais qui faisaient même des courses sur son territoire. Hors d'état de le défendre, ce prince envoya des ambassadeurs au chef de la multitude qui s'était approchée de son pays, pour l'inviter à se rendre dans sa capitale, annonçant l'intention de remettre entre ses mains les rênes du gouvernement et de se vouer lui même à la retraite. Le prince Khitan se rendit à Bela-Sagoun, et maître du trône, il dépouilla le descendant d'Efrassiyab du titre de khan, ne lui donnant que celui d'Ilk-Turkan, ou de *chef des Turcs.* Il plaça des gouverneurs dans toutes les provinces, depuis Coum-Kidjik قم کحك jusqu'à Barserdjan بارسرجان, et de Taraz طراز à Tamidj تامج Quelque temps après il subjugua les Cancalis; une de ses armées fit la conquête des pays de Caschgar et de Khotan; une autre alla tirer vengeance des Kirguises. Il s'empara de Bisch-Balik; ses

troupes lui soumirent le Fergané et la Transoxiane, et ce fut alors que les prédécesseurs du sultan Osman devinrent ses vassaux. Après toutes ces conquêtes, il envoya son général Ernouz contre le Khorazm, qui fut mis à feu et à sang. Atsiz Khorazmschah offrit sa soumission à Ernouz, et s'engagea à payer au Gour-khan un tribut annuel de trente mille dinars, outre une certaine quantité d'effets et de bétail. Ernouz lui ayant acordé la paix, se retira, et peu après le Gour-khan mourut.

« Sa veuve Keuyounk lui succéda; au bout de quelque temps on découvrit qu'elle avait un commerce illicite, et on la tua avec son complice. Alors l'un des deux frères du défunt fut élevé au trône; l'autre fut sacrifié à la sûreté du nouveau souverain.

« Le sultan Tacasch, successeur d'Atsiz, était exact à payer le tribut, et prenait à tâche de complaire en toutes choses à son suzerain. Près d'expirer, il recommanda à Mohammed, son fils, de suivre la même conduite, attendu que la puissance des Gour-khans était une forte barrière contre les peuples féroces à l'est de son empire. Mohammed paya le tribut quelques années, et entretint d'abord la meilleure intelligence avec son suzerain; en sorte que lorsqu'il fut attaqué par le sultan Schihab-ud-din Gour, il reçut du Gour-khan un secours de dix mille hommes qui vainquirent les Gouriens près d'Andkhoud. »

Dans le chapitre des souverains contemporains de Tchinguiz-khan, pendant les premières années de sa vie, l'historien Raschid donne les détails suivants sur la dynastie des Cara-Khitans.

« Lorsque le souverain des Tchourtchés détruisit celui du Cara-Khitaï (l'empereur Leao), un seigneur, nommé Nouschi Taï-fou, fort considéré parmi les Cara-Khitans, prit la fuite et passa dans le pays des Kirguises, puis dans

l'Ouïgourie et le Turkustan; c'était un homme doué de beaucoup d'esprit, d'une grande capacité et d'une rare prudence. Il assembla dans ces contrées des forces considérables, et s'empara de tout le Turkustan; après cette conquête, il prit le titre de Gour-khan, qui veut dire grand khan. Ces événements se passèrent dans les années 522 et 523 (1128 et 1129). A sa mort, son fils âgé de sept ans fut placé sur le trône et proclamé Gour-khan. Il vécut l'espace de quatre-vingt-douze années turques, qui font quatre-vingt-quinze années lunaires, et mourut vers 610 (1213-4). Lors de la naissance de Tchinguiz-khan, ce Gour-khan était âgé de trente-quatre ans, et il en avait déjà règné près de vingt-cinq. »

NOTE VII.

(Page 347).

Nous allons donner la traduction du texte d'Ibn-ul-Ethir sur les opérations des Mongols dans les pays au nord de la Mer Caspienne et de la Mer Noire.

« Lorsque les Tatares furent entrés dans le pays des Kiptchacs, et eurent détruit perfidement les corps de troupes qui, s'étant séparés de leurs alliés, les Alans et les Lezguiz, s'en retournaient dans leurs foyers, les Kiptchacs craignirent de se mesurer avec cette armée ennemie et se retirèrent de tous côtés; les uns cherchèrent un asile dans les forêts; les autres, dans les montagnes; il en passa un grand nombre dans le pays des Russes. Les Tatares prirent leurs cantonnements dans les terres des Kiptchacs; c'est une contrée qui offre de beaux pâturages, en hiver comme en été; on y trouve des lieux dont la

température est fraîche dans la saison des chaleurs, et d'autres où elle est douce en hiver; les bords de la mer sont garnis de forêts. Les Tatares s'avancèrent jusqu'à la ville de Soudac, qui appartient aux Kiptchacs, et d'où ils tirent leurs grains; elle est située sur la Mer Khazarienne (1), et les vaisseaux y abordent. On y trouve des étoffes, que les Kiptchacs viennent acheter, donnant en échange des esclaves des deux sexes et des peaux de renard (bourtasses) de castor, de petits gris, etc., qui proviennent de leur pays. Les Tatares s'emparèrent de Soudac, dont les habitants prirent la fuite; les uns se retirèrent avec leurs familles et leurs effets dans les montagnes; les autres s'embarquèrent et passèrent dans le Roum, qui est au pouvoir de princes musulmans, de la postérité de Kilidj-Arslan. (Seldjoukides).

Maîtres du pays des Kiptchaks, les Tatares firent, en 620 (1223), une expédition contre les Russes. Ces peuples s'étaient unis, pour les combattre, avec les Kiptchacs, qui avaient émigré, en grand nombre, dans leur pays. Ils marchèrent ensemble à la rencontre des Tatares, pour les joindre avant qu'ils eussent atteint le territoire russe. A leur approche, les Tatares se retirèrent, et furent poursuivis par leurs ennemis, qui croyaient que ces étrangers n'osaient pas les combattre. Ils suivaient leurs traces avec ardeur, et les Tatares continuèrent à rétrograder, pendant douze jours, au bout desquels ils fondirent à l'improviste sur les Russes et les Kiptchacs, qui étaient loin de s'attendre à une attaque. La bataille fut des plus opiniâtres; elle dura plusieurs jours; mais enfin

(1) La Crimée était alors appelée *Khazarie*, parce qu'elle avait appartenu aux Khazares.

les Tatares furent vainqueurs; les Kiptchacs et les Russes essuyèrent une défaite totale; dans leur déroute ils furent en grande partie passés au fil de l'épée; tout leur bagage tomba au pouvoir des Tatares. Ceux qui purent se sauver, et ils étaient en petit nombre, ayant un long espace à franchir, arrivèrent en Russie dans l'état le plus misérable. Les Tatares y entrèrent sur leurs traces, tuant, pillant, brûlant, ruinant tout ce qui se trouvait sur leur passage. Les principaux marchands, les gens riches de ce pays, émigrèrent avec leurs effets les plus précieux, et traversèrent la mer pour se réfugier dans les pays mahométans.

« Après avoir ravagé la Russie, les Tatares l'évacuèrent et marchèrent sur la Boulgarie, à la fin de l'année 620 (fin de 1223). Une armée boulgare vint à leur rencontre; ils l'attirèrent dans une embuscade; lorsqu'elle eut passé l'endroit où des troupes tatares s'étaient cachées, celles qui étaient poursuivies firent volte-face, et les Boulgares enveloppés furent tués en grande partie; il ne s'en sauva qu'un petit nombre; on dit qu'ils étaient environ quatre mille. Les Tatares prirent la route de Sacassin pour retourner auprès de leur maître Tchinguiz-khan.

« Lorsqu'ils eurent évacué le pays des Kiptchacs, ceux de cette nation qui s'étaient sauvés revinrent dans leur patrie. Pendant son occupation par les Tatares, ses communications avec les pays musulmans avaient été interrompues; il n'y arrivait plus de *bourtasse*, de petit-gris, de castor, et d'autres pelleteries qu'on y apporte de ce pays. Après leur retraite, on reprit le transport de ces marchandises. » pag. 279 et 280.

Le *Tarikh Djihankuschaï* ne fait pas mention de l'invasion des Mongols en Russie; il dit seulement qu'après avoir franchi le Derbend, ce qu'aucune armée n'avait en-

core exécuté (!) cette division de l'armée de Tchinguiz-khan alla joindre les troupes de Djoutchi dans les steppes des Kiptchacs, d'où elle se rendit auprès de Tchinguiz-khan.

Ce que Raschid dit de la même expédition n'est qu'un abrégé du récit d'Ibn-ul-Ethir.

Ces historiens font entendre que l'expédition au nord du Caucase était combinée avec une autre qui n'eut pas lieu. Après la prise de Khorazm, Tchinguiz-khan avait ordonné à son fils aîné Djoutchi d'envahir le pays des Kiptchacs; mais ce prince, au lieu d'obéir à son père, se retira dans son apanage.

FIN DES NOTES DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME.

CORRECTIONS.

Page 10, l. 10; vollons, *lisez :* vallons.
» 255, (note); Absukoun, *lisez :* Abisgoun.